

COLLECTION MICHEL LÉVY

MADEMOISELLE

DE CHOISY

OUVRAGES

DE

ROGER DE BEAUVOIR

PARUS

DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES. . . . . 1 vol.

AVENTURIÈRES ET COURTISANES. . . . . 1 —

HISTOIRES CAVALIÈRES. . . . . 1 —

MADEMOISELLE DE CHOISY. . . . . 1 —

LE CHEVALIER DE CHARNY. . . . . 1 —

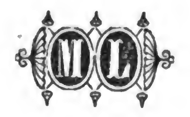
Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

MADEMOISELLE

DE CHOISY

PAR

ROGER DE BEAUVOIR



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859



MADEMOISELLE
DE CHOISY

I

DEUX MOUCHES

Par une soirée neigeuse du mois de décembre 1660, deux hommes en manteau de couleur sombre, marchant à distance l'un de l'autre vers le palais Mazarin, s'arrêtèrent simultanément à l'angle de la rue Richelieu, et franchirent d'un pas pressé le cabaret de la *Barbe-d'Or*, taverne fort en vogue à cette époque.

La taverne était remplie, ce soir-là, de figures violettes et grelottantes ; le froid était vif, la neige tombait à flocons. Les personnages épars dans la grande salle de maître Renard le cabaretier, étaient tous des gens de service, laquais, palefreniers ou cochers de grands seigneurs. C'était un tumulte, un brouhaha sans exemple, car il y avait fête au palais de Son Éminence, cette nuit-là même : aussi nos deux personnages arrivèrent-ils au

milieu d'un cliquetis de bottes à chaudron qui se disputaient à coups de talons l'immense cheminée de maître Renard. Les pages de M. de Lesdiguières rirent beaucoup en les voyant, car ils ressemblaient, grâce à la neige, à deux garçons de moulin enfarinés; mais quelques gardes à la livrée du cardinal froncèrent le sourcil à la vue de leurs mines patibulaires. Tous deux, en effet, maigres, grands et secs, la moustache en croc et la joue pâle, la cape rapiécée en plus d'un endroit, la rapière aussi longue que le tourne-broche de maître Renard, réalisaient assez le type des héros de Scudéry.

Chacun d'eux promena sur la vaste assemblée un regard clair et profond; puis, sans s'être adressé une seule fois la parole, ils furent bientôt s'asseoir à l'opposé l'un de l'autre à chaque bout de la salle.

Le plus vieux, qui portait un justaucorps rouge sous son manteau, était un homme d'une quarantaine d'années, le nez haut en couleur, ce qui faisait encore plus ressortir l'extrême pâleur de son teint, le regard hébété, l'échine courbée presque en deux; il était facile de voir que c'était un drôle soumis de bonne heure à la plus passive obéissance. Il s'approcha tranquillement du coucou de maître Renard, et interrogea des yeux son aiguille. Elle marquait alors le chiffre dix.

— J'aurai bien le temps de jouer un coup de lansquenet? dit-il à maître Renard.

Et il se mêla aux laquais de M. le cardinal de Bouillon.

— C'est lui, je l'ai reconnu. Ce Grippefer m'embarrasse, murmura entre ses dents l'homme qui venait d'entrer avec ce singulier compagnon à la taverne de la *Barbe-d'Or*. Tenons-nous serré, et ne le perdons pas de vue!

En se parlant ainsi, ce personnage secoua la neige de son manteau, et découvrit un torse aux lignes robustes. C'était un

être osseux, mais doué d'un poing d'athlète; on le nommait Brisacier. Il considéra quelque temps Grippefer, absorbé alors dans le jeu du lansquenet, puis, à son tour, il s'approcha de la pendule.

— Dix heures, bien!.. j'ai deux heures.

Ces paroles dites, il revint s'asseoir sur le banc placé contre la muraille. Grippefer venait de perdre sans doute, car il s'était levé et avait quitté le jeu. Brisacier ne vit pas sans un certain étonnement qu'il fixait alors sur lui son regard aussi vif et aussi perçant que celui d'un chat.

Se voyant observé de la sorte par Grippefer, Brisacier rabattit son feutre encore plus avant et se plongea dans la lecture d'un petit bouquin qu'il tira de sa ceinture.

Grippefer, de son côté, ouvrit la sienne, et il tira également un livre qu'il fit mine de parcourir.

Au bout d'un gros quart d'heure, Brisacier, résolu à en finir et à éconduire ce fâcheux, s'approcha de lui en lui demandant ce qu'il lisait.

— *Le Bouclier des Dames, contenant toutes leurs belles perfections*, par M. de la Martinière [1] Cela est galant, du dernier galant, monsieur Brisacier.

En s'entendant appeler par son nom, Brisacier fronça le sourcil.

— Vous me connaissez? demanda-t-il à Grippefer.

— Comme vous le voyez; mais que lisez-vous donc là?

— *L'Alphabet de l'imperfection et Mâlice des femmes, augmenté d'un friand dessert* et de plusieurs histoires pour *les courtisans et partisans de la femme mondaine.* Par ma foi, je n'en connais pas l'auteur [2], mais c'est un livre agréable.

[1] Un petit vol. in-12. Rouen, 1621.
[2] J. Olivier, 1634.

— Nous aimons tous deux la belle littérature, monsieur Brisacier.

— Ne seriez-vous point d'aventure, monsieur, le cousin d'un certain drôle nommé Grippefer? demanda Brisacier, qui, en sa qualité de chevau-léger de la reine, ménageait peu les termes.

— Ce drôle-là, monsieur Brisacier, c'est moi, répondit Grippefer en se levant.

— Par ma foi! j'en suis ravi, don Amilcar-Hercule Grippefer! Ne sont-ce pas là vos prénoms, monsieur le garde de Son Eminence?

— Vous raillez, monsieur, mais c'est mal prendre votre temps. J'ai ici toute autre chose à faire que d'écouter vos rébus.

— Un garde du cardinal!

— Un enseigne de chevau-légers!

— Tout beau! mons Grippefer; votre livrée est rouge, et le sang ne s'y voit pas. Voulez-vous point que là... tous les deux?...

Et Brisacier, faisant mine de se fendre, semblait proposer à Grippefer un petit coup d'épée à l'amiable.

— Nous sommes deux grands fous, dit Grippefer à Brisacier. Si le cardinal, que j'ai l'honneur de servir, desteste les duels, le chevalier de Saint-Mégrin, lieutenant de votre compagnie, les aime peu...

— Vous avez raison; mais c'est que, voyez-vous, en ce moment...

— Achevez... en ce moment...

— Eh bien! en ce moment vous me gênez.

— Oui-da!

— Ce n'est pas précisément pour me chauffer que je suis venu chez maître Renard.

— Ni moi non plus, reprit Grippefer.

— J'ai promis à quelqu'un de l'y servir de mon mieux, dit Brisacier.

— J'ai juré à Son Éminence de lui obéir, dit Grippefer avec un ton imposant.

— Ah! c'est donc à Son Éminence que vous devez rendre vos comptes, demanda Brisacier en jouant l'indifférence. J'ai une lettre pour elle, et je dois lui être présenté dès demain.... Nous servons nos maîtres par un mauvais temps, mon cher.

Le vent et la neige continuaient en effet à se disputer le ciel au dehors la taverne. A travers les vitres en mailles de plomb on apercevait le porche du palais Mazarin, ardemment illuminé, la grande galerie éblouissante de flambeaux et la cour d'honneur remplie de carrosses. Les conversations les plus bruyantes dominaient dans la taverne de maître Renard la voix de nos deux interlocuteurs, sur qui le cabaretier arrêtait seul, de temps à autre, un regard contraint et méfiant.

—Au lieu de nous hacher tout menus, mons Grippefer, n'accepteriez-vous pas quelques verres de vin de Langon? Maître Renard en a d'excellent, et nous avons du temps devant nous. Une tranche de pâté avec cela...

— Volontiers, répondit Grippefer; j'ai des forces à prendre, quoique l'ouvrage, après tout, ne soit pas de conséquence. Il s'agit d'adresse, et mes précautions sont bien prises.

En même temps, Grippefer pencha la tête dans la rue et fit signe à un homme qui s'y tenait de s'approcher.

— Quel est donc ce reître? demanda Brisacier en voyant paraître un homme en livrée, de figure assez maussade, à qui Grippefer donna un ordre à l'oreille.

— Ce reître est mon valet... dit Grippefer, c'est-à-dire qu'il appartient au cardinal. Cette voiture qui stationne là-bas est la mienne... c'est à dire la sienne...

— Quoi, vous rouleriez carrosse, Grippefer?

— Pour cette nuit seulement. Ah! le cardinal est bien bon pour ceux qui l'aiment!

— Que veut dire ceci?

— Qu'à minuit sonnant, monsieur Brisacier, vous me verrez monter dans ce séduisant équipage, dit Grippefer en se rengorgeant.

— En vérité, buvez donc, monsieur Grippefer, dit Brisacier en remplissant le verre de son interlocuteur jusqu'au bord, tandis que le sien demeura vide.

— Vous ne buvez pas? demanda Grippefer en tendant son verre de nouveau à Brisacier. Ce vin de Langon est fort coquet, il a une odeur de tubéreuse... Un vin noble, ma foi!

— Ne l'êtes-vous donc pas à dater de ce soir? dit Brisacier en regardant Grippefer d'un air flatteur; ne montez-vous point dans les carrosses de Son Eminence! Ah ça! expliquez-moi donc comment le cardinal vous prête ainsi sa livrée?

—Le cardinal, dit Grippefer qui commençait à s'imbiber comme une éponge, m'a chargé d'un enlèvement.

— Diable! cela est sérieux, dit Brisacier en se rapprochant avec une curiosité intéressée. Mais qui donc le cardinal peut-il avoir intérêt à faire ainsi monter avec vous dans son carrosse? Serait-ce un Espagnol? Mais non, nous venons de signer la paix. Un Flamand? Bast! ils sont trop lourds pour conspirer. Est-ce un Allemand, un Turc, un Hongrois?...

— Rien de tout cela, monsieur Brisacier, c'est une femme...

— Une femme! s'écria Brisacier en sautant sur sa chaise comme un homme piqué au jeu.

— Une jeune fille, reprit Grippefer en lorgnant amoureusement du coin de l'œil son verre de vin de Langon dont il huma une goutte rubis sur l'ongle.

— Peste! vous avez là un joli compagnon de route, fit Brisacier.

— Pouah! reprit Grippefer avec dégoût, j'abomine les femmes, à commencer par la mienne... Ah! si M. le cardinal me ressemblait, au lieu de me faire ce soir enlever une femme, il me ferait enlever la cave de maître Renard!

— Le cardinal est donc amoureux?

— Lui, le pauvre cher homme!... il est plus près de la fin de sa vie que moi de celle de ma soif. Tenez, monsieur Brisacier, je crains bien cette fois que ce soit lui qui paye les violons!

— Et la jeune fille, elle est donc au bal?

— Oui, dit Grippefer avec un petit sourire d'ivrogne, montrant du doigt à Brisacier les fenêtres de la galerie.

— Elle va donc sortir?

— A minuit.

— Et par où?

— Par cette porte.

— La porte des Lions?

— Précisément, celle par laquelle est entrée la reine-mère.

— Mais pour la reconnaître, il faut que vous l'ayez déjà vue?

— Oh! pour cela, dit Grippefer, je la reconnaîtrai bien..., j'ai le signalement : une touffe de rubans bleus... sur l'épaule gauche...

— Une touffe de rubans bleus, avez-vous dit? reprit Brisacier d'un ton inquiet; ne vous tromperiez-vous point?...

— Moi, je ne crois pas... dit Grippefer en déployant un papier; oui, c'est bien cela... une touffe de rubans bleus. Tiens, cela vous fait de l'effet!

— Moi! rien absolument, répondit Brisacier avec une insouciance affectée. Je voudrais seulement... il faut... Permettez

que je vous quitte, mon cher; j'ai deux mots à dire à quelqu'un; je reviens dans la minute.

— Par exemple!... Vous me quittez! vous me laissez seul avec un vin aussi traître... aussi bon, devrais-je dire... C'est égal, il toque ferme! Je crois que je ne vois plus si bien la cheminée de maître Renard! Essayons de nous lever.

Pendant que Grippefer se débattait dans un cercle d'oscillations et de lignes problématiques, Brisacier avait ouvert la fenêtre. A un sifflement qu'il fit entendre, un homme s'approcha de lui.

— Le carrosse est là? dit Brisacier à voix basse.

— Oui, monsieur, ainsi que les deux laquais.

— Sont-ils bien armés?

— Dame! ils ont, monsieur, tous deux une espingole.

— Mets-en trois; j'ai mes raisons.

— Vous redoutez donc?

— Rien, presque rien, mais il faut être en force. On court notre gibier, deux enlèvements pour un! A minuit trouve-toi devant la porte des Lions.

— A minuit, soyez tranquille.

Brisacier ferma la fenêtre. Sa conversation d'une seconde avait échappé à Grippefer qui se trouvait enfin debout et à sa grande satisfaction sur ses jambes.

Dès qu'il aperçut Brisacier :

— Ah! c'est vous, dit-il, c'est vous, monsieur Brisacier, je ne suis pas tranquille; oui, de par les saints, j'ai des remords!...

— Des remords, pourquoi?

— Parce que ce maudit vin de Langon qui m'a délié la langue est capable aussi de me lier les mains... Si le cardinal savait, dit Grippefer en levant les yeux au ciel.

— Mais qu'avez-vous donc, encore une fois? pourquoi cette agitation?

— J'ai, monsieur Brisacier, que, dans ce cabaret qui est noir en diable, le diable lui-même, je le crains, nous a entendus. Regardez là... ce coucou!

— Ce coucou, eh bien?

— Eh bien! derrière lui, et à sa grande boîte brune, était adossé ce petit abbé; je l'ai vu tirer son carnet et prendre des notes.

— Un abbé, dites-vous, et qui écrivait... C'est un sonnet qu'il avait en tête!... Qu'avez-vous à craindre? Ce sera un des poëtes du Mazarin qui venait ici se chauffer... Et tenez, le voilà qui court sur la neige en appelant un porteur de chaise! Il rentre chez lui en invoquant les neuf Muses pour son souper, et ne songe guère à vous!

— Vous croyez! Alors il m'est permis de songer à boire un peu de ce vin de Langon! dit Grippefer en regagnant la table.

— Comme vous voudrez; mais cet enlèvement, cette jeune fille?...

— J'ai encore une heure, reprit Grippefer, buvons, et au diable l'abbé!

II

LES RUBANS BLEUS

Dans les vastes ailes du palais Mazarin, tout n'était que lumière, musique, pierreries; on eût dit d'un conte de fées.

Comme on reprochait au cardinal d'être avare, il s'était piqué cette fois de surprendre et d'éblouir, depuis le jeune roi lui-même jusqu'au dernier page du duc d'Albret.

Le régal donné par lui à la cour, sur la fin des jours gras de mars 1647, et où l'on admira tant la comédie à machines à instruments qu'il avait fait venir d'Italie, n'était rien près de cette fête merveilleuse, donnée à l'occasion du rétablissement de Charles II en Angleterre.

La seule garniture d'orfévrerie de l'une des chambres, consistant dans un grand lustre, des chenêts, une pendule et six miroirs à bougie, avait été dessinée exprès par le cavalier Bernin; les curieux en louaient encore plus la façon que le métal. D'autres pièces de plain-pied, tendues de riches tapisseries, rehaussées d'or et d'argent, étaient remplies de cabinets d'Allemagne et de la Chine avec des coffres vernis du Japon d'une légèreté et d'une odeur admirables. Deux galeries, l'une basse et l'autre haute, décorées de bustes et de statues antiques, avaient été peintes, la première par Romanelli, et la seconde par Bourdon; l'œil y rencontrait de chaque côté des vases de jaspe et d'albâtre d'un travail exquis. Des figures d'argent et de vermeil doré, des vases de bronze, d'agate, de porphyre, des cabinets vitrés ruisselant de pierres précieuses, brisaient enfin sur ces murs la gerbe de leurs étincelles, pendant que sur le parquet couvert d'un tapis d'ouvrage à la turque, tout d'une pièce, et d'une longueur extraordinaire, les plus jolis pieds de la cour glissaient sans laisser de trace.

Et un mot, tout dans ce palais miraculeux ne témoignait que trop de la prodigieuse fortune du cardinal [1], le ministre de France qui poussa peut-être le plus loin la somptuosité et la grandeur, bien que le temps de sa renommée et de son crédit n'ait guère duré plus de quatorze ans.

Le roi avait épousé, le 9 juillet de cette année, l'infante

[1] Lafare dit 100 millions. On avait dit 160.

d'Espagne à Saint-Jean-de-Luz. Il était jeune et beau, de grande espérance, mais ami de ses plaisirs. — Le cardinal le savait. Mazarin était vieux et il se sentait mourir; il donnait fort peu et se riait de Fouquet. Aussi n'avait-il guère pour lui que les vieux courtisans, gens assez riches pour ne plus demander que des bonnes grâces. Le mariage et la paix conclus en même temps, le cardinal avait cru devoir resserrer les caparaçons en broderie d'or et d'argent qu'il fit broder exprès avec ses armes et devises à l'occasion de l'hymen royal; il dépérissait déjà. La goutte le minait; il voyait tomber autour de lui les débris de son édifice. Peut-être aussi ne songeait-il pas sans terreur à ses immenses richesses; il n'avait pas encore le fameux brevet du mois de mars 1661, par lequel le roi lui donnait tout ce qu'il avait acquis durant son ministère. Cependant il ne songeait pas encore à habiter le Louvre, encore moins Vincennes, où il mourut. Malade et se cramponnant à la vie avec son obstination d'Italien, il en était quitte pour mettre du fard. Si le temps n'était plus où, amoureux de la reine-mère comme Turenne le fut de madame de Longueville, il dansait devant elle, des sonnettes aux jambes, Anacréon monacal, du moins passait-il pour l'entretenir encore quelquefois dans son cabinet. Enfin il voulait vivre, il voulait avoir des fêtes. Les pieds dans la poussière de la Fronde, le front altier, l'œil hardi, c'était bien là l'homme assez ferme pour se féliciter d'avoir rompu d'un seul coup l'inclination du roi pour mademoiselle de Mancini, sa nièce, et assez avare pour avoir vendu récemment au poids de l'or les places de la maison de la reine que Louis, la veille de son mariage, lui avait abandonnées.

Tel était le ministre autour duquel s'agitaient déjà les plus charmantes femmes de cette cour, dont le roi touchait à sa vingt-deuxième année.

L'affluence était si grande que l'on se demandait comment le roi et les princesses pourraient arriver jusqu'à leur estrade. Tout d'un coup on vit entrer Lafare, l'un des capitaines des gardes de Monsieur, Lafare avec Beringhen.

Beringhen, pourvu depuis longtemps de la charge de grand-écuyer, devançait la reine Anne d'Autriche à qui le cardinal donnait la main.

Pour Lafare, il précédait Monsieur, le frère unique du roi.

En apercevant ce jeune prince, entouré alors de quelques filles de la reine, certes un étranger eût été saisi d'un réel étonnement.

Un air efféminé se peignait dans tous ses traits, il avait les oreilles percées de diamants et des mouches. Il circulait tout bas sur sa première enfance d'étranges bruits : on voulait qu'en son palais même l'ordre eût été donné et de bonne heure de l'habiller en fille chaque fois qu'il ne se montrerait pas dans le public, et qu'on lui ôtât son justaucorps pour lui mettre un manteau de femme et des jupes. Il avait, disait-on, un busc fait exprès pour lui conserver la taille, et l'on bannissait de lui avec soin clou de girofle ou muscade, de peur qu'il ne s'échauffât. Il passait enfin pour avoir été élevé comme une véritable demoiselle. Quand il était ainsi habillé et paré dans sa chambre, à sa toilette, on jouait à la petite prime, le jeu à la mode. Au coup de sept heures on apportait la collation, mais il ne paraissait pas de valets. Des amis du prince, vêtus en femme comme lui, allaient prendre les plats et les mettaient sur des guéridons autour de la table. Madame de Brancas amenait souvent sa fille à ces soirées; on nommait cela *faire le ménage* de Monsieur.

Comme pour donner du poids à ces récits, Monsieur avait été vu un jour avec de petites boucles sur le front, de grosses aux côtés du visage, et tout autour de la tête un bourrelet de cheveux

coordonné de perles et de rubans. Était-ce un badinage sans conséquence? ou bien ou goût inculqué par ses flatteurs à ce prince? Tout ce qu'on en sait c'est que tous les ans Monsieur donnait un bal le lundi gras; l'assemblée était fort belle. Il n'y avait pas moins de trente-quatre femmes parées de perles et de diamants.

Quand Monsieur entra avec ces mouches, le cardinal lui fit un accueil assez sévère. Le jeune prince s'inclina et baisa la main d'Anne d'Autriche; il était vêtu ce soir-là d'un magnifique habit de gala dans lequel il semblait gêné.

— Une robe blanche à fleurs d'or et à rubans couleur de rose vous eût mis plus à l'aise, Monsieur, dit tout bas le cardinal; avez-vous eu soin de vous frotter ce matin avec l'eau que mon docteur vous a portée?

— Certainement, Éminence, répondit Monsieur timidement.

Si Monsieur était sans barbe, il n'était pas du moins sans espions à ce bal; le cardinal lui en détacha bien vite deux ou trois.

— C'est une coquette que je continue à surveiller, dit-il en s'approchant de l'oreille d'Anne d'Autriche.

Le roi parut alors, annoncé dès le vestibule par un grand bruit de carrosses. A côté de l'infante Marie-Thérèse, Louis ressemblait vraiment à l'un de ces jeunes dieux que Lesueur et Lebrun peignirent tant de fois dans leurs belles apothéoses. Les épaules un peu larges, le front haut, la jambe belle, il n'eût été guère défiguré de très-près pour un peintre que par quelques grains de petite-vérole; mais il avait alors une telle animation dans les traits que ces taches légères semblaient presque imperceptibles. Comme il dansait mieux que personne au monde, il ne fut pas fâché de se voir prier par sa mère elle-même d'ouvrir le bal, ce qu'il fit avec une grâce sans pareille. L'escadron des filles de la reine l'entourait ainsi que Monsieur; mais autant Mon-

sieur paraissait frêle et abâtardi, autant le roi était agile et brillant. A la fin de la *passacaille* qu'il dansa, ce fut un concert d'éloges, surtout parmi les plus jeunes.

— Quelle grâce! disait la jolie mademoiselle de Ponts en cachant son front sous l'éventail.

— C'est vraiment divin! ajoutait mademoiselle de La Mothe-Houdancourt en s'appuyant au bras de mademoiselle de Ludres.

— On ne saurait mieux ouvrir le bal, reprenait mademoiselle d'Artigny, confidente de La Vallière.

Parmi ces jeunes filles, la reine en remarqua une qui arrivait alors au bal avec madame de Choisy.

Diane d'Herfort, c'est ainsi qu'on la nommait, était une beauté plus allemande que française. A ses grands yeux bleus noyés de langueur, à sa taille de guêpe, à ses lèvres vermillonnées, on l'eût prise pour un portrait de Mignard; sa bouche était petite et ses dents blanches comme l'ivoire. Attachée depuis quelques mois à la personne de madame de Choisy, laquelle était en relation avec tous les grands du royaume et recevait souvent la cour chez elle, mademoiselle d'Herfort vivait seule et retirée. Elle avait évité les prévenances de madame de Navailles, qui l'invitait à paraître aux courses de bague et aux carrousels du roi; mais, guidée sans doute par les conseils de madame de Choisy, elle n'avait pas su résister aux invitations de la reine-mère. Excellente musicienne, on l'avait vue plus d'une fois se mettre à son clavecin et chanter chez Anne d'Autriche à livre ouvert. Un sourire mélancolique errait habituellement sur ses lèvres : elle était vêtue de blanc et portait sur l'épaule une touffe de rubans bleus.

— Charmante, adorable, murmurait autour d'elle l'essaim des gentilshommes les plus accomplis de la cour, la reine-mère ne peut s'en passer; voyez comme elle la regarde!

— Voilà qui est merveille, disait d'un ton jaloux madame de

Lafayette, une petite fille venue on ne sait d'où, et que madame de Choisy honore de sa bienveillance!

Celle d'Anne d'Autriche était depuis longtemps acquise à madame de Choisy. Elle était de la maison de Hurault de l'Hôpital et arrière-petite-fille du fameux chancelier de ce nom. C'était une femme aussi distinguée par sa politesse que par son esprit; ses qualités lui avaient attiré bien vite l'estime de toute la cour.

Belle encore, et plus affermie chez la reine-mère par son esprit que par l'éclat de sa fortune, elle était initiée alors dans tous ses secrets. Elle avait eu un commerce réglé avec la reine de Pologne, Marie de Gonzague, avec la fameuse reine de Suède, et avec plusieurs princesses d'Allemagne, qui lui témoignèrent en toute occasion une amitié particulière.

Diane d'Herfort ne pouvait trouver une protection plus distinguée.

Anne d'Autriche fit signe à madame de Choisy qu'elle lui présentât Diane.

— Vous m'appartenez, lui dit-elle obligeamment, n'êtes-vous pas quelquefois avec mes filles d'honneur?

Diane baissa la tête et rougit, le cardinal venait d'arrêter sur elle son regard vif, scrutateur.

— Vous tremblez, mademoiselle? lui demanda la reine avec bonté; madame de Choisy est mon intime, rassurez-vous.

Mademoiselle d'Herfort releva le front d'un air calme et triste. La blancheur de ce cou de cygne, les mouvements lents et majestueux de cette belle personne en faisaient un objet d'envie pour ses compagnes, au milieu desquelles Diane fut se perdre bientôt, tremblante et effarouchée. Le chevalier de Lorraine badinait en ce moment avec Monsieur.

— Chevalier, lui dit le prince, que penses-tu de cette protection de la reine-mère pour mademoiselle d'Herfort?

— Votre Altesse me fait là une question embarrassante. La reine regardait ainsi dans le temps mademoiselle de Mancini, et elle l'a ôtée au roi.

— Mais le roi mon frère s'embarrasse peu de cette petite, reprit Monsieur; il est tout entier à la princesse d'Espagne.

— Cependant, voyez, il vient de jeter sur elle un regard tendre à la dérobée...

— Chevalier, vous êtes un monstre! J'étais hier encore avec madame de Motteville dans le cabinet de la reine-mère, et Louis la remerciait avec effusion de l'avoir arraché à la comtesse de Soissons...

— En ce cas, reprit le chevalier d'un air d'hypocrite conviction, je n'ai plus rien à dire et pense comme Votre Altesse. Je ne veux plus croire aux promenades nocturnes de Sa Majesté; elle est à sa femme, j'en mettrais ma main au feu. Cependant, voyez, notre jeune reine s'ennuie déjà, elle cause tout bas avec M. le cardinal.

Mazarin venait d'entraîner en effet Marie-Thérèse dans un boudoir attenant à la galerie, il la confessait sur le jeune roi tout en lui faisant admirer ses glaces et ses horloges. Diane d'Herfort était restée à l'écart dans l'une des pièces d'attente, soit que la chaleur, qui était intense, l'eût incommodée, soit plutôt qu'elle attendît une personne qui ne venait pas encore.

Assise sur l'un des divans violets du cardinal, elle regardait encore un fort beau tableau du Guide, quand une jeune femme admirablement parée souleva précipitamment le rideau en tapisserie de cette pièce.

Diane se leva et faillit pousser un cri.

— C'est bien vous, dit-elle à la jeune femme, qu'elle paraissait connaître ; c'est bien vous, et pourtant rien qu'à vous voir, j'ai cru que tout mon sang se retirait. Que vous êtes cruelle de m'avoir fait attendre ainsi, et pourquoi ce trouble que vous éprou-

vez vous-même? En vérité, je croirais que vous aviez peur de me rencontrer ici.

— Oui, Diane, j'avais peur; oui, Diane, je tremble, reprit la dame d'un ton inquiet; voici bien une heure que je parcours ce bal en cherchant une personne qui doit avoir sur l'épaule une touffe de rubans bleus...

— Cette personne, c'est moi, répondit Diane avec orgueil, madame de Choisy m'a attaché elle-même ces rubans; trouvez-vous qu'ils m'aillent mal?

La dame ne répondit pas, toute voie semblant interdite dès lors à une conversation intime. Le chevalier de Lorraine, Monsieur et d'autres seigneurs de sa cour particulière venaient d'arriver; ils firent tous assaut de politesse à madame la comtesse de Ganzi avec qui causait Diane.

Un sourire imperceptible de raillerie errait sur leurs lèvres, et ils chuchotaient entre eux.

— Madame la comtesse, dit Monsieur, a vraiment, ce soir, une parure éblouissante.

— Elle est ravissante, s'écria madame de Lafayette, en l'examinant.

— Prenez garde, madame, reprit la comtesse de Ganzi, vous faites autorité.

— Le roi vous a-t-il vue? demanda madame d'Uzès; vous êtes belle comme un ange!

La comtesse reçut ces compliments d'un air distrait, et cependant ses seules boucles d'oreilles brillaient d'un bout de la salle à l'autre. Elle avait un corps de robe à fond d'argent et brodé de fleurs naturelles, une grande queue traînante, la jupe de même. Sa robe était attachée des deux côtés avec des rubans jaunes et argent, elle portait un nombre infini de poinçons de diamants dans les cheveux. Elle était fort jeune et paraissait avoir vingt ans au

plus. Diane l'observait avec plus de curiosité que d'admiration, quand elle reprit en se voyant seules toutes deux :

— Diane, au nom du ciel, j'ai une chose à vous demander, écoutez-moi !

En prononçant ces mots, les yeux de la comtesse s'animèrent d'un feu étrange.

— Diane, poursuivit-elle, c'est vous que je trouve enfin ! Un grand péril vous menace, jurez-moi que vous ne sortirez pas de ce bal avant une heure !

Minuit moins un quart sonnait alors à l'horloge du palais.

Mademoiselle d'Herfort regarda la comtesse avec un visage où se peignait déjà l'étonnement de la peur.

— Ne tremblez pas ainsi, reprit-elle en serrant les mains de Diane entre les siennes. Pour trouver une fille qui portât un ruban bleu, j'eusse été au bout du monde !

— Au bout du monde ? demanda Diane naïvement ; mais que voulez-vous dire, vous m'effrayez...

— Songez à ma prière, vous ne devez pas sortir de ce bal avec madame de Choisy avant une heure. Me le promettez-vous, répondez ?

— Eh ! oui, je vous le promets, je vous le promets puisqu'il le faut, puisque vous l'exigez, dit-elle en reprenant quelque assurance. Mais pourquoi ce mystère, pourquoi ne pas m'expliquer ?...

— Le temps presse, Diane, et ce lieu n'est pas sûr ; demain je vous dirai tout. La seule chose que je vous demande, c'est le secret. Le secret, Diane, et cette touffe de rubans...

— Ma touffe ? reprit-elle, qu'à cela ne tienne, la voici !

Et elle arracha elle-même les rubans retenus par un fil à son épaule.

A peine la comtesse s'en fut-elle emparée, qu'elle sortit précipitamment.

Traversant les corridors d'un pas pressé, elle eut bientôt atteint la cour du palais, et posé le pied sur le seuil de la porte des Lions.

Au coup de minuit, cette porte devait former l'unique sortie du palais Mazarin, l'autre était destinée aux carrosses des princes et des deux reines.

Le froid étant perçant, la comtesse mit son loup.

Au dernier tintement de l'horloge qui frappa douze coups secs, et quand la jeune comtesse, parée de sá touffe de rubans bleus, mettait le pied dans la rue, deux hommes s'élancèrent sur elle, en se disputant l'honneur de l'enlever chacun pour leur compte. Brisacier était le plus fort, il l'emporta d'un bond jusqu'à un carrosse voisin...

— Alerte ! cria-t-il au cocher, en lui faisant signe de lâcher la bride à ses chevaux.

— Damné ravisseur ! reprit Grippefer en fondant sur lui l'épée haute, tu me voles mon enlèvement !

— Au diable ! reprit Brisacier, en frappant Grippefer d'un terrible coup de platassades.

III

LA DAME DU CARROSSE

Les mains du pauvre Grippefer, qui s'étaient cramponnées au marchepied du carrosse, lâchèrent prise, et il retomba lourdement sur le pavé.

La voiture partit d'un trait, coupant l'air comme une flèche; Brisacier lui-même avait peine à respirer.

— N'ôterez-vous pas votre masque? demanda-t-il d'un ton galant à sa belle prisonnière.

Un léger mouvement d'épaules témoigna de la répugnance de la comtesse pour cette offre. A travers les trous de son loup de velours, elle regarda Brisacier de façon à lui ôter l'envie de converser avec elle.

Cela déplut au chevau-léger qui, de sa nature, était galant.

Il demeurait évident pour lui qu'il avait affaire à une personne de qualité. Cette personne était-elle libre, ou engagée déjà dans le mariage? avait-elle quelque lien de parenté avec celui chez qui Brisacier allait la conduire, l'aimait-elle, le haïssait-elle? C'était dans un pareil cercle de questions que son guide se perdait.

Ce qui étonnait principalement Brisacier, c'est que la demoiselle avait fait peu de résistance. Elle s'était laissée tomber évanouie entre ses bras et porter facilement jusqu'au carrosse, en un mot, il avait opéré avec elle si vite et si bien que Brisacier, dans son opinion de mauvais sujet, ne pouvait croire qu'elle en fût à son premier enlèvement.

Son mutisme résolu l'affligeait par-dessus tout, car la route n'avait pas moins de six grandes lieues.

Or, six grandes lieues passées dans la compagnie d'une femme qui ne parle pas, équivalent assez, comme ennui, à six autres dans la compagnie d'une femme qui parle trop.

Brisacier avait été beau, et on le citait aux premiers temps de la Fronde, où madame de Chevreuse l'employait, dit-on, à des missions difficiles. Il avait vu des comtesses maréchales de camp et des dames capitaines. Il géographait agréablement sur la carte de *Tendre*. On le soupçonnait d'avoir porté quelque temps des

mouchoirs garnis de dentelles au chiffre de mademoiselle Scudéry; c'était peut-être pour le récompenser d'avoir lu *Clélie*. Il gardait obstinément le titre d'enseigne aux chevau-légers de la reine, bien que depuis dix ans il en eût été chassé; mais on le tolérait, et on avait peur de lui. Se vendant au premier venu, habile, entreprenant, captieux, il était surtout à la piste des duels et des amourettes de grands seigneurs; ne manquant jamais de s'aller baigner en été une fois par jour à la porte Saint-Bernard, et courtisant l'hiver les filles de théâtre à l'Opéra. Ne pouvant se résoudre à voyager avec une muette, il tira de sa poche un flacon d'odeur fort joliment ouvragé, et le lui passa en redoublant ses agaceries.

— C'est un guet-apens abominable, dit-il à l'inconnue, mais j'exécute mes ordres. Me pardonnerez-vous, ma belle captive, cet attentat cruel à vos libertés? Vous ne me répondez pas? Mon Dieu! continua-t-il en feignant l'exaltation, si vous gardez un silence obstiné, je vais ouvrir la portière et me jeter sur le pavé de la route!

Un éclat de rire interrompit ce beau mouvement de Brisacier; la dame s'agitait sur les coussins du carrosse, et paraissait prendre un diabolique plaisir aux douleurs de son galant improvisé.

— Vous riez, dit-il; vous me pardonnez, n'est-ce pas?

— Et pourquoi vous en voudrais-je? répondit-elle avec un son de voix que le chevau-léger compara dans sa passion à une flûte enchantée.

— Bien vrai?

— Certainement, il faut que tout le monde vive.

— Mais vous savez donc où vous allez?

— Moi! pas le moins du monde; je sais seulement que j'ai faim. Monsieur le chevau-léger, y a-t-il, dites-moi, collation dans le lieu où nous allons?

— Je l'espère, reprit Brisacier; mais, si en attendant, madame ou mademoiselle voulait que j'arrêtasse pour lui faire servir un bouillon?

— Un bouillon, y pensez-vous?

— Il est vrai qu'à cette heure les hôteliers sont couchés. Mais j'y songe... oui... dans l'une des poches du carrosse auprès de madame ou de mademoiselle....

— Eh bien?

— Eh bien! il doit y avoir deux excellents flacons de Malvoisie ou de vin de Chypre... J'avais dit au cocher de les placer.

— C'est ma foi vrai, reprit-elle, en paraissant examiner le contenu des flacons avec une satisfaction particulière. Voyons, débouchez cela.

Brisacier obéit, tout en trouvant l'ordre un peu brusque.

— Ces dames de la cour, pensa-t-il, portent le vin comme des anges; celle-ci, je gage, veut s'étourdir avant de paraître devant le comte... Tout de même, elle boit raide, continua-t-il, en voyant la comtesse humer le liquide à longs traits avec un air d'habitude.

— Il faut bien se donner du cœur, dit celle-ci en rendant son verre au chevau-léger; vous me conduisez peut-être dans un château de faux monnayeurs.

En disant cela, elle regardait ses diamants.

Brisacier protesta que les intentions de son maître étaient fort pures.

— Mais qui est-il donc? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— Il m'est défendu de vous le dire, reprit Brisacier; tout ce que je sais, c'est que vous serez traitée chez lui...

— Avec tous les égards, toutes les prévenances dus à une femme qu'on enlève, n'est-ce pas? interrompit-elle, en cherchant

à deviner du regard la pensée de Brisacier ; votre maître est donc amoureux?

— Et comment ne le serait-il pas? reprit le chevau-léger en essayant de toucher du bout du doigt la main gantée de la comtesse ; n'êtes-vous pas, madame ou mademoiselle, un vrai miroir d'élégance, de grâce, de noblesse? Vous mériteriez un temple soutenu par des colonnes de marbre transparent, comme la reine Zyrphée, que je lisais encore hier. Je suis sûr que votre chant est celui du rossignol, et que la tour de Montlhéry hausserait le cou de joie dans les nues, si vous la montiez !

— Voilà une belle comparaison !

— C'est dans le genre de l'*Astrée*, mais c'est encore trop peu... Oui, beauté divine et cruelle tout à la fois...

Ici Brisacier posa un genou en terre, mais le cahot violent qui survint l'ayant rejeté de l'autre côté, il jugea prudent de se relever, très-irrité dans le fond de voir l'inconnue qui riait, bien qu'il fût aussi contusionné que don Quichotte.

— Vous ne savez donc pas qui je suis? lui demanda-t-elle d'une petite voix flûtée.

— Hélas ! non, mais je sais que ce postillon va d'une vitesse... Vous devez avoir les membres disloqués ; mais, grâce à Dieu, voici le château de Saint-Germain ; quatre lieues de poste en une heure, rien que cela !

— Est-ce là que vous me conduisez?

— C'est un peu plus loin, si vous voulez le permettre. Ce n'est pas pour Sa Majesté que je travaille.

— Je respire, dit la comtesse.

— Le roi et le cardinal, ajouta Brisacier, ne sont point de mes amis. Je vais vous conduire à un château que je n'ai point vu, mais dont j'ai la désignation exacte. Le cocher, d'ailleurs, est à son poste, sur le siége ; et, bien qu'il soit

étranger, il sait encore assez de français pour se faire entendre.

— Cependant, monsieur, j'aurais cru que le cardinal...

— Avait des idées sur vous, cela est certain ; témoin ce Grippefer qui voulait aussi vous enlever et que j'ai couché sur le carreau ! Il se peut que vous ayez contrarié la politique de Son Éminence, avec cela qu'elle ressemble à cette heure à un vieux ressort détraqué, dit Brisacier d'un ton de mépris.

La comtesse garda le silence. Il ne fut plus possible à Brisacier de la faire parler, ce qu'il attribua chez elle à de la réserve; elle avait d'ailleurs assez de réflexions à faire, plus on approchait du terme de la route, pour que le chevau-léger ne crût point devoir troubler sa méditation.

Brisacier se livra donc de son côté aux suppositions les plus grotesques, pensant enlever tantôt une femme de qualité, et tantôt une chanteuse, enviant le sort de son possesseur futur, et ne songeant pas avec moins de satisfaction à la récompense qu'il ne pouvait manquer de lui donner.

Il était près de deux heures de la nuit, quand le carrosse entra par l'une des grilles d'un château dont chaque allée était blanche de neige. C'était un amas de corps de logis sans trop d'apparence, mais autour duquel s'étendaient de vastes bois. Une torche brilla bientôt et jeta sur le perron un éclat vif, fantastique. Deux valets en riche livrée vinrent en même temps déployer le marchepied du carrosse. Brisacier sauta à terre et tendit la main à la dame, qui s'élança comme une biche de cette cage ténébreuse. Un vieux majordome attendait sur les degrés d'un air de respect. Il introduisit bientôt les nouveaux arrivés dans une vaste salle, où un souper élégant se trouvait servi.

— Voilà qui commence bien, dit Brisacier à l'oreille de sa compagne de route.

La pièce où la dame se trouvait alors avec le chevau-léger

ressemblait assez, par sa disposition, à celles que l'on trouve encore dans quelques vieux châteaux du Danemark et de la Suède. Les panneaux en étaient de chêne et ne s'élevaient qu'à la hauteur des fenêtres, auxquelles ils servaient d'appui. Tous les quatre étaient surmontés de cornes de cerf admirables. Six dressoirs et autant de bahuts garnis de cuir complétaient le décor de cette salle, toute luisante d'épées, de cottes de mailles et d'armures. Des olifants ou cors de chasse, des piques, des épieux, une douzaine d'arcs avec leurs carquois et flèches, des rets, des filets et des hacquebutes étaient appendus à la muraille. Le repas se trouvait servi sur une table ciselée à colonnes torses. Bien qu'il fût deux heures de la nuit, les vitraux laissaient passer çà et là quelques lueurs fauves de nuages éclairés rapidement par la lune. On eût pu se croire dans le château de quelque baron allemand du moyen âge.

Les volets de cette salle s'ouvraient sur une ceinture de collines couvertes de sapins et de bruyères, vallée triste, sérieuse, et dont la neige seule eût complété alors pour les yeux l'illusion d'un autre pays.

On n'entendait d'autre bruit que le sifflement du vent qui roulait les feuilles sèches.

Un feu pétillant brillait dans la cheminée sous laquelle un homme eût pu à son aise se tenir debout.

En pénétrant dans ce lieu, on éprouvait je ne sais quel sentiment aventureux et chevaleresque.

Un esprit curieux de tout se fût demandé alors comment, à six lieues de la capitale, l'architecture avait pu rêver un pareil caprice; et quelque poëte accueilli dans ce château y eût cru voir apparaître, au milieu des orages et des glaces du Nord, la grande et majestueuse figure d'un héros du moyen âge, avec sa longue épée et sa lance de combat.

Brisacier lui-même regardait cette salle d'un air passablement étonné, lorsque, sur un signe du majordome, les valets se retirèrent et le suivirent, laissant les deux convives plus à l'aise. La dame aux rubans bleus n'avait point ôté son masque ; mais, en revanche, elle faisait honneur aux plats et semblait n'avoir de préférence pour aucun. Un pâté de faisan du plus bel aspect venait de se voir ravagé par elle avec un acharnement inconcevable ; une flamme charmante sortait de ses yeux ; la gaieté, la noblesse du cœur brillaient sur son front. Le danger qu'elle allait courir semblait ne plus l'inquiéter : elle s'était levée et examinait chacune de ces armures avec la curiosité d'une amazone. En ce moment même, la porte de la salle s'ouvrit, et un homme de haute stature, dont la main vigoureuse eût pu facilement ployer un fer de cheval, s'appuya silencieusement sur le fauteuil de Brisacier. A son seul aspect, le chevau-léger détourna la tête, il s'inclina, et sur un geste de ce nouveau personnage, il se hâta de sortir.

Dès qu'il se vit libre, l'hôte de la dame aux rubans bleus s'approcha d'elle cauteleusement.

Rien qu'en le voyant, celle-ci recula, soit que la présence de l'inconnu l'eût effrayée, soit plutôt que le caractère étrange et presque sauvage de ses traits la plongeât dans un morne étonnement.

C'était un de ces hommes du Nord, ferme et robuste comme un sapin de Suède, mais chez qui la passion avait enfoncé de bonne heure ses ongles de fer. Quelle était la sienne? On n'eût pu le dire de prime-abord : mais tout révélait chez lui un amour féroce de domination et une implacable volonté. Il devait être aussi difficile de refuser de lui la coupe où le vin pétillait, que de lui résister quand il vous parlait d'amour; car il semblait briser l'obstacle sous ses pieds comme la glace. Sa vie, — et

il était jeune encore, — avait sans doute été féconde en événements de toute nature; mais on pressentait qu'elle devait plutôt ressembler à un fleuve indompté qu'à une rivière soumise. Son œil grand et bleu jetait par intervalles des flammes sinistres; quelques rides plissaient son front. Il portait l'habit d'un prince ou magnat de Suède, avec quelques fourrures et une plaque d'argent sur la poitrine. Il présenta un siége à la dame masquée et la pria de s'asseoir.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix qu'il cherchait vainement à adoucir, vous êtes ici chez vous.

— Chez moi, monsieur, chez moi?... est-ce une ironie ou une insulte? demanda-t-elle en se redressant avec fierté.

— Ni l'une, ni l'autre, je vous jure. Un jour... bientôt peut-être, je vous expliquerai le mystère qui vous entoure; mais, en attendant, je devais vous faire venir, je devais...

— Et de quel droit, monsieur, interrompit-elle avec fermeté; de quel droit m'avez-vous fait enlever par un de vos gens? Répondez, qui êtes-vous?

— Un homme, ma chère Diane, qui ne veut que votre bonheur, qui a sur vous des droits imprescriptibles, sachez-le. Vous êtes jeune et de plus vous êtes belle, en voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour vous adorer, mais aussi en voilà assez pour faire trembler ceux qui, comme moi...

— Comme vous? parlez.

— Comme moi, Diane, vous chérissent et vous surveillent. Votre séjour chez madame de Choisy est devenu impossible...

— Impossible! pourquoi?

— Pourquoi? parce que le roi vous aime... Il est jeune, brillant, il peut vous plaire... peut-être vous a-t-il plu...

— A moi, monsieur, à moi! pauvre orpheline élevée par les

soins, par les bontés de madame de Choisy... Ah! si vous la connaissiez!...

— Je la connais, Diane, et c'est pour cela que je tremble. Le roi chaque jour peut avoir accès chez elle; elle vous a menée chez la reine-mère, et vous êtes presque une de ses filles d'honneur... Or, on sait, Diane, comment, lorsqu'on est roi, on a bon marché des résistances. Qui sait si madame de Choisy...

— Achevez...

— Eh bien! dis-je, qui sait si madame de Choisy, cédant à la passion du roi...

— Arrêtez, monsieur! ce que vous dites là, vous ne pouvez le penser. Oh! non, n'est-ce pas? quelque parole imprudente échappée de votre bouche?... Madame de Choisy faciliter un pareil amour! ah! monsieur, cette pensée est indigne d'un gentilhomme!

— Vous croyez peut-être madame de Choisy inaccessible aux présents? répéta le dédaigneux personnage avec ironie. Désabusez-vous, Diane; madame de Choisy que vous aimez tant...

— Silence, monsieur, silence! reprit une voix qui sembla cette fois étouffée par la colère; qui que vous soyez, vous êtes un lâche, et c'est moi qui vous le dis!

— Vous, et qui êtes-vous donc?

— Le fils de celle que vous insultez, l'abbé de Choisy, monsieur!

En même temps l'abbé fit voler son masque; son regard fier, ardent, donnait aux paroles de son hôte le plus sanglant démenti.

— L'abbé de Choisy! vous, monsieur! sous ce costume! J'avoue que ce n'est pas sous une robe de femme que j'eusse cru reconnaître un auditeur de Sorbonne!

— Ni moi un gentilhomme dans l'auteur de cet enlèvement nocturne!

— Convenez du moins, monsieur, qu'il faut que l'intérêt que vous portez à mademoiselle Diane soit bien grand pour avoir ainsi pris sa place et vous être mis à la merci de ce gentilhomme !

— Et qu'ai-je à craindre, monsieur ? répliqua Choisy résolûment. Allez-vous d'aventure me garder dans ce château ? allez-vous ici vous venger sur moi du peu de succès de votre entreprise? Prenez garde, monsieur, j'appartiens de près à des gens qui pourraient vous faire repentir de votre audace ! Le duc d'Albret me protége ; j'ai pour amis Villeroy, de Guiche, Lesdiguières et Louvigny. Si c'est un duel que vous voulez, je suis à vos ordres. Ce n'est pas la première fois que j'aurai tiré l'épée, mais c'est la première fois que je me serai battu dans un guet-apens.

— Rassurez-vous, monsieur, il n'y a point ici de guet-apens. Il est vrai que je pourrais vous retenir ; en ce lieu les portes sont sûres, les murs étouffent la voix. Mais c'était à Diane d'Herfort que j'avais affaire. Le chemin est libre, vous pouvez fuir. Je ne prétends pas même vous demander les motifs de votre substitution ; mais si je ménage votre secret, vous devez, je pense, respecter aussi le mien. Une seule personne pourrait peut-être vous expliquer une partie de cette énigme, je lui en laisse le soin ; c'est à elle que vous porterez les lignes que je vais écrire. Rassurez-vous, mon billet ne sera pas long.

— J'attendrai, monsieur, répondit Choisy, frappé du ton imposant et fier du gentilhomme.

— Voici cette lettre, monsieur, dit celui-ci, en lui remettant un papier où il venait de tracer une page à la hâte. Ne cherchez pas à l'ouvrir ; nul au monde n'en découvrirait le sens. Contentez-vous de la remettre à celle dont le nom est inscrit sur cette adresse. Vous ajouterez que cette lettre vous a été donnée par le comte d'Hosberg lui-même, le comte d'Hosberg qui vous rend la liberté.

— Ma mère ! murmura le jeune homme en jetant les yeux sur le billet, cette lettre est pour ma mère !

Et il regardait encore le comte dans un muet étonnement, quand celui-ci agita le cordon d'une sonnette.

— Brisacier, dit le comte, reconduisez M. l'abbé chez sa mère, au palais du Luxembourg.

— Un abbé ! comment ! c'était un abbé ! s'écria le guide de Choisy en l'examinant avec stupeur. Ces coquins de gens se fourrent partout !

— Même dans le cabaret de maître Renard, n'est-il pas vrai ? dit l'abbé en souriant.

— C'était lui ! le diable en femme ! et je ne l'ai pas reconnu !

— C'est étonnant, un ancien ami !

— Allons, Brisacier, dit le comte d'Hosberg, vous n'êtes qu'un maladroit !

— Monsieur le comte...

— C'est bien, dépêchez, et soyez ici à mon lever. Après votre beaucoup de ce soir, il ne vous manquerait plus que de conduire le roi en carrosse à la Bastille !

IV

UN SECRET

Dans l'une des chambres du palais du Luxembourg, alors habité par la reine-mère, deux personnes étaient assises.

Toutes deux pâles, agitées, tremblantes, interrogeaient de temps à autre avec une visible inquiétude l'aiguille d'une large pendule au cadran de velours noir qui correspondait avec la sévérité de l'ameublement.

C'étaient Diane et madame de Choisy.

Madame de Choisy avait mis l'abbé au monde à quarante ans, et elle le chérissait plus que ses autres enfants, parce qu'il la faisait paraître jeune et qu'elle voulait encore paraître belle. L'aîné de ses fils avait été pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Toulouse ; le second, nommé de Balleroy, avait un régiment ; le troisième était intendant de Lorraine et de Commercy. L'abbé de Choisy, comme le plus jeune, s'était vu destiné d'abord à l'église ; on lui avait fait prendre le petit collet ; il avait alors dix-huit ans. Sa mère l'idolâtrait, mais d'un amour si aveugle, qu'il devait passer nécessairement pour de la faiblesse. Ses deux frères, résidant en province, comme on l'a vu, et l'autre passant sa vie à l'armée, même pendant l'hiver, Choisy, pour nous servir d'une expression commune, mais claire, s'était vu bien vite *la bride sur le cou ;* d'autant que sa mère avait perdu son mari dans un âge peu avancé. Les mœurs singulières qu'il suça avec le lait pourront certainement rencontrer un historien, mais il reculera toujours devant la tâche de les expliquer.

« On l'habilloit en fille dès son plus jeune âge, et sa mère elle-même se plaisoit la première à l'ajuster ; chaque fois que le duc d'Orléans venoit au logis, et il y venoit au moins deux ou trois fois la semaine, il le rencontroit invariablement sous ce costume. Monsieur lui faisoit mille amitiés dès qu'il arrivoit, suivi des nièces du cardinal Mazarin et de quelques filles de la reine. Si nous l'en croyons, on lui trouvoit beaucoup de grâce habillé en fille. Un jour qu'il étoit allé voir madame de Lafayette, à laquelle il rendoit de fréquentes visites, cette dame l'ayant remarqué avec des pendants d'oreilles et des mouches, lui avoit dit que ce n'étoit point la mode pour les hommes, et qu'il feroit bien mieux de s'habiller tout à fait en femme. Ce suffrage le décida : il se fit tailler les cheveux, afin de paraître mieux coiffé. Il prit le

plus bel habit de femme qu'il put rencontrer au Temple et alla rendre visite à madame de Lafayette avec ses pendants d'oreilles, sa croix en diamants, ses bagues et dix ou douze mouches.

» — La belle femme, mon Dieu! s'étoit écriée madame de Lafayette en le voyant. Vous avez donc suivi mon avis? vous avez vraiment bien fait. Demandez plutôt à M. de La Rochefoucauld! — Ce seigneur, qui se trouvoit alors chez cette dame, applaudit fort à la figure du galant abbé. Madame de Lafayette, qui lui avoit conseillé un peu trop légèrement de s'habiller en femme, se crut obligée de faire agréer dans les compagnies une telle mascarade; l'autorité d'une personne de ce poids fit que le monde, assez porté de lui-même à la nouveauté, ne parut pas blessé du travestissement de l'abbé de Choisy. Cette espèce d'approbation l'encouragea. On le voyoit sans cesse avec des habits de femme. Il faisoit ainsi ses visites, alloit à l'église, au sermon, à l'Opéra, à la Comédie. Il sembloit qu'on y fût accoutumé. Il se faisoit nommer par ses laquais *madame de Ganzi* ou *comtesse de Ganzi*, et il se fit peindre par Ferdinand. Ce fameux peintre italien en fit un portrait de femme qui attira les yeux de tout le monde. L'abbé de Choisy alloit à la cour du duc d'Orléans chaque fois que ce prince étoit à Paris. Un jour il invita à son bal M. de Choisy et lui fit dire de s'y trouver en robe détroussée et à visage découvert. Il chargea le chevalier de Pradine de le mener à la *courante*. L'assemblée en fut ravie. On lui trouva beaucoup de grâce, car l'abbé dansoit dans la perfection. »

Si les lignes que nous venons de citer n'étaient pas tirées textuellement de la vie même de notre héros [1], on les croirait presque une gageure. Mais nous les devions à nos lecteurs, ne

[1] La *Vie de M. l'abbé de Choisy, de l'Académie française.* Lausanne et Genève, chez Marc-Michel Bousquet, 1748. Un vol. in-8°, p. 16.

fût-ce que pour mieux leur faire comprendre les scènes qui vont suivre.

En ce temps qui vise au sérieux et à l'ennui, personne ne comprendrait ces sortes de travestissements par l'analyse ; nous nous bornons donc à l'invocation des faits. Il suffirait toutefois aux examinateurs patients d'explorer les mœurs de la Fronde, cette époque fertile en contre-sens de toute nature, pour y trouver une excuse à la fantaisie de notre abbé. Le temps des minorités, dit quelque part le chevalier de Grammont, fut toujours excellent pour les types originaux; la fureur du déguisement fut alors poussée au comble, tout le monde avait un masque. C'était pour ainsi dire un outrage à la rectitude de la vie et à la raison que ces temps-là. Pourquoi Choisy, homme d'esprit et de réflexion à ses heures, avait-il pris des habits de femme, et surtout pourquoi les garda-t-il? C'est ce qu'il ne nous est pas donné d'expliquer autrement que par l'assurance des écrivains qui ont retracé sa vie. Dans la sienne, où il se pose comme son propre historien, il ne met pas même en doute ces faits, dont le romancier a le droit de s'emparer.

Madame de Choisy se trouvait donc, ce jour-là, plongée avec Diane dans la plus mortelle inquiétude.

L'aube commençait à peine, et avec elle les bruits du dehors, quand elle entendit des pas sonores dans l'escalier. Par un mouvement instinctif, son cœur battit; elle devint si pâle que Diane se vit forcée de la soutenir.

— Mon Dieu! ce n'est pas lui, dit la jeune fille en revenant, après avoir fait quelques pas dans le corridor, c'est un page de la reine. Ah! mon sang se glace! Que lui est-il donc arrivé?

Diane d'Herfort aimait Choisy parce que sa mère la couvrait de son amour : elle l'appelait *sa colombe*. La grâce enchanteresse et pudique de la jeune fille consolait sa protectrice de certains

ennuis secrets, ennuis que nul, excepté madame de Choisy elle-même, ne pouvait connaître. Diane lui avait raconté son entrevue rapide au bal avec son fils, et la prière étrange que lui avait adressée le jeune homme de ne pas sortir de ce bal avant une heure. Mille idées inquiètes, sinistres, assiégeaient encore les deux femmes, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit; l'abbé, pâle et sa toilette en désordre, entra dans l'appartement.

— Que s'est-il donc passé? lui demanda sa mère d'une voix entrecoupée par son angoisse. D'où venez-vous? Parlez.

— Je ne puis parler que devant vous, madame, répondit l'abbé de Choisy, il faut que nous soyons seuls...

Madame de Choisy pria Diane de se retirer.

Au moment où la jeune fille passait auprès de Choisy pour le laisser seul avec sa mère, elle lui dit tout bas avec un sourire :

— C'est mal, c'est bien mal, monsieur; mais je vous connais. Oh! vous me conterez tout!

Choisy s'efforça de sourire en regardant sortir mademoiselle d'Herfort; mais, dès qu'il se vit libre avec sa mère, il cacha sa tête silencieusement entre ses deux mains.

Une larme tremblait au bord de ses cils, et il eut besoin de tout son courage pour entamer son récit.

Ce récit fut bref; l'abbé raconta à madame de Choisy la ruse dont il s'était servi pour sauver les jours de Diane, le château dans lequel on l'avait mené, et les paroles étranges dont un homme inconnu s'était servi en lui parlant de sa mère.

Le front de madame de Choisy devint tout à coup si livide que l'abbé eut peur.

— Le nom, le nom de cet homme! dit-elle les lèvres pâles et serrées par la colère.

— Cet homme, madame, m'a remis lui-même une lettre pour

vous, une lettre, dit-il, qui doit tout vous expliquer. Il se nomme le comte d'Hosberg!

— Hosberg! murmura madame de Choisy terrifiée.

Des gouttes de sueur perlaient son front, tout son corps tremblait ; elle chercha dans son égarement l'appui d'un fauteuil.

— Le comte d'Hosberg... poursuivit le jeune homme ; c'est un nom que je n'oublierai de ma vie.

— Malheureux! s'écria-t-elle, en recevant la lettre des mains de son fils et en faisant sauter avec précipitation son enveloppe ; mieux vaudrait pour vous et pour moi que vous ne l'eussiez jamais vu!

D'un geste rapide, elle approcha la lettre d'une bougie ; cette lettre était écrite en chiffres. Le nommé l'Espagnol, que le cardinal de Richelieu avait érigé en déchiffreur à titre d'office, eût pu seul en donner l'explication ; mais madame de Choisy connaissait sans doute cette mystérieuse interprétation de l'écriture. A peine eut-elle parcouru cette page tracée à la hâte, qu'elle se laissa tomber sans mouvement sur un sopha.

L'abbé de Choisy, cédant à un élan de curiosité invincible, se précipita alors sur la lettre qui venait de voler sur le parquet. C'était une énigme pour lui, il éleva les mains au ciel avec désespoir. Un silence glacé régnait entre sa mère et le jeune homme. Un instant, il eut la pensée d'appeler Diane : une sorte de honte le retint. A tout prix il voulait savoir ce que contenait ce billet, il eût donné sa vie pour en découvrir le sens. Choisy aimait sa mère de cet amour saint et respectueux qui regarde le soupçon comme un outrage. Le doute sacrilége n'entre jamais que dans les cœurs vils et corrompus.

— Ma mère! s'écria-t-il, ma mère! en baisant ses mains aussi froides alors que le marbre, et en s'efforçant de les réchauffer sous ses baisers.

— Qui m'appelle? demanda madame de Choisy d'une voix faible. Le vent de la mort semblait presque peser sur elle, et Choisy ne vit pas sans une amertume douloureuse l'altération de son beau et noble visage.

— C'est moi, c'est moi, ma mère, dit-il en cherchant à lui donner le courage qui lui manquait.

— Le comte d'Hosberg, lui! répéta-t-elle, pleine de stupeur et d'épouvante.

Et elle s'était levée, les yeux hagards, en semblant désigner alors à son fils quelque fantôme invisible.

— Ma mère, poursuivit Choisy, cette lettre, je le vois, a produit sur vous un effet prompt et terrible. J'ignore ce que cet homme vous y dit; mais ce que je sais, moi, c'est qu'il faut que je le tue!

En parlant ainsi, Choisy s'était relevé de toute la force de l'indignation et du courage. Venger sa mère, et venger Diane peut-être, lui paraissait un noble devoir; si le comte eût été là, Choisy lui eût bien vite arraché sa propre épée.

— Le tuer! avez-vous dit, le tuer! reprit-elle en arrêtant sur le jeune homme un regard d'une indicible pitié; mais vous ne savez donc pas que cela est impossible, vous ne savez pas...

Elle-même s'interrompit, elle regarda l'abbé avec une expression de tendresse et de terreur.

— Choisy, lui dit-elle en l'attirant doucement à elle, il faut que vous m'écoutiez.

— Parlez; ma mère, parlez, avant tout je vous appartiens. Parlez, de grâce, j'écoute...

— Eh bien! reprit-elle, puisque vous avez vu le comte d'Hosberg, puisque vous le connaissez... Oh! ne dites jamais que je le connais, moi, Choisy, je serais perdue...

— Vous, madame?

— Moi, moi, votre mère, qui vous supplie d'ensevelir à tout jamais le nom de cet homme au plus avant de votre cœur. Silence, au nom du ciel, au nom de votre mère que vous chérissez, silence !

— Rassurez-vous, ma mère, je me tairai, répondit Choisy, ému au dernier point de cette scène. La discrétion me sera facile, ajouta le jeune homme en souriant, le comte d'Hosberg ne m'a rien dit.

— Vous ne savez rien ! reprit-elle avec surprise et comme si cette confidence eût alors apporté un baume inconnu à sa blessure.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! et moi, malheureuse, qui allais tout dire à cet enfant ! murmura-t-elle en versant des larmes de joie...

En ce moment même, et lorsque Choisy, plus étonné que jamais, cherchait encore le sens des paroles de sa mère, un garde à la livrée de Son Éminence le cardinal Jules de Mazarin entra dans l'appartement.

— Son Éminence, dit-il à madame de Choisy, fait demander à l'instant même mademoiselle Diane d'Herfort.

— Mademoiselle Diane d'Herfort, répondit madame de Choisy en rassemblant alors ce qui lui restait de forces, se rendra bientôt chez son Éminence le premier ministre.

— J'ai l'ordre de la conduire moi-même en carrosse au palais Mazarin, reprit l'exprès.

Madame de Choisy donna des ordres, et Diane parut.

En s'entendant appeler chez le cardinal. la jeune fille éprouva un léger trouble.

— Rassurez-vous, Diane, lui dit l'abbé à voix basse en la reconduisant sur le seuil; Son Éminence n'est pas si puissante qu'on ne puisse parfois lier partie avec elle. Ayez bon courage ;

celui qui vous a sauvé une fois saura bien déjouer encore les plans de vos ennemis!

Quand Diane partit dans le carrosse qu'on lui amena, Choisy se tenait debout et la tête découverte sur les degrés de la petite porte donnant sur la rue. Elle ne le vit pas essuyer une larme furtive, larme de douleur et de rage que le jeune abbé se promit bien de faire payer au grotesque amoureux de la reine-mère.

— Ah! murmura-t-il, il n'y a point encore de Louis XIV sous Mazarin; mais il y aura Choisy!

V

LE BOUDOIR DU CARDINAL

Retiré dans le lieu le plus secret de ses vastes appartements, le cardinal, dont l'humeur paraissait, ce matin-là, plus morose que de coutume, attendait impatiemment le retour de son exprès.

Le boudoir qui servait alors de refuge à Son Éminence était une pièce octogone, revêtue de tapisseries si épaisses que le bruit des voix devait s'y voir amorti; excepté Fouquet, Colbert et Lionne, personne n'y était reçu. Un paravent de laque entourait le bureau du ministre, à qui Roze et Bernouin venaient alors de présenter les pantoufles.

C'était un *retiro* dans lequel le cardinal avait amassé des trésors miraculeux.

La cheminée, décorée d'émaux de Limoges qui représentaient les douze Césars, était soutenue par deux charmants pilastres

d'ordre ionique; un portrait d'Anne d'Autriche, accolé à celui du jeune roi, en formait le principal ornement.

Au plafond, tout rutilant de dorures, on voyait Vénus sortant de sa conque marine, Vénus souriant aux Dieux; cette Vénus-là ressemblait beaucoup à la comtesse de Soissons.

Des fleurs baignant dans de magnifiques vases du Japon, ornés de larges ciselures, égayaient les yeux du cardinal et les reposaient des fatigues du travail, tandis que des coffres en cristal regorgeant de pierreries étaient étalés çà et là avec une négligence fastueuse. Le cardinal n'avait pas encore son appartement au Louvre; Bayes, son médecin, le lui avait interdit. Son corps, desséché comme celui d'une momie, était roulé déjà dans son ample robe de chambre, et ses pieds goutteux étaient enfoncés dans l'édredon, quand Bernouin le laissa.

— Monseigneur attend-il ce matin du monde? demanda le valet de chambre.

— Certainement, reprit le cardinal; j'attends la protégée de madame de Choisy, mademoiselle Diane d'Herfort. Elle ne peut tarder : tu l'introduiras.

Bernouin parti, Son Eminence consulta sa montre et frappa du pied avec les signes de l'inquiétude la plus vive.

— Comme elle tarde! dit-il; madame de Choisy l'aurait-elle empêchée de se rendre ici à mes ordres? Me résisterait-elle? Oh! non. Elle sait que Mazarin n'est pas encore un vain fantôme de puissance! Elle m'a obéi, elle viendra. Imprudente enfant! Songer qu'elle a ce secret! Me trouver à la merci d'une fille sans parents et sans fortune! Car enfin, c'était elle qui se trouvait cachée là... ajouta le cardinal en rapprochant les deux arcs de ses sourcils, là, derrière ce paravent. Elle aura tout entendu. Un secret qui donne la mort, un secret que le vieux Brienne ignore lui-même! Enfin c'est un secret de la régence d'Anne

d'Autriche ! Aussi n'était-ce qu'à elle, qu'à la reine que je pouvais en parler ce matin-là, dans ce même fauteuil, dans ce boudoir ! *Demonio !* Anne elle-même a pâli quand je le lui ai confié !

Oui, c'était bien elle, continua Mazarin en touchant les feuilles du paravent ; j'achevais à peine ma confidence à la reine quand j'ai entendu derrière ce léger abri le frôlement d'une robe. Éperdu, je me lève, oubliant presque ma goutte, j'écarte le paravent et je trouve... rien, rien absolument, répéta le cardinal d'une voix assourdie par la colère ; elle avait fui... Mais par où? Cette issue secrète, elle la connaît donc? Oh ! malheur, malheur sur elle, puisqu'elle la connaît ! Évidemment, c'est bien elle... Lorsque j'ai interrogé la reine, Anne d'Autriche a souri de ma frayeur en me disant : Qu'avez-vous donc, Éminence, ce ne peut être vraiment que mademoiselle Diane d'Herfort, à qui j'avais dit de m'attendre et qui se sera impatientée ! Puis, comme elle me voyait pâle, muet, consterné : Diane, a-t-elle repris en souriant, s'occupe-t-elle d'un secret d'État?

Si la reine me trompait !... Dans quel but? Oh ! cela est impossible ! N'oserai-je donc jamais aller d'ailleurs tête baissée contre elle? La paix et le mariage du roi ne consolident-ils pas mon pouvoir? Elle aime cette Diane, elle aime surtout madame de Choisy. Dois-je perdre cette jeune fille? Ce secret est à cette heure en sa puissance : voyons ce qu'elle va nous dire !

Le cardinal souleva une portière en tapisserie, il appela Bernouin :

— Rien encore?

— Pardon, monseigneur, c'est l'un de vos gardes, Grippefer, qui voudrait vous parler. Il attend dans la galerie ; il veut, dit-il, demander pardon à Son Emimence.

— Qu'il aille au diable ! c'est un maladroit. Je devrais le casser, il le mérite ! Plus tard, plus tard... qu'il attende...

En ce moment, le bruit d'un carrosse retentit dans la grand'-cour, le cardinal regarda à travers les carreaux de la fenêtre.

— Bien, c'est elle; Rufin, que j'ai envoyé a suivi mes ordres... De cette entrevue dépend la vie de Diane; je suis, je dois être Mazarin!

Et le cardinal rentra chez lui, en s'appuyant de son mieux sur sa béquille. Il baissa lui-même les stores violets de son boudoir, où pénétrait un jour rare. Assis dans son grand fauteuil, pâle et décharné comme un spectre, il rassembla autour de lui quelques papiers, plutôt pour se donner une contenance que pour en méditer les détails.

Quand Diane entra, sa présence seule éclaira ce lieu obscur d'une sorte d'auréole douce et lumineuse. L'altération de ses traits était cependant assez visible; c'était la première fois que le ministre la faisait ainsi mander près de sa personne. Éperdue, tremblante, elle attendit dans un silence inquiet que Mazarin lui adressât le premier la parole.

— Asseyez-vous, mademoiselle d'Herfort, dit le cardinal en souriant. Vous étiez charmante à mon bal, la nuit dernière. Je ne sais pourquoi j'ai pensé, en vous voyant, à ma pauvre nièce Marie...

— Son Éminence est trop indulgente, répondit Diane un peu rassurée; je la remercie d'avoir bien voulu songer à moi pour cette fête. La reine-mère m'y a priée de sa part...

— C'est vrai, je comptais même vous y parler, m'occuper de vous enfin, quand, à mon grand regret, madame de Choisy vous a emmenée. Il était, je crois, deux heures?

— Deux heures, Éminence, deux heures juste, cela est vrai.

Le cardinal fronça le sourcil légèrement.

— Vous ne connaissiez pas ce boudoir, demanda-t-il à Diane d'un air dégagé? N'est-ce pas qu'il est commode pour s'y confier un secret?...

— Sans doute, répondit-elle, étonnée de la question du cardinal.

— L'architecte de ce palais, reprit Mazarin, a combiné les choses de façon à ce que cette porte fermée, — et le cardinal montra la porte à la jeune fille, — on ne puisse entendre aucun bruit de cette pièce, fût-ce celui des discussions les plus animées. Aussi, vous le voyez, cette porte, qui donne sur le vestibule de mes gardes, est toujours fermée à clef.

Et Mazarin montra à Diane les verrous tirés sur cette porte.

— Ah ! répondit-elle naïvement, vous êtes en sûreté.

— C'est ce que je me disais, continua le cardinal sur le même ton de tranquillité hypocrite et en plongeant dans le regard bleu de Diane son œil fauve et scrutateur ; mais il paraît vraiment que je me trompais, car ici même, l'autre jour, une personne étrangère à ma maison a trouvé moyen de s'introduire ici et d'y surprendre ma conversation avec la reine...

— Bonté divine ! s'écria Diane, mais comment cet homme avait-il pu pénétrer ?

— Ce n'est point un homme, reprit le cardinal en délayant avec sa cuiller de vermeil une potion préparée sur sa cheminée ; c'est une femme... Elle connaissait sans doute une issue mystérieuse, voilée à tous les regards, puisqu'elle a posé les pieds sur ces tapis. Il en existe une, cela est vrai ; mais nul, excepté moi et la reine, ne la connaît.

— Et vous pensez, Éminence, que vos paroles à la reine ?...

— Ont été entendues par cette personne, j'en suis certain. Elle est maintenant dépositaire d'un secret d'État.

— D'un secret d'État, répéta Diane ; mon Dieu ! c'est donc bien terrible !

— Si terrible, Diane, que mieux vaudraient pour la malheureuse qui le sait dix gouttes de poison délayées au fond de ce

verre. Il n'y a pas d'exemple qu'un homme dépositaire d'un pareil secret ait vécu deux ans.

— Vous m'épouvantez!... Comment une femme?... Mais c'était peut-être à l'instigation de quelque ennemi que vous l'avez trouvée là, c'était...

— Je ne l'ai point vue, reprit Mazarin, je la soupçonne.

En entendant ces mots, il passa sur le front de la jeune fille un rayon si pur d'espérance, que Mazarin l'attribua à une ivresse secrète. Il reprit, après avoir de nouveau interrogé chaque battement du cœur de Dianne :

— C'est une jeune fille qui n'a pas plus de seize ans.

— Seize ans, murmura-t-elle, seize ans, c'est juste mon âge!

— Elle est attachée à la reine-mère, dit Mazarin.

— Mon Dieu! sécria Diane en pâlissant, attachée à la reine-mère!

— Mais ni la reine-mère, ni le roi lui-même, ne pourraient maintenant la sauver du châtiment que je lui réserve.

— Vous la punirez?

— Comme Richelieu, mon prédécesseur, punissait les traîtres.

— Par pitié, monseigneur, oh! vous ne le ferez pas, vous ne traiterez point une pauvre fille égarée, abusée sans doute, comme une maréchale d'Ancre! Vous serez humain, indulgent. Une fille de la reine! mais c'est peut-être une de mes compagnes, une amie, une sœur; car elles me recherchent et elles m'aiment, moi qui cependant leur suis étrangère! Je ne vous demande pas le nom de la coupable, monseigneur; mais par votre gloire, par le caractère auguste et saint dont vous êtes revêtu, sa grâce, monseigneur, sa grâce!

En parlant ainsi, Diane, bouleversée par son effroi, s'était jetée aux genoux du cardinal; elle le conjurait, l'invoquait avec des larmes. Mazarin pensa que c'était pour elle que Diane le priait.

— Mademoiselle, reprit-il, je suis fait aux pleurs depuis longtemps. On n'a pas mon âge, et l'on n'a pas vu comme moi partir trois nièces aimées, sans avoir marché sur son cœur. Quoi que vous fassiez, vous m'appartenez maintenant du droit de souveraine justice. Cette fille imprudente et criminelle, mademoiselle d'Herfort, c'est vous !

— Moi ! balbutia-t-elle, attérée des paroles du cardinal ; moi, monseigneur, vous croyez ?...

— Je crois, mademoiselle, à votre présence au palais ce jour-là même, je crois à la vérité, enfin. Quand la reine est sortie de ce cabinet, vous l'attendiez avec impatience à sa sortie ; au bal, à ce bal même où vous pensiez que je n'avais pas l'œil sur vous, je vous ai vue plus d'une fois inquiète et agitée... N'aggravez pas votre faute, je vous en préviens, par le mensonge. Encore une fois, vous êtes coupable.

— Elle est innocente ! s'écria derrière Mazarin une voix bien connue du cardinal.

— Choisy !

C'était en effet l'abbé de Choisy, l'abbé, pâle, tremblant, dont le cardinal ne pouvait comprendre la présence. Il fallait pour Mazarin qu'il fût sorti de la tapisserie elle-même.

Choisy mit devant Mazarin un genou en terre, comme s'il allait commencer une confession.

— Que faites-vous là, monsieur ? demanda le cardinal. Pourquoi cette posture, et comment avez-vous pu vous introduire ?...

L'abbé indiqua du doigt à Mazarin une issue que masquait le paravent.

— Vous connaissez ce chemin secret ? dit le cardinal étonné.

— Oui, monseigneur, répondit Choisy hardiment. C'est ici que l'autre jour...

— Achevez, interrompit Mazarin avec colère.

— C'est ici, monseigneur, que j'ai entendu l'autre jour votre conversation avec la reine.

— Vous !

— Moi !

En disant ces mots, Choisy regarda Diane.

— Oh ! merci, merci, dit-elle à voix basse au jeune homme, vous êtes un noble cœur !

— Monsieur de Choisy, reprit le cardinal en toisant l'abbé, vous avez fait sagement de quitter un costume indigne de votre état. Ce jour-là, le portiez-vous ?

— Oui, monseigneur, répondit l'abbé, qui n'avait rien perdu des paroles du cardinal à Diane ; mais Dieu m'est témoin que ce n'est pas à dessein que je me suis trouvé dans cette chambre. Le hasard seul...

— Assez, monsieur, assez, interrompit dédaigneusement le cardinal, je ne vous demande pas compte de vos escapades amoureuses. Vous étiez là, j'en suis sûr, à bonnes enseignes.

— Monseigneur...

— Depuis quelque temps, votre conduite est une honte. Quand l'un de vos frères porte l'uniforme, vous ne devriez pas vous occuper de travestissements au moins ridicules... J'ai besoin de vous parler seul, et non en présence de cette enfant. Mademoiselle, ajouta le cardinal, je vous demande pardon de vous avoir soupçonnée. L'un de mes gens va vous reconduire chez madame de Choisy. Je vous recommande, et au besoin je vous ordonne de ne pas lui dire un mot de notre conférence. Le salut de son fils est à ce prix.

Diane obéit et s'éloigna, non sans jeter à son libérateur un regard où se peignait toute son âme.

Quand Mazarin se vit seul avec Choisy :

— Monsieur, lui dit-il, il est heureux que vous apparteniez

à des gens qui valent mieux que vous. La famille de M. le duc d'Albret et celle des Lesdiguières vous protégent, la reine aime votre mère : tout cela vous vaut la vie. Mais quel que soit le hasard qui vous a rendu maître d'un si important secret, j'exige qu'avant de sortir d'ici, avant que j'aie réglé votre sort, vous juriez, la main sur l'Évangile, de ne jamais divulguer ce que vous avez entendu. Vous êtes homme d'Église et vous devez savoir la valeur d'un serment de cette nature. Je pourrais vous condamner à tout jamais à la réclusion d'un séminaire : je ne le ferai pas, mais, dès ce jour, vous appartenez à ma surveillance.

— Bernouin, ajouta le cardinal en sonnant, faites venir ici maître Hector Grippefer !

Pendant que Bernouin allait quérir l'homme de Son Éminence, le cardinal fit ouvrir l'Évangile et fit jurer à Choisy qu'il garderait ce secret comme un aveu reçu sous le sceau de la confession.

Choisy récita la formule imposée par Mazarin.

A peine venait-il de l'achever, qu'un homme qui tremblait alors autant que la feuille, s'inclina humblement devant le premier ministre.

— Monseigneur, dit-il, vous m'avez fait mander ; c'est moi, Hector Grippefer.

Grippefer ne ressemblait pas mal à un condamné que l'on va pendre à la Croix-du-Trahoir.

— Monsieur, dit le cardinal, en fixant sur Grippefer son regard de basilic, à dater de ce jour vous êtes l'humble valet de M. l'abbé de Choisy.

— Moi ! monseigneur, balbutia Grippefer.

— Vous, qui avez besoin de prouver par votre zèle et votre adresse que j'ai bien fait de ne pas rétablir Montfaucon pour les valets timides ou maladroits.

— Mais qu'exige Son Éminence ?

— Qu'à dater de ce jour, vous suiviez nuit et jour M. l'abbé que voici, que vous ne le quittiez pas ; en un mot, que vous soyez son ombre ! Songez qu'à la moindre négligence...

— Il suffit, monseigneur, dit Grippefer, il suffit. Il regarda l'abbé d'un air de passive obéissance.

— Son ombre ! murmura-t-il, l'ombre d'un abbé ! par exemple, voilà un rôle qui me mènera tout droit à la potence.

Le cardinal lança un regard sévère à son garde, qui s'inclina respectueusement et suivit l'abbé.

VI

L'INVITATION

Trois jours après ceci, vers deux heures de la journée, il se passait chez Monsieur, frère du roi, une scène dont le pinceau de Boucher semble s'être ressouvenu plus tard, en peignant son délicieux tableau de la *Toilette des Enfants*..

Monsieur, ce jeune prince dont Louis XIV eut alors la faiblesse d'être jaloux comme Louis XIII le fut de Gaston, peut-être parce que, moins surveillé, il eût pu renouveler les troubles du règne précédent, subissait alors l'influence du cardinal Mazarin, qui s'était établi surintendant de l'éducation des deux frères. Mazarin, de l'aveu de la reine-mère, s'occupa de bonne heure à *viriliser* l'un et à efféminer *l'autre*.

— De quoi vous avisez-vous? disait-il au précepteur de Monsieur, de faire un habile homme du frère du roi? S'il devenait

plus savant que son frère, il ne saurait plus ce que c'est que d'obéir aveuglément.

Il paraît que ces reproches du cardinal portèrent leur fruit, car l'éducation de Monsieur fut tout au moins singulière.

Ce matin-là, cher lecteur, vous eussiez cru, rien qu'en entrant dans les appartements du Palais-Royal, passer le seuil d'une belle dame à la mode.

Dans la grande pièce précédant la salle de bains, où il se trouvait alors, des robes, des dentelles, des parures de toute sorte étaient éparses sur d'immenses paniers à canne dorée; une forte odeur de musc, de jonquille et d'eau de rose, s'échappait de la porte entrebâillée. Des valets et des pages, métamorphosés en femmes de chambre, transportaient entre leurs bras des accoutrements de femme, des peignes, des miroirs, des boîtes à mouches, en un mot tout l'attirail d'une coquette qui eût voulu rivaliser avec Ninon par les soins de sa figure. D'habiles coiffeuses attendaient que Monsieur se fût baigné, afin de procéder au tressage de sa chevelure, tandis que ses joailliers ordinaires arrivaient chez lui avec des écrins dignes d'un roi.

« On lui avoit mis, dit l'un des historiens, dès sa plus tendre jeunesse, des corps qui le serroient extrêmement, et faisoient élever la chair qui étoit grasse et potelée. On avoit aussi un très-grand soin de son cou, que l'on frottoit chaque jour avec de l'eau de veau et de la pommade de pied de mouton, ce qui rend la peau douce et blanche. Il étoit coiffé souvent avec ses cheveux noirs à grosses boucles, ses grands pendants d'oreille de diamants, dix à douze mouches et un collier de perles fines. » Anne d'Autriche s'amusait à voir ainsi Philippe adolescent, habillé comme Achille à la cour de Scyros, et cette princesse le faisait paraître en jupes devant les courtisans, tandis que Louis était accoutumé de bonne heure à faire le roi. Aussi le jeune prince

n'aima-t-il ni les chevaux, ni la chasse ; il se plaisait à se parer, à tenir cercle, et comme il le disait, *à faire la belle*. Curieuse aurore d'un prince qui dut se retirer constamment devant le soleil de Louis XIV.

A cette époque-là même, madame de Lafayette disait de lui : « Que le miracle d'enflammer son cœur n'était réservé à aucune femme. » Elle se trompait ; car Monsieur épousa Henriette d'Angleterre le 31 mars de l'année suivante.

On l'entendit bientôt appeler lui-même du fond de sa baignoire ses familiers ordinaires ; dans quelques minutes, il se trouvait attifé en femme et placé à sa toilette.

Petit, galant, efféminé, les joues recouvertes d'un rouge glacé inventé exprès pour lui, il ne faisait guère alors présager ce même prince qui, secouant un instant la torpeur de son sommeil, devait suivre son frère, en 1692, à la conquête de la Hollande qui s'ouvrit par le fameux passage du Rhin et fut l'affaire de trois mois.

Si les chevaliers de Lorraine et de Nantouillet furent blessés à ses côtés à la bataille de Cassel, qu'il gagna contre le prince d'Orange, on n'eût guère pu deviner leur auréole militaire ce matin-là sous une charmante cornette de dentelles dont l'espièglerie du jeune prince les affublait. Il n'y avait pas jusqu'à Launoy, son valet de chambre, qu'il n'eût converti en dame *étuviste*.

Une fois tiré du bain, il se mit devant sa glace, se plaçant lui-même ses mouches avec une recherche distinguée.

Ses gentilshommes ordinaires portaient, ainsi que lui, des corps de robe ouvragés coquettement, et jouaient de l'éventail en se disputant l'honneur de le servir.

— Eh bien ? qu'est-ce, mesdames, qu'y a-t-il ? demanda Monsieur à deux jeunes seigneurs de son âge dont les rubans, les mouches et les airs coquets eussent bien surpris un ambassadeur.

Ne dit-on pas qu'il y a parmi vous des cœurs félons, et que beaucoup d'entre vous ne garderont pas leurs robes pour la fête de ce soir? Vous avez donc peur, en vérité, du roi mon frère?

— Vous conviendrez du moins, monseigneur, que jusqu'ici Sa Majesté, au lieu de se rendre à vos invitations, a pris grand soin de les refuser, répondit le jeune chevalier de Lorraine d'un air de dépit; le roi ne manque pas une occasion de vous censurer.

— Laisse donc, chevalier, on l'effraie sur mon compte! Je veux qu'il voie de ses yeux combien nos mascarades sont innocentes; qui diable a jamais empêché le carnaval? Mazarin lui-même ne te semble-t-il pas bien déguisé! L'as-tu pas vu, l'autre soir, à son bal, ayant au moins un pot de vermillon sur ses joues maigres, et si bien peint, ma foi, que l'on eût dit un portrait? D'ailleurs, rassure-toi, c'est le roi lui-même qui m'a demandé de venir.

— Lui?

— Certainement. Le roi, malgré son mariage, regrette toujours un peu mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, et il faut bien le distraire. Mazarin sera furieux, n'importe, Louis viendra. J'aurai pour ce soir le plus étourdissant des soupers, Choisy doit en être. Et tiens, reprit Monsieur en se levant, on vient de gratter à la porte... Je gage que c'est lui, j'ai dit à Launoy de l'amener.

— L'abbé de Choisy! murmurèrent en chœur les petits de Lesdiguières, de Villeroy et Louvigny, mais c'est notre ami... Courons!

Il se fit un grand silence. Choisy venait d'entrer en effet, mais si pâle, si défait, que Monsieur et sa bande joyeuse eurent quelque peine à le reconnaître.

Choisy portait le petit collet, l'habit d'abbé et de grandes manchettes, qui parurent à Philippe de vraies pleureuses.

— Est-ce bien toi, bon Dieu! toi, mon cher Choisy? demanda-

t-il au jeune homme d'un air étonné. Que t'est-il donc arrivé, mordieu, et pourquoi cet habit d'enterrement?

— Tu te convertis donc? ajouta l'abbé d'Harcourt.

— Tu passes au parti du roi? dit Louvigny.

— Tu portes le deuil de tes créanciers? reprit Lesdiguières.

— Dans tous les cas, dit Monsieur, tu ne peux, mon cher abbé, nous faire faux bond pour ce soir, j'ai voulu te prévenir moi-même; le roi, oui, le roi nous fait l'honneur de venir ce soir au palais.

— Le roi!

— Sans doute, oh! tu fais bien l'étonné. Je lui ai présenté la liste de mes invités unie à celle de quelques filles de la reine; j'avoue qu'il n'a donné à ces dernières qu'une assez mince attention. Mais dès qu'il a vu ton nom : L'abbé de Choisy! s'est-il écrié! oh! oui, oui, j'irai, je veux lui parler, je veux le voir! Un jeune homme charmant, spirituel au delà de tout! — Tu sens bien, l'abbé, que bien que je fasse souvent de l'opposition à mon frère, ajouta Monsieur, je me suis donné de garde, cette fois, de le contredire. D'où te vient ta soudaine faveur; ma foi, je ne sais; mais le roi t'aura vu dans le carrosse de madame de Lafayette avec tes beaux diamants et tes mouches! Il aura appris de toi quelque épigramme sanglante contre ce vieux singe de Mazarin.

— Silence! monseigneur, fit l'abbé en mettant l'index de sa main droite sur sa bouche, ne disons pas de mal du cardinal, j'en ai peur.

— Pourquoi donc? Serait-ce, d'aventure, depuis que le cardinal a pris soin lui-même de te former une maison, et qu'il a commencé par ce beau laquais à livrée rouge qui ressemble fort, si je ne me trompe, à l'un de ses gardes? Un drôle, m'a-t-on dit, nommé Grippefer...

— Quoi, monseigneur, vous sauriez!...

— Rien encore ; mais je me défie de cette sollicitude de Mazarin. Ce drôle, n'est-ce pas, est fixé sur ta piste depuis trois jours? c'est un espion, j'en suis bien sûr.

— Votre Altesse l'a dit, c'est un véritable espion, reprit Choisy atterré.

— Raison de plus pour t'en débarrasser, grâce à nous, et c'est ce que nous verrons tout à l'heure. Mais d'abord, pour quelle escapade Mazarin, le grand pacificateur de l'île de la Conférence, a-t-il voulu t'imposer ce vilain hibou?

— C'est mon secret, répondit Choisy, et il y a ici, ajouta-t-il en souriant avec embarras, trop de femmes pour que je puisse le dire à Votre Altesse.

— A ton aise, tu me conteras cela ce soir à la collation, où j'aurai soin de te placer près de moi.

— Comment! reprit Choisy en s'inclinant, un pareil honneur...

— Est bien dû au plus ingénieux de mes amis... de mes serviteurs... Seulement, Choisy, tu es prévenu ; ce n'est pas l'abbé, c'est la comtesse de Ganzi que j'invite.

— Monseigneur... répondit Choisy en hésitant.

— Je n'admets pas d'excuse ; les filles de la reine, aussi bien que Sa Majesté, sont averties de ta présence ; tu es annoncé, le roi veut te voir... Ne va pas, l'abbé, perdre l'occasion de faire fortune.

— Avec votre aide, monseigneur, on doit réussir à tout! Cependant, ce soir, vous exigez que je sois en femme devant le roi?

— Certainement.

— Le moyen de devenir un grand homme ! Sa Majesté va me parler, j'en suis sûr, de mon frère l'officier !

— Et tu lui parleras, toi, du plaisir qu'il y a à se déguiser comme au beau temps de la Fronde. Madame de Rhode ne s'ha-

billait-elle pas à sa guise pour négocier [1]? Et madame de Chevreuse, et la duchesse de Longueville? Tiens! l'abbé, tu as mal fait de reprendre le manteau.

— Que M. de Choisy est divertissant, me disait l'autre jour mademoiselle de Ponts, avec sa robe et ses parements de satin noir! Il nous console vraiment de l'exil du pauvre Gondy! Je veux goûter avec lui l'un de ces soirs, il est si mignon! madame de Turenne, l'intime amie de ma mère, m'en a dit le plus grand bien!

— Mademoiselle de Ponts est-elle de la collation de ce soir? demanda l'abbé vivement.

— Sans doute, et avec elle bien d'autres encore, madame de Choisy et sa protégée, la belle mademoiselle Diane d'Herfort, y viennent aussi, elles ont ma lettre. Ah! ça, l'abbé, tu ne savais pas, elles ne t'avaient rien dit...

— Si fait, reprit Choisy, cachant son trouble; si fait, aussi j'y serai, j'y viendrai sous les habits que Son Altesse désire; monseigneur, comptez sur moi!

L'abbé sortit, en proie à un tourment que rien ne peut rendre. Il redoutait les périls de cette soirée; d'une part il craignait de se remontrer à la cour sous un costume qui lui avait attiré la haine du cardinal, de l'autre, il tremblait rien qu'à l'idée que Diane se trouverait exposée à un contact aussi nouveau pour elle que celui de ces jeunes seigneurs encensant du matin au soir les faiblesses coupables de leur maître. Le chevalier de Lorraine n'avait pas encore vingt ans; mais à cet âge il se révélait déjà par une audace pleine de licence; il cherchait de bonne heure à donner à Monsieur les vices qu'il n'avait pas. Choisy, en fou qu'il était, n'avait jamais approfondi les dangers d'une pareille vie; il s'y confiait imprudemment, comme tous les jeunes esprits qui ne

[1] Anquetil.

peuvent croire à la corruption, parce qu'eux-mêmes en bravent journellement les atteintes. La présence du roi à ce bal l'alarmait aussi, il se rappelait les paroles cruelles et mensongères du comte d'Hosberg. Il ne tarda pas à se rassurer en songeant que l'émotion de Diane, résultat de sa scène violente avec le cardinal, la retenait chez sa mère, sous l'empire de la stupeur et de l'effroi.

— Elle n'ira point chez Monsieur, se dit-il, en soulevant le marteau de la grande porte; mais moi, j'irai. Que peut me vouloir le roi?

Et Choisy repassa attentivement dans sa mémoire chaque acte de sa conduite.

Sa mère voyait souvent Anne d'Autriche; mais lui n'avait fait qu'entrevoir son fils, et de bonne heure il avait éprouvé pour le jeune roi une sympathie irrésistible.

Louis eut le secret de captiver de bonne heure; ce dont il avait peur sur toutes choses, même étant jeune, c'était de se voir gouverné; tous ceux qui lui parlaient librement et franchement du Mazarin étaient ses amis. Choisy espérait qu'il serait bientôt du nombre. La protection du roi n'était pas de trop pour lui vis-à-vis de la colère du cardinal.

En se retournant pour rentrer chez sa mère, l'abbé vit derrière lui une longue et plate figure, celle de Grippefer, qui attendait respectueusement qu'il entrât.

— Monsieur, demanda Grippefer, me sera-t-il permis de vous faire une demande?

— Soit, répondit l'abbé, mais dépêche.

— Monsieur voudrait-il bien me permettre d'aller voir ma femme ce soir; voilà un long temps que je ne l'ai vue. Monsieur ne sort pas, sans doute?

— Non, reprit Choisy en souriant, *Monsieur* ne sortira pas.

— Mais bien vrai, monsieur! sans cela le cardinal.... vous comprenez, je craindrais de perdre ma place...

— Encore une fois, tu peux aller voir madame Grippefer, *l'abbé* ne sortira pas! je te le jure.

Et Choisy entra chez sa mère, laissant Grippefer enchanté de sa promesse.

Le jeune homme trouva Diane occupée à un ouvrage de broderie; elle était seule; madame de Choisy était au Louvre.

— C'est vous, mon cher abbé, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut; venez donc me dire quelle robe il faut que je porte ce soir au gala de Monsieur, où vous m'accompagnerez, j'en suis sûre. Cette lettre, que votre mère avait oubliée sans doute dans sa corbeille à ouvrage, vous concerne autant que nous. Oh ! dites-moi bien vite que vous allez à cette fête, dites-moi...

— Écoutez, Diane, interrompit Choisy en la regardant d'un air d'alarme et de trouble, si j'avais, moi, à l'occasion de cette fête, une grâce à vous demander, me la refuseriez-vous?

— A vous, vous, mon ami, mon libérateur, mon frère? Ne m'avez-vous pas sauvée deux fois? répondit-elle en tendant au jeune homme sa main tremblante.

— Eh bien! Diane, par cet amour saint et profond que j'ai pour vous, au nom de ma mère et de vous-même, j'ose vous prier de ne point aller à cette fête.

— De quel ton solennel dites-vous cela! Les filles de la reine n'y vont-elles point? Votre mère, il est vrai, ne m'en avait pas parlé, mais je suis bien sûre que lorsqu'elle rentrera du Louvre....

— Encore une fois, Diane, c'est moi qui vous conjure de m'accorder une grâce, dit Choisy en se jetant aux genoux de la jeune fille; un jour, demain peut-être, vous saurez par quels motifs...

— Il suffit, reprit Diane en faisant violence à son désir, il suffit que vous demandiez, mon cher Choisy ! Trop heureuse de vous sacrifier une heure de plaisir ! Ah ! ça, vous n'irez donc pas ?

— Moi ! répondit Choisy avec chaleur, puis-je donc aller où vous n'êtes pas, puis-je sourire sans vous? Vous êtes mon bien, mon âme et ma vie ! Diane, jurez-moi que vous n'en aimerez jamais un autre, que votre pensée me suivra toujours de près ou de loin. Vous êtes si belle qu'il est impossible que d'autres ne vous le disent pas ; mais songez que mon cœur devra contenir pour vous un amour et une douleur sans fin. Aimez-moi ! aimez-moi ! je vous en prie !

— Douteriez-vous donc de mon affection ! répondit-elle; votre mère ne m'a-t-elle donc pas recueillie, élevée comme sa fille ? Vous-même, Choisy...

— Oh ! ne parlons pas de services rendus, dit le jeune homme ; le dévouement, Diane, est souvent de l'égoïsme.

— Eh bien ! c'est convenu, vous voilà content, je n'irai pas ce soir chez Monsieur. Et vous aussi, vous restez ?

— Je l'ai promis. Adieu, et merci, j'entends ma mère ! je rejoins mes livres et ne les quitte plus de la journée.

Madame de Choisy rentrait en effet du Louvre dans son carrosse.

L'abbé s'esquiva plus heureux que si le pape lui eût envoyé le chapeau. Sa mère et Diane respectèrent sa solitude ; on crut qu'il étudiait.

Le soir, vers neuf heures, un léger frôlement de robe se faisait entendre sur les marches de l'escalier, et une jeune fille en belle toilette, chaudement enveloppée de sa mante noire, gagnait le tournant de la rue, où une chaise l'attendait.

C'était l'abbé de Choisy.

— Advienne que pourra ! s'écria-t-il en s'élançant dans la chaise qui devait le transporter chez Monsieur.

VII

UN SORCIER

La fête de Monsieur présentait de bonne heure un spectacle fort animé.

Ce prince, qui eut plus tard assez de défauts, dit Lafare, pour qu'on soit obligé en conscience de rendre justice à ses bonnes qualités, était gai, d'humeur affable ; il s'étourdit longtemps avant de chercher froidement les aventures. Il aimait beaucoup plus son frère que son frère ne l'aimait; son attachement pour Louis était une véritable adoration.

Aussi avait-il épuisé, ce soir-là, tout le génie du luxe et de la coquetterie pour recevoir dignement le jeune époux de l'infante d'Espagne.

Marié depuis six mois, Louis s'ennuyait déjà. Les fantômes charmants de sa première jeunesse palpitaient encore autour de lui avec un doux bruit d'ailes ; il rêvait une cour plus noble, plus brillante qu'elle n'avait jamais été.

Il fut amené chez Monsieur dans son carrosse le plus magnifique. Madame d'Uzès et madame de Lafayette l'accompagnaient.

C'était le seul de ces étourdis qui n'eût point voulu se plier, ce soir-là, à l'exigence de la mascarade ; il entra dans le salon de Monsieur en justaucorps de velours bleu, et en chapeau à plume blanche. Louis avait alors vingt-deux ans; on avait pu admirer

déjà sa grâce à la cérémonie de sa majorité; mais, depuis son mariage, il avait pris vraiment l'air et le maintien d'un roi.

En se trouvant au milieu de ce cercle efféminé, il réprima un léger sourire.

— Ce n'est pas mon frère Philippe, pensa-t-il, qui se sentirait le courage d'entrer tout botté, le fouet en main, en plein Parlement !

Monsieur remarqua l'air embarrassé du roi, et se crut obligé de lui présenter ses favoris.

L'examen du roi fut rapide; ce qu'il paraissait chercher avant tout dans cette soirée éblouissante du feu des bougies, c'était le bataillon galant des filles de la reine, dont madame de Navailles soutint plus tard l'honneur avec tant de ténacité, quand le pied royal était forcé de se confier au plomb des gouttières.

Malheureusement il n'était pas encore arrivé.

Louis promena son impatience dans les salons de Monsieur, où il admira bon nombre de tableaux que le cardinal n'eût pas manqué de blâmer chez lui, mais qu'il avait l'air de tolérer chez Philippe comme se trouvant à leur place. C'étaient pour la plupart des allégories profanes, ardentes, colorées, soufflant le feu dans l'âme ou les sens, et dont le digne précepteur de Monsieur, Lamothe-le-Vayer, qui lui fit traduire Florus, disait hautement que le prince devrait se débarrasser au premier jour. Aussi suaves que belles, ces peintures de l'Albane s'accordaient merveilleusement, il faut bien le dire, avec l'existence frivole de Monsieur, et cependant elles se trouvaient tout entremêlées de médailles et de chapelets, comme si le propriétaire de ce lieu eût voulu dans sa galerie unir le saint au profane. Des cristaux, des vases, des candélabres de Venise décoraient la table formant le milieu de la galerie où devait avoir lieu la collation. Un petit cercle de convives choisis, jeunes et charmants pour la plupart, at-

tendait le signal donné par le roi pour entamer mille jeux de leur âge; il y avait jusqu'à une escarpolette dorée dans l'appartement. Monsieur, le souverain de cet Olympe si docile à ses caprices, était habillé de l'une de ces étoffes qu'on n'eût pu guère retrouver que dans les tableaux du Tintoret à Venise ; il portait une robe à queue traînante, ornée de dessins à compartiments or et vert. Quand le roi entra, Philippe venait de recevoir un billet; il demanda à son frère la permission d'en faire bientôt lecture à l'assemblée.

Ce billet, tracé au crayon, et apporté au prince par un petit diablotin vêtu de rouge, se trouvait ainsi conçu :

« Monseigneur,

» J'ai appris du fond de ma retraite que l'on était à peu près sûr de vous trouver cette nuit au Palais-Royal. J'espère que Votre Altesse daignera m'y recevoir, car j'ai des choses plus ou moins importantes à dire sous le masque à chacun de vos convives. Pour prix de ma science qui semblera tenir un peu de la magie, je supplie Votre Altesse de me permettre de garder mon masque, fût-ce devant Sa Majesté. En revanche, chacun de vous est en droit de garder le sien.

» Signé : UN SORCIER. »

— Eh bien, mon frère, demanda Louis à Philippe, que lui avez-vous répondu à ce nouveau Lucifer?

— Mon Dieu, répondit Philippe en faisant miroiter son éventail à paillettes, je lui ai fait dire qu'il pouvait se présenter. Nous rirons sans doute de sa longue barbe et de ses prédictions, n'est-ce pas?

— Soupçonneriez-vous d'aventure l'auteur d'un pareil travestissement? reprit le roi; je le trouve bien osé.

— Quelque pauvre Italen de la reine-mère qui aura su notre gala, répondit Monsieur, et qui va nous dire des choses que nous savons tous! Pour mon compte, mon frère, je ne crois guère à la sorcellerie...

— Voilà qui est étrange, reprit madame de Lafayette; en tout cas, il aura du mal à nous deviner sous le masque, à moins que ce ne soit le diable lui-même

Madame de Lafayette avait à peine vingt-sept ans; elle craignait peut-être que le sorcier ne la plaisantât sur M. de La Rochefoucauld, car elle se hâta de remettre son masque. Madame d'Uzés, n'ayant pas les mêmes raisons, resta le visage découvert.

Le roi allait encore adresser quelques questions à Monsieur, quand il se plaça lui-même d'un air radieux sur son escarpolette, pendant que l'un de ses pages ordinaires le balançait.

En ce moment même la porte s'ouvrit, et l'on vit apparaître l'essaim des filles de la reine.

Le cœur de Louis battit alors plus violemment que de coutume, il compta un à un chaque frais visage qui entrait, et parut désappointé.

— Qu'avez-vous donc? demanda Monsieur à son frère.

— Rien, répondit-il. Vous m'aviez dit... je croyais... Mais voici Choisy, se hâta de reprendre le roi en courant gaiement à l'abbé, qui entrait, en robe à queue, par l'autre porte. Lui seul peut me dire...

Choisy s'inclina, et il salua le roi à deux fois avec un grand sérieux.

Le roi admira sa grâce et sa bonne tournure. Il portait ce soir-là une telle quantité de diamants qu'on eût dit d'un globe constellé d'étoiles. Sa garniture de rubans était d'un goût précieux,

sa robe d'une magnifique étoffe d'or et d'argent. Comme sa mère lui avait prêté depuis longtemps ses pierreries, la comtesse de Ganzi avait ce soir-là aux oreilles des pendants de dix mille livres, et sur sa poitrine des croix de diamant d'un prix énorme.

— Salut à la comtesse de Ganzi, dit le roi avec enjouement. Il ajouta plus bas : Choisy, j'ai à vous parler.

L'abbé prêtait déjà une oreille attentive à ce que le jeune roi allait lui dire, quand tout à coup les deux panneaux de la grande galerie glissèrent sur leurs gonds au milieu des cris de surprise de l'assemblée.

— Le sorcier ! cria Monsieur.

Chacun se hâta de mettre son masque; il n'y eut que le roi et Monsieur qui s'en moquèrent.

Cependant on venait de voir entrer dans le salon un personnage de taille assez haute, entièrement couvert d'une robe de tabis [1] de Gênes violet le plus beau du monde, et dont le capuchon serrait si étroitement le col qu'il eût été impossible de songer seulement à soulever le bout de son masque. Deux cornes aiguës, fantastiques, pointaient au haut de ce capuchon, et lui donnaient assez la figure d'un diable; il tenait en main une petite baguette de coudrier, et avait une mandragore pendue à l'une de ses manches.

— Quel homme est ceci? demanda le roi à madame d'Uzès. Je commence à croire que nous eussions dû garder nos masques.

— Laissez donc, sire, j'ai connu le curé de Roissi, qui faisait voir dans un verre des choses émerveillables, il devait entamer un jour le plus grand jeu du diable dans un salon où l'on ne m'attendait pas. Il se trouva déferré, et il prétendit qu'il ne ferait rien en ma présence. On eut beau le presser, il demeura inflexible. Je

[1] Étoffe cylindrée et ondulée.

me retirai pour ne pas troubler le plaisir des dames qui se trouvaient là; elles me protestèrent, le lendemain, qu'elles avaient vu des choses fort ordinaires.

— J'avoue que de tous ces contes, reprit le roi, aucun ne m'a plus frappé que ce qui arriva chez la comtesse de Soissons. Son mari était malade en Champagne. Elle était un soir incertaine si elle partirait pour le rejoindre, lorsqu'un vieux gentilhomme de sa maison lui offrit tout bas de lui faire dire par un esprit si le comte mourrait de cette maladie. Madame de Bouillon, le duc de Vendôme, Beringhen et moi, nous étions les seuls présents. Le gentilhomme fit entrer dans le cabinet de la comtesse une petite fille de cinq ans, et lui mit dans la main un verre plein d'une eau fort claire. Il fit ensuite ses conjurations. La petite fille dit que l'eau devenait trouble. Le gentilhomme annonça tout bas à la compagnie qu'il allait commander à l'esprit de faire paraître dans le verre un cheval blanc en cas que le comte dût mourir, et un tigre en cas qu'il dût échapper. Il demanda aussitôt à la petite fille si elle ne voyait rien dans le verre. *Ah!* s'écria-t-elle, *le beau petit cheval blanc!* Il fit cinq fois de suite la même épreuve, et toujours la petite fille annonça la mort par des marques toutes différentes que l'on concertait sans qu'elle les entendît [1].

— Il faut espérer que nous ne verrons point ici de *cheval blanc,* dit au roi madame de Lafayette qui s'était rapprochée pour écouter ce récit avec intérêt. Mais regardez donc un peu comme nous voilà noires toutes tant que nous sommes avec nos masques! Mademoiselle de Ponts et mademoiselle de la Motthe-Houdancourt tremblent de tous leurs membres.

[1] Cette crédulité du temps a été racontée par Choisy lui-même dans un fragement annexé à ses Mémoires et comme s'il eût été témoin de l'anecdote.

— Mon frère, dit Monsieur, ce sorcier-là me paraît sentir le roussi. Voyez donc comme il travaille autour de ce pauvre petit Lesdiguières avec sa baguette de coudrier ! Il lui prend la main et il en examine avec soin toutes les lignes. Bon Dieu ! que va-t-il lui prédire ?

— Monsieur de Lesdiguières, dit le sorcier, y a-t-il longtemps que vous n'avez joué à la bassette ? Si vous êtes heureux, vous devriez bien acquitter vos dettes près des pages de Son Éminence le cardinal Mazarin.

— Le sorcier débute bien ! En voilà déjà un de reconnu, s'écria gaiement Monsieur. Voyons maintenant ; c'est, je crois, le tour du chevalier de Lorraine.

Le personnage mystérieux s'approchait en effet du chevalier qui ramenait de son mieux son masque sur son visage.

— Vous faites bien de porter un masque, lui dit-il ; mais, malgré ce masque, on vous devine, jeune homme. La ligne de votre main annonce une foule de calamités. Vous serez un jour pour le prince un conseiller d'autant plus dangereux que vous serez galant, ingénieux, plein d'adresse. Vous irez haut, mais vous tomberez plus bas ; vous aurez un jour la prison et même l'exil, trop heureux si dans votre conscience vous pouvez alors trouver une voix secrète qui vous défende ! Enfin, vous partagerez avec Monsieur les frivolités d'une vie molle, oisive ; vous serez son favori, mais plaise à Dieu que ce titre ne vous soit pas un jour reproché par l'histoire comme une effroyable accusation !

— Imprudent ! s'écria le chevalier en se levant, oses-tu bien ?...

— Chevalier, dit Monsieur en s'interposant, vous oubliez les priviléges du masque.

— Quoi ! prince, vous souffririez ?...

— Je vous avais lu le billet du sorcier, tant pis pour vous.

L'homme aux horoscopes se dirigea alors vers madame de Lafayette.

— Vous aimez quelqu'un, lui dit-il, que vous avez eu du moins la gloire de retirer d'un méchant commerce[1] ; c'est un homme illustre, mais c'est un cœur perverti.

— Assez, assez, monsieur, interrompit madame de Lafayette; êtes-vous Bussy ou de Vardes pour me dire de pareilles choses?

Le sorcier passa, et s'en fut droit à l'abbé de Choisy.

— Madame ou l'abbé, lui dit-il, vous êtes un être amphibie. Votre folie est de chercher le plaisir en vous donnant autant de mal que vous en prendriez pour rencontrer la sagesse. Cependant il s'est passé depuis quelques jours des choses qui devraient vous faire réfléchir. Vous possédez un secret qui peut éclater dans votre sein comme un coup de foudre, veillez bien à le garder. Je n'ai plus qu'un avis à vous donner : servez le roi, mais ne trahissez personne!

Ces paroles prononcées lentement et à voix basse, le sorcier tourna le dos à Choisy.

— Que veut dire ceci? pensa notre abbé; cet homme est-il un devin? Servez le roi, m'a-t-il dit; mais le roi a donc quelque chose à me demander? Ne trahissez personne! Diable! voici qui devient embarrassant. Et ce maudit secret? Plus de doute, c'est un espion du cardinal. Par tous les saints, je le saurai!...

Et l'abbé se glissa sur les pas de l'inconnu avec la souplesse d'un chat. Le chevalier de Lorraine, Lesdiguières, madame de Lafayette, quelques autres encore à qui le sorcier avait parlé à l'oreille formaient déjà contre lui une ligue offensive.

[1] Le duc de La Rochefoucauld qui, en 1659, était encore en liaison d'intrigues avec madame de Châtillon, femme avare, audacieuse et perfide.

L'étonnement de Choisy fut grand quand il vit l'inconnu se diriger vers le roi.

— Sire, dit-il avec un ton de respectueuse assurance, je n'ai rien à vous prédire que d'heureux. Votre ministre a enfin ramené la paix ; prenez garde que deux beaux yeux, — des yeux que les vôtres cherchent vainement ici, mais que vous attendiez, j'en suis certain, — n'allument chez vous la guerre... Vous eussiez mieux fait de demeurer ce soir près de la reine.

— Arrêtez ! s'écria Louis avec impétuosité ; qui que vous soyez suivez-moi ! Je veux bien ici respecter votre incognito, monsieur ; mais là, à côté, dans ce cabinet...

Et le roi, pâle de colère, indiquait du doigt à l'inconnu une pièce voisine. Le sorcier s'inclina obséquieusement et le suivit.

A peine le roi s'était-il renfermé dans cet endroit avec l'homme au masque, que tous collèrent l'oreille à la porte de l'appartement. Mais les murs étaient épais, et ils ne purent rien entendre.

— Un pareil excès d'audace ! s'écria madame de Lafayette, je gage que c'est ce drôle de Roquelaure !

— Je lui couperai les oreilles, disait Lesdiguières en cherchant son ceinturon et son épée.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, reprit le chevalier de Lorraine, que ceci dépasse les bornes.

— Silence, fit Monsieur, voici le roi !

Louis parut, en effet, les traits en désordre, le regard morne et abattu. On eût dit qu'un souffle étrange venait de passer sur ce jeune et beau visage ; il parcourut un instant des yeux l'assemblée qui restait muette de consternation et de stupeur.

— Suivez-moi, Choisy, dit-il en voyant l'abbé, j'ai quelques mots à vous dire.

Et le roi sortit, entraînant à sa suite l'abbé plus mort que vif ; en quelques secondes ils étaient au bas de l'escalier.

Arrivé sous le vestibule, Choisy regarda le roi avec un respectueux intérêt.

— Votre Majesté était bien pâle en sortant du cabinet, dit-il.

— Oh ! reprit Louis d'un ton agité, je sais tout.

— Sire, alors, par grâce, le nom, le nom de cet homme ?

— Vous le demandez, Choisy ?

— Oui, sire, je l'implore de votre bonté ; je donnerais tout au monde pour le savoir !

— Eh bien ! si je vous le disais?

— Oh! Votre Majesté me rendrait le plus heureux des hommes, dit l'abbé avec transport.

— Écoutez-moi, Choisy, reprit Louis avec bonté, je veux bien dire ce nom, mais à une condition, mon cher abbé.

— Votre Majesté ne sait-elle pas que je suis à elle? Parlez.

— Eh bien ! Choisy, il faut que vous remettiez cette lettre à son adresse, que vous la remettiez à l'instant même.

— Cette lettre ! dit Choisy... oh ! donnez, je vous le promets...

Et il reçut la lettre des mains du roi au moment où Louis montait en carrosse. Quelques torches dissipaient à peine l'obscurité de la cour où ils étaient.

Le roi se pencha en même temps à la portière, et il jeta à l'abbé le nom du magicien...

— Mazarin, répéta Choisy atterré, pendant que les chevaux emportaient le roi à tours de roue.

S'élançant alors sur une borne au-dessus de laquelle se balançait un réverbère, il examina l'adresse du papier que Louis venait de lui remettre, et il lut :

« A mademoiselle Diane d'Herfort. »

— Oh ! malheur sur moi ! s'écria-t-il, malheur sur moi ! il a ma parole!

VIII

LA LETTRE DU ROI

Le trouble où ce billet jetait Choisy fut si grand, qu'il ne s'aperçut pas tout d'abord du chemin qu'il arpentait.

Peu soucieux de remonter chez Monsieur, dont la fête s'était vue troublée par ce magicien insolent, il ne songeait guère qu'à regagner au plus vite l'escalier dérobé du Luxembourg, quand il crut entendre dans une rue assez sombre la voix d'un malheureux que des ivrognes assommaient de coups. L'abbé était brave, et de plus, autant par précaution que par goût, il portait sous sa robe deux excellents pistolets, double raison pour être rassuré en cas d'attaque. Il se dirigea du côté d'où partaient les cris, et il trouva un homme étendu sur le pavé, hurlant et se lamentant. Pendant ce temps deux officieux vidaient ses poches.

L'intervention de l'abbé était certes courageuse, car il avait lui-même au cou de fort belles pierreries, et les voleurs étaient bien capables de laisser là ce quidam pour s'attaquer à sa personne.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, dès qu'il eut paru seulement devant ces coquins, dignes émules de Fine-Oreille [1].

— Une femme! s'écrièrent-ils, une femme qui sort du bal! Pour le coup nous ne pouvons mieux tomber!

— En avez-vous rencontré beaucoup de cette façon? s'écria l'abbé en leur montrant à chacun ses pistolets.

[1] Fameux voleur du temps.

Les deux compagnons jugèrent prudent de ne pas s'aventurer.

— Peste ! s'écrient-ils, si vous avez, la belle, de pareils arguments dans vos poches de robe, nous vous saluons, bonsoir !

— Un instant, dit l'abbé d'un ton de voix rude et menaçant, il faut d'abord que vous rendiez à ce pauvre diable...

— Pour cela, c'est facile, reprit l'un des voleurs, nous n'avons rien trouvé sur lui depuis un quart d'heure. Rien, ma foi, si ce n'est ce jeton de cuivre que nous vous laissons volontiers. Si c'est votre mari, bonne chance, ramassez-le. Il a assez bu pour qu'un bras charitable le reconduise !

En disant ces mots, ils prirent la fuite avec d'autant plus de vitesse que l'on entendait déjà les chevaux de messieurs du guet qui venaient de ce côté.

L'abbé prit le jeton et n'eut pas de peine à le reconnaître, sous la clarté d'une lanterne, pour celui que le cardinal donnait à ses gardes ordinaires. Un soupir profond et quelques plaintes inarticulées lui apprirent en même temps à qui il avait affaire.

— Au diable ! murmura-t-il en secouant par le bras l'homme qui gisait sur le pavé ; allons, Grippefer, lève-toi !

Grippefer, — c'était bien lui, — ouvrit un œil lamentable, arrêta ses plaintes et chercha de son mieux à se mettre sur son séant.

— Merci, répondit-il, merci, mon excellente dame, qui que vous soyez, vous méritez bien le paradis. Imaginez-vous que ces coquins...

Grippefer n'en put dire plus, le guet venait de l'entourer avec l'abbé. Choisy se contenta de dire que le drôle lui appartenait.

— C'est un misérable qui se sera pris de vin, dit-il au commandant de la compagnie ; envoyez-moi seulement un carrosse,

car je n'en ai pas trouvé à la sortie du bal de Monsieur... Je suis l'abbé de Choisy.

A ce nom qui lui était connu, le commandant s'inclina, il pria l'abbé d'attendre que l'un de ses gens lui eût trouvé un carrosse. Dès qu'il fut arrivé, on y fit monter Choisy très-facilement, mais pour Grippefer, ce fut autre chose. Son corps ressemblait à un roseau battu de la pluie, il était plié en quatre, et à chaque instant il menaçait de se disloquer. Enfin, on parvint à l'accommoder sur le devant du carrosse, et dès qu'il y fut, le roulement de la voiture le força de rechercher lui-même son centre de gravité. L'éblouissement où le jetaient les diamants de la dame qui le sauvait si généreusement, n'aurait pu se comparer pour le malheureux qu'au millier de chandelles qui suivent un soufflet bien appliqué. Il se tint de son mieux aux cordons de la voiture, et commença par remercier sa libératrice.

— Ce que vous avez fait là est admirable... admirable, disait-il ; prendre le nom de mon maître pour me tirer de là, c'est bien ! Vous le connaissez donc, vous savez !...

— Monsieur Grippefer, reprit l'abbé, vous méritiez bien pourtant d'être cassé aux gages par le cardinal ; un mot de moi, vous seriez pendu !

— Pendu ! oh ! c'est vrai, madame, c'est bien vrai, dit Grippefer. Mais j'avais passé la soirée avec ma femme, voilà... Je m'étais ennuyé, je me suis dit : Avant d'aller rejoindre cet abbé dont je suis l'ombre, ce Choisy qui va me donner sans doute du fil à retordre, buvons un coup ! D'abord j'en ai bu un au cabaret de l'*Homme armé*, avec un gendarme de mes amis ; puis un autre à la *Veste-d'or*, avec un soldat de la compagnie du grand prévôt ; puis enfin...

— C'est bien, je comprends, et à cette heure, vous voilà gris comme un Suisse. Il ne s'agit pas de cela, j'ai votre jeton, je ne vous le rendrai pas.

— Ne pas me rendre mon jeton ! mais, madame, c'est ma sauvegarde ! Avec ce morceau de cuivre, je suis puissant, je suis l'homme du cardinal ! Oh ! je suis sûr que vous vous gaussez de moi !

— Du tout, monsieur Grippefer, je ne ris point, dit Choisy d'un ton sérieux. Il pourra se faire que j'aie besoin de ce talisman, et comme vous ne me le prêteriez pas...

— Vous me le prenez, c'est cela ! Encore une fois, madame, dit Grippefer, qui commençait à se dégriser, qui donc êtes-vous ? Oh ! de grâce, ôtez ce masque.

— Vous êtes curieux, l'ami, dit l'abbé en sautant lestement de la voiture, et en mettant sa clé à la petite porte par laquelle il avait l'habitude de rentrer au Luxembourg ; demeurez ici, et pas un mot.

— Je me tairai, madame, oh ! mon Dieu ! je me tairai, dit Grippefer tout tremblant ; mais, par pitié, du moins ne dites pas à l'abbé de Choisy dans quel état vous m'avez trouvé au coin du Louvre. Je jure Dieu que je consens à vous attendre ici le reste de la nuit.

— C'est cela, attendez-moi, et surtout ne bougez pas.

Choisy paya le cocher, tourna son passe-partout dans la serrure et rentra chez lui à pas de loup.

A peine au lit, son sommeil fut troublé par mille visions sinistres. Tantôt c'était Mazarin avec son capuchon de magicien, Mazarin, l'homme insensible aux pamphlets que l'on décochait encore chaque jour contre lui, mais l'homme impitoyable dès qu'il s'agissait d'une infraction à ses ordres. En se dévouant pour Diane d'Herfort, Choisy ne sentait que trop à quelle surveillance du ministre il allait se voir en butte ; dans son rêve, le confident de la reine-mère se dressait devant lui comme un fantôme ; il le pressait, l'étouffait. D'un

autre côté, il apercevait le roi jeune et beau, le roi prêt à devenir dans peu le maître absolu de ses volontés, aimant déjà Diane de la même ardeur qu'il avait eue pour mademoiselle de Mancini, et le chargeant lui-même de remettre à la jeune fille ce billet qui devait sans doute décider de ses espérances. De chaque côté qu'il se tournât, il n'entrevoyait que piéges. Le nom de cet Hosberg, ce nom qui avait paru produire sur sa mère une aussi étrange impression, bourdonnait aussi de temps à autre à ses oreilles dans ce cauchemar semé d'ombres menaçantes. Quand il s'éveilla, il était déjà midi, et l'abbé eut besoin de trouver devant lui la figure horriblement dépitée de Grippefer pour se faire un peu de bon sang.

Le pauvre diable se tenait debout sur une jambe, comme un héron, tant il faisait froid ; il avait passé la nuit à attendre la dame aux pierreries, et n'osait cependant interroger l'abbé sur sa visiteuse nocturne.

— Tout de même, se disait-il, est-il heureux, ce coquin d'abbé ! Ce n'est pas à moi qu'il arriverait de ces bonheurs-là.

Sur un signe de Choisy, il monta et trouva l'abbé à sa toilette.

— Eh bien ! monsieur Grippefer, dit Choisy, je vous ai cherché vainement hier soir.

— C'est vrai, monsieur l'abbé, mais il m'est arrivé une aventure ! Monsieur est pressé, je lui conterai cela une autre fois.

— Ma mère et mademoiselle Diane sont-elles dans le salon ?

— Toutes deux, monsieur, ont respecté votre sommeil, vous avez tant travaillé ! Quand je pense qu'à trois heures je vous ai entendu moi-même fermer vos fenêtres ! Dame ! monsieur l'abbé reçoit aussi des visites pour lesquelles on peut veiller ! Elles en valent la peine, ajouta Grippefer d'un air convaincu, et tenez, cette dame aux beaux diamants...

— Que me contes-tu là ?

— Rien, oh ! rien, monsieur l'abbé ; seulement, voyez-vous, c'est, entre elle et moi, sans qu'elle puisse s'en douter, à la vie et à la mort ! Si jamais je la revois !... Ah ça ! elle ne vous a donc rien dit.

— Monsieur Grippefer, répondit Choisy sévèrement, vous avez bu sans doute ce matin, et vos idées s'en ressentent. Allez voir plutôt si ces dames sont libres de me recevoir. N'est-il venu personne pour mademoiselle d'Herfort? ajouta Choisy d'un air soupçonneux.

— Personne, en vérité, répondit Grippefer : j'ai eu le temps de voir et de guetter ! j'attendais toujours...

— C'est bien ; dites à ma mère que je descends au salon.

Pendant que Grippefer remplissait les ordres de l'abbé, Choisy tira de nouveau de son portefeuille le billet que le roi lui avait remis pour Diane.

Il resta une seconde à considérer l'écriture de Louis d'un air pensif.

— Les rois sont heureux ! murmura-t-il ; c'est pour cela qu'ils veulent prendre le bonheur des autres ! Oh ! mais nous verrons. Il s'agit ici d'une jeune fille que j'estime autant que je l'aime ! Elle-même décidera. Diane est noble autant que modeste ; elle sort à peine du couvent ; le spectacle de la cour ne l'a point frappée. Exécutons-nous, puisqu'il le faut ; avant tout, je l'ai promis !

L'abbé descendit les degrés de l'escalier avec la lenteur d'un homme qui rêve à se dégager d'un mauvais pas.

Madame de Choisy était à son secrétaire : elle écrivait ; mais dès que son fils parut, elle courut à lui pour le gronder du mieux qu'elle pouvait. L'abbé s'échauffait le sang ; il travaillait trop ; voulait-il donc d'aventure entrer dans les ordres ?... Et puis, quel était ce grand escogriffe qui l'accompagnait partout... et

comment avait-il renvoyé Brifaut, son laquais de prédilection?... Choisy eut à répondre à cet assaut de questions maternelles; mais il s'en tira mal : il avait affaire à forte partie.

— Ce Grippefer, dit-elle, ressemble fort à un espion de Son Éminence; vous aurez fait encore quelque escapade, dit-elle à son fils.

Choisy regarda Diane à la dérobée. Retirée dans un coin de l'appartement, près de la fenêtre, Diane était occupée à dessiner. Ce qu'elle dessinait était le portrait du roi. L'abbé réprima un léger mouvement de dépit.

— Il faut croire, monsieur mon fils, que Diane a tous vos secrets, reprit madame de Choisy; je vous laisse avec votre confidente. Villequier m'attend; je serai de retour dans un quart d'heure.

Madame de Choisy embrassa son fils avec un air de trouble qu'elle ne pouvait déguiser. Fidèle à la promesse qu'elle avait faite au jeune homme, mademoiselle d'Herfort ne lui avait rien dit de son noble dévouement, et cependant ce secret avait failli vingt fois s'échapper de ses lèvres. En se trouvant seule avec Choisy, elle ne put s'empêcher de remarquer sa tristesse; elle lui en demanda la cause avec intérêt.

Choisy s'était placé devant le portrait du roi que Diane venait d'ébaucher.

— Seriez-vous mécontent de mon dessin? lui demanda-t-elle avec ingénuité. Mon maître dit pourtant que je fais quelques progrès.

— Mignard serait lui-même enchanté de voir ceci, dit l'abbé d'un ton voisin de l'ironie.

— Vous croyez! reprit Diane, qui ne soupçonnait rien de la jalousie du jeune homme. Oh! vous dites cela pour me flatter, je le vois bien.

— Diane, demanda Choisy, comment avez-vous trouvé le roi à la dernière fête du cardinal?

— Fort beau! il avait surtout un habit éblouissant! D'abord, je n'osais lever les yeux sur lui quand il a paru ; mais il m'a bien vite encouragée.

— Ne dansez-vous pas ce soir? m'a-t-il demandé, en m'offrant quelques bonbons de sa boîte. Je n'en ai pris qu'un; mais je crois qu'en ce moment mes genoux tremblaient si fort, que, sans le bras de madame de Choisy, je fusse tombée.

— Ah! le roi vous a offert?...

— Mon Dieu, oui; d'abord un bonbon, ensuite...

— Ensuite?... Poursuivez.

— Ensuite, il est venu me prier lui-même de rester dans son quadrille. Vous n'étiez plus là, j'ai dû accepter. Ai-je mal fait?...

— Nullement..... comment avez-vous trouvé la danse du roi?

— Je l'ai trouvée admirable. D'abord, il ne tient pas sa tête droite et raide comme M. de Saint-Aignan; il ne regarde pas ses pieds comme M. du Lude;... mais c'est une danse! Enfin, j'entendais chacun le vanter autour de moi.

— Fort bien. Et depuis le bal, vous ne l'avez pas revu; nul endroit, nulle circonstance?...

— Vous savez si je mets le pied hors de cette maison. Le roi, que je sache, n'est point venu au Luxembourg. Allez! j'eusse bien mieux aimé le voir que ce vilain cardinal! On le dit si doux, si bon!

— Et l'on dit la vérité. Ainsi, Diane, si le roi lui-même, le roi qui vous a parlé déjà, vous écrivait?...

— S'il m'écrivait, dites-vous!

— Oui, une lettre de lui, une lettre à votre adresse?...

— Une lettre du roi, oh! mon Dieu! la charmante chose! Un roi doit écrire tout différemment des autres! Oh! rien que deux

lignes de son écriture, ce serait pour moi un bonheur inattendu!

— Ce bonheur, reprit Choisy avec effort, vous n'avez pas besoin de le désirer, Diane; le roi vous a écrit, je suis porteur de sa lettre!

— Vous? le roi! ah! de grâce, monsieur, ne vous jouez pas de moi, répondit-elle toute tremblante. A quel propos le roi m'aurait-il écrit, et comment songerait-il?...

Pour toute réponse, l'abbé présenta à Diane le billet qu'il avait reçu la veille.

Mademoiselle d'Herfort tressaillit rien qu'en rompant son cachet. Une aimable rougeur colora bien vite ses joues, son cœur battit avec force, puis bientôt sa joie déborda par mille paroles.

— Un si grand prince écrire à une pauvre fille comme moi! s'écria-t-elle; me marquer lui-même l'intérêt qu'il daigne me porter, ah! j'en mourrai, c'est sûr, je ne mérite pas un tel bonheur!

— Et que faudra-t-il que je dise au roi? demanda Choisy d'une voix altérée par l'angoisse et le chagrin.

— Tout ce que vous voudrez, mon cher Choisy, répondit Diane en serrant le billet dans sa poitrine, vous lui direz que j'ai reçu cet écrit, vous lui direz...

— Eh bien!...

— Eh bien! vous lui direz que ma réponse sera dans le bouquet que je laisserai tomber demain à ses pieds chez la reine-mère...

— Qu'entends-je? quoi! demain?...

— Oui, demain, Choisy, je serai là, chez la reine-mère, avec vous... Oh! je serai bien heureuse! Adieu, mon ami; merci, merci mille fois!

En lui jetant ces mots, Diane s'échappa de l'appartement avec

l'agilité d'une jeune biche, laissant Choisy en proie à la stupeur et au désespoir.

Dans cet instant même, madame de Choisy rentrait...

IX

L'ÉNIGME

A la vue de son fils bouleversé par l'émotion, madame de Choisy ne sut que penser. L'abbé était pâle, et des larmes couraient le long de ses joues.

— Qu'avez-vous ? lui demanda sa mère avec bonté ; d'où vous vient, mon fils, cette subite douleur? Je vous avais laissé tout à l'heure avec Diane. Où donc s'en est-elle allée?

— Ma mère, répondit Choisy en se raidissant contre le chagrin, rassurez-vous. Une seule grâce seulement. J'ai dessein de voyager, il faut que je vous quitte cette nuit même. Consentez-vous à me laisser partir, à m'exiler, dites-le-moi !

— Comme vous voilà troublé? Est-ce bien de sang-froid, Choisy, que vous me faites ici pareille demande? Partir, vous exiler, dites-vous; ah ! vous n'êtes qu'un ingrat !

— Je ne suis point ingrat, ma mère, reprit doucement Choisy. Nul plus que moi, croyez-le, ne connaît ce que vous avez fait pour moi ; je sais que je suis le plus aimé de trois fils qui tous vous vénèrent et vous chérissent. Mais je dois partir, il le faut ; quelques heures de plus dans cette ville, et la douleur m'y tuerait. Ma mère, pardonnez-moi, mais je suis bien malheureux !

— Malheureux, avez-vous dit, malheureux, vous qui ne con-

naissez de la vie que ses joies et ses caprices! Ah! Choisy, réservez ce nom pour ceux qui souffrent véritablement, et qui renferment dans leur cœur leurs plus horribles blessures. Grâce au ciel, vous êtes jeune, l'avenir s'offre à vous plus beau et plus doré que jamais; apprenez, mon fils, que je sors de voir Villequier, et Villequier avait vu le roi...

— Le roi, reprit le jeune homme, le roi! Pourquoi me parler du roi? De ce jour, je le hais, je ne veux plus le servir; si j'avais une épée, je la briserais devant le roi!

— D'où vient ce délire? parlez. Sa Majesté vous aurait-elle donc refusé quelque faveur?

— Elle? bien au contraire! reprit Choisy avec une ironie froide, elle daigne me prendre pour confident, elle veut...

Choisy s'arrêta, soit que son orgueil froissé se refusât alors à l'humiliation d'un aveu, soit qu'il trouvât en lui assez de force pour ensevelir cette passion funeste au plus profond de son cœur; il aimait Diane d'un amour réel et délicat, il l'aimait encore moins comme la compagne de ses jours, que comme une jeune et belle fille à laquelle s'attache depuis sa naissance un intérêt romanesque. Pour rien au monde, Choisy n'eût voulu entraver son avenir, sa fortune. Il ignorait qui était mademoiselle Diane d'Herfort, comment elle se trouvait sous l'aile de sa mère, quelle protection constante et mystérieuse l'entourait. Tout ce qu'il savait, c'est que Diane réunissait pour lui ce qui autorise les sensations ardentes et jalouses d'un amoureux. Elle avait cet âge où, dans ses souvenirs encore empreints du doux parfum des poëtes, il eût pu comparer sa taille exquise à celle de Phébé, ses mains et sa poitrine à celles des nymphes de la divine Pallas. Lumière vivante de ses rêves, elle penchait souvent sur le jeune homme un regard empreint d'une ineffable tristesse, elle semblait craindre que son appui dût un jour l'abandonner. Dans sa vie futile, sa

vie, qui, après tout, n'était jusque-là qu'une mascarade, l'image de cette belle et sereine enfant paraissait à Choisy comme un rayon doux et limpide au milieu de noires vapeurs ; c'était pour lui une oasis odorante, une anse de fleurs dans laquelle il abritait sa nef orageuse. Rien au monde, pas même l'insouciance suave de Diane, l'indulgence de sa mère, ou l'imminence d'un grand péril n'eût pu arracher à une âme comme la sienne une aussi noble confidence. Choisy se connaissait trop lui-même pour se croire digne un seul moment d'un pareil amour. Il savait qu'emporté de bonne heure par le tourbillon des plaisirs, il devait paraître à Diane un homme dangereux ; mais aussi, en remuant lui-même les étincelles de son cœur, il y trouvait un feu si subtil et si profond qu'il se demandait à quel instinct fatal il devait une aussi vive sympathie. Idolâtré de bonne heure par sa mère, ennemi de tout obstacle, il n'avait jamais songé que bien faiblement à une rivalité.

Celle du jeune roi se présentait alors à lui sous l'aspect le plus menaçant.

Louis était brillant, il se voyait entouré, dès l'aube de sa royauté, d'une foule de femmes empressées à lui complaire ; et lui, qu'était-il ? Un abbé de ruelles et de soupers, un masque étourdi courant la ville comme un étudiant de Salamanque, poursuivant chaque jour son carnaval ! Si la lutte royale l'effrayait tant, c'est que Choisy ne sentait que trop sa triste infériorité. Pressé par sa mère de répondre à ses instances, il eût bien voulu inventer un piége, un détour ; mais comment déjouer ce coup d'œil d'une femme accoutumée à sonder son cœur, comment abuser cette surveillante de chaque heure, de chaque minute ? C'est cependant ce qu'avait tenté l'abbé ; nul, excepté lui, n'avait son secret. Madame de Choisy l'envisageait alors avec une véritable inquiétude :

— Ainsi, lui dit-elle, vous répugnez à me faire un aveu que je devine? Vous aimez quelqu'un, mon fils? oh! oui, je n'en doute plus. En peut-il être autrement, ajouta-t-elle, lorsque je vous retrouve ainsi! Mais autant, Choisy, vous me verriez sévère, si l'objet de vos soupirs était indigne de vous, autant une jeune fille sage et modeste...

Elle s'arrêta en voyant à quel point l'abbé luttait alors contre son cœur, elle en eut pitié et reprit :

— Vous êtes jeune, Choisy, à votre âge il y a bien des amours.

— Le mien, reprit-il, pressé de détruire tout soupçon dans l'âme de sa mère, le mien, oh! ma mère, est digne de vous et de moi.

— Vraiment? ne serait-ce point d'aventure quelque comédienne de l'hôtel de Bourgogne? Le petit Seignelay est déjà dans les fers de l'une, et il ne vous manquerait plus...

Elle achevait à peine ces paroles, quand Diane rentra, Diane pétulante, heureuse, glissant sur le parquet d'un pas de gazelle, Diane enfin qui cherchait elle-même, dans son transport, une confidente à qui elle pût faire part de son bonheur.

Madame de Choisy avait pour mademoiselle d'Herfort toutes les bontés d'une mère : à peine l'entrevit-elle, qu'une de ses mains se trouva bien vite dans les siennes.

— Vous voilà bien joyeuse, ma chère enfant.

— Et comment ne le serais-je pas, répondit-elle, les jours se suivent, madame, et ne se ressemblent pas! L'autre semaine, par exemple, n'est-on pas venu m'arracher d'ici pour me conduire dans le sombre cabinet du cardinal?

— Oui, et bien!

— Eh bien! demain, ma chère bienfaitrice, c'est autre chose. Demain, oui, demain, ajouta Diane en déployant une lettre

qu'elle présenta à madame de Choisy, nous allons chez la reine-mère ! Oh ! que me voilà contente !

Madame de Choisy rendit la lettre à Diane avec un léger mouvement de surprise.

— Qui vient donc d'apporter cette lettre ? demanda-t-elle à la jeune fille.

— Un joli petit page à la livrée du roi, répondit Diane, ou plutôt un de ses menins d'honneur, car il montait un cheval qu'un laquais tout brodé lui tenait par la bride ! Il fallait voir la belle révérence qu'il m'a faite sur l'escalier ! Précisément, je descendais pour rejoindre ici notre cher Choisy, à qui je voulais demander conseil sur ma toilette de demain !

Choisy réprima un geste d'impatience.

— Écoutez donc, monsieur, vous êtes presque une femme, vous vous habillez si bien !

Le jeune homme froissa ses gants de soie entre ses mains.

— Je vous le recommande, ma chère Diane, lui dit madame de Choisy ; vous ne savez pas, il est amoureux, et il ne voudrait pas pour un empire me dire de qui...

— Amoureux ? reprit Diane.

— Mon Dieu, oui ! Aussi, je vous le confie, calmez-le. Vous devez savoir tout ce qu'il pense, j'en suis bien sûre ! Adieu, continua-t-elle, en baisant son fils au front, vous lui conseillerez, j'en suis certaine, de chasser ces folies-là.

— J'y ferai mon possible, madame, répondit mademoiselle d'Herfort, étonnée que Choisy pût avoir un secret qu'elle-même ne connût pas.

A peine madame de Choisy venait-elle de partir qu'elle s'approcha sur la pointe du pied de la fenêtre où le jeune homme rêvait...

Choisy était si triste, si accablé, que ce fut à peine si, au frô-

lement léger de la robe de Diane, il détourna la tête pour la voir.

— Vous, amoureux? demanda-t-elle d'une voix espiègle et railleuse.

Choisy ne répondit pas.

— Je croyais, ajouta-t-elle, qu'un homme qui chaque jour s'habille en femme :

Dans ce mot qui n'était que l'expression d'une surprise naïve, Choisy crut voir un sarcasme.

— Ainsi, reprit-il d'un ton piqué, vous croyez, mademoiselle, que sous ce déguisement j'ai aussi l'âme d'une femme! Détrompez-vous, je serais trop malheureux.

— Malheureux? Pourquoi?

— Oui, certes; j'aurais à me reprocher chaque jour d'avoir été fausse, coquette, envieuse! Au lieu de songer simplement au plaisir, je me tournerais vers les chimères de l'ambition. En un mot, je serais frivole, égoïste, parjure.

— Arrêtez, vous calomniez, monsieur! reprit Diane, inquiète de l'air dont Choisy venait de prononcer ces paroles. La robe d'une femme ne renferme pas, grâce à Dieu, un pareil arsenal de méchanceté; il faut, je le vois, que l'une d'elles... celle que vous aimez sans doute... vous ait bien trompé, pour accuser ainsi notre pauvre sexe... Que vous a-t-elle donc fait? demanda mademoiselle d'Herfort en considérant Choisy avec intérêt.

— Vous me demandez ce qu'elle m'a fait, répondit Choisy avec vivacité, eh bien! vous allez en être juge.

— Volontiers.

— Vous m'écouterez, et vous n'interromprez pas.

— Fort bien.

— Vous la condamnerez sans crainte et sans indulgence.

— Mon Dieu! oui, si je la trouve coupable!

— Eh bien ! apprenez, reprit l'impétueux jeune homme, apprenez, Diane, que cette jeune fille... car c'est une jeune fille, une jeune fille de votre âge...

— Après ?

— Eh bien ! cette jeune fille à laquelle j'avais cru prouver jusque-là combien je l'aimais, combien je m'intéressais à son sort, elle en aime un autre, Diane, elle l'aime, je le vois bien !

— En êtes-vous bien sûr ?

— Aussi sûr que de votre présence ici. Mon amour, elle l'a foulé à ses pieds en un jour, en un quart d'heure. A deux reprises différentes je l'avais sauvée, mais elle, elle ne m'a remercié que par l'abandon ! Mon rival, je veux bien vous le nommer, mon rival, je le sais, a de quoi l'éblouir et la séduire ; mais enfin ce rival est marié, ce rival n'est plus libre, ce rival, j'en suis sûr, fascine déjà ses yeux : ce rival, Diane, c'est le roi !

— Le roi, balbutia-t-elle, en cherchant l'appui de la cheminée, le roi !

— Oui, le roi, qui est venu détruire en un jour l'édifice de mon bonheur et de mes rêves ; le roi qui, sous prétexte de faire de moi son ami, voudrait m'employer à l'œuvre de son déshonneur ! Connaissez-vous cette jeune fille, Diane, et trouvez-vous en vous-même des voix qui puissent l'absoudre ? Pour moi, je la hais, je la maudis, je voudrais la fuir ; aussi dès ce soir, et nonobstant ma mère, je partirai, je ne veux plus même lui faire honte sur son chemin ; qu'elle m'oublie, qu'elle me délaisse, qu'elle aime le roi !...

— Grâce ! grâce ! interrompit Diane en joignant les mains ; oh ! grâce, Choisy, pour cette malheureuse ! Oui, cela est vrai, votre dévouement pour elle fut sans bornes ; oui, vous fûtes noble, généreux pour elle, noble et généreux jusqu'à deux fois. Mais pouvait-elle donc prévoir que vous aviez pour elle un autre

sentiment que celui de l'amitié? pouvait-elle penser que le fils de sa protectrice?... Rassurez-vous : elle n'a point à rougir, elle saura bien, Dieu aidant, échapper à ce péril qu'elle-même est loin d'avoir cherché. Mon Dieu! mais est-ce donc à moi, à moi, dont le mérite est si modeste, que le roi pourrait songer? Essuyez vos pleurs, Choisy; plaignez-moi plutôt d'être ici l'objet de quelque manége de cour; croyez-bien surtout, croyez, reprit-elle avec une douce assurance, que je vous aime comme un frère. Ce n'est pas vous, Choisy, que je voudrais affliger, vous si bon, si noble, et devant la douleur de qui je reculerais toujours, vous dont je payerais le bonheur de tout le bonheur de ma vie! De grâce, soyez calme, et gardez-vous surtout de jamais dire à votre mère que le roi a pu m'écrire. Voyons, êtes-vous encore jaloux, inquiet? Par quel serment dois-je ici vous rassurer? Votre mère va revenir, qu'elle vous retrouve au moins raisonnable. Je veux qu'elle me remercie d'avoir fait renaître le calme en votre âme, je veux que vous me preniez désormais pour médecin, et pour mon commencement d'honoraires, allons, vite, embrassez-moi; je vous reverrai ce soir, mais, en attendant, ma bonne amie mademoiselle d'Harow m'attend là-haut, je cours bien vite la rejoindre! Surtout, encore une fois, pas un mot de ceci à votre mère.

— Votre mère sait tout! murmura derrière Choisy, ivre de bonheur, Choisy qui regardait encore Diane s'enfuyant par l'escalier, une voix soudaine qui fit retourner le jeune homme.

— Ma mère! murmura-t-il stupéfait, vous m'écoutiez?

— J'étais là, répondit-elle, en lui montrant un rideau de velours sous lequel elle avait tout entendu. Malheureux enfant, je sais tout.

— Eh bien! qu'est-ce? ma mère, reprit-il avec une fermeté pleine de respect; vous savez que j'aime Diane, vous savez?...

— Je sais, interrompit-elle, que vous êtes perdu ; oui, perdu, Choisy, du jour où vous aimerez cette jeune fille !

— Quoi, ma mère !

— Il suffit ; ne m'interrompez pas. Renoncez à elle ; vous devez obéir à votre mère : il le faut. Cet amour serait un crime !

— Un crime ! murmura Choisy ; expliquez-vous...

— Vous me demandez ce que je ne saurais faire, Choisy, répondit-elle avec un trouble croissant ; mais croyez-en votre mère, cet amour est impossible !

En prononçant ces mots, elle sortit, dominée elle-même par une telle émotion, que sa voix tremblait et que toute sa force manquait de l'abandonner. L'abbé demeura quelques secondes dans une morne immobilité.

— Oh ! s'écria-t-il, en s'arrachant lui-même à sa stupeur, quel que soit le mot de cette énigme, demain, oui demain, au cercle de la reine-mère, je l'éclaircirai !

X

LE BOUQUET

La nuit de Choisy s'écoula dans une suite de longues perplexités.

Les paroles de sa mère résonnaient toujours à son oreille ; il se demandait quel crime il pouvait y avoir véritablement pour lui à aimer Diane, et il ne manquait pas d'accuser un pareil arrêt de sévérité.

Cependant, sa mère avait paru si troublée, ses traits, le son de sa voix avaient tellement frappé le jeune homme, qu'il croyait encore, en se réveillant le lendemain, être le jouet d'un rêve.

La chambre que notre abbé habitait composait à elle seule une sorte de *pandæmonium* curieux. Des montagnes de livres y dévalaient sur une longue table, accrochant sur leur chemin des dentelles de femme, des sachets, des éventails; on y voyait à la fois d'énormes in-quarto couverts d'une poudre honorable et des gants parfilés d'or, des coiffes, des fleurets, un manteau de sorbonien et des jupes.

A côté de l'alcôve était une sorte de cabinet noir ayant un dégagement secret sur l'escalier; c'était en ce lieu indépendant de la chambre à coucher que Grippefer avait établi son lit de camp la première nuit; mais il se vit bien vite obligé de plier bagage et de transporter ailleurs son gîte.

La première nuit, en effet, l'abbé avait ronflé comme un tonnerre, et son malheureux surveillant n'avait pu même fermer l'œil. Grippefer demanda par grâce à se voir déporté: Choisy lui concéda l'extrémité d'un long corridor. Dans ce corridor était la chambre de Diane; elle attenait presque à celle de madame de Choisy. Ce matin-là, Choisy crut voir la porte de la jeune fille doucement entrebâillée. Un parfum charmant s'en échappait; l'abbé n'eut pas de peine à reconnaître bientôt celui de l'œillet, du jasmin, de la jonquille. Il s'approcha de la porte avec précaution, et il vit mademoiselle d'Herfort qui composait elle-même un bouquet fort habilement nuancé. Les cheveux de Diane, encore humides de la rosée du matin, ses mules tachées par l'herbe, son fichu à demi noué sur son cou, tout indiquait assez qu'elle venait elle-même de cueillir ces belles fleurs dans le jardin où elle folâtrait souvent aussi légère que l'oiseau. La porte où se tenait l'abbé était alors dans l'ombre, et Diane, de-

bout devant sa toilette, lui tournait le dos. Choisy pouvait donc l'observer sans qu'elle le surprît. Il la vit d'abord composer l'énorme bouquet avec un soin et un amour tout particulier, elle en mariait les tons et le feuillé comme un peintre. Puis, quand cela fut fait, elle contempla quelque temps son ouvrage avec une sorte de crainte. Sa main tremblante, inquiète, allait d'une fleur à l'autre, interrogeant chacune de leurs tiges, s'assurant du fil qui devait les retenir, les écartant et les ramenant comme pour trouver en leur sein une cachette sûre. Pendant ce travail minutieux de la jeune fille, le cœur de Choisy battait si fort, qu'il pensa un instant que sa respiration le trahirait, il n'osa plus même regarder par l'interstice de la porte, et s'appuyant à la boiserie, il colla son œil à la serrure.

Diane, se croyant seule, continua son ouvrage; elle tira d'un petit tiroir un ruban orange; à côté de ce ruban était un papier mince et soyeux, plié en forme de billet.

Mademoiselle d'Herfort noua d'abord le ruban au bouquet, puis elle ouvrit le papier; en le relisant, tout son corps était agité d'un mouvement nerveux et fébrile. Choisy reconnut le papier dont sa mère se servait habituellement; mais que devint-il en reconnaissant l'écriture de Diane! Ce billet, sans aucun doute, elle l'avait tracé la nuit en réponse à celui du roi; c'était dans ce bouquet même que la jeune fille allait le placer. Tout ce que la honte, le dépit, l'amour peuvent soulever d'orage en un cœur épris, Choisy l'éprouvait; il allait entrer dans l'appartement de mademoiselle d'Herfort, sans un bruit léger qui s'y fit à l'instant même. Madame de Brancas déjeunait ce matin-là au Luxembourg; elle entrait dans cette pièce où Diane l'avait déjà reçue plus d'une fois sans doute; car elle s'assit sur un des fauteuils fort tranquillement.

— L'admirable bouquet! s'écria-t-elle en apercevant les fleurs

de Diane, au milieu desquelles la jeune fille avait caché précipitamment sa lettre à l'approche de la duchesse; laissez-le-moi voir, ma chère mademoiselle d'Herfort.

Par un mouvement subit, Diane saisit le bouquet et le cacha dans une armoire.

— Du mystère! reprit madame de Brancas, c'est mal, c'est fort mal. Me croyez-vous donc votre ennemie?

— Mon Dieu ! non, répondit Diane en rougissant; mais l'on ne doit juger un artiste que lorsqu'il a fini son tableau... et moi, je venais à peine d'assembler les nuances de ce bouquet...

— J'ai vu ce matin même celui que le roi a donné pour ce soir à notre belle petite reine, dit madame de Brancas; il n'était pas plus galant!

— Ah ! vous l'avez vu?... remarqua d'un ton indifférent mademoiselle d'Herfort. La reine accompagnera donc ce soir Sa Majesté au cercle de sa mère, vous le croyez?

— En cela, je pense, Sa Majesté ne fera que son devoir, reprit madame de Brancas. Notre infante, sachez-le, est d'ailleurs très-curieuse. On parlait hier devant elle du jeune abbé de Choisy, de ses travestissements, de son esprit. — Je veux absolument que l'on me présente la petite comtesse de Ganzi, a-t-elle dit d'un ton dont elle eût demandé une poupée. Madame de Motteville et moi, nous l'avons assurée que la comtesse de Ganzi serait fort honorée de se rendre à son désir, et je venais moi-même me proposer pour femme de chambre à M. de Choisy. Où est-il donc?

L'abbé n'attendit pas le reste de cette belle conversation, et il se sauva au plus vite dans sa chambre.

— J'en sais assez maintenant, se dit-il, pour déjouer le manége de cette petite fille que j'avais la bonté de croire encore une vertu! Ah! comme un billet de roi vous change une femme!

N'importe ; je veux voir si elle soutiendra jusqu'au bout l'effronterie de son rôle ! Me tromper ainsi !... Oh ! il faut pour cela que ma mère lui ait parlé ! Eh bien ! nous verrons qui de nous deux triomphera ce soir ; nous verrons si le roi...

Deux petits coups légers frappés à la porte interrompirent Choisy au milieu de son monologue. C'était madame de Brancas qui venait sans plus de façon l'avertir qu'on l'attendait à déjeuner.

Madame de Brancas avait épousé le tabouret en épousant le duc de Brancas ; c'était une maîtresse femme dans toute l'acception du mot ; elle aimait beaucoup les folies et les tours des jeunes gens, et laissait Choisy jouer avec sa fille Branchette que le roi aimait aussi.

— Auriez-vous pleuré? demanda-t-elle à l'abbé, en lui trouvant les yeux rouges et le teint pâle. Pour vous récréer, mon cher Choisy, je vous demande en grâce de regarder seulement votre valet. Où diable l'avez-vous déterré? En me voyant entrer si familièrement dans votre chambre, privilége qui m'est acquis depuis que je vous connais, il a pensé se prosterner deux fois à terre. L'excellente figure ! On eût dit vraiment qu'il m'attribuait secrètement chez vous l'honneur des petites entrées. Comment nommez-vous ce garçon-là? ajouta la duchesse en descendant l'escalier ; il est précieux, et si jamais je suis triste, je le veux chez moi pour me donner le couvert, ou les liqueurs.

— Grippefer, dit l'abbé en traversant le vestibule, madame la duchesse de Brancas vous veut du bien !

— Madame la duchesse, reprit Grippefer, permettez-moi de me proclamer ici le plus humble, le plus dévoué... Ah ! madame la duchesse, après le service que vous avez bien voulu me rendre dans cette nuit mémorable... ajouta Grippefer avec une pantomime grotesque.

— Ah ça! est-il fou? demanda la duchesse à Choisy; que dit-il là? Un service... une nuit... C'est un échappé des petites maisons, que ce laquais-là!

— Il a quelques absences, cela est vrai, dit Choisy en passant dans la salle du déjeuner. Il vous prend pour une dame qui l'a sauvé une nuit des mainsdu guet.

— L'excellente histoire! s'écria madame de Brancas en se roulant de rire sur sa chaise. Comment, vous n'en riez pas vous-même, mon cher abbé : un rustre, un manant, qui croit que ma protection!... Par ma foi! voilà un quiproquo excellent! J'ai bien peur, vraiment, de la reconnaissance de ce M. Grippefer; vous m'en sauverez, n'est-il pas vrai? Mais qu'est-ce? vous voilà tristes, vous, votre mère et Diane. Jolies dispositions, ma foi, pour aller au cercle de la reine-mère, où Lambert va, dit-on, se faire entendre. Oubliez-vous donc, Choisy, que notre jeune reine veut vous voir absolument? Ah ça, quelle robe allez-vous mettre? J'en vis une l'autre jour à Monsieur qui était du dernier goût. La prendrez-vous ponceau, lilas, amarante, à fleurs d'argent ou à fleurs de velours? Répondez-moi, car cela est important.

Durant tout ce babil, Choisy observait tour à tour le visage de Diane et celui de sa mère; il cherchait à y surprendre un trait de lumière; mais rien dans les paroles de madame de Choisy ou de mademoiselle d'Herfort ne vint au devant de ses doutes; il remarqua seulement que Diane se tenait avec lui sur la réserve.

Changeant alors de batterie avec adresse, Choisy affecta de vanter bien haut chacune des beautés qui devaient ce même soir orner le cercle choisi de la reine-mère. La fille de madame de Brancas lui fournit surtout un texte d'éloges si exagérés, qu'un nuage de dépit se répandit sur le beau front de Diane.

— Mademoiselle Branchette, soupira Choisy, est une des personnes les plus piquantes que la cour possède; quelle grâce!

quel esprit! je suis sûr que ce soir tous les yeux, même ceux de Sa Majesté, seront pour elle.

Madame de Brancas se rengorgea en entendant les paroles flatteuses de l'abbé; puis, comme elle l'avait dit, elle voulut présider elle-même à chaque détail de sa toilette féminine. Grâce à elle, la comtesse de Ganzi, parée, épinglée, coiffée, se trouva prête sur les sept heures à aller au Louvre. Pendant tout le temps que durèrent ces préparatifs, la duchesse ne remarqua pas sans crainte l'inquiétude croissante qui se peignait dans tous les traits de Choisy, qui, rebelle à ses avertissements, ne pouvait rester en place. Quand elle eut finit de lui mettre sa dernière mouche :

— Par ma foi, dit-elle tout en nage, mon cher abbé, j'aimerais autant habiller la reine elle-même. Je gagerais mille pistoles que vous devez être amoureux, à vos seules distractions; serait-ce donc de Branchette? Ma fille, sachez-le, est fort bien auprès du roi, et le petit Lignerac a beau lui faire la cour...

— Partons, partons, de grâce, ma chère duchesse, l'heure s'avance, et l'on nous attend au Louvre!

Le carrosse de madame de Choisy les eut bientôt emportés tous quatre; Diane tenait en main le bouquet que l'abbé lui avait vu faire le matin.

Pour une personne étrangère à la cour, rien n'égalait l'aspect brillant de l'assemblée où ils arrivèrent. Anne d'Autriche y causait familièrement entre le duc de Guise et le duc de Candale; le chancelier Séguier y écoutait M. de Turenne; Comminges, capitaine des gardes de la reine, y promenait au bras, dans les salons, la comtesse du Flex, sa dame d'honneur. Ailleurs, c'était le duc de La Rochefoucauld entre madame d'Uzès et madame de Lafayette. Dans un boudoir placé près de la grande galerie, se tenaient madame de Motteville et le cardinal si plaisamment

dépeint par Bussy sous le nom de *Grand Druide* [1]. Il était plus vert et plus robuste ce jour-là, grâce à quelques pastilles de son médecin, et complimentait madame de Navailles sur la tenue de ses filles d'honneur.

— Le roi, disait-il, n'est pas encore arrivé ; il sera charmé, j'en suis sûr, de votre escadron fleuri. Comment donc ! elle sont toutes des bouquets, à commencer par mademoiselle de Ponts jusqu'à mademoiselle de Lamothe-Houdancourt ! Voilà qui est à merveille ! Est-ce une invention dont nous vous devons l'honneur, madame de Motteville?

— C'est une galanterie de Sa Majesté, Éminence. Mais la voici.

Louis entrait, en effet, donnant le bras à Marie-Thérèse. Des groupes animés ne tardèrent pas à se former autour d'eux, mais les premières paroles du roi furent pour Choisy. Il présenta l'abbé à la jeune reine, qui s'extasia à loisir sur sa toilette.

— A la cour du roi mon père, dit-elle au jeune homme, on serait peut-être sévère pour vous : mais ici... Madame la comtesse, voulez-vous prendre ce pliant à côté de moi? nous causerons plus à l'aise.

Tout autre que Choisy, en se trouvant ainsi rapproché de la jeune reine, eût tressailli de joie et d'orgueil ; mais sa pensée l'emportait ailleurs ; il suivait Diane d'un œil inquiet. Mademoiselle d'Herfort était belle, quoiqu'un peu pâle. En se trouvant, à un moment donné, sur le passage du roi, elle laissa tomber son bouquet aux pieds de Sa Majesté.

L'étiquette existait à peine aux cercles d'Anne d'Autriche, dès que le roi lui-même donnait le signal des amusements; or, Louis marchait en ce moment-là vers la salle du concert en causant avec Monsieur.

[1] *Amours des Gaules.*

Quitter le salon où elle causait avec la comtesse de Ganzi, se lever, émue, tremblante, puis courir au bouquet que mademoiselle d'Herfort venait de laisser tomber, tout cela fut pour la jeune princesse l'affaire d'un instant. Son sang espagnol battait dans ses veines avec violence; elle portait déjà la main au bouquet, quand Choisy se baissa rapidement pour le ramasser.

— Il y a un billet parmi ces fleurs, dit la reine d'une voix mal assurée.

— C'est vrai, madame, répondit Choisy, et si Sa Majesté permet que je lui en fasse lecture...

— Non; donnez, donnez, reprit la reine impérieusement, je veux voir.

Louis s'interposa, mademoiselle d'Herfort était devenue plus blanche qu'un marbre.

La reine déploya le papier qu'elle avait trouvé dans le bouquet, et elle lut :

« SONNET A SA MAJESTÉ LA REINE DE FRANCE »

— Un sonnet! s'écria Monsieur; oh! voyons, madame ma sœur, je raffole de sonnets!

Le sonnet était de Benserade, et Monsieur le lut lui-même.

— Voilà une atiention dont nous devons tous savoir gré à mademoiselle d'Herfort, reprit le roi en s'adressant à la reine; n'est-ce pas, madame? ce n'est pas là une louange ordinaire!

Dans ce sonnet, Benserade avait loué, en effet, la jeune reine avec l'emphase du temps; son front se dérida en se voyant l'objet d'une telle apologie. Le soupçon fit place en son esprit à l'ivresse du triomphe. Pendant ce temps, Louis avait serré le bras de Choisy, et il lui disait :

— Ah! Choisy, Choisy, qu'avez-vous fait?

— Ne fallait-il pas sauver Votre Majesté?

— C'est bien! oh! c'est bien! voilà un service dont bientôt je tiendrai compte.

Pendant que mademoiselle d'Herfort éprouvait le contre-coup de cette scène, Monsieur entraîna Choisy dans l'embrasure d'une croisée du Louvre.

— Décidément, l'abbé, tu es en faveur, lui dit-il. Ce que c'est que d'avoir lu Benserade!

— Monseigneur, répondit Choisy qui pouvait à peine parler, par pitié, votre carrosse! Les forces me manquent, je crains de tomber ici! Surtout, que nul ne nous voie; on s'opposerait à mon départ.

— L'abbé, que dis-tu là?... En ce cas c'est moi qui t'emmène... Parle, je suis à tes ordres.

Et Monsieur lui-même, étonné de la pâleur et de l'abattement de Choisy, se hâta de donner des ordres après avoir feint de conduire l'abbé dans la salle aux portraits.

Un instant après, ils roulaient tous deux en carrosse, sans que l'on eût pu se douter de leur absence.

XI

LE RETOUR DU BAL

L'agitation de Choisy semblait s'accroître le temps de ce court trajet; cependant le carrosse arrêta devant la porte du Luxembourg, sans que Monsieur eût pu tirer de son compagnon autre chose que de vagues monosyllabes.

La douleur de l'abbé devenait si poignante que Monsieur, tout indifférent qu'il fût pour autre chose que pour ses plaisirs, crut devoir l'accompagner jusqu'à sa chambre.

— En vérité, Choisy, tu m'inquiètes, aurais-tu la fièvre, veux-tu que je m'établisse ici ta garde-malade? Voyons, il faut du feu, et cette pièce est d'un froid de glace, j'ai bien envie de dire à Launois, mon valet de chambre, de monter.

— Merci, monseigneur, merci, répondit Choisy d'un ton pénétré; en vérité, je ne sais comment répondre à tant de bontés, mais je suis si malheureux!

— Avoue-moi, du moins, ce que tu ressens, ce qui te trouble. Voyons, je gage que j'ai affaire à un amoureux.

— Amoureux, cela est vrai, monseigneur, amoureux fou. J'aime une ingrate, voilà toute la vérité.

— Eh bien, Choisy, il faut se hâter de la mettre à la raison, cette belle ingrate, car elle est belle, je n'en puis douter, je la connais?

— Assurément, monseigneur. Mais souffrez d'abord que l'on vous fasse du feu.

— Par ma foi! ce ne sera pas de trop, reprit Monsieur en sonnant lui-même.

A ce signal, un laquais de madame de Choisy accourut tout essoufflé.

— Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

— Eh bien! monsieur l'abbé, après vous avoir vu sortir avec monseigneur, je me suis élancé à mon poste derrière la voiture de madame de Choisy votre mère, qui partait elle-même avec mademoiselle Diane d'Herfort. Elles arrivent, elles sont là.

— Mademoiselle Diane, reprit Monsieur; fort bien, Choisy, je comprends. Peste! tu ne t'adresses pas mal.

— Faut-il dire à ces dames que vous êtes ici? demanda le laquais sur le seuil de la chambre.

— Non, cela est inutile; fais plutôt du feu, monseigneur gèle de froid.

Pendant que le laquais obéissait à l'abbé, Choisy pencha la tête à la fenêtre, il vit sa mère et Diane qui traversaient la grande cour. La vue de mademoiselle d'Herfort en robe de bal lui perça le cœur, il ne remarqua pas sans une mortelle douleur qu'elle rentrait sans son bouquet.

— Ils se seront compris tous les deux, ils se seront parlé du regard même au sein de cette foule, fit-il en considérant avec dépit les ajustements féminins qui le recouvraient.

Ah! maudit soit le jour où je m'avisai de prendre cet indigne travestissement! Monseigneur, ajouta Choisy, en arrêtant sur le prince un regard plein de pitié, savez-vous pourquoi mademoiselle d'Herfort me dédaigne! moi je le sais et m'en vais vous le dire. Elle ne m'a connu que sous cette livrée de folie, indigne de vous et de moi; en attendant que je sois la risée de tous les cercles, elle me raille, me méprise! Avis à vous, monseigneur, que le cardinal, dans sa honteuse politique, voudrait avilir aussi! Ah! vous ignorez pourquoi sa tolérance encourage chez vous de pareilles mascarades, eh bien! apprenez que Mazarin a peur de voir revivre en votre personne le Gaston du temps de Louis XIII! Il veut vous efféminer, vous, Philippe d'Orléans!

En parlant ainsi, le front du jeune homme s'était relevé, ses mains impatientes arrachèrent bientôt ses bracelets et déchirèrent ses dentelles.

— Que faites-vous, Choisy? s'écria le prince, alarmé de ce transport: êtes-vous fou?

— Je ne suis pas fou, monseigneur, mais je m'aperçois bien tardivement que nous jouons tous deux un rôle de comédie, vous, parce que vous devez être un jour un héros, et qu'on fait de vous une demoiselle; moi, parce que j'aime, et que sous cet habit le

ridicule et la honte me tuent ! Ah ! je fais justice ici de ces vaines parures, monseigneur ; imitez-moi !

Et Choisy, jetant au feu tous ses rubans, regarda la flamme qui les consumait avec une joie railleuse.

— Fort bien, dit Monsieur, mademoiselle Diane te raille, dis-tu, et Mazarin prétend se jouer de moi sous ce costume. Eh bien ! l'abbé, je serai plus reconnaissant que toi envers ces habits, car c'est à eux que je dois d'avoir joué Mazarin lui-même.

— Mazarin ?

— Oui, sache donc que j'ai entendu chez le cardinal, grâce à cette robe, un secret, un secret d'État.

— Que dites-vous ?

— Je dis que le jour où je le voudrais, je pourrais perdre Mazarin.

— Mais vous vous étiez donc introduit dans son cabinet ?

— Oui, sous cette robe de femme, profitant d'une issue qui servait jadis à nos jeux, mon cher Choisy, j'ai appris ce que je voulais savoir, un secret que la reine-mère seule possède.

— Eh bien ! ce que vous ne savez pas, monseigneur, et ce que je dois vous apprendre, c'est qu'à l'heure qu'il est, vous êtes sauvé, le cardinal me croit seul coupable.

— Toi ?

— Oui, moi.

— Comment cela ?

— Il s'agissait de sauver mademoiselle d'Herfort sur qui les soupçons de Mazarin étaient tombés ; il l'avait fait venir, elle était là, émue, palpitante devant son juge. Le cardinal menaçait, il fallait la sauver ; je me suis offert à son ressentiment, à sa haine. Et maintenant, pour prix de ce service, elle me trahit, elle m'abandonne lâchement ; en un mot, elle en aime un autre.

— Qui donc ?

— Le roi !

— Mon frère ! dit Monsieur. Ah ! Choisy, je comprends maintenant l'étendue de ton chagrin ! Une lutte avec le roi ! Oh ! tu es bien malheureux !

En ce moment même, un coup léger retentit à la porte de l'appartement; une voix de femme appela l'abbé par son nom. Choisy tressaillit; son trouble n'échappa point à Monsieur.

— Tenez, mon cher abbé, reprit-il, je commence à croire que vous êtes moins à plaindre. Seulement, comme un rendez-vous à trois est gênant, vous aurez bien la bonté de m'indiquer quelque porte secrète, il n'y a pas que M. le cardinal qui en aie.

— Oh! merci, merci, monseigneur, reprit l'abbé en reconduisant Monsieur par un passage caché; oh! merci, vous êtes bon !

— Parce que vous êtes heureux, n'est-ce pas? En fait de bonté, le hasard est souvent notre premier et notre meilleur ministre. Adieu donc, et bonne chance !

Monsieur s'esquiva en assurant de nouveau l'abbé de sa protection. Quand Choisy rentra, il se trouva vis-à-vis de Diane d'Herfort.

Le visage de la jeune fille exprimait alors une véritable inquiétude, on eût dit qu'elle avait peur.

— Choisy, lui dit-elle, pardonnez-moi. Je vous savais de retour, et il n'y a que vous qui puissiez me tirer d'une grave alarme.

— Parlez, répondit l'abbé avec calme, que me demandez-vous? J'écoute.

— J'ai recours à vous, Choisy, pour me préserver d'un grand péril. Ce billet adressé par moi à Sa Majrsté, ou plutôt cette réponse...

Mademoiselle d'Herfort s'arrêta, elle comprenait elle-même la

témérité de sa demande. Le coup de foudre qui devait tomber sur elle ne retentit même pas, et Choisy reprit doucement :

— Votre billet? le voici, mademoiselle.

Et en même temps l'abbé tira de son sein la lettre de Diane; il lui en montra l'adresse, puis il s'approcha du feu et il y jeta l'écrit.

— Que faites-vous? s'écria-t-elle, en proie à la honte et à l'angoisse.

— Rien, je brûle cette lettre.

— Mais vous l'avez lue?

— Non, Diane; c'était votre secret, je l'ai respecté. Seulement, ajouta Choisy avec amertume, il ne m'a pas été difficile de deviner ce qu'il contenait.

— Mon Dieu!

— Un pareil billet entre les mains de la reine! Diane, vous étiez perdue!

— Perdue! reprit-elle, oh! cela est vrai!

— Et c'est à moi, malheureuse enfant, que vous faites un tel aveu! Vous exposer ainsi, vous si jeune, si faible, au ressentiment d'une reine, à l'oubli de vos devoirs!

Diane garda le silence.

— Encore, si ce fol amour, poursuivit Choisy, devait vous rapporter autre chose que le remords et le déshonneur? Mais vous allez vous-même au devant du chagrin et des regrets, vous paraissez croire à l'amour d'un homme qui vous écrit : Je vous aime! parce que cet homme est le premier de nous tous. Apprenez donc, déplorable enfant, qu'il en écrivait autant cette semaine à mademoiselle du Lude et à mademoiselle de la Mothe-Houdancourt! Oh! vous ne savez pas, vous, ce qu'est le caprice royal, volant doré qui rebondit chaque matin sur une raquette de prince, hochet dont la Vallière a compris bien vite la vanité!

Diane, vous êtes dans l'âge où la tête emporte le cœur, où les pelouses et les bassins de Marly font rêver de l'amour d'un roi! Mais oubliez-vous donc, imprudente, que la politique de Mazarin lui-même écarte du roi les séductions et les piéges? Oubliez-vous que Louis est l'époux d'une autre? Êtes-vous jalouse des larmes de la Mancini? Croyez-moi, un pareil amour des deux parts serait un amour odieux et criminel. Vous si jeune, si belle, devenir si vite une vile courtisane de la faveur! vous que j'aime, que j'aimerai toujours, tendre les bras à de pareilles chaînes! Ah! Diane, avez-vous donc oublié nos serments des premiers jours, nos plaisirs, nos joies si pures? Il m'en souvient encore, il y a deux ans de cela, ma mère s'en fut vous chercher avec moi au couvent de Notre-Dame de Saintes; vous en passâtes le seuil avec les rayons d'un ange! Dieu lui-même semblait alors vous avoir douée de ses plus parfaits mérites, ma main tressaillit placée dans la vôtre, et moi, malheureux à qui on interdisait l'hymen, je vous nommai tout bas ma femme devant les autels. J'étais jeune, dissipé, je ne suivais guère que mes caprices, et peu à peu votre doux aspect triompha de ma folie; déjà je voyais en moi un masque inutile, et je rougissais de ma vie. Car c'est vous, Diane, oui, c'est vous seule, sache-le, qui m'avez ainsi transformé en un seul jour : ce déguisement d'histrion vous affligeait, et à l'instant même je viens de déchirer ces habits sous lesquels je n'osais plus parler! Oui, continua Choisy avec chaleur, arrière la comtesse de Ganzi, ce nom d'emprunt duquel vous m'avez fait honte; je suis homme, je suis celui qui vous a sauvée trois fois et qui vous donne sa vie! Diane, chère Diane, écoutez-moi; le péril est imminent, et celui qui vous en parle tremble lui-même. Partons ce soir même, fuyons, quittez à jamais la pensée d'un amour aussi terrible que coupable! Oh! je vous en conjure, je vous en prie à genoux!

Choisy s'était jeté, en parlant ainsi, aux pieds de Diane d'Herfort, il était lui-même métamorphosé aux yeux de la jeune fille. Ce n'était plus là ce coureur de fêtes et de ruelles dont la vanité de tant de cercles s'était emparée si vite, mais un cœur ardent, généreux, rempli de chastes transports. Une lumière ineffable palpitait autour de lui, douce auréole des fronts sur lesquels on lit la pensée à livre ouvert. Diane, éperdue, tremblait rien qu'au son de cette voix. Cependant, elle reprit bientôt son assurance.

— Choisy, lui dit-elle, vous me parlez d'un amour que rien n'autorise. Votre mère elle-même a bien voulu me faire part, à ce sujet, de ses alarmes. Vous ne pouvez, je pense, ignorer sa répugnance invincible pour tout ce qui tendrait à consacrer un lien que sa volonté vous interdit.

— Et que m'importe mon amour? reprit le jeune homme avec fermeté, ce n'est pas du mien, c'est de celui du roi qu'il s'agit. Vous me parlez d'obstacles, moi je vous parle de honte. Diane d'Herfort devenir maîtresse du roi! Ah! Diane! poursuivit Choisy en se cachant le visage de ses deux mains.

— Mais, reprit Diane, est-ce ma faute à moi, si le roi le plus brillant de l'univers daigne s'abaisser jusqu'à jeter les yeux sur une pauvre fille? Dieu m'est témoin, Choisy, que je n'ai jamais cherché son regard!...

— Oui, mais ce regard vous a découverte comme le fruit ou la fleur que mord l'aspic, comme une de ces roses voilées sous la neige que déchire en passant le bâton du voyageur! Il est temps, Diane, de mettre ici votre cœur à nu devant le seul être qui vous aime. Par tout ce que j'ai pu tenter pour vous, par tout ce que j'ai fait, oh! de grâce, répondez-moi. Aimez-vous Louis, l'aimez-vous?

— Eh bien!... oui, je l'aime..., répondit-elle en proie tout

ensemble à la confusion et à l'orgueil d'un pareil aveu ; je l'aime... parce qu'il est le roi !...

— Ainsi, vous ne croyez pas même à la sincérité de son amour... Vous êtes éblouie, perdue !

— Éblouie, comme l'oiseau par le serpent, cela est possible ; perdue comme le pâtre qu'égare la flamme trompeuse.

— Diane, poursuivit Choisy, écoutez-moi, écoutez-moi... ; malgré tout ce que je souffre... Si demain, demain, — vous entendez ; — vous vous retrouvez encore dans cette maison, à cette heure-ci, avec moi..., si vous n'avez pas suivi mes conseils..., en un mot, si vous ne consentez pas à fuir...

— Eh bien ?

— Eh bien, Diane, moi j'aurai cessé de vivre !...

— Que dites-vous ?

— Qu'il faut que vous m'aidiez vous-même à vous arracher au déshonneur... Demain, oui, demain dès l'aube, nous devons partir... Je me charge de tout ; je vous conduirai en un lieu sûr...

— Y pensez-vous ?... Et que dirait votre mère ?

— Ma mère ! elle m'approuvera, j'en suis sûr, d'avoir mis un abîme entre vous et le roi ; elle ira plutôt le trouver lui-même au besoin. Oui ! dussé-je tout lui dire...

— Gardez-vous-en bien, Choisy, reprit mademoiselle d'Herfort les mains jointes. Oh ! je vous en conjure, n'abusez pas ici de la franchise d'un pareil aveu. Demain, oui, demain, je vous reverrai ; peut-être serez-vous plus calme. Vous comprendrez comme moi quel hasard fatal nous sépare. Ce mystère dont madame de Choisy entoure ses résistances, vous l'aurez peut-être éclairci. Moi, je dois obéir, je dois me soumettre à ses volontés, murmura Diane d'une voix faible.

— Assez, assez, Diane ! laissez-moi, je souffre trop !

— Vous souffrez ? demanda-t-elle en revenant à lui avec un

mouvement de véritable intérêt. Oh! Choisy, vous devez comprendre alors à quels déchirements un tel aveu a dû livrer aussi mon âme. Choisy, je vous aime, mais comme un ami, un ange tutélaire... N'exigez pas de moi davantage. Votre mère l'a dit, je ne dois pas être à vous!

En entendant ces mots, Choisy essuya du revers de sa main une larme qui brillait à sa paupière, puis il se dirigea vers le seuil de sa chambre d'un pas résolu.

— Partez donc, lui dit-il, vous qui venez de refouler dans mon cœur mes plus douces espérances! Partez, ô Diane, et puisse le ciel ne pas vous punir d'avoir méconnu le plus saint et le plus triste des amours! Demain, si vous avez à me parler, vous me trouverez de bonne heure dans la chapelle. Adieu! je saurai souffrir.

Mademoiselle d'Herfort n'osa détourner la tête vers Choisy, sans doute dans la crainte de rencontrer son regard comme un remords.

— A demain, dit-elle au jeune homme d'une voix mal assurée... Elle ouvrit la porte et se perdit comme une ombre dans le corridor. A peine venait-elle de partir que Choisy donna cours à ses sanglots.

— Ah! s'écria-t-il, tout espoir est maintenant perdu pour moi; quel autre lien me rattacherait à la vie! Demain, j'en suis sûr, elle évitera de me voir, de me parler, elle n'écoutera que les voix ambitieuses de son cœur! Ah! je suis bien malheureux!

Et l'abbé se reprocha à lui-même les paroles amères qu'il avait prononcées devant Diane. Il se demanda, — naïve question d'amour! —s'il n'avait pas blessé celle dont l'abandon le torturait. Peu à peu la fatigue envahit Choisy, il se déshabilla et se mit au lit; mais le sommeil ne l'y suivit pas. Agité de mille pensées inquiètes, il se leva bientôt et regarda la pendule : son

aiguille marquait une heure. Choisy pensa au rendez-vous matinal qu'il avait donné à Diane dans la chapelle. Résolu à ne point dormir, il commença à revêtir ses habits d'abbé, habits dédaignés par lui jusque-là. Une fièvre brûlante serrait ses tempes, la respiration était près de lui manquer ; il entr'ouvrit la fenêtre opposée à celle du jardin, elle donnait sur l'une des entrées du Luxembourg.

Le jeune homme s'y accouda. Au milieu de l'obscurité, il crut distinguer alors un personnage soigneusement enveloppé d'un épais manteau, il descendait de carrosse.

Dès qu'il fut sur le pavé de la cour, il fit signe à son cocher de s'éloigner et de l'attendre plus loin.

XII

UN RENDEZ-VOUS

En toute autre occasion, Choisy eût donné une médiocre attention à ce personnage.

Mais dans l'état fébrile où le jeune homme se trouvait, mille idées bizarres, soupçonneuses, vinrent assaillir son esprit au sujet de l'homme au manteau.

Ce nouveau venu paraissait, en effet, rôder sous le bâtiment où demeurait Diane avec madame de Choisy, il levait la tête de temps à autre vers la façade plongée alors dans l'obscurité, mais il devenait impossible à l'abbé de voir autre chose de lui que deux yeux perçants, dont la flamme brillait comme celle de l'escarboucle sous la profondeur de son large feutre.

Choisy observa qu'il se promenait de long en large, en donnant d'abord, de temps à autre, sous les fenêtres de ce corps de logis, quelques signes d'impatience, puis bientôt il se rajusta de son mieux dans son manteau et parut se résigner.

C'était un personnage duquel on n'eût pu dire véritablement, au premier coup d'œil, s'il était là pour un coup à tenter ou un rendez-vous d'amour à poursuivre, tant, dans les deux hypothèses, il y avait de chances égales à conjecturer.

Il portait sous son manteau une épée à laquelle il paraissait tenir, car il en caressait avec amour la riche poignée; ses deux laquais avaient la leur aussi bien que leur maître, et ils auraient pu le secourir en cas de besoin : ce pouvait donc être un aventurier au service d'un grand seigneur.

D'un autre côté, il regardait souvent les fenêtres du Luxembourg, sans trop se cacher, et semblait guetter quelque signal avec une attention minutieuse.

Enfin, son large manteau s'étant entr'ouvert un instant sous une éclaircie de la lune, l'abbé remarqua fort bien qu'il était vêtu d'un somptueux justaucorps en broderie et qu'un diamant de la plus belle eau fermait sa chemise.

Sur cette indication seule, Choisy pensa que ce devait être un amoureux.

Mais quel amoureux? Dans le second étage où sa mère était logée, il n'y avait pas d'autre beauté que Diane, et jusqu'à cette heure aucun gentilhomme ne s'était même aventuré à lui toucher le bout du doigt; madame de Choisy ne recevait guère que des femmes ou de vieux courtisans dans sa société intime.

L'abbé appela sa mémoire à son secours, et hors Grippefer rôdant parfois la nuit autour des bâtiments du palais comme un chien de garde, Choisy ne se souvint pas d'une seule ombre qui eût glissé vers cette heure dans l'enceinte du Luxembourg.

Pour bien s'assurer que ce visiteur nocturne ne pouvait être l'espion de Mazarin, l'abbé eut l'idée de se diriger, muni d'une lanterne sourde, vers la pièce où le digne garde reposait ; mais il n'eut pas fait deux pas dans le corridor que les ronflements sonores de Grippefer, dormant alors du plus olympien des sommeils, l'eurent convaincu bientôt de sa rentrée au palais.

Plus aiguillonné que jamais par une curiosité insurmontable, Choisy se remit en sentinelle à son poste d'observation.

Il avait eu le soin de cacher sa lampe, de telle sorte qu'il pouvait tout voir sans être vu.

L'homme au manteau, fatigué sans doute de se promener, s'était assis sur un banc.

Ainsi placé vis-à-vis des fenêtres qu'il examinait, il ressemblait à une large tache d'encre sur le rideau bleuâtre et vaporeux du brouillard.

Le silence était profond, la bise soufflait seule, on entrevoyait de temps à autre le disque de la lune roulé dans d'épais nuages.

Tout en réfléchissant que c'était là une nuit bien froide pour un amoureux, Choisy ne put se rappeler sans frémir que lorsque Louis était ardemment épris de mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, il avait, un hiver, bravé la neige et le vent pour aller recevoir d'elle sous son balcon une plume de sa toilette.

Il se ressouvint aussi d'une nuit dans laquelle il avait accompagné le duc de Candale sous les fenêtres d'une dame de la cour qui refusait de lui ouvrir ; le duc, le lendemain, montrait à tous son doigt gelé.

Enfin, on avait parlé, au dernier jeu de Monsieur, d'une foule d'enlèvements ; il y avait même pour ces sortes de coups une bande organisée : Camardon, Seigneray et Roquelaure en faisaient partie.

Choisy renonça bien vite à toutes ces suppositions en voyant la tranquillité du cavalier.

— Évidemment, pensa-t-il, c'est là un homme attendu. Au-dessus de ma mère il y a ses femmes; c'est peut-être à une soubrette qu'il en veut. Ce sera quelque Iris qui m'est encore inconnue; je gage que bientôt elle va frapper légèrement dans sa main et lui ouvrir. Le pauvre gentilhomme, je le plains!

Choisy achevait à peine en lui-même ce soliloque, qu'il crut entendre une persienne claquer sur ses gonds.

La nuit était noire, il prêta l'oreille; et bientôt un claquement léger de main parvint jusqu'à lui. C'était sans doute un signal.

Choisy regarda, et il vit l'homme qui se levait de son banc.

Dans le même moment, un faible jet de lumière lui parut sortir des appartements habités par Diane et par sa mère...

Mais tout à coup la lumière changea de place lorsque l'abbé se penchait.

Ce corps de bâtiment avançait sur celui qu'il occupait, Choisy ne pouvait donc se rendre compte d'une façon précise de cette flamme brusque, déjà disparue... Dans la même minute, il entendit un pas faible sur l'escalier. Il s'y glissa précipitamment.

Quelqu'un descendait l'escalier avec un flambeau...

Du haut de ces marches de pierre, Choisy entrevit confusément une forme blanchâtre, cette forme était celle d'une robe...

Bientôt il entendit le tournoiement léger d'une clef dans une serrure.

A ce mouvement succéda un pas plus sonore.

L'abbé vit une femme qui introduisait l'homme au manteau.

Il y eut entre eux deux un court échange de paroles.

La lumière que portait l'introductrice du cavalier était vacillante : tantôt elle envoyait de larges rayons au dôme de l'escalier; à d'autres instants, elle le laissait dans la nuit.

L'abbé s'était caché derrière le piédestal d'une statue; il attendait.

Tout à coup il lui sembla que l'homme au manteau parlait à voix basse. Choisy ressentit un froid mortel comme celui qui suit la piqûre d'un aspic, l'homme avait prononcé distinctement le nom de Diane.

L'abbé s'appuya contre le marbre de la statue. Ce nom de Diane avait fait passer en lui un tel vertige de sensations, qu'il sentait la sueur mouiller son front.

Il se représentait mademoiselle d'Herfort introduisant chez elle un amant dont il n'avait pas jusque-là soupçonné le nom, et dont elle lui avait caché l'existence avec tant de soin, et cet homme allait passer dans quelques secondes à côté de lui, il allait frôler du coin de son manteau la statue de marbre derrière laquelle il s'était caché !

Cet homme était sans doute un grand seigneur qui avait accès chez elle...

Ou bien un mystérieux négociateur qui venait traiter avec Diane de son infamie...

Enfin, — et comme dans l'idée d'un amoureux les choses les plus impossibles revêtent bien vite un corps, — Choisy s'arrêta à un autre soupçon plus fatal et plus terrible : il pensa que ce pouvait être le roi lui-même.

Le roi ! oui, le roi ! ce même jeune prince ayant à la fois de l'humeur pour l'amour et pour la guerre, le roi de la Mancini, le roi de tout cœur et de toute vertu qu'il voulait vaincre, le roi qui devait plus tard entretenir mademoiselle de la Mothe par le trou d'une cloison et l'aller voir de nuit, comme un chat du pa-

lais, par les gouttières, ce roi enfin, que Choisy tremblait d'avoir deviné !

Il aimait Diane, ou peut-être croyait-il seulement l'aimer ; mais elle, elle aimait le roi !

Ce carrosse allait sans doute l'enlever, ces laquais avaient le mot.

Diane n'avait joué vis-à-vis de lui que la plus infâme des comédies ! Elle attendait Louis, et elle avait voulu s'assurer, au sortir du bal, que Choisy allait se reposer comme de coutume dans sa chambre ; quant à sa mère, on pouvait être sûr de son sommeil : ainsi, nul témoin, nul confident !

En même temps, Choisy se représentait l'horrible lutte qu'il avait subie, ses larmes, ses sanglots, et surtout ce dévouement qui n'avait jamais failli à Diane, qui l'avait sauvée trois fois !

Il lui vint alors à l'esprit des idées de vengeance telles, qu'il n'observa pas sans une sorte d'épouvante que lui-même s'était armé à la hâte en courant vers l'escalier quand il était sorti de sa chambre… et que conséquemment il avait entre ses mains la vie de ce ravisseur.

Mais ce ravisseur était-il véritablement le roi !

Le cerveau du jeune homme bouillonnait encore l'instant d'avant ; cette pensée soudaine l'arrêta comme eût fait une main de fer.

Choisy avait tout ce qui fait le cœur et le bras forts ; la haine, la vengeance, le tenaillaient ; mais frapper le roi lui semblait un crime si inouï, si énorme, qu'il rejeta loin de lui le pistolet dont sa main était armée.

Cependant l'homme montait.

Choisy entendait le froissement de son manteau contre les dalles, uni au frôlement léger de cette robe qu'un degré séparait à peine de lui.

La lumière, agitée entre les mains de celle qui la tenait, tremblottait à chaque pas. Choisy ne distinguait rien.

Il était d'ailleurs retenu par une de ces forces trop communes en pareil cas ; aussi retomba-t-il quand il fit d'abord un mouvement pour se relever.

Les deux ombres passèrent vite.

La femme entra la première dans la profondeur du corridor, l'homme au manteau la suivit.

En le voyant passer, Choisy s'élança d'un bond de chacal et courut vers l'homme.

Il était si pâle que l'on eût dit d'un fantôme.

La lumière jeta tout d'un coup un éclat si vif entre l'abbé et cet homme que Choisy recula rien qu'en voyant son visage.

— Le comte d'Hosberg ! murmura-t-il d'une voix étouffée par la surprise.

Au bruit que firent les pas de Choisy, la femme qui précédait le comte se retourna.

— Ma mère ! balbutia Choisy.

Après quelques secondes de silence, l'abbé entendit ouvrir une porte, et il vit le comte d'Hosberg en passer le seuil.

— Le comte d'Hosberg chez ma mère ! s'écria-t-il, agité à la fois par l'étonnement et la terreur.

XIII

LA CHAPELLE

Six heures du matin sonnaient à peine, quand Choisy, se rappelant son rendez-vous avec mademoiselle Diane d'Herfort, entra dans la chapelle du Luxembourg.

Peu familier avec la prière, l'abbé n'avait pas la force d'accepter le désespoir comme une lutte sans issue, aussi n'apportait-il dans ce lieu sacré que des pensées inquiètes, résultat cruel de cette nuit agitée. Il se demandait à la fois si Diane allait venir, et quel pouvait être le singulier visiteur qui était entré chez sa mère. Il se repentait presque de ne pas l'avoir attendu à sa sortie. Quel intérêt si puissant avait donc pu déterminer madame de Choisy à le recevoir ainsi, la nuit, dans son propre appartement? Que lui avait-il dit, de quoi avaient-ils pu convenir? Choisy estimait trop sa mère pour attribuer à une intrigue l'accueil qu'elle avait fait à cet étranger; mais, d'un autre côté, le nom de Diane, prononcé par le comte d'Hosberg, replongeait l'abbé au sein de perplexités violentes. Était-ce un messager, un confident de Louis? ou bien songeait-il pour lui-même à cette jeune fille dont madame de Choisy s'était déclarée la protectrice? Le comte était riche, tout le faisait du moins supposer à Choisy, qui se souvenait de sa réception dans son château. Une fois déjà, il avait tenté d'enlever Diane; dans quel but, dans quelle attente? Sa physionomie annonçait un homme aventureux : c'était peut-être de sa part des représailles qu'il demandait au hasard, que

cette tentative d'entrevue au sein des ténèbres. Diane l'avait-elle aperçu, lui avait-elle parlé? Le jeune homme avait bien entendu, une heure après, le pas du comte se perdre dans la nuit et le silence, ses chevaux piaffer et son carrosse partir; mais l'accablement où il se trouvait l'avait empêché de se hasarder un seul instant hors de sa chambre. Saisi de terreur, il s'était jeté tout habillé sur son lit, jusqu'à ce que la cloche de la chapelle l'appelât.

Il venait à peine de s'y agenouiller machinalement, lorsqu'un léger bruit lui fit détourner la tête. Choisy pensait voir Diane, et il reconnut sa mère.

L'altération des traits de madame de Choisy était sensible, son visage était pâle, son sein oppressé; elle prit l'eau du bénitier avec des doigts qui tremblaient. L'abbé ne remarqua pas sans une secrète frayeur les paupières pesantes et violacées de sa mère, son anéantissement, sa douleur. Une fièvre aiguë, convulsive, semblait l'agiter; elle tomba à genoux sur un prie-Dieu, en se cachant le front de ses deux mains.

L'abbé restait interdit. Sa mère ne pouvait le voir, grâce à l'ombre projetée par un des piliers de la nef; mais il la voyait, lui, et son cœur saignait à l'idée de sa souffrance. Il l'avait considérée jusqu'alors avec une orgueilleuse satisfaction, car madame de Choisy était véritablement belle, on la citait dans une cour dont les admirations n'étaient pas communes. Parvenue à un âge où le masque de la figure s'altère, elle avait conservé une telle noblesse et une telle élégance dans tous ses traits qu'elle eût fait l'envie d'un peintre. Mais, cette fois, comme sous l'influence d'un vent fatal, elle paraissait morne, vieillie! Choisy s'approcha d'elle dans un silence tremblant.

— Ma mère, lui dit-il, nous sommes seuls ici, et je voudrais vous parler.

Madame de Choisy tressaillit involontairement, rien qu'au son de cette voix.

— Ma mère, reprit le jeune homme, vous m'avez parlé bien des fois des rêves singuliers ; est-ce que vous croyez aux rêves?

Madame de Choisy regarda son fils avec une anxiété visible.

— Peut-être n'est-ce point ici le lieu, reprit-il, de vous raconter le mien, mais j'attends quelqu'un et le temps presse.

— Parlez, mon fils, parlez.

— Donc, continua Choisy, en arrêtant sur elle un regard clair et profond, cette nuit j'ai eu un rêve. Je m'étais endormi comme de coutume dans ma chambre, songeant à vous, ma mère, — vous si bonne, et qui êtes toujours l'objet de mes pensées lorsque je vais reposer ; — tout à coup je crus entendre un bruit faible dans l'escalier. Bien que je ne sois pas fort timide de ma nature, il me sembla cette fois qu'il allait se passer quelque chose de terrible... Le bruit devenant plus intelligible et plus régulier, je distinguai bientôt les pas d'un homme... Il se dirigeait vers le corridor qui mène à votre appartement. Je voulus m'élancer, le sommeil liait mes membres. Je vis alors, oh ! je vis un spectacle dont rien ne saurait donner l'idée, celui d'un être de haute stature qui se composait à la fois d'un masque et d'un visage... Il me tournait le dos, vous ne pouviez voir que son masque, quand il vous parlait; mais moi, chose étrange ! j'apercevais son visage retourné sur ses épaules par une force invisible, comme si cet homme, qui voulait sans doute vous tromper, ne pouvait me tromper, moi ! A mesure qu'il vous parlait, ma mère, moi je pouvais lire de mon côté, sur ses traits et dans son âme, les sentiments divers qui l'agitaient. C'était à la fois de la rage, de l'indignation, parfois même de la menace. Le cœur de ce personnage vous était caché, sans doute, car toute sa personne, vis-à-vis de vous, restait dans l'ombre, tandis qu'à mon regard

elle apparaissait frappée d'une flamme livide. A son seul aspect j'avais senti en moi des instincts de haine et de colère, j'éprouvais pour lui une véritable horreur... Vous, vous l'écoutiez aussi pâle et aussi froide qu'un marbre... Tout à coup il me sembla qu'il vous avait serré le poignet de sa main de fer, et en apercevant le sillon rougeâtre qu'il vous avait fait, je rugis, je devins fou... Saisissant mon épée, je me précipitai comme un furieux sur lui et je l'étendis mort à vos pieds mêmes. Cet homme, que je connais à peine, vous le connaissez, ma mère, c'était le comte d'Hosberg!

Choisy s'arrêta après avoir prononcé ces paroles, dont il étudia l'effet sur sa mère : la malheureuse femme pouvait à peine se soutenir.

— Oh ! mais cela est un rêve, poursuivit-il, un rêve horrible, bien horrible... et cependant, je l'avoue, en vous voyant, ma mère, entrer tout à l'heure bouleversée dans cette chapelle...

— Eh bien? interrompit vivement madame de Choisy.

— Eh bien! ma mère, s'il faut vous le dire, j'ai pensé que ce rêve était une réalité.

Le coup était porté. Madame de Choisy resta muette d'épouvante.

— Ma mère, reprit le jeune homme, que ce rêve soit erreur ou vérité, j'ai le droit, ce me semble, en vous voyant si abattue, si brisée, de vous demander une seconde fois ce qu'est le comte d'Hosberg ; ce nom vous émeut, vous trouble, il vous fait pâlir, vous souffrez. Ah ! je vous en conjure par toute la sincérité de mon amour, daignez m'expliquer ici la cause de votre mortelle douleur. Chacune de vos larmes, que je voudrais tant essuyer, est vue ici par les anges ; nous parlons ici, ma mère, devant l'autel même de ce Dieu qui ne pouvait voir pleurer la sienne...

La tendresse pieuse avec laquelle l'abbé conjurait alors madame de Choisy eût triomphé peut-être de sa résistance; elle le sentit, et résolue à donner le change à sa question :

— Choisy, lui dit-elle après un moment de silence, vous me demandez pourquoi ce trouble, cet épuisement, ces larmes? Eh bien! si, en vous apprenant la cause de cette nouvelle douleur, e devais encore vous affliger; si, pour recevoir cette confidence, vous aviez vous-même besoin de toutes vos forces?...

— Oh! parlez, parlez, ma mère, quoi qu'ait fait cet homme...

— Mais il ne s'agit pas de cet homme, il ne s'agit pas du comte d'Hosberg, mon fils, interrompit-elle; c'est de Diane, de Diane qu'il est question...

— De Diane? demanda l'abbé avec stupeur.

— Oui, de Diane, de Diane qui doit partir. Il le faut, mon fils, son bonheur l'exige, et quand il s'agit de son bonheur, ce n'est pas vous, je pense, qui devez y mettre obstacle... Allons, Choisy, du courage...

— Du courage, dites-vous, ah! il en faut pour souffrir, mais je suis heureux, moi! Diane va partir, Diane va quitter ces lieux; ah! si vous saviez ce que ce mot renferme pour moi de sécurité, de bonheur! Vous pensiez déchirer ici mon cœur, ma mère, eh bien! vous l'ouvrez à l'espérance, à la joie! Diane ici, Diane exposée chaque jour à la malignité, aux entreprises criminelles, ah! c'était là, ma mère, un sujet continuel de craintes pour moi... Mais vous consentez à vous en séparer, vous la remettez en mains sûres... car c'est à des mains sûres, n'est-ce pas, que vous confiez le soin de son bonheur?

— Ah! Choisy, douteriez-vous de ma prudence vis-à-vis d'une telle séparation? Rassurez-vous, Diane nous sera bientôt rendue. D'ici là, elle trouvera dans la personne à qui je l'adresse toute la sollicitude d'une mère... Vous avez dit vrai, il fallait

que Diane quittât cette maison, ajouta madame de Choisy en attachant un regard pénétrant sur le jeune homme. Vous ignorez peut-être vous-même les dangers qui la menacent sous le même toit que le nôtre...

— Des dangers, avez-vous dit, des dangers qui la menacent et que je ne connais pas? Ah! parlez, parlez, celui qui la veille encore suppliait à mains jointes mademoiselle d'Herfort de quitter cette maison, — celui-là est capable de la défendre, fût-ce au péril de sa vie!

—Ces dangers, Choisy, vous les connaîtrez peut-être un jour... reprit-elle avec effort; en attendant, soyez calme. Nous sommes, vous l'avez dit, dans un lieu où le ciel donne à celles qui manquent de forces la résolution et le courage. Il m'en faut beaucoup pour me séparer de cette enfant... car je l'aime, Choisy, presque autant que je vous aime... Sa vie était ma vie, et avec elle je sens que mon bonheur partira. Restez-moi du moins, vous, mon fils le plus aimé, le plus cher, — car s'il fallait vous perdre en même temps que Diane, ah! mon cœur éclaterait!

En parlant ainsi, une larme était tombée de la paupière de madame de Choisy, et elle regardait l'abbé comme un naufragé battu des vagues regarde l'unique planche de salut qui lui reste dans la tempête.

— Calmez-vous, ma mère, reprit Choisy; oui, je reste, je reste à vous de cœur et d'amour comme autrefois! Ce que vous avez fait là pour Diane vous sera compté là-haut. La prière muette que j'eusse adressée à Dieu ce matin même, vous, ma mère, vous l'exaucez. Songer à cette jeune fille, c'est songer à moi, à moi trop heureux d'avoir rencontré sur mon chemin une fleur si douce et si pure! Diane, en effet, ignore sans doute ces périls dont vous me parlez; elle est jeune, naïve, elle croit aux bouches

qui mentent, aux hommes qui ont deux faces comme l'homme de mon rêve ! Pauvre enfant vers laquelle se sont de bonne heure tournés vos regards, comme ceux du pâtre vers son étoile chérie, tutelle noble et sainte dont vous seule, ma mère, avez supporté le poids quand j'eusse voulu moi-même tant de fois vous l'alléger ! Mon Dieu, ce n'est pas son cœur, c'est sa beauté que j'accuse. Il y a des hommes, ma mère, assez hardis pour employer vis-à-vis d'elle mille ruses, assez vaniteux pour l'éblouir, assez lâches pour l'abandonner ! Diane est jeune, elle est faible... ah ! vous avez bien fait d'assurer sa vie, son repos ! Mais je la reverrai — n'est-ce pas? — je surveillerai toujours chaque battement de ce cœur timide ; ce n'est pas ma faute à moi si, élevé auprès d'elle comme son frère, j'ai pour elle l'intérêt que l'on n'accorde qu'à sa sœur? Ma mère, ma bonne mère, j'ai mené jusqu'ici, je le sais bien, une vie qui a dû bien des fois vous contrister ; bien des fois, cédant à l'entraînement et au caprice, j'ai promené ici, sous vos yeux, la folie et le scandale. Mais rassurez-vous, j'ai jeté loin de moi ce masque de honte, je ne porterai plus ce déguisement encouragé jusque-là par votre tendresse ; je suis Choisy, ma mère, Choisy, c'est-à-dire un homme dont le ciel lui-même renverse à temps les projets futiles, insensés ; désormais je veux me sacrifier à mon pays, je me souviendrai de votre mot à Louis XIV : *Voulez-vous, sire, devenir un honnête homme? eh bien, ayez souvent des conversations avec moi*[1] *!* Ne m'avez-vous pas dit que la princesse Marie de Gonzague, votre intime amie[2], avait elle-poussé mon père à passer sa vie dans les intendances ou les ambassades? Eh bien ! ma mère, je ferai ce que vous voudrez, dussé-

[1] Historique.

[2] Depuis reine de Pologne.

je aller à l'armée comme mon frère, ou comme mon père, en Hollande...

— Arrêtez, Choisy, arrêtez ! Vous savez ce qu'un départ, qui ne serait qu'un exil, je le sens trop, coûterait de larmes à votre mère. Les siennes, ô mon fils, jaillissent ici volontairement de ses yeux ; oui, vous êtes un bon, un noble cœur. Pourquoi faut-il que tout ce qui constitue mes espérances soit, hélas ! fragile comme le roseau, et destiné, comme lui, à percer la main imprudente qui s'y appuie? Oh ! ne me parlez pas de départ, je vous en conjure, celui de Diane m'afflige tant! C'est là peut-être, je le sens, une séparation éternelle...

— Éternelle, avez-vous dit! Quoi! ma mère, il ne me serait pas donné de la revoir, de lui dire...

— La voici, reprit madame de Choisy en voyant arriver mademoiselle d'Herfort, contenez-vous.

En effet, Diane entrait alors dans la chapelle.

La toilette de la jeune fille relevait encore le charme habituel de son ensemble; Choisy la trouva plus belle que jamais avec ses rubans à effilés d'or, sa coiffe ornée de perles et sa robe de moire blanche. Véritablement on eût dit alors d'une fiancée marchant à l'autel. Diane s'approcha de madame de Choisy d'un air chagrin.

— C'est un adieu que je viens vous faire, madame, balbutia-t-elle d'une voix émue. Oh ! je prends le ciel à témoin de tout ce qu'il me faut de courage pour vous quitter, vous, si indulgente, si tendre! Je souffre bien aujourd'hui.

Et Diane réprima un soupir, en attachant sur sa bienfaitrice son œil bleu noyé d'une douce langueur ; elle replia son cou de colombe, et parut attendre ce que madame de Choisy allait lui dire.

Madame de Choisy ne répondit à Diane que par des larmes.

— Vous partez, lui demanda-t-elle enfin; eh quoi! déjà, Diane?

— Déjà! répéta derrière le pilier de la chapelle la voix de Choisy, abîmé dans sa douleur.

— Madame, reprit Diane, le carrosse est là. Avant de partir, c'était bien le moins que je revisse celle qui m'a toujours couverte de son amour, de sa tendre sollicitude. Ce qui me rassure, c'est que j'espère la revoir. N'est-ce pas, ajouta-t-elle avec une véritable douleur, n'est-ce pas que cette séparation cruelle, vous l'adoucirez? Sans cette promesse je serais si malheureuse!

— Malheureuse! répondit madame de Choisy, oh! rassurez-vous, ma chère enfant, oui... certes... je vous verrai tous les jours...

— Tous les jours, bien vrai?

— Mais ces courts instants, ces entrevues si rapides, vaudront-ils jamais, Diane, ma félicité de tous les jours? poursuivit madame de Choisy avec amertume; vos joies, vos chagrins, tout cela était à moi. Maintenant, je le perds! Une autre aura votre sourire, chère enfant, vos baisers, vos larmes, tout ce qu'enfin je lui cède! Rassurez-vous, cette amie à laquelle je vous confie sera jalouse de me remplacer. Ah! quoi qu'elle fasse, jamais son amour ne sera l'égal du mien, jamais sa tendresse...

— Ne vaudra la vôtre, oh! je le sens bien, madame, interrompit Diane en arrêtant sur madame de Choisy un regard rempli de trouble. Aussi, avant de m'éloigner de cette maison, ai-je voulu venir ici même vous demander votre bénédiction dans cette chapelle... Votre prière doit porter bonheur, madame; elle adoucira pour moi l'angoisse d'un pareil moment. Oh! je vous le demande à genoux, faites qu'en vous quittant je vous croie encore près de moi à chaque heure, à chaque minute! Que j'emporte d'ici des voix consolantes et douces qui m'encouragent!

Jeune encore, vous m'avez servi de mère, eh bien! c'est à ma mère que je demande ici sa bénédiction sainte et solennelle, je l'attends!

En prononçant ces mots, mademoiselle d'Herfort s'était agenouillée devant l'autel; son sein palpitait, sa respiration était oppressée. Madame de Choisy la contempla quelques secondes avec un mélange de satisfaction et de tristesse; elle seule pouvait alors sonder la profondeur de cette blessure qui faisait saigner son âme. Le recueillement austère du lieu, la grâce de Diane, la douleur morne de l'abbé, spectateur muet de cette scène, imprimaient alors un caractère imposant à l'acte que madame de Choisy allait accomplir. Elle étendit sur ce jeune front ses mains glacées et tremblantes.

— Ma fille, lui dit-elle, ma fille, soyez heureuse! votre mère vous a bénie!

Puis, comme si elle eût craint de défaillir elle-même en ce moment si cruel, elle interrogea des yeux l'image de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, afin d'y puiser une nouvelle force...

— Ma mère! s'écria Diane en se relevant, — ah! souffrez que je vous donne ce nom, — vous m'aimez, vous m'avez bénie! Oh! je suis heureuse et fière! Dieu m'est témoin que vous seule avez désormais le secret de mes pensées! Par vous, par vous seule je tiens à ce monde, dans lequel vous m'avez conduite, et dont la barrière n'empêchera pas mon cœur de voler toujours vers vous! Que m'importe le reste? ma mère; oh! ma mère, oui, vous êtes tout pour moi!

— Vous m'oubliez, Diane, dit Choisy en s'approchant de la jeune fille avec une tristesse qui ne perçait que trop dans son regard désespéré.

— Choisy! reprit-elle en reculant à demi, et comme si la présence du jeune homme l'eût déconcertée, vous étiez là?

— Oui, j'étais là, Diane, répondit l'abbé, j'étais là... Quand les mains de ma mère se sont élevées pour vous bénir, moi aussi j'adressais au ciel pour votre bonheur la plus fervente des prières. Grâce à Dieu, il est assuré, maintenant ; grâce à la pieuse sollicitude de ma mère, vous êtes à l'abri de tout danger ; aussi je suis bien heureux !

— Heureux ! murmura Diane avec un étonnement qui se fit jour dans tous ses traits. Elle interrogea Choisy du regard avec un vague sentiment d'inquiétude.

— Oui, je sais tout, reprit le jeune homme, je sais que vous nous quittez, et je suis calme. Diane, ajouta-t-il en baissant la voix, vous voyez si je vous aime !

Une joie secrète gonflait alors, en effet, le cœur de Choisy. L'idée de voir Diane à l'abri du danger dont la menaçait l'amour du roi, Diane enlevée et préservée par sa mère faisait taire en son âme la douleur qui l'assiégeait.

— Diane, reprit madame de Choisy, les instants sont précieux ; hâtez-vous.

La jeune fille regarda une dernière fois l'abbé avec un sourire mélancolique. Le bruit du carrosse retentissait en ce moment dans la cour, et les chevaux hennissaient.

— Ma mère vous a bénie, dit l'abbé avec une larme, me permettez-vous de vous embrasser, Diane ?

— Volontiers, répondit-elle en présentant sa joue à Choisy avec une grâce indicible. Puis elle se jeta une dernière fois dans les bras de sa protectrice et se hâta de descendre les degrés de la chapelle.

— Partie ! murmura madame de Choisy en retombant presque inanimée sur un prie-Dieu.

— Qu'avez-vous donc, ma mère ? demanda le jeune homme avec une visible anxiété.

Et comme elle ne répondait pas, Choisy, en proie à une secrète frayeur, regarda par l'une des fenêtres de la chapelle...

— Un carrosse aux armes de la cour! s'écria-t-il en devenant tout d'un coup plus pâle qu'un linge. Un carrosse qui emmène mademoiselle Diane d'Herfort! Chez qui donc la conduit-il?

— Chez la reine-mère, répondit madame de Choisy d'une voix faible.

— Chez la reine-mère! reprit Choisy; ah! madame! vous l'avez perdue!

Et il tomba sans force près du bénitier de la chapelle, pendant que la voiture entraînait Diane à tours de roues.

XIV

UNE FENÊTRE A SAINT-GERMAIN

Trois jours après ceci, deux personnages en manteau causaient sous les fenêtres du château de Saint-Germain, par une nuit froide et brumeuse.

L'un de ces cavaliers, soigneusement enveloppé de sa cape, comme un Castillan de la suite de la jeune reine, arpentait silencieusement l'une des allées conduisant au bâtiment qui renfermait alors les filles d'honneur, l'autre le suivait à quelque distance d'un air soumis et respectueux.

Les deux hommes se rapprochèrent.

La lune répandait alors par instants de molles clartés sur les pelouses du parc, puis tout à coup, enveloppée par un amas de nuages, elle voilait son disque et laissait dans l'ombre les vastes

ailes du château. Il s'en fallait d'un quart d'heure que l'aiguille marquât minuit, heure à laquelle tout reposait invariablement à Saint-Germain, quand le roi n'y menait pas son train de fêtes. La conversation suivante s'établit bientôt entre les deux hommes :

— Eh bien ! Brisacier, tu as suivi mes instructions ?

— Oui, monsieur le comte, et je vous assure que c'est là une rude besogne ! Suivre à cheval le carrosse qui emmenait mademoiselle d'Herfort de Paris à Saint-Germain, savoir d'une des femmes de madame de Navailles dans quel corps de logis, à quel numéro, à quelle fenêtre est placée la chambre de celle que vous poursuivez, me morfondre deux jours sous les arbres dépouillés de la forêt, exposé au vent, à la pluie, à la neige, le tout pour découvrir le moment propice où je pourrais me venger une bonne fois d'une première mésaventure et gagner enfin ces mille pistoles que Votre Excellence me promet depuis si longtemps ; tout cela, monsieur le comte, n'est pas certainement chose commode et facile. Mais tel est mon dévouement absolu pour Votre Excellence...

— Fort bien, Brisacier, tu as une revanche à prendre, tu le sais, répliqua le comte d'un ton sec ; songe donc à ne pas te laisser prendre au piége une seconde fois comme un sot. Voici l'heure où l'on va poser les sentinelles ; cache-toi sous ces massifs adossés aux bâtiments ; là, tu vois bien, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte, je vois fort bien ; mais c'est précisément de ce côté que la ronde de nuit va venir.

— Alors, va-t'en au diable ! ou plutôt suis-moi, car si je ne te surveillais pas moi-même...

Les casaques bleues des gardes de la prévôté apparurent en effet. On posa les sentinelles.

Pendant ce temps, le comte et Brisacier avaient gagné l'une des allées les plus ténébreuses du parc.

— Eh bien, dit le comte, tu sembles rêveur, qu'as-tu ?

— Ma foi, Excellence, répondit l'ex-chevau-léger, vous en parlez à votre aise. Un enlèvement nocturne en ce lieu si bien gardé me paraît chose impossible.

— C'est-à-dire que tu as peur ? reprit le comte avec un dédain marqué.

— Eh bien ! je le confesse, j'aimerais encore mieux ma commission au palais du cardinal. Sans ce diable d'abbé de Choisy, nous réussissions d'emblée. Mais ici... songez donc qu'au moindre bruit, au premier haro des gardes, que dis-je, Excellence, au seul aboiement d'un chien...

— Tu n'es qu'un poltron, adieu !

— Excellence, dit Brisacier en voyant le comte s'éloigner, et avec le comte ses mille pistoles, ce n'est pas à dire pour cela que nous devions jeter le manche après la cognée. Que vous êtes impatient, par la sainte Vierge ! Si on enlevait pour le roi, passe encore, d'autant que Sa Majesté commence à courir la nuit sur les gouttières, comme un jeune chat, et qu'il a bien bonne envie de croquer une des colombes de madame de Navailles... Mais enlever pour un simple étranger, pour un seigneur suédois...

— Eh bien ?

— Eh bien ! monsieur le comte, cela me semble bien risqué. Il fait un froid du diable, et je crois que nous ferions bien de remettre la partie... Et tenez, ajouta Brisacier mystérieusement, e viens de voir roder tout à l'heure autour de nous un certain homme...

— Eh qui donc ?

— Parbleu ! Ce Grippefer, l'espion de Mazarin, celui qui voulait aussi, je ne sais trop pourquoi, enlever mademoiselle d'Herfort !

— Tu l'as vu, tu penses qu'il nous surveille ?

— Bast ! ce gibier de potence est toujours là pour quelqu'un. Je mettrais ma main au feu… Mais voyez vous-même, monsieur le comte, dit Brisacier en s'interrompant, cet homme en manteau qui se glisse sous les grands ormes…

— Cet homme en manteau, reprit le comte d'Hosberg ; c'est, ma foi vrai, il semble venir de ce côté.

— Qu'est-ce que je vous disais ?

— Silence, Brisacier, dit le comte en examinant de sa cachette l'inconnu qui s'avançait avec précaution ; cet homme-là ne saurait être un espion de Son Éminence.

— Pourquoi ?

— Parce que, te dis-je, reprit d'Hosberg en s'aventurant à regarder celui qui marchait, ce cavalier a un manteau des plus galants, une plume blanche, des dentelles… il semble familier avec les abords de ce palais…

— Vraiment ?

— Et ce qu'il y a de plus étrange, dit le comte en baissant la voix, c'est qu'il n'est pas seul ; un homme le suit à dix pas… Il a peut-être le mot d'ordre… Eh ! mais, reprit d'Hosberg d'un ton alarmé, son manteau s'entr'ouvre, il a une ceinture blanche… mon Dieu ! si c'était le roi !

Brisacier écarta quelques branches d'arbres, et regarda l'inconnu en poussant un cri de surprise.

La lune, dégagée en ce moment de ses nuages, semblait envoyer de complaisants rayons à cette tournure svelte et noble. Brisacier et d'Hosberg virent l'inconnu s'avancer, puis attacher son regard sur l'aile du palais renfermant les filles d'honneur.

Ce bâtiment demeurait alors dans l'ombre.

Verrouillé, cadenassé à l'extérieur comme une prison, il se ressentait déjà des précautions prises quelques mois plus tard par madame de Navailles : c'était une façade austère et triste.

— Le prince Charmant regarde la volière, dit Brisacier à d'Hosberg.

— C'est vrai, il compte les fenêtres.

— Il serait plaisant qu'il s'arrêtât à celle de notre héroïne.

— Voyons, reprit le comte, poussé par une invincible curiosité, voyons !

— Prenez garde, monsieur le comte, le roi est suivi, et il n'aime pas à lier conversation à cette heure !

Mais le comte, sans prendre garde aux avertissements de Brisacier, suivit de près l'inconnu.

Celui-ci se retourna au bruit que faisaient les pas de d'Hosberg; dans ce mouvement rapide, son manteau, qu'il relevait jusqu'à ses yeux, se dérangea. D'Hosberg recula : il reconnaissait Choisy.

— A merveille, dit-il en le saluant d'un air ironique, le seigneur Endymion visite sa chaste Phœbé.

— D'Hosberg ! murmura Choisy les dents serrées par la rage. Et il fit un pas pour se débarrasser de la main du comte qui s'était posée familièrement sur son épaule.

— C'est encore vous que je trouve ici, monsieur, dit-il avec l'accent de l'indignation et de la colère.

— Moi-même, mon jeune ami; je prenais le frais comme vous.

— Trêve de raillerie, monsieur, vous allez me rendre compte de votre conduite. Il y a trois jours, la nuit, vous avez osé vous introduire chez ma mère ; quel était votre motif ?

— Monsieur de Choisy, c'est mon secret. Respectez le mien, croyez-moi, et ne parlons en ce moment-ci que du vôtre. Vous alliez tenter une escalade, je le vois, ou du moins vous comptiez vous introduire dans cette aile du château...

— Monsieur !...

— Eh bien, mon jeune ami, reprit le comte avec une compassion dédaigneuse, je vous en conjure, veuillez demeurer tranquille.

— Pourquoi ?

— Parce que mademoiselle Diane d'Herfort ne saurait vous recevoir ; elle a quelqu'un.

— Quelqu'un, dites-vous ! Qui donc?

— Le roi ! répliqua le comte, le roi ! rien que cela, oui, monsieur.

— Vérité ou mensonge, répondit Choisy, exaspéré des paroles du comte, en garde !

— En garde, si cela vous plaît, mon jeune ami, reprit d'Hosberg ; mais vous êtes un homme d'église !

— Je vous prouverai bien, comte d'Hosberg, que je suis un homme d'épée !

— A votre aise, mais parez ferme !

Les épées se croisèrent, et pendant quelques secondes leur choc d'éclairs fut éblouissant.

— Diable ! pensa Brisacier, voilà un abbé qui tient bon à la riposte !

Au cliquetis des épées, une fenêtre s'ouvrit au second étage des bâtiments ; c'était la fenêtre de Diane.

En ce moment même, un jeune homme apparut à côté de la fille d'honneur, qui se penchait à la fenêtre, attirée par le bruit des armes.

Ce jeune homme, c'était le roi.

Cette vision soudaine, foudroyante, dura l'instant d'un éclair.

— Le hasard me sert, murmura le comte, qui commençait à perdre pied devant Choisy ; regardez ! Voici Diane, et voici le roi !

La fille d'honneur de la reine-mère venait de retirer Louis de l'appui du balcon avec un mouvement précipité.

— Diane ! reprit Choisy avec un soupir étouffé, Diane enfermée avec le roi ! Oh ! qu'ai-je vu ! Conseiller de malheur, c'est sur toi que je me venge !

Et se ruant sur le comte, il l'attaqua avec une vitesse si acharnée, que son épée le perça de part en part. Le comte tomba sur le sol.

— Fuyons, monsieur, fuyons ! dit derrière l'abbé une voix peu propre à le rassurer dans cet instant ; car celui qui lui parlait n'était autre que Grippefer.

Choisy gagna la petite porte que Grippefer lui indiquait et qui lui était connue, grâce aux conciliabules secrets où il escortait autrefois le cardinal. Arrivé en cet endroit, il trouva deux chevaux qui l'attendaient, le sien d'abord, puis celui de Grippefer. Sa course fut rapide, haletante, il n'échangea pas même une seule parole avec son guide. Poursuivi par l'idée du meurtre qu'il venait de commettre, il crut voir passer vingt fois à côté de lui le fantôme implacable du comte d'Hosberg.

Arrivés aux portes de Paris, les deux cavaliers mirent pied à terre par un mouvement simultané, comme pour tenir conseil.

— Qu'allons-nous faire, monsieur l'abbé? demanda Grippefer à Choisy en hochant la tête.

L'abbé ne répondit rien.

— Monsieur de Choisy, dit Grippefer, mon devoir est de vous dénoncer au cardinal.

— Eh bien ! dit Choisy, fais ton devoir.

— Vous ne pouvez plus, vous ne devez plus même rentrer à Paris, reprit Grippefer ; autrement je suis perdu. Au nom du cardinal, il faut que je vous arrête.

Choisy réfléchit quelques secondes, et tira de sa poche un mince jeton de cuivre :

— Reconnais-tu cela? dit-il à Grippefer, en lui montrant le jeton sur lequel brillait un rayon furtif de la lune.

— Oui, ma foi, reprit Grippefer, c'est mon jeton. Je l'avais donné à cette belle dame qui me sauva une nuit des mains des archers... Comment se fait-il?... Oh! monsieur l'abbé, continua Grippefer, par tout ce qu'il y a de bon et de loyal en vous, dites-moi, de grâce, de qui vous le tenez; je ne vous l'arracherai pas, je vous le promets, mais le nom, le nom de ma noble libératrice!...

— Elle est devant toi, répondit Choisy! regarde!

— Comment! c'était vous! Oh! monsieur l'abbé, que de reconnaissance! Et songer, mon Dieu! qu'il me faut vous dénoncer, vous qui m'avez sauvé cette nuit-là même! vous qui auriez pu me faire mettre en prison!

Grippefer, quoique exempt, essuya une larme furtive.

— Tenez, reprit-il, je n'étais pas né pour le métier d'espion, monsieur l'abbé. J'ai une famille, une femme qui m'aime bien, et que vous aimeriez, j'en suis sûr, si vous pouviez la connaître... O ciel! comment donc faire? poursuivit Grippefer en frappant du pied; un duel, un abbé, un homme mort! Ah! c'est à en perdre la tête! Si je vous dénonce, je vous perds; si je ne vous dénonce pas, il y va pour moi de la corde!

— Grippefer, dit Choisy, te sens-tu du cœur, veux-tu me suivre?

— Où donc, monsieur l'abbé?

— Partout, Grippefer, où il me plaira d'aller, à cheval, à pied, en carrosse; tu m'accompagneras, non plus comme un espion, cela est vrai, mais comme un serviteur, un ami?

— Moi, monsieur l'abbé?

— Oui, toi, répondit Choisy en tendant à Grippefer une main que celui-ci embrassa. Tu vois en moi un homme que la fatalité

semble poursuivre. Dieu m'est témoin que j'étais loin de songer à ce qui allait advenir! Mes mains ont du sang, mais elles sont pures. Partons, Grippefer, fuyons. Que si tu as peur de t'exiler, d'engager ton sort au mien, eh bien! Grippefer, voici ce jeton, reprends-le. Grâce à lui, tu sais que tu seras fort auprès du cardinal, ton ancien maître; retourne à Paris, laisse-moi! Après tout, j'en aurai bien vite fini avec ma misère et ma douleur, je ne tiens plus à la vie; sans ma mère, vois-tu, j'irais me livrer moi-même à la justice du cardinal! Tu peux me quitter, tu es libre!

En parlant ainsi, l'abbé tendait le jeton à Grippefer; celui-ci le repoussa.

— Vous laisser! monsieur, vous laisser! reprit-il d'une voix émue; vous abandonner, vous si bon! N'y comptez pas, monsieur; j'aimerais mieux être conduit en charrette dès demain à la Croix-du-Trahoir! Retournons la tête de nos chevaux où il vous plaira d'aller; partons, courons, je vous suis! Aussi bien la condition d'ami que vous m'offrez est trop belle pour que je la sacrifie! fuyons donc, fuyons, et ne regardons pas seulement ce Paris où j'ai ma femme, où vous avez votre mère! Allez, monsieur l'abbé, grâce au ciel, vous êtes jeune, le ciel vous viendra en aide! Quant à ce jeton, reprit Grippefer, je le donnerai au premier pauvre qui passera! En route, et à la grâce de Dieu!

L'abbé tendit de nouveau la main à Grippefer avec une effusion noble et touchante. Encore en proie au vertige que donne une action du genre de celle qu'il avait commise, il avait besoin de l'excitation d'une longue route. Agité à la fois par mille sentiments divers, il tourna donc son cheval vers le premier chemin qui se présentait, et partit avec son compagnon à toute bride.

XV

LA SEIGNEURIE DE CRÉPON

Seize ans après ces événements, la ville de Bourges venait de voir fermer ses portes comme d'habitude, quand dix heures du soir sonnèrent au cadran de M. le baillif d'épée Jacques-Chrysostôme-Hercule de la Pinsonnière, dont la maison se trouvait située sur la grande place...

La servante de M. le baillif d'épée, sorte de maritorne préposée à la cuisine et à la porte, et cumulant ainsi les fonctions de suisse et de maître d'hôtel, était alors occupée à soulever les lourds volets de la demeure de ce magistrat, quand une voix aigre, celle de madame la présidente de Planterose, se fit entendre.

— Madame Jacquinette, cria la voix, êtes-vous folle ? Gardez-vous, mon Dieu ! de mettre la barre à la porte ; M. Hercule de la Pinsonnière n'est pas rentré !

— Il n'est pas rentré ! bonté divine ! soupira Jacquinette en adossant le volet à la margelle du puits de la cour ; mais que lui est-il donc arrivé, à notre cher maître, madame la présidente ?

— Et comment le saurais-je, madame Jacquinette ? il était parti ce matin dès le chant du coq. Vous ne l'avez donc point vu ?

— Ma foi non, et le cocher de M. le baillif ne m'a rien dit.

— Je le crois bien, il a des ordres de son maître. Quelque

nouveau coup de tête, madame Jacquinette, quelque déjeuner hors la ville, quelque amour peut-être!... car M. de la Pinsonnière est un vert galant!

— Un vert galant de soixante ans bientôt! murmura Jacquinette... N'a-t-il pas de honte, à son âge?...

Madame Jacquinette s'interrompit et leva la tête pour regarder la fenêtre d'où la présidente lui avait parlé. Cette fenêtre, alors fermée, laissait passer une lumière assez vive.

— Ces dames travaillent, pensa Jacquinette. Oh! oui, car mademoiselle Mathilde vient de me faire demander sa tapisserie. Je la lui montais, lorsque M. Palamède,.. son prétendu... est venu m'ôter la peine de la lui porter. Quel homme attentif que ce M. Palamède! Hier encore, ne lui a-t-il pas envoyé une collection d'oiseaux empaillés, avec des vers magnifiques. Il fallait qu'ils fussent bien beaux, car M. le baillif d'épée les trouvait tels. Enfin, c'est son neveu, et il en est coiffé, on peut le dire. Tout cela ne me regarde pas ; je vais attendre M. Hercule de la Pinsonnière, puisque me voilà concierge de son balliage. Dieu de Dieu ! c'est-il là un dur état, moi qui suis née fille de femme de chambre au château de Crépon, que l'on voit d'ici !

Jacquinette courut se poster sur son tabouret dans la cuisine. Cette pièce donnait en face de la porte et n'était séparée que par une cour remplie d'herbes, et dont le pavé n'avait pas été renouvelé depuis la Fronde.

La salle où venait de rentrer madame la présidente de Planterose mérite bien que nous en disions quelques mots.

C'était un appartement aux tapisseries vieilles et fanées, représentant les quatre saisons ; elle ne possédait guère, pour tout décor, que quelques miroirs à bougies, et un clavecin.

Une lampe, placée sur le milieu d'une table, concentrait sa lueur avare sur un livre que la présidente lisait; mais, en revan-

che, mademoiselle Mathilde, jeune et charmante personne dont le pliant touchait le siége de madame de Planterose, était obligée de s'écarquiller les yeux chaque fois qu'elle voulait faire un point à sa broderie. Assis dans un vaste fauteuil, au coin d'un feu assez triste, un personnage de trente-cinq ans semblait savourer alors ce bien-être qui est le fruit ordinaire de la digestion, jouant avec les pouces et regardant de temps à autre le travail de la jeune fille. Auprès de lui et adossé à la cheminée, se tenait un jeune homme au maintien grave et sévère.

Le premier de ces deux messieurs était M. Anastase Palamède, commis aux eaux et forêts ; le second, M. Henri de Chaville, fils d'un conseiller au présidial de Bourges.

La physionomie de M. Anastase Palamède exprimait assez la béatitude d'un homme content de lui-même. Il avait le front surmonté d'une perruque telle, qu'elle paraissait incompatible au premier coup d'œil avec son état, l'emploi de Palamède consistant à entrer dans les forêts de la Couronne. On ne pouvait guère comprendre comment les branches royales n'avaient pas mille fois dérangé l'édifice industrieux de cette coiffure, à laquelle Palamède jetait de temps à autre dans la glace de la cheminée un regard de complaisance. Fluet, compassé, ressemblant plutôt à une demoiselle qu'à un homme, M. Anastase Palamède portait habituellement une certaine poudre de jasmin à faire soulever le cœur de mademoiselle Mathilde de la Pinsonnière, mais dont la présidente raffolait et louait beaucoup le parfum. Il n'était pas vêtu précisément dans le goût de la cour, mais il affectait une telle profusion de rubans, qu'on eût pu de loin le prendre pour un écheveau de mille couleurs. Enfin, et pour que rien ne lui manquât comme ridicule, il faisait des vers que M. le baillif d'épée admirait à l'égal de ceux du *Cid*.

M. de Chaville ne ressemblait en rien, pour son bonheur, à

cette caricature de province dont madame l'élue et M. l'assesseur faisaient grand cas. Fils d'un homme de robe, mais peu avantagé du côté de la fortune, il avait pris de bonne heure en dégoût la magistrature, s'occupant d'études graves et profondes, mais ne visant à rien peut-être parce qu'il était propre à tout. D'un caractère doux, mais ferme, il s'était fait de bonne heure aimer et estimer par la ville de Bourges, où son père avait lui-même été fort longtemps considéré. A la mort de ce père, M. de Chaville avait vingt-six ans. On l'avait sollicité en vain de prendre un parti, il vivait heureux malgré son peu de fortune. La maison du baillif d'épée et celle de madame la lieutenante-générale étaient les seules qu'il fréquentât.

Un jeune homme aussi peu ambitieux avait paru de bonne heure un être inutile à la présidente de Planterose, coquette émérite qui disposait de tout dans la maison du baillif. Madame Athénaïs de Planterose était une de ces vieilles folles bien résolues à ne pas s'apercevoir du ravage des années, et nullement décidée à parler raison, lors même qu'elle ne pouvait plus la faire perdre. Échouée à Bourges après nombre d'aventures dont la chronique galante du temps s'était occupée, elle s'y établit de son plein gré tutrice de mademoiselle Mathilde. M. le marquis de la Pinsonnière était son humble valet.

— Ce cher baillif! soupira-t-elle en fermant le livre qu'elle lisait, où peut-il donc être par ce temps de bise et de pluie, mon cher Palamède? J'ai froid, rien que d'y penser!

— Et moi donc, je gèle! ma chère présidente, reprit Palamède en frissonnant. Ce sera quelque arrestation imprévue... Si comme moi du moins il avait un beau cheval! Vous n'avez pas vu le mien, monsieur de Chaville? Une bête superbe, une bête de l'État. C'est le roi qui nous monte, rien que cela! Aussi, lorsque je fais mes battues...

M. de Chaville ne répondit pas, mais il se contenta de regarder Palamède d'un air de doute.

— M. de Chaville, reprit la présidente, n'a rien à faire avec les gens de cheval et d'uniforme, mon cher Palamède. C'est un esprit grave qui cherche la quadrature du cercle, il faut le croire, ajouta madame de Planterose d'un air railleur. Ce n'est pas lui, je gage, qui, en attendant M. de la Pinsonnière, embourbé je ne sais où, consentirait à nous faire tout haut une lecture. Il a les vers en horreur !

— Permettez, madame, il y a vers et vers, reprit M. de Chaville. Ceux de Molière, par exemple...

— Ne parlons pas de Molière, mon cher monsieur de Chaville, interrompit Palamède; brisons là.

— Pourquoi ?

— Parce que votre Molière n'est qu'un vil impertinent. N'a-t-il pas osé se moquer plus d'une fois de la province, ne prétend-il pas que nous prêtons tous à rire comme son M. de Pouceaurgnac ! Ah ! ventre de biche ! il a bien fait de ne prendre qu'un Limousin; si c'était à Bourges qu'il eût mis sa scène, mordieu !...

Palamède s'était levé, les lèvres blanches de colère. Il ne tarda pas à tirer de sa poche un rouleau de papier d'honnête dimension.

— Que faites-vous là ? demanda Mathilde d'un air d'effroi.

— Ce sont des vers... répondit Palamède d'un ton doucereux; un fragment de mon poëme, mademoiselle; un simple fragment. Avec votre permission et celle de madame, je veux le lire à M. de Chaville, afin qu'après cela il nous dise si son Molière...

— Eh mon Dieu ! monsieur, je vous cède le pas sur lui, reprit M. de Chaville épouvanté et en regardant l'horloge.

— A la bonne heure ! s'écria victorieusement Palamède. D'abord, ce poëme est dédié, il faut que vous le sachiez, à madame de Planterose.

— Mon cousin, reprit vivement mademoiselle Mathilde, vous le lui avez lu l'autre semaine, il me semble. N'est-ce pas un poëme sur les *Ruines de Palmyre*?

— Précisément... les ruines... Madame la présidente, daignez me prêter votre attention. C'est le premier chant que j'ai refait.

— J'écoute, dit la présidente.

— Ramassez donc mon écheveau, mon cousin, reprit Mathilde en le laissant tomber malignement sur le parquet.

— Le voici, dit Palamède ; attention ! ce sont des vers héroïques.

Et se tournant vers la présidente :

« Débris majestueux... »

— On frappe ! s'écria Mathilde.

— On n'a pas frappé, s'écria madame de Planterose.

— Je continue donc, dit Palamède.

— C'est moi ! s'écria en dehors une voix que tous reconnurent pour celle du baillif d'épée.

— Au diable ! murmura Palamède, mon oncle ! vous arrivez bien !

— Mais ce n'est pas sans peine que je suis arrivé, dit M. Hercule de la Pinsonnière, en donnant son feutre et sa canne à la présidente. Dieu du ciel ! quels chemins ! j'ai cru que j'y coucherais !

— D'où nous venez-vous donc, monsieur le baillif? demanda Chaville.

— Oui, d'où sortez-vous pour être ainsi fait? reprit Palamède.

— Palamède, dit le baillif, je viens d'un endroit où l'on a crié, hurlé, tempêté autour de moi pendant tout le soir ; c'est fini, je n'en puis plus, je reviens sourd; je viens de la seigneurie de Crépon.

— De Crépon, une lieue au moins, et à pied! Ah! mon père, vous êtes peu raisonnable! reprit Mathilde. Mais qu'y avait-il donc à ce vieux château de Crépon?

— Une adjudication, rien que cela!

— Qu'est-ce que cela vous fait? reprit madame de Planterose. La belle affaire!

— Comment donc, madame la présidente! ne suis-je pas, comme chef de ce baillage, intéressé à savoir à qui écherra Crépon! Crépon, château fort, château à machicoulis, presque un château d'État! Laissez-moi me chauffer les pieds, mon neveu, mes bottes ruissellent de pluie. Si vous aviez vu la foule des acquéreurs, des fermiers, des huissiers même! Vous n'ignorez pas que le château de Crépon était en décret, et qu'il a longtemps appartenu à un trésorier de France, M. Gaillot. Le décret se poursuivait au Châtelet de Paris, et c'est ce qu'a su fort bien le nouvel acquéreur. Il s'en est allé trouver les procureurs qui occupaient dans cette affaire, et quand on lui a dit que la terre avait été adjugée une première fois, et que pour y revenir il fallait tiercer, vous croyez peut-être qu'il a hésité le moins du monde, ma foi non! il a donné dix mille écus.

— Dix mille écus! mais il en avait donc une fière envie, s'écria madame de Planterose. Dix mille écus! mais il n'y a qu'un parc de trente arpents, quelques eaux plates et un petit bois!

— Ce que femme veut, Dieu le veut, reprit le baillif d'un ton de mystère ; or, c'est une femme, ma chère présidente, qui vient d'acheter Crépon ; mon Dieu, oui...

— Une femme !

— Oui, une veuve... madame la comtesse des Barres.

— La comtesse des Barres ! s'écria la présidente.

— Vous la connaissez? demanda M. le baillif d'épée.

— Nullement ; mais ce doit être une vieille folle.

— Madame la présidente a raison, reprit Palamède.

— Est-elle jeune? demanda Mathilde.

A toutes ces questions, M. Hercule de la Pinsonnière répondit ce qu'il savait ; la comtesse des Barres était, disait-on, assez riche et encore jeune ; elle avait voulu que l'adjudication fût publique, malgré ses offres, afin qu'il ne fût pas dit qu'elle eût privé les gens de Bourges de surenchérir. Son homme d'affaires avait pris sa terre en son nom, et la comtesse elle-même devait venir prendre possession dans quelques jours. En un mot, la seigneurie de Crépon était bel et bien adjugée à la comtesse des Barres.

Un pareille nouvelle devint bien vite, pour le cercle des auditeurs, un sujet de commentaires ; chacun l'interpréta suivant ses secrets désirs. L'arrivée d'une châtelaine comme celle qu'on annonçait devait facilement mettre en émoi toute la ville. La présidente se promit d'en conférer dès le lendemain avec madame l'intendante, laquelle ne manquerait pas de voir la lieutenante, sa bonne amie, et de concerter leurs batteries, après avoir passé au creuset la comtesse des Barres. Madame de Planterose ne voyait pas sans dépit arriver une jeune veuve daus sa province ; Mathilde était enchantée. La maison du baillif était sévère, maussade ; celle de la comtesse ne pouvait manquer de se signaler par quelque fête. Pour M. Hercule de la Pinsonnière, il ne se tenait pas de joie, en songeant qu'une femme qui venait sans doute de Versailles, devenait d'un seul coup sa sujette et sa voisine ; il considérait cette acquisition comme une bonne fortune.

— Nous lui rendrons tous visite dans mon équipage! s'écria-t-il d'un ton épais de satisfaction, n'est-ce pas, mon cher Palamède? Une comtesse! une grande dame! Mathilde, je suis sûr qu'elle te prendra en amitié. Mais comment se porte monsieur de Chaville? dit le baillif en avisant d'un coup d'œil tardif le jeune visiteur, qui regardait alors la broderie de mademoiselle de la Pinsonnière.

— A merveille, répondit M. de Chaville; mais vous, monsieur le baillif, ah! vous devez être d'un appétit...

— Monstrueux, mon cher monsieur : ah! ca, j'espère ajouta, le baillif, que nous allons souper sur cette bonne nouvelle... Nous boirons tous, présidente, à la santé de la comtesse des Barres!

— Je lui adresserai un sonnet! dit Palamède.

— Moi, je lui broderai un coussin, ajouta Mathilde.

— Et vous, ma chère madame de Planterose, demanda le baillif, on dirait que vous ne voyez pas de bon œil une si illustre arrivée?

— J'ignore, en vérité, reprit la présidente sèchement, si madame la comtesse m'invitera. Vous, à la bonne heure, qui pouvez l'aider à bannir de ses bois le braconnage, mais moi!... Ah! monsieur de la Pinsonnière, je ne suis plus rien pour vous! ajouta-t-elle d'un air de reproche.

— Vous, Athénaïs? répondit amoureusement le baillif en lui présentant la main sur sa basque d'habit pour passer dans la salle à manger, où le souper attendait.

En ce moment même, la porte du salon s'ouvrit, et un exprès, crotté jusqu'à l'échine, entra brusquement avec ses bottes à chaudron et son fouet.

— Allons, dit le baillif, je ne pourrai pas encore souper! Que veut ce rustre?

— M. le baillif d'épée? demanda l'exprès, en présentant une missive à M. Hercule de la Pinsonnière.

— C'est moi : de quelle part me viens-tu?

—Je suis envoyé, monsieur, par l'intendant de la comtesse des Barres.

— L'intendant de madame des Barres, de la comtesse... donne vite!

Le baillif d'épée ouvrit la lettre et donna, tout le temps de sa lecture, les signes de la plus vive satisfaction. Un rayon d'orgueil et de bonheur éclairait alors son visage; Mathilde s'approcha de lui, mais elle n'eut pas même le temps de l'interroger.

— *Vivat !* s'écria-t-il, *vivat !* A la bonne heure! quand je disais que c'était une grande dame !

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? demanda la présidente.

— Il y a, ma chère amie, que dans trois jours elle arrive, elle nous retient, elle nous invite! Ah! c'est bien à elle d'avoir commencé par moi! La lieutenante en crèvera de dépit, n'est-ce pas, monsieur de Chaville? Mais, j'y pense... si j'écrivais un mot à cet intendant pour le remercier? Ma foi, j'ai trop faim; que l'exprès de la comtesse soupe à la cuisine, c'est cela, et demain, demain, mes amis, je vous donne tous rendez-vous ici sur les deux heures... Nous inventerons quelque beau cérémonial pour recevoir la comtesse! Est-ce approuvé? Fort bien! Maintenant, allons boire un coup de vin d'Arbois à la santé de notre nouvelle comtesse!

XVI

L'INTENDANT

Le lendemain, au coup de deux heures après-midi, M. le baillif d'épée se promenait en pet-en-l'air sous l'ample tonnelle de son jardin, quand son neveu arriva.

A l'air profondément méditatif de son oncle, à sa perruque brune, courant sur ses épaules en flots inégaux, à ses bas de soie à peine tirés, et surtout au froncement de ses sourcils, Palamède pensa que le baillif avait une idée.

— Eh bien ! lui demanda-t-il en s'asseyant à côté de lui sur son banc, eh bien ! mon cher oncle, avez-vous trouvé ?...

Le baillif d'épée, pour toute réponse, regarda Palamède d'un air épanoui, rayonnant...

— J'attends, reprit Palamède.

— Palamède, dit le baillif, je ne puis parler que devant la présidente et Mathilde. M. de Chaville lui-même n'est pas de trop, bien qu'en fait d'inventions....

— Il soit souvent à court, c'est vrai, reprit Palamède. Dame! tout le monde n'a pas obtenu comme moi le prix de grec au collége de Bourges ! Et dire que je ne suis qu'un simple commis aux eaux et forêts ! Mais patience, quand je serai marié avec ma cousine...

La présidente et Mathilde arrivaient sur la fin de cette phrase. Palamède se leva et voulut baiser la main de la jeune fille, celle-ci ne se prêta au désir de son cousin qu'avec répugnance.

— Nous attendons ici que monsieur mon oncle prenne la parole, et nous explique son idée, reprit Palamède.

— Volontiers, répondit d'un air capable M. le baillif d'épée.

— Nous sommes tout oreilles, ajouta la présidente.

— Donc, commença le baillif, il s'agit pour nous de bien recevoir madame la comtesse des Barres. C'est une grande dame, une comtesse.

— Nous savons cela, interrompit Palamède.

Le baillif reprit en jetant un coup d'œil courroucé à son neveu :

— J'ai toujours pensé que dans une pareille occasion les bouquets, les coups de fusil... Il y aura M. l'intendant et moi ; puis six jeunes filles vêtues de blanc. Une seule, Mathilde, offrira des fleurs à la comtesse.

— C'est là tout? reprit Palamède.

— Tout ! répondit le baillif avec emphase.

— Et vous êtes seul à avoir trouvé cela, monsieur de la Pinsonnière?

— Absolument seul, dit le baillif.

— Eh bien ! mon oncle, permettez-moi de vous dire qu'on pouvait trouver mieux que cela.

— Qu'est-ce à dire, monsieur Palamède, et qu'entendez-vous par votre *mieux que cela?*

— J'entends, mon oncle, que la lecture d'un compliment en grands vers... Ceux-ci, par exemple, que j'ai passé la nuit même à composer pendant que vous dormiez sur les deux *oreilles*..; car, pendant que vous sommeillez, mon oncle, moi je cultive les Muses, neuf belles femmes, qui, sauf votre respect, valent bien vos six demoiselles vêtues de blanc...

— Allez-vous-en au diable avec vos neuf Muses ! avez-vous jamais harangué quelqu'un, mon neveu, un grand personnage,

par exemple? Sachez que c'est à moi qu'était échu l'honneur de complimenter l'archevêque de Bourges; malheureusement ses chevaux étaient fougueux, et au moment où je me penchais à la portière du carrosse...

— Le carrosse de Monseigneur se pencha vers vous, reprit en riant la présidente. On vous rentra ici autant crotté qu'un poëte.

— Il faut espérer, mon oncle, que le cocher de la comtesse sera plus habile et son attelage moins vif. Voici le début des vers que j'adresse à la comtesse des Barres...

— Monsieur de Chaville, s'écria la présidente, eh! venez donc, accourez, vous nous voyez tous sur les charbons... nous ne trouvons rien...

— Comment rien? reprit le baillif, mes six jeunes filles!

— Mes vers, répliqua Palamède.

— Madame, dit M. de Chaville en s'avançant, j'ai pour habitude, en ces sortes de choses, de prendre toujours les idées des autres... En feuilletant ce matin la bibliothèque de mon père, j'y ai trouvé un divertissement où les vers de M. Palamède et les jeunes filles de M. le baillif d'épée pourraient entrer, je crois, convenablement. Voici la brochure... et les dessins...

— Le joli costume! s'écria la présidente, moi qui ai toujours rêvé de me mettre en bergère!

— Et moi en berger! reprit Palamède.

— Y pensez-vous, mesdames? puis-je donc quitter mon uniforme? interrompit le baillif, et que dirait-on si moi, Chrysostôme-Hercule de la Pinsonnière...

— C'est vrai, dit la présidente.

— D'ailleurs, reprit le baillif d'épée, c'est moi qui m'institue le maître des cérémonies. Palamède, et vous monsieur de Chaville, nous allons passer dans mon cabinet. Je crois assez utile

que nous choisissions au plus tôt les jeunes filles qui doivent fêter l'arrivée de la comtesse !

— Il tient à son idée, reprit à part Palamède, oh ! mais nous verrons. Il faudra bien que je dise mes vers !

— Ce pauvre Palamède ! il a l'air furieux, dit à voix basse Mathilde à M. de Chaville en lui rendant sa brochure. Et vous, monsieur, êtes-vous aussi courroucé contre mon père ? M. le baillif est tenace dans ses idées !

— Il en est une surtout qui me désespère, mademoiselle, répondit Chaville sur le même ton, et en regardant Mathilde avec un tendre intérêt, monsieur votre père parle de vous marier...

— Me marier, et à qui ?

— Eh ! mais, vous le demandez ?

— Assurément ; c'est le moins que je connaisse mon futur, répondit-elle avec enjouement.

— Eh ! bien, mademoiselle, il veut que vous épousiez M. Palamède !

— Mon cousin ! Allons donc ! il est déjà marié avec les neuf Muses !

Cette saillie dérida le front de Chaville, qui de sa vie peut-être n'en avait tant dit à mademoiselle de la Pinsonnière. Timide à l'excès quand il s'agissait de lui, il sentait pourtant de bonne heure qu'il deviendrait bien vite un autre homme du jour où il pourrait attirer seulement l'attention de cette belle jeune fille. Mathilde méritait sans restriction cette épithète. Des yeux noirs, brillants, fendus en amande, et dans lesquels perçait une vivacité charmante, des mains effilées comme celles d'une duchesse, et par-dessus tout une fierté de port et de manières qui eût fait d'elle une des plus élégantes beautés de la cour, donnaient beaucoup à penser à Chaville, ennemi déclaré des grâces de la province. Il lui semblait injuste, inouï, qu'une si aimable personne

tombât aux mains d'un homme qui lui rappelait souvent le pathos de Mascarille. Sans connaître la comtesse des Barres, dont il était tant question, Chaville était certain à l'avance que son cœur ne lui dirait rien pour elle, toute sa pensée se trouvant concentrée dans la fille du baillif. Par malheur, il n'avait pas de fortune, et aux yeux de M. de la Pinsonnière, c'était là son plus grand tort.

Prêt à accompagner le baillif dans son cabinet, il remercia Mathilde par un regard que la jeune fille comprit.

A peine venait-il de s'asseoir en cette pièce, avec Palamède, pour cette grande conférence, que dame Jacquinette, tout effarée, entra dans l'appartement.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda le baillif; serait-ce un exempt qui viendrait me quérir d'ici?

— C'est... ah! c'est, monsieur... reprit Jacquinette avec mystère.

— Eh bien! parlez donc!

— C'est une visite, monsieur le baillif d'épée... l'intendant de madame la comtesse des Barres; il demande à vous parler.

— Mon Dieu, oui... c'est vrai, j'oubliais, dit le baillif; mais j'ai tant de choses! Vous permettez, messieurs... Veuillez retourner auprès de ces dames: dans quelques instants je suis à vous. Eh bien! madame Jacquinette, faites donc entrer l'intendant de la comtesse... Qu'il n'attende pas, mordieu! ce n'est pas lui qui doit faire ici antichambre!

Dame Jacquinette introduisit tout aussitôt l'intendant.

C'était un homme encore vert, d'une cinquantaine d'années, contrastant fort, au premier coup d'œil, par son excessive maigreur, avec le baillif d'épée qui jouissait de l'embonpoint d'un chanoine. Si M. Hercule de la Pinsonnière avait les joues pendantes et vermillonnées, en revanche celles de l'intendant de ma-

dame la comtesse étaient jaunes et tirées, comme s'il eût relevé de maladie. Deux petits yeux gris comme ceux d'un chat se mouvaient sous ses prunelles; son sourire était rempli de malice et de finesse. Il portait la perruque, l'habit noir et les manchettes; mais le baillif observa qu'il avait au doigt un diamant de la plus belle eau.

— Peste! se dit-il, voilà un gaillard de bonne maison!

L'intendant de la comtesse déclina tout d'abord son nom et sa qualité. Il s'appelait Bonju, et appartenait, à ce qu'il disait, depuis plus de seize ans à madame des Barres.

— Vous m'avez fait demander, dit-il au baillif, et j'arrive incontinent. Tout autre que moi se serait peut-être moins pressé, monsieur, d'obtempérer à vos ordres. Une visite à un baillif d'épée... Voilà qui est presque alarmant pour un début.

— Aussi, n'est-ce pas pour m'entetrenir avec vous d'affaires d'État que je vous ai fait mander; je vous remercie d'avoir été ponctuel, monsieur Bonju.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur le baillif? parlez, je vous appartiens.

— L'essentiel, monsieur Bonju, c'est que vous apparteniez à la comtesse... J'ai le plus grand désir de ne rien faire qui puisse la blesser, et comme nous lui ménageons une réception... bref, je tiens à savoir quelle femme est la comtesse des Barres... Ne me célez rien, est-elle jeune?

— Très-jeune, monsieur le baillif; au premier abord, on lui donnerait plus que son âge; mais quand elle est habillée...

— Elle aime la toilette?

— C'est-à-dire qu'elle en est passionnée.

— On la dit aimable?

— Aimable à ravir; elle danse, elle fait des armes et elle monte à cheval.

— En vérité! mais c'est donc une amazone?

— Vous l'avez dit, elle chasse.

— Elle chasse! est-ce possible? alors, bravo! elle n'aura pas peur de nos coups de fusil.

— Vous comptez lui en tirer?

— Devant sa grille, parbleu, sans compter, le soir, le feu d'artifice. Ah! quelle femme! quelle femme!

— Il est vrai de dire que c'est une femme comme on en voit peu.

— Comme on n'en voit pas, monsieur Bonju. Et dites, elle est de Paris?

— Ah bien oui! elle est du Cap.

— Du Cap? c'est une créole?

— Une créole, avec des yeux noirs et le teint un peu bruni.

— J'ai toujours rêvé ces femmes-là. Elle est veuve?

— Son mari, le comte des Barres, est mort en duel à Batavia.

— A Batavia! voyez! Mais, mon cher monsieur Bonju, avec les goûts virils de madame votre maîtresse, je crains qu'elle se montre assez peu sensible à la surprise pastorale que je lui ménage.

— Quelle surprise, monsieur le baillif?

— Celle de six jeunes filles qui doivent lui offrir des fleurs. Tudieu! cette femme-là eût peut-être mieux aimé la musique d'un régiment.

— Des fleurs! des jeunes filles! Rassurez-vous, madame la comtesse aime beaucoup cela... Les jeunes filles, surtout; elle était toujours flanquée, aux îles, d'une demi-douzaine de mulâtresses.

— Les nôtres sont blanches, très-blanches, dit le baillif, on vous les présentera, vous les choisirez. Par exemple, monsieur l'intendant, je vous demanderai une faveur...

— Laquelle?

— C'est que ma fille... mon unique fille... Mathilde, soit du nombre... C'est elle qui devra haranguer votre maîtrese.

— Pour peu qu'elle ressemble à ce portrait-là, baillif, reprit Bonju en indiquant à M. de la Pinsonnière une toile ovale suspendue à l'un des panneaux du cabinet, ce doit être une ravissante demoiselle..... Quelle est cette personne? ajouta Bonju; vous est-elle parente, est-ce madame votre sœur?

— Ma femme, monsieur Bonju, ma femme, répondit le baillif en coupant court aux questions de l'intendant; mais j'entends du bruit, ce sont sans doute ces demoiselles de Bourges... vous allez juger par vos propres yeux...

Et le baillif d'épée ouvrit la porte de son cabinet à l'essaim joyeux de six pensionnaires de l'âge de Mathilde, enchantées de se voir, grâce à lui, en pleines vacances pour toute la journée.

L'intendant passait la revue de cet escadron féminin, quand on gratta à la porte en tapisserie que M. de la Pinsonnière avait refermée.

— C'est moi! dit par la serrure une voix que le baillif reconnut pour celle de Palamède. Ouvrez, mon oncle, ouvrez vite! Vous savez que c'est dans vos conventions, je dois juger avec vous!

A la vue de Palamède, toutes les jeunes filles pensèrent éclater de rire.

Le commis des eaux et forêts ressemblait par son long nez et ses jambes en forme de flûtes à l'un de ces joujous d'Allemagne dont, à Noël et aux étrennes, les parents garnissent leurs poches. Il tira de sa basque un lorgnon impertinent, et visita chacune des jeunes filles avec un rire sardonique.

— Je gage, reprit-il, qu'il n'y en a pas une parmi elles qui puisse réciter mes vers!

— Monsieur est poëte? demanda Bonju au baillif.

— Mon neveu, M. Anastase Palamède, que j'ai l'honneur de vous présenter, monsieur l'intendant. Saluez donc, dit tout bas le baillif à Palamède, monsieur est l'intendant de la comtesse des Barres.

— Monsieur l'intendant, reprit Palamède, madame votre maîtresse aime-t-elle la poésie?

— A la rage, monsieur, à la rage! Elle fait des vers et elle les met en musique.

— Admirable! unique! reprit le baillif; cette femme-là est universelle! Allons, monsieur Bonju, faites votre choix, voyons.

— Ces demoiselles, répondit Bonju, plairont toutes, j'en suis sûr, à madame la comtesse. Mais je ne vois pas mademoiselle votre fille; où donc est-elle?

La porte du cabinet s'ouvrit bientôt, et Mathilde parut accompagnée de Chaville. Les yeux de Henri semblaient lui dire alors qu'elle était plus belle que les jeunes filles rassemblées par le baillif, et les yeux du jeune homme avaient raison. Le programme de M. de la Pinsonnière prévalut; l'intendant, en homme adroit, n'eut garde d'en contredire le moindre détail. Madame la présidente survint, qui trouva à Bonju un air de bonne maison, parce qu'il ne lui parlait qu'à la troisième personne. Le baillif se répandit en éloges sur la nouvelle châtelaine, il fit apporter du vin de sa cave et du meilleur. Bonju remonta à cheval un peu étourdi. Quand il revit l'avenue d'ormes taillés qui conduisait à Crépon, il fit claquer son fouet et appela le premier valet de chambre de la comtesse pour lui ôter ses grandes bottes. Le monde de la comtesse était déjà au château; elle-même devait en être à sa première couchée. Bonju traversa une galerie ornée de portraits, et gagna sa chambre, placée à l'une des ailes du manoir seigneurial de Crépon.

Arrivé en cet endroit, l'intendant trouva un feu allumé, car

l'automne commençait. Il ôta lui-même sa perruque et se regarda dans la glace de la cheminée avec une satisfaction orgueilleuse.

— Tout de même, murmura-t-il en coiffant son chef d'une calotte de velours noir, j'ai manœuvré prudemment avec ce baillif; c'est une bonne pâte d'homme. Nous l'avons pour nous, c'est une trouvaille, ma foi.

Un éclat de rire aigu et strident partit alors des profondeurs d'un massif sur lequel donnait la fenêtre de la chambre de Bonju. Cette fenêtre était restée entr'ouverte. A travers ses carreaux dégarnis de tentures on pouvait apercevoir le profil maigre et chétif de l'intendant.

— Que veut dire ceci? se demanda Bonju; y aurait-il des revenants dans le parc?

Et il se présenta à la fenêtre...

Bonju ne vit rien, il était alors nuit close...

— Bonsoir, monsieur Grippefer, reprit alors une voix.

Bonju tressaillit. Muni de sa lanterne, il descendit rapidement après avoir détaché sa colichemarde, mais il ne trouva rien dans les massifs envahis par les ténèbres.

XVII

L'ARRIVÉE

Ce jour-là, tout était prêt pour recevoir dignement la nouvelle hôtesse du noble château de Crépon; tout, depuis l'avenue festonnée de vertes guirlandes, les fossés bordés de vassaux, et la

grande pelouse émaillée de vingt costumes, jusqu'au perron du manoir où se tenaient les notables.

M. Hercule de la Pinsonnière avait fait atteler le matin à Bourges sa jument blanche; il avait ordonné à son cocher d'épousseter sa voiture, équipage sacramentel qu'il avait acheté du baillif son prédécesseur, et qui ne ressemblait pas mal à une carriole octogénaire. Dans l'intérieur roussi devaient tenir à la fois M. de la Pinsonnière, Palamède, Mathilde et la présidente; mais, grâce aux énormes bouffantes de cette dernière, à sa queue prolixe et à l'échafaudage de sa coiffure, le commis des eaux et forêts s'était vu forcé de céder sa place à madame de Planterose. Palamède montait un petit cheval berrichon sur lequel il se tenait de son mieux, quand, à un ruisseau qui coupait la route, il s'éleva entre cette bête et lui une différence d'opinions assez notable pour que le malheureux se trouvât séparé de sa monture. Il se releva couvert de boue et dans un état si piteux que Mathilde ne put s'empêcher de rire.

— Faites-vous ainsi, mon cousin, chaque fois qu'il vous prend envie de faire aux portières des dames le rôle d'écuyer cavalcadour? Que dira, bon Dieu! madame la comtesse des Barres? En vérité, vous avez là une bête bien mal apprise!

— Si c'était Pégase que j'eusse monté, ma cousine, répondit Palamède d'un ton dédaigneux, il ne se fût point conduit de telle sorte avec moi. Ces chevaux du Berry sont d'une impolitesse!..

— Vous avez raison, et, à votre place, je donnerais celui-ci à monter à Jean, notre cocher, pendant que vous vous sécheriez sur le siége.

—C'est cela! pour qu'il nous verse! reprit aigrement le baillif; ce garçon n'entend rien aux chevaux, il est si distrait! Montez plutôt cette côte à pied, Palamède, nous ne sommes plus qu'à une faible distance de Crépon, le soleil vous séchera.

— Pourvu que nous n'arrivions pas après la comtesse, murmura la présidente, votre jument blanche va si mal, monsieur de la Pinsonnière !

— Elle a fait son temps, présidente, répondit le baillif un peu piqué, elle a fait son temps et elle n'est pas la seule ! Mais vous ne me parlez pas de ma toilette; qu'en dites-vous? n'est-ce pas que j'ai bon air ?

La présidente haussa les épaules.

— N'avez-vous point de honte, lui dit-elle, de vous croire encore à la mode? Cette comtesse rira bien de vous, elle qui revient sans doute de Versailles ! Croyez-moi, baillif, vous feriez bien mieux de ne pas mettre ainsi vos pieds sur ma queue et de ne pas saupoudrer ma robe de votre vilain tabac ! Pouah ! vous prisez comme un suisse de paroisse.

— Je prise beaucoup, c'est vrai, mais le tabac éclaircit les idées, et je voudrais que mes préparatifs allassent au mieux. Voici, par exemple, un gros nuage noir qui pourra bien couvrir ce soir notre feu d'artifice. C'est Palamède et moi qui devons diriger les boîtes; ce sera du dernier beau !

— Encore des folies ! et pour une femme qui n'en vaut peut-être pas la peine.

— Ma chère présidente, le feu est mon élément ! Palamède dira ses vers ; ou plutôt, ce qui est de sa part une idée ingénieuse, il a chargé Mathilde de les dire à la comtesse.

La présidente interrogea des yeux le rouleau de papier que tenait Mathilde, il était lié d'une faveur rose.

— Ma chère enfant, lui demanda-t-elle, êtes-vous contente des vers de votre cousin? Cela doit être, car c'est un garçon d'esprit !

Mathilde ne répondait pas, elle venait de se pencher à la portière et regardait un cavalier qui semblait, ma foi, avoir à cheval une mine forte élégante. Il prenait le même chemin que leur voi-

ture, et se retournait seulement de temps à autre d'un air empressé vers l'attelage du baillif. Comme il le devançait depuis longtemps, il s'arrêta tout court à l'allée d'ormes formant l'avenue du château de Crépon ; près de cette avenue étaient les communs. Il mit pied à terre en cet endroit pour reboucler la sangle de son cheval. Mathilde reconnut Henri.

La grâce de M. de Chaville était si naturelle qu'en le comparant à Palamède tirant avec effort par la bride la monture qui l'avait désarçonné, la jeune fille éprouva un léger battement de cœur ; elle indiqua du doigt à la présidente ce cavalier, dont madame de Planterose ne put s'empêcher elle-même de vanter la bonne tournure, bien qu'il fût loin d'avoir une place dans sa faveur, car elle appuyait de tout son pouvoir les prétentions de Palamède. Au tournant de l'allée, M. de Chaville s'approcha de la voiture et salua ces dames avec sa politesse accoutumée. Un nuage de tristesse était alors empreint sur ses traits, et l'on n'eût guère dit qu'il allait à une fête. Après avoir échangé quelques paroles avec Mathilde, il lui offrit la main, car on dételait en cet endroit. Palamède donna de bon cœur son cheval au cocher du baillif d'épée et rejoignit la compagnie dans la grande cour.

C'était un spectacle fort animé que celui de ces paysans berrichons avec leurs chapeaux ornés de fleurs, leurs bâtons noueux et leurs femmes endimanchées. On avait dressé dans la grande cour une vaste tente sous laquelle se pressait cette population active et bariolée du milieu de laquelle ressortaient, comme autant de jeunes gazelles, les jeunes filles habillées de blanc, que Bonju était en train d'échelonner. Le baillif d'épée n'en voulait que six, Bonju en avait mis douze. Le digne intendant salua M. Hercule de la Pinsonnière, et s'approchant de Mathilde, qui devait marcher en tête de ce cortége charmant de belles demoiselles, il lui demanda si elle n'avait point peur,

Mathilde rougit, elle était alors l'objet de tous les regards. Le choix de ses fleurs, de ses rubans, tout, jusqu'à l'ajustement de sa coiffure, en faisaient une délicieuse miniature, un pastel que Latour eût peint un siècle plus tard. Comme ses compagnes, elle portait une robe de satin blanc et un bouquet; on eût dit d'une rosière. Palamède, qui venait de se rajuster de son mieux à la cuisine, n'osait guère s'en approcher, cependant il lui glissa à la hâte les mots suivants aux premiers coups de fusil qu'il entendit :

— Mademoiselle, songez à bien prononcer mes vers.

Ces coups de fusil, tirés sur un signe de M. de la Pinsonnière, annonçaient en effet l'arrivée de la comtesse...

Elle ne tarda pas, en effet, à apparaître, traînée dans un assez beau carrosse en ébène, aux panneaux duquel les curieux remarquèrent son chiffre et ses armes avec la cordelière de rigueur pour marquer la veuve. Trois grands laquais effrontés se trouvaient perchés derrière la voiture ; mais un plus petit n'eut garde de se faire attendre quand elle descendit au bas du perron, afin de porter la queue à madame.

C'était une veuve encore jeune et de grand air que la comtesse des Barres. Elle avait les joues enluminées, l'œil brillant, l'aspect robuste. Quand elle ôta ses coiffes, chacun la put voir avec ses dentelles, ses mouches, ses rubans et des pierreries qui luisaient comme un soleil. Elle était venue seule dans son carrosse, malgré les mauvais chemins, et ne paraissait cependant pas fatiguée le moins du monde. Elle tenait à la main son masque et son éventail, elle portait aussi un drageoir. La détonation des fusils ne la fit pas sourciller, elle semblait aimer, au contraire, l'odeur de la poudre. Arrivée au bas du perron, elle y trouva le baillif d'épée qui la harangua, et son intendant Bonju, lequel lui remit les clefs.

A vrai dire, notre comtesse donna peu d'attention aux paroles de M. Hercule de la Pinsonnière, mais elle s'approcha en revanche avec empressement du groupe féminin qui l'entourait en lui présentant les fleurs.

— Les jolies personnes ! dit-elle, au milieu de cette pluie de bouquets; je ne sais trop, baillif, si vos fleurs de rhétorique valent celles-ci ; mais elles me sont bien chères, croyez-le. Oui, poursuivit-elle, le sang est fort beau dans le Berry, je le vois.

— Madame la comtesse, reprit le baillif, est peut-être bien fatiguée. Cependant ma fille...

— Votre fille, baillif ! mais où donc est-elle ? interrompit la comtesse avec vivacité ; serait-ce par hasard cette délicieuse personne ? .. Jamais, dans mes voyages, je n'ai vu de teint plus frais, ce sont des fraises pétries dans du fromage à la crème...

Cette comparaison sentant quelque peu l'hôtel de Rambouillet rendit le courage à Palamède, qui se dit en lui-même : — Bravo ! voilà une femme qui aime la poésie ! — Et se penchant vers Mathilde :

— Mes vers, lui dit-il, mes vers, voici le moment !

Mathilde toute tremblante déploya le rouleau de Palamède, et lut à la comtesse un compliment en vers dont nous ferons grâce au lecteur. Qu'il lui suffise de savoir que Palamède comparait madame des Barres à la lune, et les jeunes filles qui l'entouraient alors aux étoiles.

— Mais qui fera donc le soleil ? demanda la comtesse, le poëte sans doute ! Par ma foi, je veux le voir !

Palamède parut, encore froissé des inclémences de sa chute, et « ayant imprimé ses talons en boue, » comme Mascarille. La comtesse le regarda avec un sourire malicieux et lui frappa la joue légèrement de son éventail.

— Monsieur, lui dit-elle, vous faites de fort beaux vers ! Ce

serait un meurtre que tant de talents demeurassent enfouis dans la province ! Nous en parlerons, Bonju, continua-t-elle en s'adressant à son intendant, tirez en attendant de ma valise les œuvres d'un certain Molière, vous les donnerez à monsieur, afin qu'il les étudie.

Palamède se rengorgea, il était loin de soupçonner l'ironie de ce cadeau.

— Mais, reprit la comtesse, en revenant au baillif, savez-vous, monsieur de la Pinsonnière, que vous avez là une charmante fille.

— Vous êtes bien bonne, madame la comtesse...

— Du tout ; je lui trouve un de ces airs !... le roi, je vous jure, et la cour n'ont rien de mieux. Me permettez-vous de l'embrasser ?

— Comment donc ! mais ce m'est beaucoup d'honneur !

La comtesse baisa le front de Mathilde, puis demanda au baillif quelle était la dame qu'elle apercevait?

— Madame la présidente de Planterose, répondit M. de la Pinsonnière, en la présentant à la comtesse.

— Madame de Planterose ! fit la comtesse avec étonnement, oh ! c'est là un nom qui a fait du bruit... Ce nom-là me rappelle une histoire assez piquante.

— Qu'est-ce à dire, madame la comtesse ? s'écria la présidente avec effroi.

— Oh ! rien, c'est un souvenir... une histoire dont je connais le héros.

— Une histoire sur madame de Planterose ! demanda à voix basse Mathilde à la comtesse, en s'approchant d'elle d'un air de curiosité malicieuse ; oh ! racontez-la, madame la comtesse, je vous prie...

— Vous y tenez beaucoup ! Serait-elle votre ennemie? reprit la comtesse en interrogeant Mathilde du regard.

— Oui, répondit-elle, en échangeant un regard avec Chaville. Et plus tard, ajouta-t-elle, madame la comtesse, vous saurez pourquoi...

— C'est bien. Vous saurez donc, mesdames, qu'à Besançon... oui, c'était à Besançon...

— Madame la comtesse... interrompit la présidente d'un air inquiet.

— Oh! je vous comprends, vous craignez peut-être que je raconte mal l'histoire. La sauriez-vous?

— Moi, pas le moins du monde, répondit la présidente se cachant sous l'éventail.

— Eh bien! je continue... si toutefois ces dames le permettent.

— Comment donc! mais nous vous supplions, madame la comtesse, reprit le baillif d'un air galant; tout le monde vous écoute... Pour ma part j'adore les histoires!

— Eh bien donc, à Besançon, — il y a dix ans de cela, — commença la comtesse en jouant l'insouciance, un charmant cavalier, célèbre à Paris par une infinité de bonnes fortunes, reçut d'une dame de la ville un billet, oh! mais un billet prodigieux! Il y était dit que sur son nom seul, sa réputation, son train, on désirait le voir et l'entretenir en secret. La dame assignait enfin un rendez-vous dans les formes.

— Bravo! voilà qui commence bien, dit le baillif.

— Le rendez-vous devait avoir lieu chez elle. La dame avait sans doute quelques précautions à garder, car elle exigeait que le chevalier ne la vît que dans les ténèbres. Or, une bonne fortune à tâtons gênait, il faut le croire, ce gentilhomme peu habitué aux mœurs de province, quand un second billet lui fut remis par son valet. Celui-ci, il faut le dire, n'avait rien de galant et de parfumé : il sentait les archers et le Châtelet d'une lieue. Mal-

heureux dans un duel où il avait laissé son ennemi sur la place, le gentilhomme fuyait les rigueurs des édits du roi, quand ce billet le prévint que cette nuit-là même on allait l'arrêter et qu'il fallait qu'il partît. Comme il était homme d'ordre, il fit venir son valet, un certain Grippefer... pendu depuis, et lui recommanda d'aller trouver ladite dame. Le faquin n'y manqua pas, et il remplit si bien le rôle de son maître...

— Arrêtez, madame la comtesse, c'est une imposture, et si madame de Choisy qui vous l'a dite...

— Ah ! ne nommons pas les masques, madame la présidente, reprit la comtesse en souriant, je n'ai compromis personne...

— Qu'avez-vous donc, présidente ? mais vous voilà bien troublée ! balbutia le baillif.

— Moi... je n'ai rien... je n'ai rien, baillif... je n'ai rien, madame la comtesse... Ce que je dis n'est que pour réhabiliter l'honneur d'une femme...

— Que vous ne devez pas connaître, j'en suis sûre... dit la comtesse avec une feinte bonhomie. Mais je comprends à merveille un pareil élan... Comment donc! l'esprit de corps !

— Mais la fin de l'histoire, madame la comtesse, la fin? demanda le baillif les mains jointes.

— Pardonnez-moi, baillif, mais madame la présidente m'a fait comprendre que j'allais trop loin. D'ailleurs, comme je vous l'ai dit, si ce Grippefer fut heureux, il fut aussi pendu ; c'était de toute justice. Mais j'oublie vraiment que la promenade nous réclame, ajouta la comtesse en prenant le bras du baillif ; c'est à moi, mesdames, de vous consulter sur les changements importants que je compte faire à ma nouvelle résidence. Si vous le permettez, je vous y retiens à souper, nous aurons de la musique. D'abord j'aime le plaisir, les collations, les fêtes. Madame la présidente me fera bien l'honneur d'aller un jour en chasse avec

moi? Et vous-même, baillif, oh! j'espère bien que vous me tuerez mes faisans? Il me faut votre concours pour que la seigneurie de Crépon devienne un petit Versailles. A dater de ce jour, tout doit prendre ici l'aspect du bonheur : ce qu'on me demandera, je l'accorderai. Voyons, cher baillif, je tiens ici mon lit de justice!

En parlant ainsi, la comtesse s'était avancée sur le perron et se disposait à visiter son orangerie.

— Madame la comtesse, s'écria le baillif d'un ton inspiré, oui, vous l'avez dit, ce gothique manoir va renaître de ses ruines! Vous voyez d'ici vos vassaux, leurs jeux, leur enthousiasme! Et comment en serait-il autrement quand vous promettez de les rendre heureux; quand moi-même, profitant d'un si beau jour...

— Qu'avez-vous donc, baillif, demanda la comtesse en voyant M. de la Pinsonnière prendre Mathilde par la main et la présenter d'un air solennel...

— Madame la comtesse, j'ai une grâce à vous demander, reprit le baillif d'un ton ému.

— Laquelle?

— Que d'ici à huit jours, vous daigniez vous-même signer au contrat de cette chère enfant...

— Que dites-vous?

— Que dans huit jours, mademoiselle Mathilde de la Pinsonnière épouse M. Anastase Palamède...

— Mon Dieu! murmura la jeune fille en se rapprochant avec crainte de la comtesse.

— Rassurez-vous, chère petite; qu'avez-vous donc, vous tremblez?

— Madame la comtesse, murmura Mathilde d'une voix émue, oh! protégez-moi! Aujourd'hui, avant de partir, il faut absolument que je vous parle.

— Mon cher baillif, répondit la comtesse en échangeant un coup d'œil à la dérobée avec Mathilde, vous avez dit vrai, on n'a qu'à demander ici pour obtenir. Nous reparlerons de ce contrat !

XVIII

SEIZE ANS D'ABSENCE

Profitant de la promenade et laissant ses hôtes admirer les magnificences de Crépon en pleine liberté, la comtesse des Barres n'avait pas tardé à rentrer dans le château par une allée dérobée ; personne ne l'accompagnait.

Il semblait vraiment qu'elle eût hâte de respirer plus à l'aise. Une fois délivrée des galanteries obséquieuses de M. de la Pinsonnière et de l'admiration provinciale de ces bonnes gens, elle gagna d'un pas rapide sa grande galerie, où elle trouva Bonju.

L'intendant semblait faire alors le guet devant une petite porte dissimulée assez adroitement par les dessins d'une vieille tapisserie.

— Eh bien ! Bonju, sont-ils là? demanda la comtesse d'un air impatient ; que font-ils ?

— Ils passent, ma foi, gaiement l'heure, répondit Bonju. Vin de Sillery, vin de muscat, pièces de rôti et de venaison, voilà ce qui leur sert à prendre le temps en patience. Si vous n'y prenez garde, ils auront bientôt dévasté la cave de notre manoir, les enragés ! Voulez-vous que je vous annonce ?

— Inutile, Bonju, reprit la comtesse en le congédiant d'un

geste ; veille seulement à ce que nul ne puisse en ce moment nous interrompre.

La comtesse des Barres entra dans le boudoir, il était transformé alors en salle à manger. D'Harcour, Villeroy et Louvigny y dînaient. L'appétit de ces gentilshommes s'exerçait sur un magnifique pâté de lièvre qu'ils ravageaient tous avec ardeur. Il n'en restait guère qu'une muraille démantelée.

— A merveille, messieurs, dit la comtesse, j'aime à voir comme vous vous en acquittez sans moi !

— Choisy ! Comment, c'est toi ! s'écrièrent les trois convives étonnés.

— Moi-même, l'abbé de Choisy, ou plutôt la comtesse des Barres.

— Nous te croyions mort, reprit Louvigny.

— Nous pensions nous rendre à une invitation des plus galantes, dit Villeroy d'un air de désappointement.

— Voici ta lettre, dit d'Harcour.

— Qui diable eut pû songer, continua Louvigny, que c'était toi, mauvais plaisant...

— Eh bien ! messieurs, reprit l'abbé, m'en voudriez-vous ! Il est vrai, c'est moi qui, pour vous conquérir, ai pris le parti de la ruse. Un ami de seize ans ! Dame ! cela est vieux, suranné, et l'on ne se déplace guère pour ces gens-là ! Tandis que pour une châtelaine de province, une belle comtesse, une inconnue !...

— Ma foi, mon cher abbé, attrape-nous toujours de cette façon ! Un carrosse des mieux garnis qui nous est venu prendre à l'hôtel de Villeroy, un intendant comme on en voit peu, qui nous a payé nos frais de route, et nous a galamment emprisonnés dans ce boudoir, en nous disant que la comtesse ne tarderait pas à nous venir retrouver... Enfin des vins exquis et du gibier tel que le roi n'en mange pas à Marly... Ah ça ! tu es donc ma-

gicien ou alchimiste! Fais-tu de l'or, par hasard? demanda d'Harcour.

— J'ai tout bonnement hérité de mon grand-oncle, répondit l'abbé ; tu sais bien, d'Harcour, celui qui me grondait tant!

— M. de Balleroy?

— Lui-même. J'ai appris sa mort en Italie. Ma foi! le brave homme ne pouvait mourir plus à propos.

— Pourquoi?

— Oh! je vous conterai cela tout à l'heure ; mais d'abord, mes amis, permettez à la comtesse des Barres d'ôter cette lourde coiffe, et de se mettre à son aise. Il y a de plus une bonne raison pour que je n'ouvre pas encore la bouche, je n'ai pas déjeuné, parole d'honneur!...

— En ce cas, c'est à nous de te faire les honneurs de ton château. Ah ça! nous n'en avons encore vu que les tourelles. Peste! quels bastions de défense, quelles pierres, quel ciment! Mon cher abbé, cela date au moins du temps des croisades! dit Louvigny.

— Tu pourrais soutenir un siége, reprit d'Harcour, en choquant son verre contre celui de Choisy.

— Mais le bonheur des champs... le calme... les vertus modestes... insinua Villeroy d'un ton de componction hypocrite. Tu feras des rosières, j'en suis bien sûr!

— Conte-nous du moins, dit Louvigny, comment nous te retrouvons sous ces habits. Tu n'as donc pas abjuré tes idées carnavalesques?... Le fait est que sous ces dentelles et ce bonnet tu as encore une mine de grande dame...

— A votre santé, messieurs! s'écria gaiement Choisy ; mais vous n'êtes que trois, et vous deviez être quatre! Où diable est donc Luxeuil?

— Le chevalier? Il nous a quittés à la première poste. Oui,

un ordre du ministre... Tu sais qu'il est dans les bonnes grâces de Louvois ?

— Ma foi non! Vous me l'apprenez. Il est vrai que vous avez bien d'autres choses à m'apprendre ! La cour d'aujourd'hui n'est point celle que j'ai quittée; à celle-là, du moins, on s'amusait, n'est-ce pas ?

— Je le crois; témoin nos anciens bals, nos soupers ! tandis qu'à présent, nous n'avons guère que des exécutions ou des agonies pour spectacle ! Le chevalier de Rohan vient de payer sa conspiration de sa tête ; quatre ans avant, on avait empoisonné Henriette d'Angleterre en pleine cour !... Le roi a fondé les Invalides, il est vrai, mais on n'y a encore logé aucun ministre. Le règne des favoris est bien passé, le pauvre Lauzun pourrit depuis longtemps à Pignerol... Bref, mon cher abbé, la cour du grand roi devient dévote, ajouta Louvigny en prenant un maintien grave ; tu fais bien de ne pas te montrer à Versailles en jupes de femmes... Mais c'est trop te parler d'un temps stérile, ennuyeux ; tu nous as promis de nous raconter tes aventures. Voyons, qu'as-tu fait depuis ce beau coup d'épée que reçut de toi en pleine poitrine un certain comte suédois ?... Ne se nommait-il pas le comte d'Hosberg ? demanda Louvigny avec indifférence et en regardant plusieurs médaillons pendus à la cheminée.

Choisy tressaillit involontairement au nom de d'Hosberg.

— Paix aux morts, messieurs, reprit-il en essayant de sourire ; et permettez d'abord que j'exige de vous une promesse sacrée, solennelle...

— Nous sommes à tes ordres, reprirent les trois amis, qu'exiges-tu ?

— Que durant le temps que vous comptez passer ici, je ne sois pour vous que la comtesse des Barres ; j'ai des ennemis, c'est le moins qu'il n'y ait pas ici de Judas...

— En douter, Choisy, ce serait nous faire injure. Madame la comtesse, nous faisons entre vos mains serment de fidélité !

— Fort bien; apprenez donc qu'en fuyant Paris, après ce duel malheureux, je comptais bien prendre mes quartiers d'hiver en Italie...

— Le pays des femmes et du soleil ! interrompit Villeroy, je le connais. Tu as vu, l'abbé, le pont des Soupirs à Venise, l'église de Saint-Pierre à Rome, le Pausilippe à Naples, le Palais-Vieux à Florence ! A tout cela je préfère une mauvaise chambre que j'avais à Venise sur le pont du Paradis. Un pont bien nommé, car j'étais en ce lieu logé aux anges, grâce à mon hôtesse, une charmante *zitella !*

— Vraiment ! demanda l'abbé; moi, en Italie, je n'ai guère trouvé que des Françaises...

— Tu plaisantes !

— Du tout; j'y ai rencontré mesdames d'Ardennes, d'Elbœuf, de Verpré, toutes trois anciennes danseuses de Sa Majesté il y a seize ans ! J'étais tour à tour le chapelain de l'une, l'ami de l'autre, mais en réalité me défiant de toutes, car un secret à la merci d'une femme !... Je tremblais que l'on ne m'arrêtât, j'étais poursuivi ! Dominé par la crainte, j'ai couru en Hollande, un pays où les fleurs et les patins finissent par ennuyer... De là je fus en Suède, en Allemagne, que sais-je? Voulez-vous que je vous dise l'histoire d'une belle Hollandaise qui m'aima au point de me sacrifier toutes ses tulipes, ou celle de la petite Rosalie, que j'ai mariée avec l'acteur du Rozan?

— J'aimerais bien mieux que tu me nommasses l'original de ce médaillon. L'admirable personne ! M'en voilà amoureux rien qu'à la voir. Elle a les yeux de mademoiselle de Grancey !

— Ce médaillon?... répondit Choisy d'un air contraint.

— L'abbé ! s'écria d'Harcour, tu joues au fin avec nous ! Ton

trouble, ta pâleur quand tu m'as vu jeter les yeux sur ce médaillon... Laisse-là tes autres contes, et parle-nous de cette jolie peinture. Sans doute les femmes de l'Amstel et de La Haye sont appréciables, mais comment trouver ailleurs qu'en France un ensemble pareil à celui de ce portrait? Ou le peintre est un flatteur, ou cette figure a dû t'arrêter dans tes voyages.

— Ce portrait, reprit l'abbé avec embarras, ce portrait est celui d'une jeune femme...

— Ah! elle était mariée! Raison de plus, cela devient piquant... pour nous trois surtout, qui sommes demeurés célibataires!

— Puisque vous l'exigez, repartit Choisy, je veux bien vous dire que cette personne...

— Eut des bontés pour toi? Parbleu! on s'en doute. Ne vas-tu pas faire avec nous la demoiselle? De quel endroit venais-tu? où l'as-tu vue, allons, parle! Par ma foi! je commence à croire que tu t'es rouillé dans tes voyages, ou que tu crains de scandaliser nos chastes oreilles!...

— La dame en question, reprit Choisy piqué du sarcasme de d'Harcour, m'a rendu le plus signalé service. C'était à Châlons, ma première étape d'importance en fuyant Paris; j'avais hâte de me dérober à la vengeance du cardinal. J'étais alors en abbé; cet habit me semblant devoir convenir plus que tout autre, après mon duel, à un malheureux qui, comme moi, brûlait de rentrer dans le giron de l'Église. Épuisé de fatigue, mourant de faim et de peur, je m'acheminais un soir, au grand trot, vers l'hôtellerie des *Armes du roi*, lorsque mon valet me cria, au détour d'une rue, que les archers s'en venaient sur nous à bride abattue... C'étaient en effet des gendarmes rouges à qui l'on avait donné l'éveil. Piquer des deux, entrer dans l'auberge, puis sauter de ma monture, fut pour moi l'affaire d'un instant.

Je demandai vite une chambre à l'hôtelier tout en lui jetant ma bourse. Il n'en avait pas, et sa maison était pleine...

— Au diable le rustre! s'écria d'Harcour, quoi! pas une mansarde, un grenier!

— C'était la veille d'une fête patronale, pour mon malheur. Me voyant aux prises avec le danger, je n'hésite pas, je parcours un corridor et je frappe au premier numéro venu...

— Bravo! l'on t'ouvrit?

— Pas du tout, on se barricada à l'intérieur, et l'on tira les verrous. J'entendis même une petite voix féminine qui disait: *Mon Dieu!* mais d'un son de voix si tremblant que j'en fus ému. Cependant il m'était facile de distinguer déjà à travers les vitres du corridor les uniformes des archers, ils touchaient le mur de la cour. L'urgence du péril ne me laissant pas le choix du logement, je frappai de nouveau au n° 7, c'était le numéro de cette chambre.

— Ouvrez, m'écriai-je, ouvrez, de grâce, madame, je suis gentilhomme! On me poursuit, on me traque, voulez-vous me sauver la vie?

J'achevais à peine cette prière, que la porte glissa miraculeusement sur ses gonds, et je me trouvai vis-à-vis d'une belle jeune femme dont la frayeur égalait au moins la mienne... Elle allait se coucher sans doute, et avait jeté sa mante sur ses épaules. Le désordre de cette toilette lui donnait un charme incomparable, et cependant je ne m'amusai guère à la contempler en ce moment-là. Je me jetai à ses pieds en l'assurant de mon respect, de ma reconnaissance... Je lui dis même mon nom afin qu'elle vît bien que ce n'était point un aventurier qui lui parlait... J'eus beau faire alors, rien ne put calmer ses appréhensions.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, un homme chez moi, chez moi

qui voyage seule! Si l'on entrait ici à cette heure, que dirait-on? Monsieur, je suis mariée!

— Eh bien! madame, répondis-je, éclairé par une inspiration soudaine, on dirait... on dirait, parbleu! que je suis votre mari! cela est bien facile pour peu que vous consentiez vous-même à ne pas me démentir!

Elle rougit, trembla, puis levant sur moi de grands yeux tout étonnés, elle fit subir à ma personne un de ces examens rapides dans lesquels excellera toujours le regard d'une femme. Je compris que je ne lui déplaisais pas, mais que mon costume n'était pas celui d'un mari. En un clin d'œil je me débarrassai de mon manteau noir et de ma calotte. La chambre n'avait qu'un lit, je m'y jette tout habillé. Elle, pendant ce temps, croyait rêver, elle n'avait peut-être jamais vu d'homme si prompt. J'avais seize ans de moins qu'aujourd'hui : on me trouvait fort passable. Bref, quand l'exempt entra, il trouva madame occupée à broder devant un bon feu; et monsieur faisant mine de grelotter la fièvre au fond du lit. Pour l'hôtelier, il ne souffla mot, ayant vu dès mon entrée chez lui la couleur de ma monnaie. Ce ménage improvisé dura trois jours, trois jours pendant lesquels je suppliai vainement ma belle inconnue de me dire au moins son nom de famille à défaut du nom de ce mari qu'elle allait rejoindre. Mais je ne pus rien savoir d'elle, rien, si ce n'est que cet époux ne lui plaisait guère! Au troisième jour, et pendant que j'étais sorti dans la ville pour y faire quelques emplettes, je trouvai en rentrant ma chambre vide; un carrosse, ayant sans doute le diable pour cocher, m'avait enlevé ma femme!

— Madame de Choisy! reprit d'Harcour. Ah! la bonne histoire! ainsi tu devenais veuf!

— Vraiment, oui; et te l'avouerai-je, j'eus bien du mal à m'y

habituer, car tu peux le voir à ce médaillon, ma femme était bien jolie !

— Pauvre abbé! c'était là peut-être un premier amour !

— Du tout, un second. Je sortais alors de l'esclavage ennuyeux d'une coquette, d'une jeune fille qui n'avait pas visé moins haut qu'à l'amour du roi.

— Malpeste ! et quelle est cette beauté ?

— J'ai fait, mon cher d'Harcour, une croix sur ce nom-là ; qu'il te suffise de savoir que j'avais pour elle enduré mille tortures. Aussi, vois-tu bien, quand ma jeune libératrice des *Armes du roi* m'apparut si fraîche et si attrayante, mais encore gauche, empruntée, je me dis : Choisy, il ne faut pas ici filer la carte du *Tendre* comme avec cette fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, qui t'a lâchement trompé ; il faut ici te conduire en vrai mousquetaire ! Et, ma foi, la cocarde du régiment une fois arborée, je me suis rendu maître de la place ! Tout ce que j'ai conservé de cette campagne, c'est ce médaillon que tu regardes là, d'Harcour. La belle l'avait fait peindre sans doute pour son mari... Il y a des jours pourtant où je n'ose le contempler, car, après tout, c'était là, je le sens, une action peu digne d'un gentilhomme... Déshonorer celle qui m'avait sauvé, l'exposer peut-être à la vengeance d'un époux !

— Laisse donc, interrompit Louvigny ; il n'y a que M. de Montespan qui se fâche pour ces choses-là !

— Après tout, messieurs, je ne suis pas si coupable, dit Choisy en souriant ; je ne connaissais pas le mari de ma femme !

— Ah ! ça, reprit Villeroy, et que devins-tu après une telle aventure ?

— Ma foi, répondit Choisy, je continuai ma vie errante, résolu plus que jamais à ne point rentrer dans un pays où les petites filles de seize ans recherchent déjà les faveurs du roi,

et où ses édits vous menacent pour tuer un homme qui vous insulte !

— A ta place, mon cher abbé, au lieu de me plaindre du roi, je bénirais ses rigueurs ! Sans elles, dis-nous, ne serais-tu pas resté à t'ennuyer sous les symétriques charmilles de Versailles ! Vive Dieu ! nous t'envions, voilà un coup d'épée qui t'a porté bonheur, et t'a rendu le Lauzun de vingt royaumes ! Après seize années d'aventures, tu nous reçois ici, dans ton château, où nous pleurons tous, avec les vins de ta cave, la mort de ton oncle de Balleroy ! Ah ! levons-nous, messieurs, buvons à ce digne parent, ainsi qu'à ce malheureux d'Hosberg, à qui je propose d'élever un mausolée !

D'Harcour achevait à peine cette phrase, accompagnée du choc joyeux des verres, quand Bonju, l'air en désordre, entra dans l'appartement.

— Eh bien ! qu'est-ce ? qu'as-tu ? demanda Choisy à son intendant : réponds. Pourquoi donc ce trouble, cette pâleur ?

Pour toute réponse, Bonju présenta à l'abbé une lettre qu'un exprès venait, disait-il, d'apporter à l'instant même. Choisy en brisa précipitamment le cachet, et il changea de visage. Le billet était ainsi conçu :

« Vos morts se portent bien, monsieur l'abbé ; grâce à Dieu, en seize ans les blessures du corps se cicatrisent. Il en est une que je porte au cœur et dont vous vous souviendrez.

» Signé le comte d'Hosberg. »

XIX

L'ALLÉE DES SOUPIRS

La lecture de ce billet avait plongé Choisy dans un tel trouble, que ses amis eux-mêmes s'en aperçurent.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Louvigny; serait-ce d'aventure quelque mauvaise nouvelle? Paris tourne au sombre depuis quelque temps, on n'y voit que des aventures tragiques. Mais j'y pense, c'est peut-être un homme d'affaires qui te relance; les drôles ne respectent rien! Tu avais des dettes en partant, mon cher abbé, et tu en as peut-être accru la famille pendant tes voyages... toi, surtout, si grand joueur, que l'abbé de Gordes te redoutait lors même que tu avais dix-neuf ans!

— Tu as raison, Louvigny; oui, reprit Choisy avec un dépit contraint, c'est une dette, et celle-là, je te jure, je la payerai à la première occasion!

Il sortit après ces paroles, laissant ses amis deviser gaiement, les coudes sur la table, et se perdre en mille conjectures à son sujet. La préoccupation de leur hôte ne leur avait point échappé. Villeroy déclara tout haut qu'il fallait au moins qu'un procureur cherchât noise à la comtesse des Barres.

— Ce sont des corbeaux qui s'abattent sur tout, reprit-il, et s'ils connaissent d'aventure la cave de notre abbé!

— Vous n'y êtes pas: c'est plutôt l'archevêque de Bourges qui aura eu vent de ses fredaines! Il prescrit sans doute à Choisy de reprendre la soutane, dit Villeroy.

— Laissez donc, c'est bien certainement un billet de femme!

je m'y connais, s'écria d'Harcour, l'abbé ne pâlit pas de la sorte pour des bagatelles! Quelque belle délaissée qui le menace de prendre la poste et de l'exterminer dans son château!

— Si c'était l'héroïne du médaillon, s'écria d'Harcour; oh! messieurs, la bonne aubaine! J'ai toujours rêvé ces aventures de grand chemin où l'on s'aime juste le temps de ne point se quereller et se déplaire! Il faut convenir que ce sont là les seules amours dont un homme raisonnable puisse s'occuper. On se prend, on se quitte, et fouette cocher! Chacun remonte en berline! N'es-tu pas de cet avis-là, Villeroy?

— Silence, fit celui-ci, tu me troubles dans mes observations, mon cher. Ce que j'aperçois de cette fenêtre vaut bien la peine que j'y demeure en vedette.

— Et que vois-tu donc?

— Parbleu, regarde toi-même.

— Du côté de ces massifs?

— Oui, près des sapins de ce joli parc où passe un bras de rivière. Tu ne distingues pas une jeune fille assise sur un banc de mousse?

— Oui, vraiment, elle semble attendre quelqu'un et regarde même du côté de ces fenêtres avec une impatience visible. Elle est, ma foi, fort jolie.

— Charmante! répétèrent Louvigny et d'Harcour. On ne m'avait pas dit que les Bérichonnes fussent ainsi...

— C'est peut-être une demoiselle des environs; son maintien, son air, oui... rien n'indique chez elle la paysanne...

— Voilà qui est curieux, reprit Louvigny; que peut-elle attendre? Le monde de la comtesse vient de rentrer au château.

— Au diable si je le sais! mais ne voilà-t-il pas sa mère ou sa sœur qui vient à sa rencontre par cette allée! Damnée parente! elle va nous enlever notre point de vue!

Une femme traversait en effet dans ce moment l'un des sentiers du parc, en tournant le dos aux observateurs de la fenêtre. Quand elle se retourna et qu'elle s'approcha de la jeune fille, nos trois gentilshommes poussèrent un cri de surprise, ils avaient reconnu Choisy.

L'abbé prit familièrement la demoiselle et se perdit avec elle sous l'un des massifs obscurs du parc.

— Quand je vous le disais, reprit d'Harcour, notre ami cache son jeu!

— Déjà, répéta Villeroy; peste! Choisy, mon cher, vous ne perdez pas de temps.

— Espérons du moins qu'il nous laissera chasser sur ses terres, dit Louvigny. Que diable! il doit y avoir quelque gibier!

— Mon avis est, messieurs, qu'avant de descendre au salon, nous donnions ici quelque soin à notre toilette. Mandons ici chacun nos laquais; ils nous rajusteront, car nous ne sommes pas présentables.

Nos trois convives se regardèrent à la glace, et se trouvèrent tous des mouches de boue, les uns sur leur habit, d'autres aux manchettes, d'autres au nœud de cravate.

— Voilà ce que vaut la poste! murmurèrent-ils gaiement. Que dirait le compassé Luxeuil, ce séducteur à froid, ce héros dont le justaucorps redoute le moindre pli! Il en mourrait, c'est bien sûr!

— De l'eau! oui, de l'eau! reprirent-ils en chœur; holà! Cascaret, La Verdure et Grosdimanche!

Les trois valets accoururent, tous trois fort étonnés que leurs maîtres demandassent de l'eau, puis ils les lavèrent et les parfumèrent à tours de bras.

XX

MATHILDE

Pendant ce temps, la comtesse des Barres, exacte à son rendez-vous avec Mathilde, venait de gagner l'une des allées de son parc, nommée l'*Allée des soupirs*. Elle cherchait dans la conversation de cette belle jeune fille, dans son air, ses yeux, jusque dans le son de sa voix, à démêler les secrets sentiments qui l'agitaient. Mathilde était pâle, tremblante; il semblait qu'un aveu, une confidence à la comtesse l'effrayât.

— Eh bien! dit la comtesse, chère enfant, je vous écoute. Qu'avez-vous donc à me dire?

Ce début glaça Mathilde, au lieu de l'encourager. Elle ne remarqua pas non plus sans une inquiétude secrète l'altération des traits de celle qui lui parlait, Choisy semblait distrait et marchait d'un air agité.

— Me pardonnerez-vous, madame, dit enfin Mathilde avec effort, d'avoir osé moi-même réclamer un de vos instants? C'est votre faute; oh! vous paraissez si bonne! Rien qu'à vous voir, je me suis dit tout de suite: Ce n'est pas là une femme comme tant d'autres!

— Vraiment! demanda Choisy. Vous avez bien fait de croire cela; parlez, parlez vite, je brûle de vous servir.

— Vous ne me trompez pas, vous n'êtes pas du parti de la présidente?

— Moi de son parti, fi donc!

— Ah! tant mieux, reprit Mathilde en frappant des mains, j'avais si peur qu'elle ne vous eût prévenue.

— Rassurez-vous, la présidente et moi nous n'avons pas même causé. Et d'ailleurs quelles préventions, chère Mathilde, ne tomberaient pas devant votre sourire et vos paroles! En vérité, vous êtes ravissante.

— Vous trouvez! Ce n'est pas là cependant ce que me répète mon père. — Mademoiselle, me disait-il encore hier, vous êtes folle, romanesque! vous avez mille défauts. Un, surtout, le plus odieux, celui de me refuser obéissance. Tout cela madame la comtesse, parce que dans ce moment je ne veux pas me marier, surtout à M. Palamède.

— M. Palamède! Qu'est-ce que cela?

— Mon cousin, qui est commis aux eaux et forêts. C'est lui qui, ce matin, avait composé ces vers que vous avez écoutés avec une patience si admirable.

— Et ce M. Palamède est le Benjamin de la présidente, le mari que votre père vous destine!

— Hélas, oui, et je ne vois que vous, madame la comtesse, qui puissiez lui faire changer d'avis. Et cela, en lui disant que ce mariage est impossible, que vous n'y souscrivez pas, en un mot qu'il ferait le malheur de toute ma vie...

— Votre malheur, mon Dieu! vous détestez donc bien ce M. Palamède?

— Plus que je ne saurais dire. C'est un homme d'abord qui ne me parle qu'en vers : il appelle cela la langue des dieux; mais il la parle bien, je vous jure, en simple mortel! Il n'est pas de jour qu'il ne m'assassine de sonnets, de madrigaux, de ballades. Madame de Planterose le trouve charmant, parce que dès qu'il s'agit de lui aller chercher quelque chose, c'est lui qu'elle prend pour messager. Mais moi! moi, madame la comtesse il me

donne tant sur les nerfs, qu'au premier jour je déserterai notre maison, c'est bien sûr ! Oui, continua Mathilde avec exaltation, depuis que je vous ai vue, je sens que j'ai du courage ! Je ne me laisserai pas sacrifier par madame de Planterose et par mon père ; je fuirai plutôt jusqu'ici et je me réfugierai à Crépon ! Près de vous, oh ! oui, l'on doit être si heureuse !

— C'est qu'elle est vraiment charmante, pensa Choisy en la regardant de l'air dont un oiseleur regarde la colombe qui vient se prendre elle même dans ses filets. Pauvre petite, il faut bien la consoler !... — Ah ça ! continua-t-il, vous m'avez fait là, ma chère enfant, une confidence incomplète. Vous m'avez bien avoué que vous n'aimiez pas M. Palamède ; cela ne veut-il pas dire que vous en aimez un autre ?

— Qui ? moi, madame la comtesse ? reprit Mathilde en rougissant, on vous aurait dit ?...

— On ne m'a rien dit, mais je devine. Vous en aimez un autre, et cet autre-là doit être jeune, aimable, charmant, mon Dieu oui, c'est dans les règles !

— Comme vous devinez juste, madame la comtesse ! un sorcier n'eût pas mieux fait.

— Vous croyez ?

— Sans doute celui que je préfère à M. Palamède, vous plairait, j'en suis bien sûre.

— Dame ! je suis difficile. Une jolie fille comme vous a droit d'exiger tout de son futur. Celui-ci est-il bien fait ?

— Presque aussi grand que vous, et le même son de voix...

— De bonne maison ?

— Son père était conseiller.

— Bien, noblesse de robe ; il ne faut pas être exigeant. Et pour la fortune ?

— Ah ! pour la fortune, reprit Mathilde, c'est la ce qui cause

mon chagrin en ce moment. Mon père s'obstine à dire qu'il ne peut me convenir et qu'il ne réussira jamais à faire des vers comme mon cousin Palamède...

— Il a dit cela?... Pour un baillif d'épée, c'est, ma foi, très-bien jugé.

— Vous pensez comme lui? Ah! madame, c'est que vous ne connaissez pas M. Henri de Chaville!

— Henri de Chaville! c'est là son nom! Je connais un mousquetaire de sa famille, son cousin, sans doute... Oui, il y a un certain Chaville qui me servait de témoin...

— De témoin? demanda Mathilde étonnée.

— De témoin pour un mariage, se hâta de reprendre Choisy. Mais, ma chère enfant, ce Chaville sait-il que vous l'aimez?

— Mon Dieu! non, il l'ignore, et pourtant il eût pu le deviner rien qu'à mon aversion pour mon cousin!... Ce serait mal de le lui dire, n'est-ce pas? Aussi n'avais-je, hélas! avant vous, qu'une seule personne pour confidente... Ah! une bien bonne et aimante personne, madame la comtesse; elle est au couvent; sans cela je vous l'aurais présentée...

— L'abbesse, sans doute!

— Oh! non, celle-là est trop vieille, elle me gronderait et dirait tout à la présidente! C'est une amie plus âgée que moi, il est vrai, mais si indulgente, si généreuse! Je donnerais tout au monde pour que vous la vissiez, madame la comtesse. Mais, folle que je suis! j'y songe à présent, elle viendra; oui, je lui ai écrit hier qu'un grand danger me menaçait; je la verrai, c'est bien sûr.

— Vous espérez donc qu'elle pourra sortir?

— Pour moi seulement, à cause de ma lettre, oh! oui!

— Et cette personne se nomme?

— Mademoiselle Diane d'Herfort.

— Diane, Diane d'Herfort!... balbutia Choisy devenu plus pâle qu'un linge. Vous ne vous trompez pas, c'est ainsi qu'elle s'appelle?

— Mon Dieu, oui ! Qu'avez-vous donc?

— Moi? rien, oh ! rien, répondit Choisy d'une voix mal assurée; j'avais cru... je pensais... Ma chère enfant, reprit-il, je vous le promets, j'empêcherai ce mariage.

— Vous me le promettez?

— Oui ; mais, pour cela, il faut que vous restiez deux jours à Crépon. Je me charge aisément d'obtenir de votre père... Oh! il faudra bien que je voie Diane, reprit Choisy à part ; je la verrai!

— Que dites-vous donc?

— Qu'il est impossible que votre père ne vous accorde pas à mes instances. Il faut que vous me restiez.

— Mais si je demeure ici, madame la comtesse, Diane ne me verra pas ; pauvre Diane, elle sera bien inquiète!

— Eh bien ! chère Mathilde, écrivez-lui, dites-lui que je vous garde à Crépon pour quelques jours, ajoutez-lui enfin que la comtesse des Barres veut la voir.

— Mais cette lettre, qui la lui fera tenir? L'abbaye du Val est à trois lieues, le chemin difficile...

— Je m'en charge. Vous, ma chère Mathilde, envoyez-moi votre père; oui, je veux à l'instant même obtenir de lui...

— J'y cours, madame la comtesse. Mon Dieu ! que vous êtes bonne! presque aussi bonne pour moi que Diane. Oui, je vais lui écrire, je vais... Mais où vous retrouverai-je?

— Dans mon cabinet, j'y serai bientôt, venez. Adieu, chère enfant, je vous assure que vous ne serez point madame Palamède!

Quelques secondes après, M. Hercule de la Pinsonnière, tout essoufflé, se rendit aux désirs de la comtesse. Il la trouva morne et préoccupée. L'image de Diane, cette image bannie longtemps

du cœur de Choisy, repassait alors devant ses yeux et le remplissait d'un trouble indicible. Elle lui parlerait, il la verrait, elle était l'amie, presque la sœur de Mathilde ! Choisy se livrait déjà à mille projets, mille rêves, quand la présence du baillif d'épée vint lui rappeler qu'il était la comtesse des Barres.

M. de la Pinsonnière aborda la comtesse d'un air désastreux.

—Vous m'avez fait appeler, madame, je suis peut-être en retard? J'étais occupé à sécher mon neveu Palamède. Le malheureux, en poursuivant une rime, s'est laissé choir dans l'étang de votre parc.

— Voilà un garçon qui vous donne bien du mal baillif ; mais, en ce moment, il n'est pas question de lui. C'est de votre fille, de Mathilde, dont je voulais vous parler. Vous me la laisserez bien deux ou trois jours, n'est-ce pas ?

— Eh quoi ! madame la comtesse daignerait ?...

— Certainement, je prétends la traiter comme ma fille. Des grâces, de l'esprit, et par-dessus tout une candeur !... Ah ! baillif ! je vous envie !

— Vous êtes bien bonne.

— Ainsi, voilà qui est convenu, vous me donnez pour trois jours la tutelle de votre fille ?

— Elle ne saurait être en meilleures mains. Comment donc ! un château divin et une châtelaine !... C'est ce que je disais tout à l'heure encore à mon neveu Palamède. Il trouve vos bois superbes.

— Mais mon étang un peu froid? Le pauvre garçon ! je gage que ce n'est pas vous, baillif, qui iriez de la sorte rêver en poëte? Oh ! vous êtes pour le solide !

— Madame la comtesse, vous l'avez dit, je suis pour la joie, la table, la bonne chère ! Ah ! mais surtout je suis pour les femmes qui ne sont pas mijaurées. J'abhorre les précieuses !

— Vraiment ?

— C'est à telles enseignes que j'avais peur qu'il ne nous vînt ici à Crépon quelque dame de l'hôtel de Rambouillet...

— L'hôtel de Rambouillet, mon cher baillif ! soyez bien tranquille : Molière l'a tué. Mais, dites, vous comptez donc retourner ce soir chez vous, avec votre présidente ?

— Hélas ! oui, mon devoir l'exige, madame la comtesse, quoique tous mes vœux, tout mon amour...

— Que voulez-vous dire ? demanda la comtesse, jouant l'embarras et s'amusant de l'air enflammé du pauvre baillif.

— Pardon, madame la comtesse, je voulais dire que j'étais jaloux en ce moment du sort de Mathilde. Oui, vous admirer, vous aimer, passer sa vie près de vous, dans ces beaux lieux...

— Y songez-vous, baillif ! reprit la comtesse ; mais c'est une déclaration que vous me faites ! Prenez garde, on nous observe !

— Madame la comtesse, répondit M. de la Pinsonnière enthousiasmé, vous êtes une femme comme on en voit peu ! Disposez de moi ! je commande ici. Ordonnez, de grâce, et si vous avez des ennemis...

— Bien, très-bien, baillif, nous verrons cela, mais relevez-vous...

M. de la Pinsonnière s'était jeté, en effet, aux genoux de la comtesse. L'une des mains de l'honorable baillif était placée sur le gazon, afin qu'il pût se relever au premier bruit.

En ce moment, des éclats de rire bruyants retentirent sous les charmilles voisines.

Choisy leva la tête, il vit Louvigny, d'Harcour et Villeroy en grande toilette. Ils s'approchèrent précipitamment de la comtesse des Barres, de façon à former un cercle autour du pauvre baillif.

— Madame la comtesse, s'écria d'Harcour, excusez notre in-

discrétion. Malpeste! voilà un gentilhomme qui s'en va sur nos brisées!

M. de la Pinsonnière se releva en tremblant de tous ses membres. Sa perruque et ses manchettes étaient dans un grand désordre.

— Monsieur le baillif d'épée, reprit la comtesse, voici trois gentilshommes que je voulais vous présenter...

— Peste de ces importuns! pensa M. de la Pinsonnière, en saluant le trio joyeux à droite et à gauche.

La comtesse des Barres lui tendit sa main à baiser de l'air d'une impératrice.

— Songez, lui dit-elle, à ce que vous m'avez promis, mon cher baillif, et ce soir surtout, soyez gai. Nous avons la collation.

Le baillif s'inclina en jetant un regard amoureux à la comtesse.

A peine venait-il de s'éloigner, que Bonju, pâle et tremblant, parut tout d'un coup aux yeux de l'abbé.

XXI

UN MESSAGER

Au seul aspect de son intendant, et avant d'échanger avec lui une seule parole, Choisy quitta le jardin et entraîna Bonju dans son cabinet.

— Eh bien! lui dit-il, l'as-tu suivi?

— Oui, monsieur l'abbé : je viens de le voir entrer à l'hôtellerie qui borde la route.

— En es-tu bien sûr?

— Sûr comme de moi-même, monsieur; seulement, il n'est pas seul.

— Il n'est pas seul, dis-tu? Qui donc peut l'accompagner?

— On ne l'accompagnait pas, on l'attendait.

— Qui donc? Ah! je tremble de deviner!

— Un homme en manteau, un homme masqué. Il s'est enfermé avec lui au premier étage de l'hôtellerie des *Trois-Mages*.

— Mais enfin le nom de l'exprès qui t'a apporté cette lettre à mon adresse?

— Ce nom, je le sais; avant qu'il ne m'eût remis ce billet, je l'avais bien reconnu. Oui, reprit Bonju, lorsque j'étais Grippefer, j'avais vu ce visage en des circonstances trop étranges pour qu'il me fût sorti de la mémoire. Ce coup de platassade qu'il me donna la nuit du bal de Son Éminence, en enlevant mademoiselle Diane...

— Achève! il se nomme?...

— Brisacier, pour vous servir. C'est un drôle furieux de me voir redevenu honnête homme. Il y avait pour nous mille chances, en revenant de nos voyages, de le trouver pendu à l'un des arbres de la route. Ah bien oui! le premier hibou dont j'aie entendu le cri dans votre château, c'est celui-là! Je me souviens fort bien que le jour où j'ai pris possession pour vous de cette seigneurie...

— Eh bien?

— Eh bien, ce Brisacier, tapi dans l'un des massifs obscurs du parc, m'a salué du nom de Grippefer. Comme il était nuit, je n'ai pu tuer cet oiseau sinistre; mais, aujourd'hui, je ne sais pourquoi, il me glace, il m'épouvante. D'ailleurs, puisqu'il faut vous

le dire, monsieur, cet homme en manteau, ce seigneur masqué qui l'attendait...

— Eh bien ?

— Tout me dit que ce ne peut être que le comte d'Hosberg. Oh ! oui, j'en suis sûr, je l'ai reconnu à sa taille et à sa voix.

— D'Hosberg, d'Hosberg à Crépon! murmura Choisy; oh ! non, c'est une chose impossible ! Fatale arrivée que la mienne en ce château ! Quand je ne songeais qu'au plaisir, me voici forcé de reporter encore mon regard en arrière ! Dans le même jour, je rencontre ici deux noms qui ont usurpé une grande place dans ma vie : l'un est celui de Diane ; l'autre, celui du comte d'Hosberg ! Que me veulent ces deux mémoires ? Ah ! il en est une aussi douce que révérée, à laquelle je songe en ce moment-ci, au milieu de ces angoisses ! Ma mère, ma bonne mère, vous n'êtes plus là pour me conseiller ! Hélas ! je vous ai perdue ! Dois-je demeurer, dois-je fuir, ou plutôt dois-je accepter de nouveau une lutte acharnée avec cet homme ? Que me veut-il ? qui est-il ? Oh ! malgré ma fermeté, je sens que je tremble au seul soupçon de son retour; je tremble, non pour moi, mais pour Diane ! S'il avait sur elle d'odieux desseins, cet homme qui a su me découvrir, et qui a sans doute aussi percé le secret de sa retraite. Si ce voyage singulier... Le sort en est jeté; je veux, je dois voir d'Hosberg. Mais le trouverai-je, ne prendra-t-il pas le soin de se cacher, lui qui, d'habitude, marche dans l'ombre ? Non, c'est un duel, un duel de tous les instants qu'il me déclare. Sa haine est sourde, voilée. Je n'ai jamais rencontré son épée au grand soleil, il fallait cette nuit de Saint-Germain. Bien des fois, depuis ce temps, j'ai cru voir dans mon sommeil cette pâle et sombre figure... Mon Dieu, que va-t-il donc se passer ?

En songeant ainsi, l'abbé se promenait à grands pas, interrogeant de temps à autre le regard morne et inquiet de Bonju.

Le digne intendant de madame la comtesse des Barres semblait fort peu rassuré depuis sa visite à l'hôtellerie des *Trois-Mages*. Il ne fit aucune difficulté d'avouer sa peur à Choisy, ne manquant pas de lui faire valoir que si le comte d'Hosberg en voulait à sa personne, Brisacier n'était guère l'ami de la sienne.

— Tenez, ajouta-t-il, je ne suis pas tranquille ici, monsieur l'abbé. En achetant Crépon après tant de vicissitudes sur terre et sur mer, je me disais : Mon maître trouvera enfin le repos ; là, plus d'envieux, de maris jaloux, d'aubergistes faisant le métier de dépouilleurs, nous vivrons en paix, nous vieillirons côte à côte, nous serons enfin de véritables patriarches. Ah ! je ne le vois que trop, nous devons mener à jamais la vie du juif-errant ! A peine ici, et voilà qu'il nous en faut partir ; autant vaudrait la Bastille, convenez-en.

— Qui donc, reprit Choisy, a pu mettre ce d'Hosberg sur ma trace, après seize ans ?

— Eh ! monsieur l'abbé, les haines ne meurent pas ; n'êtes-vous pas l'ami du cardinal de Bouillon, et le cardinal n'est-il pas à cette heure-ci en pleine disgrâce ? Colbert est tombé, mais Louvois règne ! On sait que vous écrivez des mémoires ! on vous redoute; enfin, vous n'êtes point en sûreté !

— Tu dis vrai, Bonju ; je suis un de ces hommes que la fatalité semble poursuivre. Une première fois cet habit m'avait été funeste, j'espérais qu'au bout de seize ans, en rentrant en France sous la livrée du plaisir, je ne trouverais plus d'ennemis sur mon chemin ; tu le vois, à peine arrivé, il faut me défendre de nouveau contre la haine !... Ah ! je suis né sous une bien triste étoile ! On me croit heureux, léger, n'ayant pas dans le cœur un seul sentiment réel et, cependant, tu le sais, que de fois dans mes voyages ne m'as-tu pas vu donner des larmes au passé ? Ce premier amour, que Diane elle-même a pris soin de détruire si

vite, oh ! je le sens, il n'est pas encore éteint au fond de mon cœur ; et tout à l'heure, quand cette jeune fille m'a révélé l'existence de celle que je croyais à jamais perdue pour moi, je me suis cru de nouveau à ses genoux, l'implorant, la conjurant de ne pas faire mon malheur !

— Quoi ! monsieur, mademoiselle Diane... vous l'auriez donc retrouvée ?... Où est-elle ? parlez ; rien de ce qui vous touche ne peut être indifférent à un ancien serviteur.

— Ah ! pardon, Bonju, je ne t'avais pas encore fait part de ce bonheur ; j'étais si troublé ! Apprends donc, ami, que Diane existe ; oui, elle habite près d'ici, à l'abbaye du Val... Mathilde est son amie... c'est elle qui m'a découvert sa retraite... Et, comprends-tu mon bonheur ? avant deux jours, peut-être, Diane va venir ici... nous la verrons... rien qu'à cette idée un sang plus jeune circule dans mes veines. La revoir, elle qui cependant m'a trompé ! Mais aussi je la reverrai confuse, désabusée de l'amour d'un roi, trahie, délaissée sans doute, oh ! ce sera mon triomphe !

— Et sait-elle du moins que la comtesse des Barres n'est autre que...

— Elle ne sait rien ; Mathilde m'a promis de lui écrire.

— Pour l'engager à venir ici ?

— Sans doute ; ne sais-tu pas que la fille du baillif doit passer quelques jours ici ? Son père me la confie...

— Ah ! monsieur l'abbé, si vous n'étiez pas relancé par ce d'Hosberg, je serais tenté de vous croire bien heureux !

— Vraiment !

— Oui, certes, cette mademoiselle Mathilde ne serait point déplacée au Louvre ! Peste ! la jolie personne, des mains de fée, un œil assassin ! En vérité, je ne puis m'imaginer que M. le baillif d'épée ait fait ce chef-d'œuvre !

— Oui, tu as raison, elle est charmante ! Et cependant,

Bonju, faut-il te le dire? du moment où elle m'a parlé de Diane, là, tout à l'heure, sur un des bancs du jardin, j'ai presque oublié qu'elle était belle? L'image de Diane effaçait la sienne; quand elle m'a quitté, j'ai cru dire adieu à mademoiselle d'Herfort! Aussi, comment te peindre la contrainte, le supplice que j'éprouvais lorsque ce baillif est venu brusquement m'étourdir de son hommage! Grâce à Dieu, j'en suis quitte, et je n'attends plus ici que la lettre de sa fille... A propos, Bonju, il faudra faire préparer pour elle la meilleure chambre...

— Le numéro sept, monsieur l'abbé?

— Non, pas celui-là, je me rappelle trop mon aventure de Lyon, il porte malheur.

— Pas à vous, du moins?

— Ah! tu te souviens? Je vois que tu as bonne mémoire.

— Dame! monsieur l'abbé.

— Flatteur!

— Alors, monsieur l'abbé, ce sera le numéro huit que nous choisirons pour elle.

— Voilà une belle idée! Oublies-tu donc que c'est là le quartier de mes trois amis, les plus francs mauvais sujets que je connaisse!

— Après vous!

— Monsieur Bonju, nous ne sommes point ici pour plaisanter.

— Ma foi! monsieur l'abbé, je ne vois plus qu'un moyen, c'est que madame la comtesse des Barres loge mademoiselle Mathilde sous les mêmes verrous qu'elle. A côté de sa chambre il y a un cabinet... Vous serez sa protectrice...

— Un pareil danger?...

— Pour elle?...

— Non... pour moi...; je ne veux pas jouer avec le feu.

— Bast ! monsieur l'abbé, reprit malicieusement Bonju, ne me disiez-vous pas vous-même que vous étiez trop occupé de mademoiselle Diane d'Herfort, pour vous apercevoir que mademoiselle Mathilde était jolie ?

— Va donc pour ce que tu as dit. Mademoiselle de la Pinsonnière logera dans le cabinet voisin de ma chambre... Monsieur l'intendant, vous allez me la montrer...

— Volontiers, monsieur ; vos tapissiers la quittent dans le moment. Fasse le ciel qu'il ne vous arrive point malheur ! Du reste, vous allez le voir, j'ai bien pris mes précautions, et si quelque ami du comte d'Hosberg venait ici d'aventure...

— Je comprends, nous pourrions le recevoir.

En parlant ainsi, l'abbé avait dépassé le seuil de la chambre. Il n'avait pas remarqué sans un secret mouvement de satisfaction qu'elle ressemblait à un véritable arsenal. Deux pistolets d'arçon reposaient sur la cheminée, un sabre turc semblait protéger le lit. La tapisserie était des plus riches, la toilette des plus fringantes. Mille odeurs suaves s'échappaient de la ouate des sachets, des flacons remplis d'essences de toutes sortes étaient rangés avec soin sur un des meubles. Un baldaquin orné de plumes blanches couronnait le lit de la comtesse, il eût fallu presque une échelle pour y monter.

— Eh bien ! demanda Bonju en montrant à Choisy les armes éparses dans cette chambre, monsieur l'abbé est-il rassuré?

— Oui, certes.

— Madame la comtesse est-elle satisfaite? ajouta l'intendant en désignant du doigt la toilette.

— Tu es un garçon fort entendu. Maintenant, ce cabinet?

Bonju poussa le ressort d'un panneau, et Choisy aperçut une pièce modeste ornée d'un simple sopha.

— Mais c'est un lit de camp que tu me fais voir, Bonju !

— Oh! en quelques minutes nous aurons fait de ce lieu une bonbonnière!

— Chut! reprit l'abbé; n'as-tu pas entendu des pas dans ce corridor? On frappe, je crois, à la porte de mon cabinet.

— Qui peut venir? demanda Bonju effrayé.

— Mais elle... j'attends sa lettre...

— Ah! pardon, monsieur l'abbé, ce sont ces maudites peurs... Vous aviez raison, mademoiselle Mathilde vous cherchait; tenez, je la vois d'ici...

— C'est bien, attends-moi, et tiens-toi prêt.

Choisy rejoignit Mathilde, qui lui présenta sa lettre.

— Vous avez parlé à mon père, madame la comtesse? demanda-t-elle avec une sorte d'inquiétude. Eh bien! consent-il?...

— Il consent à tout, ma chère enfant, répondit Choisy; mais je dois le voir encore... Cette lettre, continua-t-il en la parcourant, cette lettre est fort bien. Et combien y a-t-il de lieues jusqu'à l'abbaye du Val?

— Deux ou trois, madame la comtesse; seulement il faudrait que votre messager partît à l'instant, le chemin l'exige, je vous l'ai dit.

— Rassurez-vous, et veuillez m'attendre au salon... un ordre à donner... l'affaire d'une minute...

— Bonju, reprit Choisy, dès que Mathilde se fut éloignée, à cheval, il faut que tu partes.

— Moi, monsieur l'abbé, demanda Bonju interdit.

— Oui, toi. Cette lettre, il faut que tu la remettes à son adresse.

— Mais où dois-je aller?

— A l'abbaye du Val; tu dois y arriver avant deux heures.

— Y pensez-vous, monsieur? des chemins impraticables! J'entendais conter ce matin à l'office des choses peu rassurantes sur cette route...

— N'importe, il faut que tu partes.

— Quoi! monsieur, vous laisser seul, et cela au moment où vous êtes en danger! Ce comte d'Hosberg... oh! je ne me le pardonnerais de ma vie!

— Mais si tu ne pars pas, toi, qui donc me rendra ce service, mon Dieu! reprit Choisy agité; qui donc enverrai-je cette nuit même?...

— Eh! parbleu, monsieur, vous avez ici trois de vos amis qui doivent au moins vous être bons à quelque chose. Que ne chargez-vous l'un d'eux de ce message? Ils sont gens de résolution.

— Des fous, des écervelés! Non, une pareille lettre doit être remise à Diane par un homme sûr. De cette lettre dépend peut-être le bonheur ou le malheur de toute ma vie. La confier à un courrier ordinaire serait imprudent. Qui sait si d'Hosberg...

Et l'abbé resta rêveur quelques minutes. Tout d'un coup il se leva.

— Je l'ai trouvé, dit-il, oui, il n'y a que cet homme à qui moi-même je vais rendre bientôt un service... Je n'ai qu'un mot à dire, un seul nom à prononcer pour qu'il parte à l'instant même!

Et, quittant Bonju, la comtesse descendit dans le salon.

XXII

ÉVÉNEMENTS

La société de madame la comtesse des Barres était réunie dans le salon depuis une demi-heure : le jour bassait et les laquais avaient allumé les candélabres. Leur reflet splendide éclairait alors bon nombre de visages provinciaux dont les trois amis de l'abbé ne se faisaient faute de rire.

C'était d'abord madame la présidente, qui avait cru devoir, pour la soirée, changer de toilette, et mourait d'envie de montrer ses diamants ; puis une certaine madame de la Grise, parée comme une châsse et faisant sonner bien haut sa cousine, madame la baronne de la Percherie, cousine elle-même du marquis de La Thuillière, gentilhomme campagnard qui possédait bien une meute de trois bassets, mais aucun gibier. Les tailleurs de Bourges auraient pu seuls revendiquer l'honneur d'avoir habillé M. de la Pinsonnière, dont les basques immenses ressemblaient à deux carniers, et son neveu Palamède, possesseur d'un justaucorps orange, serré par une ceinture verte qui lui donnait l'air d'un perroquet débarqué au Havre. Les autres hobereaux composant le cercle de la comtesse n'étaient pas moins curieux. Louvigny, d'Harcour et Villeroy ne se souvenaient pas d'avoir rencontré pareilles figures, et s'étonnaient fort que Choisy ne les montrât pas pour de l'argent.

Tous ces gens, grâce à la magnificence exquise de la comtesse, avaient largement collationné : la chère avait été grande et dé-

licate ; la comtesse avait fait venir les musiciens de Bourges, qui avaient exécuté des symphonies.

On avait paru quelque peu surpris que la châtelaine ne fît point les honneurs de ce festin matinal ; mais elle s'y était montrée un instant : on trouva cela du grand air, et il n'en fut plus question.

Ce soir même, il devait y avoir concert ; il se composait d'un dessus, d'une basse de viole, d'un théorbe et d'un clavecin. Le baillif d'épée devançait en lui-même l'heure du feu d'artifice, surprise de son crû qu'il ménageait à la comtesse des Barres. Tout le monde était dans le secret, mais on feignait d'ignorer, quand, à l'entrée de la châtelaine dans le salon, les instruments commencèrent.

La comtesse des Barres promena d'abord son regard sur les jeunes personnes qui l'entouraient, et dont le matin même elle avait pu voir la blanche cohorte, puis elle échangea un signe d'intelligence avec la fille du baillif. Louvigny et ses deux amis lui baisèrent la main après une présentation cérémonieuse pendant laquelle Choisy eut toutes les peines du monde à ne pas rire, puis le concert s'acheva au milieu des applaudissements de l'assemblée.

— Divin ! merveilleux ! s'écria le baillif d'épée. Nous sommes ici dans le palais d'Armide ! n'est-ce pas, madame la présidente ?

Pour toute réponse, la présidente tourna le dos au baillif, avec lequel, une demi-heure avant, elle avait eu une scène violente. Vainement le pauvre M. de la Pinsonnière prétendait-il s'excuser ; madame de Planterose ne lui répondait que par ces mots : Je l'ai vu !

— Mais enfin, qu'avez-vous vu? demandait le baillif impatienté.

— Je vous ai vu, ingrat, baiser la main de cette comtesse, reprenait la présidente. Ah! mes nerfs, mes nerfs! oh! c'est bien sûr, j'aurai mon attaque! Palamède, donnez-moi mes sels!

Le malheureux baillif essayait en vain de calmer madame de Planterose par toutes sortes de raisons, mais elle se refusait à l'écouter.

— Vous êtes un monstre, disait-elle en se cachant de son mieux sous son éventail : vous mériteriez que j'apprisse à tous votre conduite!

— Mais je vous assure, Athénaïs, que la comtesse ne m'a parlé que de Mathilde...

— C'est cela, une belle idée! La garder ici! Comme si je n'étais pas sa tutrice! Mais j'y mettrai ordre : elle partira!

— De grâce, calmez-vous, présidente, on nous regarde!

La présidente respira son flacon, que Palamède venait d'apporter, et jeta à Mathilde un regard si sévère que la pauvre enfant tressaillit de tous ses membres.

— Qu'avez-vous donc, *belle maman?* demanda Palamède. On dirait que cette fête...

Ce nom de *belle maman*, que Palamède donnait de temps à autre à la présidente, fit sur elle l'effet d'un lénitif; elle se calma.

La comtesse s'avançait en ce moment de son côté; madame de Planterose en reçut force compliments sur ses pierreries.

— Vous avez l'air d'un soleil, madame, dit la comtesse avec galanterie; mais me permettrez-vous de vous enlever M. Palamède!

— Comment donc! répondit la présidente, étonnée de voir la comtesse réclamer le bras du commis aux eaux et forêts.

— Je vous le rendrai, madame, ajouta Choisy; je n'ai que deux mots à lui dire.

Palamède, radieux, offrit la main à la comtesse.

— Monsieur Palamède, demanda Choisy, au nombre des personnes qui sont ici, pourriez-vous me désigner M. de Chaville?

— M. de Chaville? reprit Palamède interdit.

— Oui, je ne le connais pas... on le dit beau cavalier.

— Beau cavalier, madame? c'est selon... Mais, tenez, le voici, il est là, près du clavecin... mon Dieu, oui, juste en face de mademoiselle Mathilde. Il se place toujours de façon à la bien voir; c'est adroit!

—Quoi! ce jeune gentilhomme!... Par ma foi il est fort bien. Vous êtes, je crois, bons amis?

— Pas précisément, madame; ce M. de Chaville a des vues très-ridicules... Croiriez-vous que sans avoir, comme moi, l'honneur de servir l'État... il ose prétendre à la main de...

— Il suffit, je voulais connaître M. de Chaville. Retournez à votre place, et pas un mot de ceci à la présidente.

Palamède rejoignit madame de Planterose d'un air passablement embarrassé.

— Eh bien! que vous a-t-elle dit? demanda la présidente.

— Elle m'a demandé de réciter quelques vers, hasarda Palamède. Pensez-vous, *belle maman*, poursuivit-il d'un air digne, que je doive me fourvoyer au milieu de ses gens-là?

La présidente, que les vers récréaient peu, fit observer à Palamède que les violons jouaient la courante; elle lui tendit la main d'un air qui voulait dire : Je danserai.

L'idée d'accompagner la présidente glaça Palamède.

— *Belle maman*, répondit-il, vous savez que la danse n'est pas mon fort. Je crains de nuire à votre élégance, et, si vous le permettez, je causerai, ce temps durant, avec Mathilde,

— Force me sera donc de recourir à vous, monsieur de la Pinsonnière, reprit la présidente.

Les quadrilles commencèrent; Louvigny pria Mathilde. M. de Chaville pâlit.

— Répondez-lui que vous êtes souffrante, murmura Choisy à l'oreille de Mathilde.

Mathilde suivit le conseil; mais elle put voir un éclair de dépit dans le regard de Louvigny.

La comtesse se leva; elle semblait agitée; les yeux de cette foule étaient tous fixés sur elle... On eût dit qu'elle avait hâte de s'y soustraire; elle se retira à l'écart dans son boudoir.

Tirant alors de son sein un petit carnet recouvert de nacre, elle écrivit quelques lignes au crayon sur un feuillet.

— C'est cela, dit-elle, et maintenant, à la grâce de Dieu!

Choisy déposa ce carnet sur le clavecin, — c'était la place que venait de quitter M. de Chaville. Le refus de Mathilde, que Louvigny attribuait au jeune homme, lui paraissait le présage d'une explication inévitable; il se tenait alors auprès de l'aimable fille, résolu à ne le céder en rien à Louvigny. Déjà Villeroy et d'Harcour s'étaient rapprochés de leur ami par un mouvement spontané, lorsque Palamède, furetant autour du clavecin, trouva le carnet.

— Vivat! s'écria-t-il, après en avoir lu la première feuille et en l'apportant à la présidente. Que pensez-vous de ceci, belle maman? Quand je vous le disais, j'en étais sûr!

— Qu'est-ce donc? parlez, de grâce, Palamède?

— Comment! ces lignes au crayon! Vous ne lisez pas : C'est pour M. de Chaville.

— Et que disent-elles, voyons?

— Parbleu! que dans un quart d'heure, juste au moment du feu d'artifice... il ait à se trouver dans l'orangerie... Vous comprenez... c'est une dame! elle signe : *Une inconnue!*

—C'est ma foi vrai! Quelle intrigue! Et vous ne soupçonnez pas?

— Non, vraiment; il y a ici tant de dames!... Et vous, parbleu, baillif, vous ne devinez pas non plus qui ce peut être!... C'est égal, je m'en vais porter ceci à mademoiselle Mathilde; il n'y a pas de mal à ce qu'elle sache ce qu'est ce Chaville?

— Arrêtez, monsieur! murmura tout d'un coup derrière Palamède une voix qui le fit pâlir; du moment que ce carnet portait mon nom, vous ne deviez pas l'ouvrir. Je vous écoutais: vous êtes un lâche!

— Un lâche! moi! par exemple! s'écria Palamède; je suis officier du roi!

— Eh bien! je suis prêt, monsieur, à vous rendre raison, reprit Chaville en lui arrachant le carnet.

— Et je serai votre second, monsieur Palamède, ajouta Louvigny en survenant. Si M. de Chaville est pointilleux, je vois que vous l'êtes aussi. Je suis à vos ordres...

— Qu'est-ce donc, messieurs! un duel! reprit la comtesse en s'avançant. Apprenez qu'on ne se bat pas à Crépon. Monsieur le baillif, je requiers votre autorité.

— Rassurez-vous, madame la comtesse, je ne me bats jamais, reprit Palamède. C'est mon idée.

— Quoi! monsieur, dit Louvigny étonné...

— Oui... je vous remercie, dit Palamède. Monsieur, ajouta-t-il en montrant Chaville, est jaloux de moi parce que je fais des vers: il n'en fait aucun : le combat eût donc été inégal!

Louvigny s'éloigna de Palamède avec un geste de mépris.

Palamède, furieux, avait rejoint la présidente. En ce moment le bruit de plusieurs fusées couvrit sa voix: c'était le prélude du feu d'artifice.

— Vous ne venez pas m'aider, mon neveu? reprit le baillif; vous savez cependant qu'il y a un transparent...

— Allez au diable! reprit Palamède, avec votre transparent.

Ce matin je suis tombé dans l'eau ; il ne me manquerait plus ce soir que de tomber dans le feu ! J'ai d'ailleurs un plus noble objet à vous proposer, baillif, et à vous aussi, madame la présidente. Mademoiselle Mathilde n'est pas même de trop, il faut qu'elle voie de ses deux yeux comment on l'abuse...

— Que voulez-vous dire ? reprit le baillif.

— Que pendant ces premières chandelles romaines, bonnes à amuser le vasselage de Crépon, nous allons, nous quatre, gagner le coin de l'orangerie. L'ombre est fort épaisse de ce côté ; c'est là que cet infernal Chaville...

— M. de Chaville?... interrompit Mathilde, eh bien?

— Eh bien, ma cousine, vous allez le voir en ce lieu aux pieds de quelque belle dame, lui parlant, la conjurant, comme il vous parle sans doute et vous conjure quelquefois...

—Vous êtes un fou, monsieur. cela est impossible, dit Mathilde avec dépit, on ne calomnie pas sans être sûr... oui, c'est là le fait d'un lâche !

— Un lâche!... balbutia Palamède, elle aussi... elle a dit lâche ! Ah ! mais nous verrons, ou plutôt vous verrez ! Suivez-moi, marchons... là, de ce côté, ajouta Palamède en se dirigeant vers l'orangerie. Mais où donc est-il, ce cher baillif, où est-il?...

Palamède regarda vainement ; M. de la Pinsonnière avait disparu déjà dans un flot de la foule.

— Chère Mathilde, reprit la présidente d'un ton doucereux, il n'y a pas de mal à ce que vous vous instruisiez de la perfidie de M. de Chaville... J'ai toujours soupçonné qu'il faisait la cour à la fille de madame l'Élue...

— C'est une imposture, madame ; puisque vous voulez le savoir, M. de Chaville n'aime que moi ! répondit Mathilde, à qui cependant le cœur menaçait de manquer.

XXIII

LE RENDEZ-VOUS

Pendant que nos trois personnages s'acheminaient vers le bâtiment de l'orangerie, la comtesse, arrivée la première dans cet endroit, attendait encore Chaville.

— Viendra-t-il? se demandait Choisy; oh! oui, j'en suis sûr, il a du cœur! C'est l'homme qu'il me faut; il verra Diane, il lui remettra la lettre de Mathilde!.. Le voici, c'est bien Chaville!

Un bruit de pas retentissait en effet; la comtesse alla elle-même au-devant du jeune homme.

— Par ici, dit-elle en l'attirant vers un bosquet ombragé d'épaisses touffes d'acacia, et qui attenait à l'orangerie.

— La comtesse des Barres! murmura Chaville étonné.

— Elle-même, monsieur; c'est moi, je vous l'avoue, qui vous ai écrit et vous devez m'en vouloir. J'ai été bien près de vous valoir une querelle.

— Ne parlons pas de cela, madame, reprit noblement le jeune homme. Qu'y a-t-il? que puis-je pour votre service?

— Monsieur de Chaville, poursuivit la comtesse, vous paraissez noble, décidé. Mademoiselle Mathilde ne vous est pas indifférente, je le sais...

— Quoi! madame, on vous a dit?...

— Oui, Mathilde elle-même m'a demandé mon intervention en cette affaire. Eh bien! monsieur Chaville, Mathilde a une amie, une amie bien chère, qui habite à deux lieues d'ici l'abbaye

du Val. Voici une lettre qu'elle lui écrit, cette lettre doit lui être remise le plus tôt possible. Voulez-vous vous en charger?

— Moi, madame? reprit Chaville étonné.

— Oui, vous... Je ne puis expliquer encore l'importance de ce message pour Mathilde d'abord, ensuite pour moi... Je ne puis que vous prier...

— Il suffit, madame, parlez, je suis à vos ordres.

— Vous connaissez la route de l'abbaye?

— A merveille.

— Vous trouverez un cheval tout sellé dans l'écurie.

— Il faut donc partir à l'instant même?

— Oui... Ah! j'oubliais... il y a, au besoin, des pistolets chargés dans l'arçon de la selle... On ne sait pas ce qui peut arriver. Vous n'êtes pas d'ailleurs comme M. Palamède, vous ne faites pas fi des armes!

Chaville sourit.

— Moi, pendant ce temps, ajouta la comtesse, je vieillerai sur Mathilde, et saurai bien forcer le consentement de son père! Vous le voyez, monsieur, service pour service; dès demain nous serons quittes!

Chaville s'éloigna; et presque au même instant des pas retentirent dans l'allée voisine. La comtesse des Barres se trouva tout d'un coup devant le baillif d'épée.

— Vous ici, baillif? vous nous écoutiez?

— Qui? moi! j'en suis incapable, madame la comtesse; je venais... je vous cherchais.... pour vous dire que l'on va tirer le feu d'artifice... Je voulais être le premier à vous offrir mon bras, si vous daignez le permettre...

— Comment donc! baillif, vous serez mon chevalier...

En disant ces mots, la comtesse passa son bras sous celui de M. de la Pinsonnière.

— Par ici! dit une voix à deux pas d'elle; venez, *belle maman*, et vous, ma cousine, ils sont là!

Il y eut un bruit dans les massifs, et presque au même instant la comtesse se vit entourée par trois figures qu'éclairaient les premières bombes de l'artifice.

L'expression de ces divers personnages passa tout d'un coup de la curiosité à la stupeur, quand ils aperçurent le baillif donnant le bras à la comtesse d'un air triomphant.

— Vous êtes un niais! Palamède, s'écria la présidente furieuse.

— Vous êtes un maladroit, mon cousin, reprit Mathilde.

— Mon oncle! balbutia Palamède pétrifié.

— Eh bien, madame la présidente, vous ne venez pas voir le feu? demanda le baillif en continuant sa marche.

— Arrêtez! monsieur le baillif; il ne s'agit pas du feu d'artifice, répondit aigrement la présidente, mais bien de notre départ, qui doit avoir lieu à l'instant même. La berline est prête; faites vos adieux à madame la comtesse.

— Quoi! madame, reprit la comtesse; y pensez-vous, nous quitter si vite! J'espère au moins que vous ne m'enlèverez point mademoiselle Mathilde? Baillif, je vous somme de tenir votre promesse.

— Désolée, madame la comtesse, mais cette promesse ne peut avoir aucune valeur. Depuis son séjour ici, M. de la Pinsonnière est trop troublé pour savoir ce qu'il fait et ce qu'il dit.

— Comment, présidente! objecta le baillif.

— Je sais ce que je dis, monsieur. Vos droits sur Mathilde doivent tomber du moment que vous oubliez vos devoirs!

— Par exemple! reprit M. de la Pinsonnière furieux.

— Calmez-vous, baillif, dit subitement la comtesse; et puis-

que madame la présidente veut partir... On ne retient personne à la seigneurie de Crépon.

— Oh ! mon Dieu ! partir ! murmura à voix basse Mathilde à l'oreille de la comtesse ; et Diane qui va venir !

— Soyez tranquille, je la recevrai.

— Le bouquet ! cria Palamède. Partirons-nous donc avant le bouquet, *belle maman ?*

Palamède venait à peine d'achever ces mots, qu'une pluie violente, accompagnée de lourds éclairs, vint se mêler au tintamarre des bombes d'artifice et forcer la compagnie de la comtesse à chercher refuge dans les salons. Les fusées, les girandoles et le transparent du baillif se virent bientôt éteints par cette rafale violente ; les cris et le tumulte furent à leur comble ; en quelques secondes, le jardin et le parc de Crépon furent submergés. Le baillif contemplait cette scène de désolation avec une joie secrète ; madame de Planterose cachait mal sa rage ; Mathilde avait peur des coups de tonnerre, et Choisy riait sous cape.

Quant à Palamède, debout et drapé dans son manteau, il méditait une ode sur l'ouragan.

— Vous le voyez, mesdames, reprit galamment la comtesse, le temps conspire contre vous ; madame la présidente, il est pour moi !

— Cette femme-là, murmura la présidente, a le tonnerre à ses ordres !

— Bonju, s'écria la comtesse à son intendant qui s'avançait, allons, vite, disposez des chambres. Madame la présidente, m'excuserez-vous de vous retenir ; vous ne m'en voudrez pas, je vous loge cette nuit près d'un bien mauvais sujet.

Madame de Planterose regarda avec terreur Louvigny qui venait d'entrer. De son côté, Louvigny implora l'abbé d'un coup d'œil pour lui épargner une pareille bonne fortune.

— Rassurez-vous, dit la comtesse à la présidente, après s'être amusée de son embarras, ce mauvais sujet n'est autre que M. le baillif...

Quant à vous, mademoiselle, reprit-elle en se retournant vers Mathilde...

Un coup de tonnerre éclatant venait d'interrompre la phrase commencée de madame la comtesse...

— Ah ! madame, madame ! s'écria Mathilde alarmée, avez-vous entendu ce coup de tonnerre ? J'ai peur ; j'ai bien peur ! quelle nuit affreuse ! Oh ! je ne vous quitte pas!

Et comme une colombe effarouchée, Mathilde, palpitante, se pressa contre le cœur de la comtesse.

— Rassurez-vous, mon enfant, se hâta de reprendre celle-ci ; il y a une chambre près de la mienne, et si vous l'acceptez...

— Ah ! merci, merci, madame la comtesse, répondit Mathilde, merci, que vous êtes bonne !

— Des flambeaux, Bonju, et que l'on conduise mes nobles hôtes !

Le baillif, armé d'un bougeoir, offrit le bras à la présidente, que Louvigny, Villeroy et d'Harcour éblouissaient également de leurs lumières. La comtesse gagna sa chambre en précédant Mathilde ; et, arrivée sur le seuil, elle lui montra la porte du cabinet attenant à cette pièce. L'orage continuait, et le vent menaçait d'éteindre les bougies.

La jeune fille entra dans le cabinet précipitamment.

XXIV

LA HUTTE DES QUATRE-LOUPS

Une fois à cheval, mille pensées diverses agitèrent Henri de Chaville. L'importance du service qu'il rendait à la comtesse, le mystère de ce message, la personne devant laquelle le jeune homme allait se trouver, tout, jusqu'au séjour de Mathilde à la seigneurie de Crépon, était bien fait pour déconcerter un autre que lui; mais, nous l'avons dit, la figure de notre amoureux tranchait d'une façon hardie et saillante sur celles des provinciaux admis dans la maison du baillif, c'était une de ces natures fermes et grandes qui font une tache sur la teinte neutre des petites villes.

Chaville était bon cavalier, il donna l'essor à la fougue de sa monture, qui bientôt dévora l'espace. C'était un cheval que Choisy s'était réservé pour lui-même en cas de poursuite, il l'avait acheté du prince de Guéménée.

Cependant l'orage, au lieu de discontinuer, semblait, depuis quelques instants, avoir redoublé de violence; le chemin formait à la lettre un large ruisseau sur lequel se brisait la bande lumineuse des éclairs. Le sable amoncelé dans cette route difficile se soulevait de lui-même en trombes menaçantes, et le cheval avait peine à avancer.

— On a bien raison de dire, pensa Chaville, qu'il n'y a que les femmes pour nous engager dans les mauvais pas. Plus de deux lieues de chemin, la nuit, par un temps pareil. Car je ne

vois guère, ma foi, que la hutte des Quatre-Loups, dans laquelle je puisse chercher un abri. Une maison de garde isolée au milieu d'une vaste clairière. N'importe, j'irai jusque-là, et dussé-je y passer la nuit, je porterai la lettre de la comtesse à l'abbaye du Val, dont je connais la supérieure. Miséricorde! je suis bien sûr qu'il n'y a que moi à cheval par ce temps-ci.

En prononçant ces paroles, Chaville retourna machinalement le tête en arrière; il ne fut pas peu surpris de voir, à une distance assez lointaine de lui, deux points noirs qui ressemblaient à deux hommes.

— Allons, se dit-il, je ne suis pas le seul qui ait du courage! Ces deux cavaliers vont aussi contre le vent et la pluie : ce sont peut-être deux fermiers berrichons qui font route ensemble. Le temps n'est guère propre à lier avec eux conversation.

Le jeune homme éperonna son cheval et ne tarda pas à se trouver au milieu d'un sentier pierreux où la noble bête ne posait le pied qu'avec répugnance. La foudre grondait au loin, et le manteau de Chaville ruisselait de pluie. Des arbres déracinés par le choc de l'ouragan lui interdisaient le passage; il mit pied à terre, et traîna le cheval par la bride.

— Pour une monture de femme, celle-ci n'est pas des plus faciles ni des plus soumises. J'aime à croire que la comtesse des Barres la laisse à son écuyer. En tout cas, la selle est scrupuleusement garnie, et s'il prenait fantaisie à un voleur de m'attaquer...

Un sifflement aigu interrompit le jeune homme, c'était celui du vent se couchant d'abord sur la plaine, puis se relevant tout d'un coup, rapide, irrité et faisant voler autour de lui des nuées de sable. Chaville était remonté à cheval, et manœuvrait de son mieux contre ce terrible lutteur, quand il crut entendre der-

rière lui des pas rapprochés. Sous la lueur de l'éclair, il distingua bientôt deux cavaliers enveloppés soigneusement de leurs manteaux, et qui s'avançaient à toute bride du côté d'un petit bois qui bordait la route. Quand ils eurent tourné l'angle du chemin, Chaville les perdit de vue.

Le cheval qui le portait venait en ce moment même de ralentir son allure, comme si ses naseaux eussent flairé le soufre, il refusa d'avancer.

Chaville n'en tint compte, et pressa ses flancs avec vigueur; mais, à quelque portée de fusil de la hutte des Quatre-Loups, il se trouva engagé dans un terrain sablonneux, tel que ceux qu'on rencontre trop souvent en Berry et en Sologne. Déjà sa monture en avait jusqu'au poitrail, quand une de ces bourrasques inattendues que soulève l'ouragan l'enveloppa tout d'un coup. Aveuglé par la poussière, le cheval roula avec son cavalier dans un ravin. Chaville poussa un cri.

A peine sortait-il de la poitrine du jeune homme qu'une voix forte et sonore lui répondit. Chaville leva la tête.

— Par ici, monsieur, par ici, lui disait-on, sans cela vous êtes perdu !

Un effort désespéré arracha bientôt Chaville des profondeurs du fossé; il se leva les bras meurtris, le front pâle. Soudain, son bras étendu au milieu de ces ténèbres trouva une main, puis il entrevit un homme en manteau qui l'aidait à se remettre en selle en contenant son cheval. L'orage prêtait alors au visage de cet inconnu un caractère sombre et bizarre. Ses cheveux déjà grisonnants étaient fouettés par le vent sur son front, sa main était large et rude. Le cavalier qui l'accompagnait tenait son cheval à quelque distance, près d'un saule déraciné.

L'inconnu avait une épée, et de plus Chaville remarqua deux pistolets à l'arçon de sa monture.

Après avoir dit quelques mots en langue étrangère à celui qui paraissait son domestique, il pria Chaville de lui permettre qu'il marchât à ses côtés.

— La route est longue encore, reprit-il, si monsieur ne couche pas à la hutte des Quatre-Loups. Vous allez plus loin, peut-être, poursuivit-il, en examinant le jeune homme.

— C'est à l'abbaye du Val que je me rends, reprit le jeune homme.

— Et vous venez ?

— De Crépon.

L'inconnu fit un geste d'intelligence à l'homme qui le suivait.

— Je ne m'étais pas trompé, murmura-t-il, c'est bien lui.

— Permettez-moi, monsieur, de vous remercier de votre généreuse assistance. Sans vous, j'en suis sûr, je courais un grand danger, et je n'eusse pu m'acquitter d'un message d'importance.

— En effet, monsieur, il faut un motif bien urgent pour se hasarder sur cette route par un temps pareil ; mais monsieur va peut-être voir à l'abbaye du Val une parente, une amie ? Je ne connais pas le couvent, mais on dit sa règle austère. Pensez-vous qu'à cette heure indue la tourière vienne ouvrir ?

— Il le faudra bien, répondit Chaville d'un ton décidé ; je suis porteur d'une lettre...

— Ah ! vous êtes porteur...

— Oui, monsieur ; et ce sera bien grâce à vous...

Nos trois cavaliers se trouvaient alors devant une misérable cabane où brillait un jet de lumière. C'était la hutte des Quatre-Loups, maison d'un garde-forestier de l'archevêque, où les braconniers et les voituriers venaient boire parfois durant la nuit. En la voyant, Chaville laissa échapper une exclamation joyeuse :

— Maître André me connaît, dit-il; nul doute qu'il ne nous fasse bonne chère et grand feu. Voulez-vous bien que je vous présente à lui, monsieur? ajouta le jeune homme en souriant.

— Comment donc! j'accepte et de grand cœur, reprit l'inconnu. Le temps de nous sécher, car je dois aller cette nuit même à une lieue avant l'abbaye du Val; et pour vous, monsieur, vous devez être pressé d'accomplir votre message...

— Oui, répondit Chaville, mais je ne suis pas d'humeur à vous devoir deux fois la vie! Ce sont là des dettes qu'on ne doit pas renouveler, mon cher monsieur!

L'inconnu ne répondit point; il descendit de cheval à la porte de maître André avec Chaville.

— C'est moi, dit le jeune homme au garde forestier, ouvrez.

Maître André survint, fort étonné de ce que deux voyageurs osassent faire route côte à côte par ce mauvais temps. Le toit d'un bâtiment voisin venait de se voir emporté, et il ne doutait pas que l'aube n'éclairât des scènes de désastre. Il alluma un large feu de bruyère, de feuilles sèches et de pommes de pin en faisant vingt signes de croix.

— Ces pauvres demoiselles de l'abbaye du Val, reprit-il, c'est elles qui ont peur du tonnerre! Je gage qu'elles tremblent dans leurs dortoirs! La supérieure est bien près de mourir, avec cela!

— J'en serais fort triste, répondit Chaville, c'était une amie de ma famille... Ah! ça, maître André, vous avez vos entrées dans l'abbaye, vous leur fournissez le bois?

— Oui, certes, mais je puis dire que jamais ma fille Pimpette ne fera partie de cette communauté-là quand elle sera grande, dût l'envie lui en prendre comme à cette jeune novice qui est venue ici l'hiver passé.

— Et quelle est cette novice?

— Une belle femme, monsieur ! La dame âgée qui l'amenait en poste avec elle avait dû être bien belle, oh ! bien belle aussi, dans son beau temps. Elles se sont arrêtées là, elles se sont assises sur l'escabeau où vous êtes. La plus jeune pleurait bien fort, mais sa mère — car c'était sa mère — lui disait : Allons, ma fille, il n'y a que ce moyen ! Là, du moins, tu seras heureuse et à l'abri de ce méchant homme qui nous obsède ! En parlant ainsi, elle regardait toujours derrière elle, comme si elle eût craint d'être poursuivie !

— Vraiment?

— Oui, mais une fois entrée à l'abbaye, voilà que sa fille, à laquelle la supérieure offrait un bon lit, a répondu : Ma mère, c'est sur le plancher que je veux coucher; ma mère, je vous le dis, j'ai à expier un grand crime ! J'ai aimé quelqu'un que je ne devais pas aimer, il m'a méprisée, et pourtant je l'aime encore ! Je veux m'en punir, je veux dans trois mois être l'exemple du couvent ! Et elle a tenu parole. Il n'y a pas, monsieur, d'austérités qu'elle n'imagine. Une cruche et un pain lui durent le triple des autres. Tant y a, qu'elle est changée, mais changée à ne pas la reconnaître ! Par exemple, elle n'a qu'une amie, une jeune fille à laquelle elle s'intéresse. — Père André, me disait-elle encore hier, tenez, je donnerais tout pour que mademoiselle Mathilde fût heureuse !

— Mathilde? demanda Chaville, comment, c'est Mathilde?

— Mon Dieu oui ! parbleu, la fille de notre baillif d'épée !

— Et cette religieuse se nomme?

— Mademoiselle Diane d'Herfort... Mais qu'avez-vous donc? vous trouvez-vous mal? Aussi, vous ne buvez pas de mon vin, vous avez besoin pourtant de vous réchauffer.

— Mademoiselle Diane d'Herfort ! murmura Chaville à part; elle est l'amie de Mathilde, et c'est entre ses mains que je dois

remettre ce message... Ah! dût la foudre broyer les pierres du chemin, à cheval ! il faut que j'arrive !

Et se tournant vers l'inconnu :

— Je suis prêt, monsieur ; il me semble que nous n'avons plus rien à faire chez maître André.

— Vous avez raison, et d'ailleurs le temps s'est éclairci. Partons donc.

Chaville s'élança sur son cheval, et l'inconnu le suivit. Le troisième cavalier qui les escortait, les arrêta tout d'un coup.

— Voyez donc, dit-il, voyez donc ce qui se passe devant vous !

Le terrain qui se déroulait aux regards de nos voyageurs présentait, en effet, l'aspect d'une inondation. Cà et là, des sentiers effacés par la trombe de l'orage, des ravins pleins d'eau, des toits et des champs submergés, puis sur cet océan éclairé de temps à autre par la lueur mourante des éclairs, d'informes débris, des sapins, des arbres verts, enfin nulle voie au milieu de ces ténèbres. Les chevaux en avaient jusqu'aux genoux pour s'être avancés seulement de quelques pas.

L'abbaye du Val se dessinait devant nos voyageurs avec ses flèches blanchâtres sur ce fond d'un noir de suie. Si la pluie avait cessé, le spectacle désolé de cette campagne était loin d'être rassurant ; aussi le compagnon de Chaville prit-il le parti de retenir sa monture. Mais l'impétueux jeune homme, résolu à ne pas retourner en arrière, s'enfonça bientôt dans cette plaine envahie par le déluge.

— Rassurez-vous, cria-t-il à son compagnon de route ; il y a un Dieu sans doute pour les gens qui vont à l'abbaye ; laissez-moi.

Le cavalier, qui suivait Chaville du regard et qui ne semblait pas moins décidé que lui, imita son exemple, et donna l'essor

au cheval qui le portait. Mais de nouveaux obstacles assaillirent en ce moment nos hardis aventuriers, et ils trouvèrent le passage coupé par un pont de bois qui venait de s'écrouler.

— Vous le voyez, monsieur, reprit le compagnon de Chaville, nous voilà cette fois bien prévenus que le ciel s'oppose à ce que nous avancions. Ce serait le tenter imprudemment, et nous exposer à la noyade. Croyez-moi, un bon gentilhomme comme vous ne doit pas jouer sa vie pour si peu, regagnons la grande route. Voici mon valet, c'est un garçon sûr, il portera votre message à l'abbaye!

En même temps l'inconnu indiquait du doigt à Chaville l'homme qui les suivait, et qui, sur un signe de son maître, les rejoignit aussitôt.

— Eh bien! monsieur, demanda l'inconnu à Chaville, vous vous rendez, n'est-ce pas, à mes raisons?

— Impossible, monsieur, je demeure esclave de ma parole, répondit le jeune homme avec fermeté; j'ai promis de remettre cette missive, et nul péril ne m'arrêtera!

— Ainsi, vous me refusez?

— C'est mon devoir. Il m'en coûte, croyez-le, de ne pas céder à vos instances! Je vous remercie de votre escorte, adieu!

Ces mots à peine dits, Chaville rassembla les rênes de son cheval.

— Arrêtez! monsieur, arrêtez! lui cria son compagnon. La feinte est inutile, ajouta-t-il en se cramponnant à la bride de la monture du jeune homme, cette lettre, il me la faut!

En parlant ainsi, l'homme se plaça devant Chaville, le pistolet au poing; son valet le rejoignit.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, Chaville fit décrire une volte foudroyante à son cheval, et, piquant des deux, il se trouva bientôt à distance de ses agresseurs.

Deux coups de feu retentirent en même temps dans la plaine.

Chaville se sentit blessé, son cheval perdait du sang. Il n'hésita pas, et sautant à bas de sa monture, il lâcha dans l'ombre deux coups de pistolet sur ces bandits. Le cheval, blessé au poitrail, alla rouler au fond d'un ravin, Chaville épuisé gagna l'arche du pont de bois qui menait à l'abbaye.

Il était blessé au bras gauche, le sang coulait par sa manche en abondance.

Les deux cavaliers avançaient toujours; déjà ils n'étaient plus qu'à quelque distance de l'arche à demi couverte par l'onde.

En ce moment même, des torches brillèrent, et un gros de paysans armés de fourches apparut, venant de la hutte aux Quatre-Loups. Maître André était à leur tête.

— A l'aide! accourez! cria Chaville; au secours! on m'assassine!

A l'approche de ce renfort inattendu, les deux hommes tournèrent bride, la nuit et le désordre du chemin protégeaient leur fuite.

Cependant le bruit des cloches de l'abbaye du Val ébranlait ces solitudes; on y porta bientôt le jeune homme évanoui...

Quand il rouvrit les yeux, il se trouva entouré des soins les plus tendres et les plus touchants; mais bientôt sa tête appesantie retomba sur sa poitrine.

Le médecin de l'abbaye logeait à une portée de fusil du Val, on courut le prévenir. Il vint aussitôt.

— Hum! fit-il en hochant la tête, la blessure est des plus graves... Et il ajouta en se tournant vers Chaville :

— C'est sans doute à vous, monsieur, qu'appartient ce portefeuille? Les gens du pays l'ont trouvé sur le lieu même de l'attaque.

Le jeune homme jeta sur le portefeuille un regard d'abord

morne, mais qu'une flamme subite ne tarda pas à illuminer... Après l'avoir entr'ouvert, il tressaillit.

— Ce portefeuille, reprit-il, oui, il est à moi, monsieur!

XXV

LA CHAMBRE A COUCHER

L'orage étendait encore son aile lourde sur le château de Crépon, le tonnerre roulait d'échos en échos, lorsque la comtesse des Barres congédia ses femmes, et s'assit pensive devant sa toilette de nacre.

Nous l'avons dit déjà, c'était un meuble fort galant. En toute occasion, la comtesse eût passé peut-être une heure devant son miroir ovale enrichi d'incrustations miraculeuses, mais, en ce moment-là, son inquiétude était au comble.

A peine retirée dans sa vaste chambre à coucher, deux pensées bien différentes l'occupaient : l'une était le départ de Chaville au milieu de cette nuit orageuse; l'autre la présence de cette jeune fille endormie déjà peut-être à quelques pas d'elle, et dont elle n'était séparée que par un verrou.

Il faut bien le dire à la louange de Choisy, — ce verrou avait été d'abord tiré par lui sur le cabinet où devait reposer Mathilde... Soit qu'il craignît en effet que ses gens ne l'aperçussent, soit qu'en réalité la surveillance d'un pareil trésor lui parût de toute justice, il avait pris le parti d'enfermer la jeune fille...

La pluie tombait à flots, et l'on n'entendait guère dans le

vaste parc que le craquement des arbres luttant contre la tempête.

La chaleur était accablante, Choisy ouvrit la fenêtre.

Tout d'un coup, il lui sembla qu'on en faisait autant à côté de lui ; il se pencha et vit Mathilde.

Rien n'était si beau, si éblouissant, si frais que cette rapide apparition... Encadrée par une magnifique forêt de cheveux bruns, la figure de la jeune fille venait de se montrer à Choisy sous l'aspect imprévu de ces belles châtelaines du moyen âge accoudées à leur balcon, et sur le front desquelles passe la vapeur argentée de la lune. Ses longs cils noirs, ses yeux bleus, tout, jusqu'à la mélancolie de sa pose, émurent l'âme de Choisy; elle songeait sans doute alors à Chaville absent, Chaville pour lequel elle n'avait pas craint d'avouer sa sympathie à la comtesse des Barres. Un philosophe lui eût parlé de la fenêtre, mais Choisy pensa qu'il pouvait bien tirer le verrou.

— Entrez donc, ma belle enfant, dit-il à Mathilde d'une voix douce; entrez, puisque vous n'êtes pas couchée.

Mathilde répondit à la comtesse qu'elle avait, tout enfant, si peur du tonnerre, que madame de Planterose lui faisait faire un lit dans sa chambre, à côté d'elle.

— Que c'est bien fait à vous, poursuivit-elle, de m'avoir aujourd'hui sauvée de la présidente ! Je la hais, je la déteste ; ne contrarie-t-elle pas mon mariage avec le seul homme que j'aime ! Aussi, madame la comtesse, vous qui m'avez promis d'empêcher cette union maudite qu'elle projette, oh ! vous, je vous aime bien !

En parlant ainsi, Mathilde s'était rapprochée instinctivement de la comtesse.

— Vous ne vous couchez donc pas ? lui demanda-t-elle ; l'orage vous fait peur, je le vois bien.

— Moi, ma chère enfant, je vous aime.

— Mon Dieu, poursuivit Mathilde, en reculant effrayée à la vue des pistolets placés sur la toilette de la comtesse, qu'est-ce donc que ces armes ?

— Rien, ma chère petite, c'est ma sonnette de nuit.

— Auriez-vous à craindre quelques voleurs? Grâce à Dieu, nous sommes en force ! Tout de même, ajouta-t-elle, c'est une bien vilaine nuit pour ceux qui voyagent ! Ce pauvre M. de Chaville, par exemple...

— M. de Chaville ne peut tarder à toucher au but de son voyage, reprit la comtesse, vons le reverrez...

— Je l'espère bien ; il faut qu'il soit fou pour être parti de la sorte sans me dire seulement adieu. Est-ce que vous croyez, madame la comtesse, qu'il a sur les bras quelque affaire mystérieuse ? Ce carnet, ce rendez-vous... je ne sais pourquoi, mais je commence à être jalouse.

— Rassurez-vous, Mathilde, une aussi jolie personne que vous... Il fait un temps affreux, murmura à part Choisy, en se rapprochant de la fenêtre.

Dans ce mouvement, son attention se trouva tout d'un coup attirée par une lumière bizarre, sorte de feu follet coulant le long de la route qu'on apercevait de cette pièce. C'était une torche que quelque valet balançait sans doute; elle semblait venir, à travers mille zigzags capricieux, dans la direction du château. En ce moment même, un large éclair sillonna le chemin, et Choisy put voir une chaise de poste que précédait un homme à cheval. Un coup de tonnerre furieux suivit l'éclair, Mathilde s'enfuit et s'agenouilla devant le prie-Dieu qui ornait le cabinet.

— Qui peut venir ici, à pareille heure ? pensa Choisy encore tout troublé de l'aspect de la chaise, et sans prendre garde à la frayeur de Mathilde.

Il observa à travers les carreaux quelques secondes, mais il ne vit plus rien, rien que le dôme noirâtre des arbres du château qui masquaient la route.

— Je suis un fou, reprit-il, allons, je deviens poltron !

Il se retourna et arma ses pistolets machinalement. C'était du reste son habitude avant de s'endormir.

Peu à peu le calme vint rafraîchir ses idées; il examina avec un sourire de satisfaction la chambre à coucher dans laquelle il se trouvait.

— Qui m'eût dit, pensa-t-il, que, grâce à la mort de mon oncle de Balleroy, je me trouverais un jour châtelain dans le Berry! je devrais dire châtelaine ! Oui, je me retrouve sous ces mêmes habits qui m'ont plus d'une fois valu les réprimandes de la cour, mais qui m'ont bien aussi valu quelques bonnes fortunes ! celle-ci, par exemple ! car il n'y a rien de plus charmant que cette Mathilde, elle me retrace Diane d'Herfort à seize ans... Diane ! que j'attends, Diane que je vais revoir ! Quel ne sera pas son étonnement ! le mien est grand sans doute de me retrouver souvent moi-même sous ces ajustements indignes de moi ; mais sans ce déguisement que je me suis imposé, aurais-je donc pu échapper à la colère de Louvois ! Dieu sait pour quel crime imaginaire il me poursuit ! En rentrant dans ce pays, j'espérais que sa haine avait eu le temps de se calmer, il m'accuse de m'occuper de sots libelles ! Paris m'est interdit ; j'aurais pu me jeter dans l'une des trois armées d'Allemagne, de Flandre ou de Roussillon, qu'a le roi, mais je ne me sens pas encore le courage de finir ma vie d'intrigues ! L'amour, le jeu, le plaisir, oh ! voilà mes trois tyrans ! Je suis un de ces hommes créés pour entrer en révolte ouverte avec ce qui est devoir, et cependant il y a des moments où je rougis de moi-même. Que sont devenus mes jeunes compagnons de désordre et de folie ? Je tremble de l'appren-

dre, la mort en a sans doute fauché bon nombre! O douleur! Madame est morte, morte empoisonnée, et par quelles mains, grand Dieu! J'ai toujours présente devant les yeux la lettre par laquelle Monsieur m'apprenait cette épouvantable catastrophe! Sa douleur personnelle n'a pas été épargnée, on l'a accusé d'avoir prêté les mains à cet odieux assassinat! C'est vers ce temps-là que je m'enfermai à Venise dans le couvent des Arméniens, mais bientôt j'en sortis au son d'impures mandolines, ressaisi par cette coupable fureur du plaisir, des aventures! La mort de ma mère elle-même n'a pu me titrer de ce funeste aveuglement! Aussi combien mon sommeil est-il différent de celui de cette jeune fille! Je la vois d'ici, son coude doucement ployé sous sa belle tête, ici... à deux pas de moi!... Rien ne troublera ses rêves d'ange! oh! rien, si ce n'est l'image de ce fiancé, et qui ne peut tarder à revenir! Noble et courageux jeune homme! sur ma seule prière il a volé, il est à l'abbaye, il a donné ma lettre à Diane! Et je choisirais un pareil moment pour déshonorer celle qu'il aime, pour outrager la vertu la plus noble et la plus pure! Regardons plutôt ce sommeil charmant, afin de lire sur ce front de vierge le bonheur d'une âme qu'aucun souffle impur ne vient ternir!

— Elle dort, ajouta Choisy, après avoir entr'ouvert la porte du cabinet, oh! rien ne conspire contre elle, tandis que moi, mille dangers me menacent! Ce misérable comte d'Hosberg a-t-il regagné Paris après m'avoir déclaré sa cruelle persécution, ou bien rôde-t-il aux alentours de ce parc? Il y a des instants où je donnerais volontiers ce qui me reste à vivre pour apprendre de sa propre bouche le secret de sa haine calculée... Et rien, rien ne peut me mettre sur la trace!... Ah! le sort en est jeté, demain, oui, demain, je veux courir moi-même les chances d'une rencontre nécessaire avec cet homme... je saurai le découvrir!

Choisy poursuivait encore en lui-même des idées de ressentiment, quand une pierre lancée adroitement contre sa fenêtre entr'ouverte tomba à ses pieds.

— Que veut dire ceci ? murmura-t-il en se baissant ; un billet ! qui peut m'écrire ?

Il approcha le papier d'une bougie ; et il lut les lignes suivantes :

« Votre message n'arrivera pas cette nuit à l'abbaye du Val,
» car j'ai pris mes précautions. Diane ne peut être à vous, elle ne
» doit appartenir qu'à un seul homme, et cet homme, c'est moi.

» Signé : comte d'Hosberg. »

Pour le coup, Choisy se crut dupe d'un sortilége. La perfidie du comte avait été aussi rapide que l'éclair, aussi prompte que la pensée. Nul doute qu'il n'eût trouvé le moyen d'arrêter en route Chaville, qu'il ne se fût emparé de cette lettre écrite à Diane ! Le sang de Choisy battit avec violence en parcourant ce billet dont l'écriture l'avait fait pâlir.

Il se pencha à la fenêtre, mais il ne vit rien, rien que le ciel couvert de nuages déchiquetés courant sur un fond livide. L'orage avait cessé, mais nulle éclaircie ne brillait.

La rage, la fureur embrasaient Choisy ; il hésita un instant s'il ne partirait pas lui-même à cheval pour aller à la recherche de Chaville. Il bondissait comme un lion à la seule idée de trouver d'Hosberg ; évidemment, le comte devait être à la poursuite de son messager. Il se rassura peu à peu en songeant que Chaville n'avait pas moins de courage que lui, et que le comte d'Hosberg lui étant sans doute inconnu, il n'hésiterait pas à en faire bon marché en cas de rencontre.

— Si mon épée m'a fait défaut, pensa-t-il, le pistolet de Chaville est là.

Comme il se retournait, Choisy crut entendre tout d'un coup un pas faible dans les profondeurs du corridor.

Il s'avança sur le seuil et aperçut Bonju, dont la boue souillait la livrée.

L'intendant de la comtesse des Barres hâtait sa marche vers l'appartement de sa maîtresse; ses cheveux et ses vêtements étaient en désordre.

En voyant Choisy comme lui-même ému au dernier point, il parut indécis et baluutia.

— Eh bien, qu'est-ce ? d'où viens-tu ?

— Des communs du château, monsieur; il vous arrive un hôte, un hôte qui m'a fait une peur!... Qu'il vous suffise de savoir que M. le chevalier de Luxeuil...

— Luxeuil! quoi! c'est lui?

— Oui, monsieur, c'est lui dont l'escorte s'était perdue en devançant la grille du château. Il arrive ici avec trois gaillards de ses amis qui ont, par ma foi, la figure peu rassurante. Des uniformes avec des ceintures garnies de cartouches! rien que cela! et un air!... Ah! tenez, j'en tremble!

— Ce sont sans doute des officiers de sa compagnie qui vont prendre leurs quartiers à Bourges. Fatal contre-temps! ils tombent bien! s'ils allaient me reconnaître!

— Rassurez-vous, monsieur, il n'y a pas de danger, car ils ne doivent pas même entrer dans le château, grâce à Dieu! M. le chevalier leur a signifié qu'il y coucherait seul. Ils logeront à l'auberge, à quelques pas de Crépon.

— Que veut dire ceci? pensa Choisy; Luxeuil escorté; irait-il donc rejoindre l'armée? N'importe, c'est mon ami, après tout, fais-le entrer.

Bonju parti, Choisy poussa doucement la porte du cabinet où dormait Mathilde.

Par un mouvement dont il ne put se rendre maître, il se prit à examiner encore une fois ce sommeil de la jeune fille, repos chaste et doux, contraste cruel avec ses propres angoisses.

Aussi blanche qu'un cygne, elle avait replié sa tête ravissante sur son cou alors éclairé par les pâles reflets d'une lampe.

Ses deux mains s'étaient jointes, à son insu peut-être, comme dans une prière, au moment de s'endormir.

Après avoir contemplé quelques secondes ce tableau digne du pinceau d'un maître, Choisy s'arracha à son impression mélancolique pour recevoir l'hôte que son intendant lui annonçait.

— Minuit! s'écria-t-il en regardant la pendule ; nous aurons le temps de causer.

Tout d'un coup, il y eut un bruit léger, et le chevalier de Luxeuil entra.

XXVI

UN AMI

Le chevalier de Luxeuil était, selon l'expression de ce temps-là, un homme de grande mine : les dents blanches, la jambe bien prise, il excellait aux jeux les plus divers, notamment à celui de l'escrime, ce qui lui donnait un air de parfaite aisance, et une élégance telle que, dans tous les cercles parisiens, on l'avait surnommé *le beau Luxeuil*.

D'une force athlétique, il passait pour ployer un fer à cheval

en deux, passe-temps qui fit, un siècle plus tard, le plus grand honneur au maréchal de Saxe. Il était aussi fort grand joueur, et avait mangé à la bassette la meilleure partie de son patrimoine.

Une passion effrénée pour les femmes, un amour de nouveauté insatiable couronnait enfin de si charmantes qualités ; il avait été de toutes les débauches de Roquelaure et de Camardon.

Choisy l'avait perdu de vue depuis seize années ; tout ce qu'il en savait, c'est qu'il y avait entre le chevalier et M. de Louvois des liens de parenté.

Le chevalier entra dans la chambre de la comtesse des Barres de l'air d'un homme qui viendrait d'être poursuivi par une meute de recors : ses habits se ressentaient de l'orage et des cahots du chemin ; ils étaient froissés, maculés de taches de boue. Il commença par étendre devant la cheminée son manteau trempé de pluie, puis, saluant la comtesse avec une obséquieuse ironie, il s'assit dans le meilleur fauteuil de l'appartement.

Choisy parut surpris qu'un de ses anciens amis du Palais-Royal ne se jetât pas dans ses bras ; mais il réfléchit que seize ans d'absence changent beaucoup les amis, au physique comme au moral. Le chevalier avait un air raide et solennel : on eût dit d'un juge qui va remettre sa simarre.

Résolu enfin à rompre ce silence glacé, Choisy s'avança vers Luxeuil et lui prit la main.

— Du diable, s'écria-t-il, si je reconnais en toi, mon cher chevalier, le héros de nos anciennes folies, l'homme de parties d'hombre, de comédies, de soupers ! Que t'est-il donc survenu pour que tu n'aies pas rejoint plus tôt nos chers amis, Louvigny, Villeroy, d'Harcour, qui tous trois avaient promis de t'amener à Crépon ? Te serait-il arrivé malheur ? t'es-tu marié ? allons, parle.

— Choisy, répondit Luxeuil, oui, je te parlerai, mais sans témoins. Sommes-nous ici bien seuls?

— Quel ton sérieux! mon cher Luxeuil; va, rassure-toi, tu peux parler, ce n'est pas ici le cabinet de M. de Louvois.

— Oui, nous sommes seuls, ajouta-t-il après s'être assuré que la porte du cabinet où dormait Mathilde était fermée.

— Je ne suis point venu avec nos amis, commença Luxeuil, parce que j'ai reçu en route même un ordre du ministre...

— Peste! il fallait que ce fût bien pressé! l'électeur palatin fait donc des siennes, ou bien est-ce celui de Brandebourg? Je te félicite, te voilà dans la manche de M. de Louvois.

— Hélas! mon cher Choisy, je ne sais trop si je dois me féliciter d'appartenir à un homme qui me donne souvent des commissions aussi délicates! Celle que j'ai à remplir en ces lieux-ci, par exemple... ajouta Luxeuil d'un air d'abattement hypocrite...

— Tu as quelque affaire en cette province? Tant mieux! nous te garderons, nous t'hébergerons, Luxeuil, tout le temps de ta campagne diplomatique, et fasse le ciel qu'elle soit longue! Je n'aurai jamais tant désiré les lenteurs pour une négociation! Tu verras Bourges, tu verras ma seigneurie, mes vassaux, tous mes voisins; je puis te jurer qu'il y a ici de bonnes figures! Je te montrerai la présidente, monsieur le baillif d'épée, que sais-je? et après cela, si tu ne ris pas, si tu gardes ton flegme d'ambassadeur, il y a à désespérer de toi!

— Choisy, je ne demande pas mieux que de passer gaiement le temps avec toi; par malheur le moment n'est pas propice. Il faut qu'avant trois jours je ramène en poste, à Paris, quelqu'un que M. de Louvois m'ordonne d'arrêter ici.

— Diable! Voici qui est grave. Je ne me doutais guère que M. de Louvois eût des ennemis si loin! répondit Choisy d'un ton ironique.

— Il y en a, mon cher, au moins il croit en avoir. Que veux-tu que devienne un ministre sans ennemis?

— C'est ma foi vrai!

— Donc, M. de Louvois m'a dit de venir ici en toute hâte, et je suis venu. J'ai avec moi trois gardes de la Prévôté de l'Hôtel et je puis requérir main forte, rien que cela. La personne que je dois reconduire à Paris, avec les égards dus à son rang, a fait ces derniers temps encore assez de bruit; elle déplaît au ministre, tu la connais.

— Moi!

— Oui, toi. Ce n'est point à Bourges, c'est à Crépon même qu'elle se cache; en un mot, c'est la comtesse des Barres!

— La... com...tesse... balbutia Choisy; comment? c'est à moi?...

— Que le ministre m'envoie demander ce que je dois faire pour l'enlever sûrement et promptement. Tu vois que je ne pouvais pas mieux tomber.

— Mais c'est une horreur, une indignité, reprit Choisy; comment, toi, Luxeuil, mon ancien ami?

— Écoute donc, je ne connais pas, moi, la comtesse des Barres! Tout ce que je sais, c'est que le cardinal de Bouillon est loin d'avoir regagné les bonnes grâces du ministre. Or, parlons net, cher ami; cette comtesse des Barres ne serait-elle pas un certain abbé qui est encore à cette heure le séide du cardinal, et qu'il a pris même, dans le temps, à Rome, pour son conclaviste? Eh bien, l'on a vendu les secrets du cardinal de Bouillon, il est exilé, mais comme en ces papiers figurent plusieurs de tes lettres...

— Que dis-tu, Luxeuil? le cardinal exilé! mes lettres surprises! oh! cela est impossible!

— Tout cela est fort possible, reprit Luxeuil; le cardinal a eu

la folie d'écrire au roi comme à son égal; c'est une escapade qui n'a ni rime ni raison. Le cardinal est à la Claire près de Lyon, il est gardé à vue. Malheureusement, tu lui as servi quelque temps de secrétaire...

— Mon Dieu! oui, à Rome, après le conclave, lorsqu'il y faisait une dépense de prince du sang; vingt-quatre pages et soixante valets de pied le soir autour de sa chaise, avec des flambeaux! reprit Choisy. C'était admirable! Il a dépensé cent mille écus en trois mois!

— Le cardinal de Retz fit une autre dépense quand il se sauva du château de Nantes par la peur du Mazarin! il prit pour valets de pied trois cents soldats bien armés sous la mandille! Je voudrais, mon cher Choisy, t'en offrir autant; mais je suis réduit par la parcimonie de M. de Louvois au plus pauvre des cortéges! il paye la poste, c'est tout!

— Qu'il s'en aille au diable! reprit Choisy, a-t-il donc une si furieuse envie de voir ma figure! Mes lettres, après tout, furent écrites sous la dictée même du cardinal.

— Oui, mais un certain homme en qui le ministre a confiance, lui a juré ses grands dieux que tu en possédais d'autres...

— Il en a menti, et quel est ce misérable?

— Un étranger... un comte suédois, qui paraît te détester. Il a eu l'oreille de M. de Lionne un mois durant, de là il s'en est allé à M. de Louvois. C'est un homme, je le crains, au courant de tes démarches.

— Un lâche! un infâme! murmura Choisy en se levant exaspéré. D'Hosberg! encore d'Hosberg! Mais tu me serviras, n'est-il pas vrai, Luxeuil? tu m'aideras à surprendre ce vil imposteur. Il se cache aux environs de ce château; demain, oui, demain, dès que l'aube paraîtra...

— Demain? j'en suis désolé, mais il faudra que tu me suives

dans ma chaise. Nous passerons le temps de notre mieux, nous jouerons au lansquenet pendant la route.

— D'Hosberg! murmurait Choisy, d'Hosberg! oh! je me vengerai; cette fois il mourra!

— De la rancune? et contre un espion! Allons donc! reprit Luxeuil.

— Mais tu ne sais pas, toi, ce que ce misérable a pu amasser en mon cœur de haine, de vengeance et de colère! Il a détruit mon avenir, il s'est acharné à ma perte pendant seize ans!

— Tu verras, reprit Luxeuil, à en tirer plus tard bonne justice. En attendant, je suis venu ici pour t'arrêter, et je dois remplir mes instructions. Mais rassure-toi, rien ne transpirera, sois-en sûr; je t'emmène demain sans que nul ne puisse se douter...

— M'emmener, toi mon ami, celui de toute ma famille!

— Que veux-tu? l'ordre est précis, je suis inflexible du côté du devoir. Depuis la mort de Madame, qui a fait jeter des hauts cris à toute la cour, ce que M. de Louvois redoute le plus au monde, ce sont les gens qui viennent d'Italie, le pays du poison par excellence! Il craint pour lui, pour le roi, pour tout le monde. Tu arrives de Rome, et il a, je te le répète, quelques petites questions à t'adresser. En un mot, je prévois qu'il va te mettre en surveillance... Tes maudites lettres... tes anciennes liaisons... Tu as connu autrefois, chez Monsieur, le chevalier de Lorraine?

— Et que m'importe à moi la conduite de ceux que j'ai pu connaître! reprit Choisy. J'étais jeune alors, et j'ai quitté la France bien avant l'attentat commis sur une si noble et si généreuse princesse!... Que la honte de ce crime retombe sur ses auteurs! Moi, je suis un fou, un homme de plaisir, rien de plus. Quand j'accompagnais à Rome le cardinal de Bouillon, je m'oc-

cupais fort peu d'intrigues et de menées contre la cour; je visitais des marbres, des tableaux, des galeries... Je souhaite, pardieu! que les occupations de M. de Louvois soient aussi innocentes; n'est-ce pas malgré les ordres réitérés de ce ministre, ennemi jaloux de toute gloire, que M. de Turenne vient d'entamer une campagne où déjà il triomphe? Que penser d'un homme assez infatué de son mérite pour s'écrier, en parlant du roi : Il me doit tout! Paroles hautaines, imprudentes, bien dignes de celui qui n'a pas craint de persécuter, depuis qu'il existe, le noble maréchal de Luxembourg! Mais rassure-toi, Luxeuil, va, je ne crains rien de l'animosité de M. de Louvois! Tu me conduiras chez lui, puisqu'il t'en a donné l'ordre, et tu peux être sûr qu'il ne t'enverra pas à la Bastille! Tout ce que je te demande, c'est de différer mon enlèvement jusqu'à demain lorsque le soleil sera couché. Oui, quelqu'un que j'attends, quelqu'un qui ne peut tarder...

En prononçant ces mots, Choisy pensait à Chaville, à Chaville sur les dangers duquel le billet de d'Hosberg ne pouvait lui laisser de doute. L'idée de partir sans avoir vu Diane redoublait ses anxiétés.

— Ce que tu me demandes là est fort grave, répondit Luxeuil; prends-y garde! Tu tiens donc bien à rester ici, dans ce trou?

— Oui, pour mille raisons que je ne puis te dire, que tu ne comprendrais pas, Luxeuil. Qu'il te suffise de savoir que, moi absent, deux personnes courraient ici de grands dangers.

— Tu as donc beaucoup de monde? et parmi ce monde, des femmes? Ah! mauvais sujet, c'est une maîtresse qui te tient au cœur!

— Luxeuil, reprit Choisy, sans répondre à la question du chevalier, je ne te demande qu'un jour!

— Un jour, dit Luxeuil, non, Choisy, c'est impossible.

— Je te donne ici ma parole de gentilhomme.

— Les ordres de Louvois sont clairs.

— Alors, reprit Choisy, alors, puisque tu n'es plus mon ami... puisque rien ne t'attendrit... ces pistolets...

Et Choisy, s'emparant de ces armes, par un geste rapide, fit mine d'appuyer leur canon sur sa poitrine.

— J'y suis résolu, s'écria-t-il, en fixant Luxeuil.

— Malheureux! tu m'appartiens! y songes-tu? dit Luxeuil en le désarmant.

En ce moment même un cri étouffé retentit dans le fond du cabinet où reposait la fille du baillif d'épée.

— Quelqu'un a crié, fit Luxeuil, nous ne sommes pas seuls.., c'est un cri de femme... je m'y connais!

Le chevalier courut vers la porte; Mathilde, pâle, égarée, tomba dans les bras mêmes de Luxeuil.

Le désordre de la belle enfant, ses cheveux épars, son trouble, ses bras nus, tout concourait alors à la rendre si divinement belle, que le chevalier de Luxeuil demeura sans voix, comme s'il eût entrevu quelque apparition surnaturelle. De son côté, Mathilde ouvrait de grands yeux étonnés, elle regardait ce nouveau venu avec une crainte instinctive.

La comtesse des Barres s'empressa d'interroger elle-même sa protégée, elle lui demanda la cause de cri qu'elle avait poussé.

— Oh! répondit Mathilde en croisant ses bras sur sa poitrine, madame la comtesse, pardonnez-moi, c'est un rêve!

— Un rêve, et lequel? parlez, dit la comtesse à Mathilde. Vos mains sont glacées, qu'avez-vous donc, chère enfant?

— J'ai cru, répondit-elle, entrevoir, il n'y a qu'un instant, une scène horrible. Un homme attaqué, couvert de sang; un homme qui se défendait, madame la comtesse. Oh! je l'ai bien vu, c'était Chaville!

— Chaville ! avez-vous dit ; reprit la comtesse. Par pitié, Mathilde, remettez-vous... Il est impossible...

— Monsieur de Luxeuil, ajouta Choisy, votre chambre est préparée. Vous savez ce que je vous ai demandé ? il s'agit de cette enfant...

— De cette jeune fille ? demanda Luxeuil. Comment ! c'est pour elle ?...

— Ainsi, chevalier, vous consentez ?

— A tout, madame la comtesse, répondit le chevalier en s'inclinant, mais sans détacher ses yeux de la vue de Mathilde ; je vous le promets, je ne partirai que demain soir...

Luxeuil demeurait encore absorbé dans la contemplation de cette gracieuse image, quand, sur un coup de sonnette de la comtesse, Bonju vint prier le chevalier de le suivre à son appartement.

XXVII

LA NUIT AU CHATEAU

Le même corridor renfermait sous ses triples clefs, Louvigny, d'Harcour et Villeroy, tous trois logés dans une suite de chambres successives, tous trois ignorant, les damnés enfants de Mars ! quels étaient leurs voisins de chambre au noble château de Crépon.

L'orage et son tintamarre n'avaient en rien assombri les joyeux fronts des trois amis ; ils avaient demandé du feu à Bonju, et ils devisaient tous trois dans la chambre de l'un d'eux, quand ils

crurent entendre le bruit de lourdes bottes retentir sur l'escalier.

L'assemblée se tenait chez Louvigny, dans une grande pièce à laquelle attenaient deux autres plus petites, dévolues à d'Harcour et à Villeroy. On causait de la campagne de M. de Turenne, quand Bonju et Luxeuil passèrent de ce côté.

— Peste ! dit Louvigny, voilà des gens qui se couchent bien tard ; auraient-ils joué à l'hombre ou à la bassette en vrais sournois ? Je serais désireux de voir leur figure, ajouta-t-il en tenant la porte entrebâillée.

Louvigny s'approcha le plus discrètement qu'il put, et n'eut pas de peine à reconnaître Luxeuil qui suivait Bonju dans les profondeurs du corridor.

— Holà, hé ! chevalier, lui cria-t-il à voix basse, viens donc ici te chauffer un peu à notre chambrée, mon cher !

Luxeuil détourna la tête tout aussitôt, bien que Bonju s'évertuât à lui montrer l'appartement que la comtesse des Barres lui avait destiné. Le chevalier se contenta de lever le nez et d'en lire le numéro, puis il courut les bras tendus vers Louvigny.

— Que la peste me crève si je songeais à vous ! mes féaux, dit-il en posant le pied dans la chambrée ; j'étais occupé du rêve le plus charmant...

— Tu rêves debout, chevalier ? voilà qui est neuf, reprit Villeroy. Et à quel objet ?

— Ma foi, mon très-cher, à une fille admirable que j'ai entendu nommer, je crois, du doux nom de Mathilde par la comtesse...

— La comtesse ? tu l'as donc vue, elle n'est point couchée ? demanda d'Harcour.

— Elle m'a reçu à merveille, reprit Luxeuil. Cependant, l'avouerai-je, je n'avais des yeux que pour sa voisine de chambre, la délicieuse Mathilde.

Le chevalier achevait à peine ces paroles qu'un coup léger retentit à la cloison de la chambre où il causait.

— Que veut dire ceci? Un voisin que nous gênons... Parlons bas... Je vous disais donc, ajouta Luxeuil en baissant le ton mystérieusement, que cette Mathilde...

Ici, il y eut un nouveau bruit à la cloison, et le chevalier se leva :

— Qui m'impose silence? demanda-t-il d'une voix claire.

Nulle voix ne répondit à la sienne; mais il y eut dans la pièce voisine un bruit de chaises assez significatif.

— Je me nomme le chevalier de Luxeuil, cria le chevalier en s'approchant de la cloison.

— Moi, Villeroy!

— Moi, d'Harcour!

— Moi, Louvigny!

Un silence profond succéda à cette déclaration de guerre, et le chevalier put reprendre :

— Je ne serais pas fâché, mes bons amis, que vous puissiez m'apprendre quelque chose sur ce château. Si je viens d'y voir une jolie fille, peut-être aussi y trouve-t-on des esprits. Nous irons tout à l'heure, en cas de nouvelle attaque, réduire ce fantôme à la raison. Mais avant cela, je ne serais pas fâché de me débarrasser à votre endroit de certaines lettres que j'ai là en portefeuille... Villeroy, mon cher, en voici une de M. de Louvois; d'Harcour, celle-ci est de M. de Turenne; Louvigny, tu es le mieux partagé : oh! celle-là est du roi.

— Voyons, voyons vite, s'écrièrent les trois amis. Mais à peine eurent-ils lu qu'une contrariété subite changea l'expression de leurs visages.

— Bon! s'écrièrent-ils, nous voilà forcés de conquérir une seconde fois la Franche-Comté!

— Je dois dès demain rejoindre l'armée, dit d'Harcour.

— Nous aussi, reprirent Louvigny et Villeroy.

— Va-t'en au diable! Luxeuil, tu n'es qu'un messager de malheur!

— De gloire, voulez-vous dire.

— Lorsque nous allions prendre à Crépon nos quartiers d'hiver!

— Quand nous comptions faire la cour à ces dames!

— Nous devrions t'étrangler!

— Mes amis, mes bons amis, reprit le chevalier de Luxeuil avec un grand flegme, vous êtes bien heureux que le roi ait besoin de vos services. Moi, je le crains bien, je vais m'ennuyer ici comme un mort : je n'ai pas les goûts champêtres. Peut-être ne ferai-je pas en ce château un long séjour, surtout puisque vous partez ; mais je voudrais au moins savoir de vous quelles sont les personnes qui composent la société de la comtesse. En hommes, qu'y a-t-il d'abord?

— Oh! deux imbéciles, l'oncle et le neveu, l'un baillif d'épée, l'autre commis aux eaux et forêts.

— Passons.

— Pour les femmes, nous avons une présidente à moitié folle, et la jeune fille que tu as vue.

— Fort bien.

— Cette jeune fille a pour père M. le baillif d'épée.

— Bon!

— Pour prétendus, — car il y a aussi un mariage sous jeu, — se présentent à la fois M. Palamède, neveu du baillif, et un certain M. de Chaville.

— Chaville? je ne connais pas.

— C'est ce qui te met parbleu à l'aise avec lui, quand il reviendra demain... Une noblesse de robe! un amoureux du Berry

avec lequel je voulais me mesurer, dit Louvigny ; il a bien fait de partir !

— Ainsi, dit Luxeuil, en prenant quelques notes sur son calepin, voilà tout ?

— Tout, mon cher ami, et si tu ne trouves pas que c'est là un amas suffisant d'originaux...

— Si fait, et je brûle déjà de voir le Palamède ou le Chaville...

— M. de Chaville, reprit Louvigny, n'a rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'après tout c'est un cavalier passable... mais quant à ce Palamède, figure de mouton bêlant, cousu de rimes, d'hémistiches...

Un trépignement aigu retentit en ce moment près du mur, et força Louvigny à s'arrêter. Le bruit d'un flageolet, sur lequel le joueur inconnu prenait sans doute à tâche d'exécuter les sons les plus discordants échauffa à un tel point les oreilles des trois amis, qu'ils résolurent d'imposer silence à l'importun. Mais, au même instant, le flageolet attaqua en sons alertes, ironiques, une marche de régiment bien connue, et qui commençait sur l'air de *Fifre et Tambour*. Une pareille mélodie avait l'air d'une épigramme. Nos trois amis frappèrent à la cloison de toute la force de leurs poings.

Bonju survint au bruit, se plaignant de la sérénade nocturne qui troublait le repos des hôtes de Crépon, et dont heureusement la comtesse des Barres ne pouvait rien entendre, puisqu'elle habitait l'aile opposée du château.

Cette musique ne pouvait provenir, selon l'intendant, que de la tour du Nord.

XXVIII

LE MUSICIEN

On prit des flambeaux, et après une sommation préalable, on ne tarda pas à y trouver Palamède ; mais Palamède furieux, exaspéré, tenant encore en main son flageolet comme Brennus dut tenir son épée.

A sa vue, nos quatre gentilshommes éclatèrent de rire.

La tour du Nord, dans laquelle Bonju avait logé Palamède, consistait en une rotonde revêtue de briques du côté de la façade du château, et s'adossant sur une cloison circulaire à l'appartement des amis de Choisy.

C'était une geôle d'un aspect nu, désolé. Le hibou avait dû nicher plus d'une fois dans ce donjon, des fenêtres duquel la vue s'égarait sur une de ces landes tristes du Berry où il ne croît guère que des sapins. Un lit à baldaquin fané occupait le centre de la pièce, et nos étourdis ne remarquèrent pas sans surprise que le ciel avait dû s'en détacher la minute d'avant avec un horrible fracas, puisque Palamède le considérait encore avec terreur.

— Bon Dieu ! s'écria Louvigny, voilà un lit bien étrangement décomposé !

— Vous avez dû faire un horrible saut ! observa d'Harcour à Palamède.

— Le ciel est injuste ! reprit Villeroy, qui était fort sur le calembour,

Ces maudits railleurs prirent à partie le commis des eaux et forêts; ils le poursuivirent à qui mieux mieux de leurs sarcasmes. Palamède ressemblait à un taureau blessé de vingt flèches.

— C'est cela, dit-il, riez à votre aise, messieurs de la cour, gaussez-vous bien d'un provincial comme moi! Il ne vous faudra pas moins déloger d'ici dès l'aurore, et aller en campagne pour le bon plaisir de Sa Majesté. J'avais entendu votre aimable conversation et j'ai su bien vite de quelle façon vous me traitiez... Rira bien qui rira le dernier, ma foi; je vous souhaite bonne chance à notre armée!

— Comment, demanda Luxeuil, vous êtes le neveu d'un baillif d'épée, monsieur Palamède! Mais cela se trouve à merveille, ajouta le chevalier, j'ai quelque chose à remettre à monsieur votre oncle.

— A mon oncle? répondit Palamède, donnez, donnez, monsieur, je suis un autre lui-même.

— Je le crois; aussi vous prierai-je de lui faire tenir la lettre ci-jointe.

— Une lettre aux armes de Sa Majesté! Fiez-vous à moi, monsieur, il l'aura, oh! il l'aura dès demain!

— Je compte sur votre promesse. N'allez pas au moins vous endormir, monsieur Palamède!

— Il n'y a pas de danger! reprit Palamède d'un ton résolu. Diable de château que celui-ci, chevalier! Ce matin je me laisse à demi noyer dans un bassin; ce soir, mon lit croule. Oh! tenez, je suis décidé à ne plus coucher dans cette tour! Non, pour rien au monde...

— Mais alors où donc coucherez-vous?

— Oh! je saurai bien trouver...

— Vous n'y songez pas, Bonju est parti, en me souhaitant une bonne nuit. L'excellente figure! je ne sais pourquoi il me regardait cependant d'un air narquois.

— Telle maîtresse, tel valet, reprit Palamède. Cette madame des Barres est une femme singulière.

— Oh! fort singulière, dit Luxeuil. Vous loger ici, vous, le poëte de la province! mais c'est un nid de hibou!

— Par ma foi, vous dites vrai, je suis hors des gonds, j'enrage!

— Que faites-vous là?

— Eh! pardieu, je prends ma valise. Je m'en vais frapper à la première porte; voyez?

L'infortuné Palamède avait en effet serré le nœud de son bonnet de nuit, et il avait pris toute sa défroque sous son bras.

— Bonne nuit! monsieur, lui cria d'Harcour en l'accompagnant jusqu'au seuil avec son bougeoir.

— Ne rêvez pas au moins de la tour du Nord, ajouta Villeroy.

— Appelez-nous, monsieur, en cas de danger, dit Louvigny.

— Monsieur Palamède, continua Luxeuil, n'oubliez pas surtout ma dépêche pour votre oncle.

Palamède eut peine à se dégager de leurs étreintes ironiques. Arrivé à la première porte du vaste corridor, il frappa. Un grognement sourd lui répondit.

— Peste! murmura-t-il, c'est la chambre de mon oncle. Il ronfle déjà comme un stentor. Allons plus loin.

Le neveu du baillif tourna bientôt la clef d'une autre serrure. Il toussa; personne ne donna signe de vie.

C'était la chambre destinée à Luxeuil. Cette pièce, Bonju venait de l'indiquer un quart d'heure avant au chevalier.

— Bravo! se dit Palamède, je suis sûr au moins de dormir ici plus tranquillement qu'à la tour du Nord! Le numéro treize! Bast! je n'ai point de préjugés!

Palamède déposa son bougeoir sur la cheminée, en s'applau-

dissant du hasard qui le servait. Retirant ensuite la clef de la serrure, il examina scrupuleusement, avant de se coucher, ce nouveau lit, qui, grâce à Dieu, n'avait point de ciel.

— Allons, pensa-t-il, du moins je ne serai point étouffé. Si avant de m'endormir j'écrivais un sonnet sur mon aventure? Il y a ici des plumes et de l'encre, et j'ai emporté mon dictionnaire des rimes!

Palamède se frotta le front, et il écrivit un grand quart d'heure. La lune envoyait de temps à autre des reflets argentés à sa béate figure; il avait gardé sa robe de chambre et ses hauts-de-chausses. Palamède, ainsi drapé, paraissait encore plus laid. Il n'en adressa pas moins, avant de s'endormir, un sonnet aux étoiles, sonnet rempli de chevilles, et qui était loin d'être *sans défaut*. L'image de Mathilde se présenta aussi plus d'une fois à son esprit; il devançait en idée l'instant où il échangerait avec elle l'anneau d'alliance. Les dieux du génie et du sommeil répandirent enfin leurs doubles pavots sur lui, et il s'achemina vers son lit.

Cependant Luxeuil, cédant lui-même à la fatigue, avait pris congé de ses amis, et se dirigeant d'après les instructions de Bonju, il cherchait alors, un flambeau en main, la chambre que l'intendant de la comtesse avait pris soin de lui désigner.

— Le numéro treize, c'est bien cela, dit-il, en regardant la serrure.

Le chevalier fut quelque peu surpris de n'y point trouver de clef.

—Que veut dire ceci? pensa-t-il; me serais-je trompé? voyons!

Luxeuil frappa deux coups; mais à l'instant même une voix sépulcrale et rauque sortit des profondeurs de la chambre.

— Allez au diable! criait en même temps la voix, je vais me coucher!

— Voilà qui est étrange, murmura Luxeuil ; il est évident pourtant que Bonju m'avait enseigné ce numéro ; maintenant la place est prise ! Cela m'apprendra à causer avec mes amis.

Luxeuil quitta la porte, et crut entendre en ce moment même un bruit singulier du côté de la chambre.

— Que se passe-t-il ? le numéro treize est bien agité !

Luxeuil poursuivit l'examen des autres portes ; une seule était alors entr'ouverte.

— Ma foi ! se dit le chevalier, voilà une porte qui a l'air d'attendre quelqu'un, fions-nous aux chances de l'aventure !

Il frappa doucement, tout en observant que cette pièce ne gardait aucune lumière.

— Ah ! c'est vous, baillif, dit une voix de femme d'un ton de reproche ; vous êtes bien en retard !

— Le baillif ! murmura le chevalier. Bon ! on me prend pour un autre ! la méprise est piquante, et je ne suis pas fâché de voir la tournure que va prendre la conversation.

— Eh bien, monsieur de la Pinsonnière, reprit la voix, entrez-vous ?

Devant cette seconde sommation, le chevalier crut de son devoir de ne pas reculer. Il souffla sa bougie, et il entra dans la chambre.

XXIX

LE DÉJEUNER

Le lendemain, tous les hôtes de la comtesse reposaient encore, que Bonju surveillait, dans les cuisines, les apprêts d'un colossal déjeuner.

Choisy ne tarda pas à rejoindre son intendant.

— Eh bien! demanda-t-il, tu as suivi mes ordres de point en point?

Bonju répondit par un signe de tête affirmatif.

— Le chevalier a logé, n'est-ce pas, au numéro treize?

— Oui.

— Personne n'est descendu?

— Personne.

— Bien; songe à présent aux préparatifs dont j'ai parlé. As-tu la chaise de poste? Vers quelle heure sera-t-elle prête?

— A la nuit.

— D'ici là, je l'espère, j'aurai pu revoir Diane ou Chaville, murmura Choisy d'un air agité. Ah! poursuivit-il, n'oublie pas non plus de remettre, dès son lever, ce billet à Louvigny. Il est urgent qu'il soit prévenu.

— Mais notre prisonnier, demanda Bonju tout effaré, qu'en ferons-nous?

— Eh! pardieu, Louvigny, après la lecture de ce billet, s'en chargera. Une fois partis, que nous importe le reste?

— Avez-vous encore quelques ordres à me donner?

— Non, je te charge seulement de veiller à l'arrivée de Chaville. Il ne faut pas qu'il soit vu, mais il faut que je lui parle

La cloche du déjeuner vint interrompre cette conversation. Les convives de la comtesse prirent place bientôt dans la vaste salle et formèrent un cercle autour de la châtelaine. Le baillif ressemblait à l'un de ces portraits chaudement enluminés des magistrats honorables du dix-septième siècle; sa perruque, sa barbe et ses manchettes brillaient d'un nouvel éclat. La présidente avait l'air de sortir d'une boîte à poudre; elle avait mis un soin tout particulier à sa toilette. Deux mouches assassines relevaient l'éclat de son teint, et à la seule échancrure démesurée de sa robe, il était facile de voir qu'elle comptait encore sur sa beauté. La douce candeur de Mathilde formait avec elle le plus éclatant contraste. Émue et tremblante, la naïve enfant songeait encore à Chaville; elle était pâle et rêveuse. Deux ruisseaux de larmes avaient dû couler de ses beaux yeux; car elle les tenait alors silencieusement baissés.

Pour nos trois gentilshommes, ils paraissaient disposés à se consoler de leur mieux d'un prochain départ, en s'escrimant fort valeureusement à cette table.

Tout d'un coup, Choisy remarqua l'absence de deux convives dont l'un occupait alors trop profondément sa pensée pour qu'il ne se réjouît pas intérieurement de ne pas le voir siéger à sa table. C'étaient MM. de Luxeuil et Palamède.

— Où donc est le chevalier? demanda-t-il en jouant l'inquiétude. Courez vite, Bonju, et ramenez-le, nous l'attendons. Vous permettrez bien, mesdames, et vous, cher baillif, que je vous présente la fine fleur de Paris, mon ami Luxeuil, le protégé de M. de Louvois.

— Mais votre neveu, baillif, votre neveu? demanda la présidente par contenance.

— C'est vrai, qu'est donc devenu Palamède? où est-il? que peut-il faire? Veuillez l'excuser, madame la comtesse, ajouta le baillif, ce garçon-là a toujours le nez sur quelque poëme.

Le baillif parlait encore, quand Choisy tout d'un coup réprima un léger cri. Le chevalier de Luxeuil venait d'entrer.

La pâleur couvrait le visage de notre abbé, un coup de foudre l'eût moins attéré. Il regarda Luxeuil avec un œil plein de trouble et de surprise.

Ce mouvement n'échappa point au chevalier, dont le sourire était triomphant, l'air épanoui, et la toilette des plus recherchées. Il s'assit vis-à-vis de la présidente dont le front se colora à son aspect d'une vive rougeur. Choisy était si désarçonné, qu'il oublia de présenter Luxeuil à ses hôtes.

— Allons, reprit gaiement le chevalier, je crois bien qu'il faut que je me présente moi-même. Mesdames, vous voyez en moi un des plus sûrs, un des plus anciens amis de la comtesse des Barres...

Choisy se mordit les lèvres.

— J'aurais fait cent lieues sans débrider, continua Luxeuil, pour trouver madame la comtesse.

— Chevalier, répondit Choisy en reprenant assurance, je vous suis obligé de cette protestation flatteuse; mais, dites, avez-vous passé une bonne nuit? ajouta l'abbé avec un sourire contraint.

— Excellente, ma chère comtesse, répondit Luxeuil en regardant la présidente.

— Ainsi, vous n'avez pas eu peur du numéro treize? c'est pourtant un nombre cabalistique,

— Nullement, quoique dans mon aventure il y ait vraiment de la magie.

— De la magie! s'écria impatiemment le baillif, une aventure! Oh! contez-nous cela, monsieur le chevalier, je raffole des histoires...

— Vraiment! vous y tenez, monsieur le baillif, et si vous étiez de moitié dans cette aventure?

— De moitié? oh! mais cela doit être fort piquant. De grâce, je suis tout oreilles...

Madame la présidente renversa en ce moment une salière avec un de ses sabots en dentelles, et lança au chevalier un regard à le faire rentrer sous terre.

— J'écoute, reprit le baillif.

— Conte-nous cela! s'écrièrent les trois amis de Luxeuil.

— Eh bien! non, poursuivit le chevalier qu'une moue suppliante de madame de Planterose désarma. Je vous dirai la chose à la fin du déjeuner; il n'y a rien vraiment comme le dessert pour les histoires...

— Ces messieurs ont raison. Mais où donc est Palamède? se prit à dire tout d'un coup la présidente.

En parlant ainsi, madame de Planterose reportait son regard vers la porte qui s'ouvrit bientôt avec fracas.

La compagnie vit entrer un personnage qui tenait plutôt d'une apparition fantastique que d'un homme. Il était en robe de chambre, et tenait à la main un bonnet de coton couvert de boue. Son visage était meurtri d'égratignures nombreuses, ses cheveux en désordre, et son teint si jaune, qu'on eût dit vraiment qu'il relevait de maladie. Son entrée était si brusque et son aspect si grotesque, qu'on eût pu raisonnablement le croire traqué par une meute de bassets ou de recors. Il étancha à peine la sueur qui perlait son front, et se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un siége.

— Palamède! s'écria le baillif d'épée d'un ton lamentable, quoi! c'est vous, dans cet état?

Mathilde et la présidente avaient tiré chacune leur flacon de sels, on les fit respirer au malheureux Palamède. Pour les trois

amis de Choisy, ils éprouvaient alors un étonnement mêlé d'une si invincible envie de rire qu'ils furent obligés de se couvrir la bouche de leurs serviettes.

— Eh bien! qu'est-ce, qu'y a-t-il? demanda enfin la comtesse des Barres, la seule qui ne parût point partager la commisération de ces dames pour le neveu du baillif.

— J'allais vous le demander à vous-même, madame, reprit Palamède d'un air furieux; comment se fait-il qu'en votre propre château...

— Expliquez-vous.

— Oui, certes, je m'expliquerai, ou plutôt vous daignerez m'expliquer, madame, comment il se fait que je sois encore en vie! Ces trois gentilshommes venaient de me voir quitter provisoirement l'affreux nid à rats que votre intendant nomme, je crois, la tour du Nord! Pour moi, j'étais bien en droit de la nommer alors la tour du Diable! Un baldaquin aussi lourd qu'une cloche venait de tomber sur moi, le ciel de mon lit avait failli m'écraser, quand j'eus l'idée d'entrer au numéro treize...

— Mon numéro, interrompit Luxeuil, voilà qui est singulier!

XXX

TRIBULATIONS DE PALAMÈDE

— J'eusse préféré que vous le prissiez, votre numéro! reprit Palamède en toisant le chevalier. Je commençais à peine à m'y établir, et déjà j'avais écrit les huit premiers vers d'un fort beau sonnet, intitulé *les Etoiles*, quand ma chandelle s'éteignit. Était-

ce le vent qui me jouait ce mauvais tour, ou bien quelque lutin acharné à ma poursuite? Bref, je gagnai mon lit et m'y étendis tranquillement. Mais au moment même où les matelas recevaient mon corps fatigué, patatra! voilà une horrible secousse, et je me trouve englouti à vingt pieds sous terre dans la plus complète obscurité. Je crus d'abord rêver, mais l'humidité du lieu ne m'apprit que trop bien où j'étais condamné à finir le reste de ma nuit : j'étais dans une citerne, entendant grouiller autour de mes draps une foule de rats immondes, des rats d'eau, des rats gigantesques! Fort heureusement j'avais mon briquet, et je parvins à rallumer mon bougeoir que je tenais en main au moment de la catastrophe. A l'aide de cette lumière tremblotante je pus discerner les hôtes de mon gîte, et me défendre de mon mieux à coups d'oreiller. Enfin le jour parut, et avec le jour une figure étrange que je ne tardai pas à voir se suspendre au soupirail de ce bouge affreux, c'était celle d'un homme ou plutôt d'un coupe-jarrets.

— Monsieur le chevalier! me cria-t-il, c'est moi, je suis Brisacier.

— Et sur ma foi le drôle méritait ce nom; car en un clin d'œil il commença à limer les barreaux de ma caverne avec une adresse qui prouvait bien qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Pendant son travail, je me donnais garde de bouger, et me tenais coi contre le mur, de façon à ce qu'il ne pût m'apercevoir. Quand il eut fini de scier ma grille, il parut surpris de me voir, et il maugréa bien fort contre moi; mais je m'étais déjà élancé hors du trou avec l'agilité d'un chat sauvage, sans même lui dire merci. A travers les ronces et les taillis, j'ai regagné enfin votre château de malheur, et me voilà. Me donnerez-vous, madame la comtesse, la clef de cet infâme logogriphe?

Palamède s'arrêta, en promenant ses yeux hagards sur les

convives. La rage l'étouffait; il eût de bon cœur étouffé madame des Barres.

Tout le temps de son récit, le chevalier de Luxeuil avait eu grand'peine à modérer les transports violents qui l'agitaient, mais comme avant tout il était homme de cour, il prit le parti d'attendre. Il se contint donc, et laissant errer un sourire que Choisy put seul interpréter, il répliqua :

— Par ma foi, monsieur Palamède, voici un récit lugubre; mais êtes-vous bien sûr de n'avoir pas rêvé? Personne ici, je suppose, ne connaît ce Brisacier; et quant au numéro treize, je puis vous assurer que j'y eusse dormi en paix.

— Voilà qui est un peu fort, reprit Palamède ; quoi! monsieur, mon lit abîmé sous terre, mes rats, mes égratignures...,

— Imaginations pures, mon cher monsieur. Comment supposer que cette chambre qui m'était destinée par la comtesse des Barres, *mon amie*..

Luxeuil appuya sur ce mot en regardant la comtesse. Choisy en ce moment était devenu aussi pâle qu'un linge.

— Le chevalier a raison, s'écria M. de la Pinsonnière ; vous avez été le jouet d'un cauchemar !

— Mon oncle! s'écria Palamède, poussé hors des gonds et blême de colère.

— Là... là... monsieur Palamède... ajouta Louvigny; eh ! mon Dieu! mon Dieu! nous vous croyons; les vieux châteaux sont pleins de ces sortes de bascules, tours crénélées, trappes du Nord et de l'Ouest; quittons cela. Pour un homme qui revient des oubliettes, vous vous portez assez bien. Voulez-vous de ce pâté ?

Pendant que Palamède se vengeait de sa nuit sur le pâté de la comtesse, le baillif pressait Luxeuil de conter son aventure.

— Pardieu! ajouta-t-il, monsieur le chevalier, cela va vous

remettre de l'histoire de mon neveu... J'aime le gai! Ne m'avez-vous pas dit d'ailleurs que j'étais de moitié dans cette affaire? Un peu de complaisance, voyons.

— A votre aise, baillif, reprit d'un ton aigre la présidente en levant le siége. Si les contes vous divertissent, ils ont pour moi peu d'attraits. J'en demande pardon à monsieur le chevalier, mais j'ai rendez-vous aujourd'hui même chez madame l'élue, et de là je dois me rendre chez monsieur l'assesseur...

— Mais, ma chère amie, puisque je suis de moitié...

— Vous êtes un niais; monsieur le chevalier n'a rien à dire.

Et passant lestement à la gauche du chevalier, la présidente laissa tomber ce mot dans son oreille :

— Chevalier, vous êtes un monstre!

En voyant la présidente se lever, chacun suivit son exemple, car le déjeuner de Crépon tirait à sa fin. Vainement le baillif eut-il recours, pour apaiser madame de Planterose, à tout le pouvoir de son éloquence, elle lui répliqua qu'elle partirait sans lui.

— Mais Mathilde, mais ma fille? objecta le vieillard en lançant une œillade amoureuse à la comtesse.

— Votre fille, monsieur? elle est assez grande pour se conduire, et d'ailleurs vous veillerez sur elle sans moi. Ma présence en ce château est maintenant inutile. Permettez-moi seulement d'emmener avec moi votre neveu Palamède. Chez nous, à Bourges, il y a peut-être moins de beaux dehors qu'ici, mais on y dort bien, on y dort en sûreté; et surtout, reprit la présidente, on y conte des histoires que les dames peuvent entendre. Madame la comtesse, je vous salue!

En parlant ainsi, la présidente s'était dirigée vers la porte, après s'être emparée du bras de Palamède, qui avait à peine eu le temps d'achever son déjeuner. Le baillif commençait à se

faire déjà une raison sur cette absence qui favorisait assez ses idées galantes sur la comtesse, quand, arrivé au seuil de la pièce, Palamède se frappa le front. Il tira bientôt une lettre de sa poche.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda M. de la Pinsonnière; que me voulez-vous avec ce billet et cet air solennel !

— Monsieur mon oncle, répondit Palamède, regardez les sceaux de cette dépêche qu'on m'a remise pour vous.

— Pour moi? une dépêche! donnez.

Palamède présenta à son oncle la lettre que le chevalier lui avait remise la veille.

— Vous êtes bien heureux, ajouta Palamède à Luxeuil, que les rats l'aient respectée.

Pendant ce temps le baillif donnait, en parcourant la dépêche, les signes du plus vif étonnement.

— Miséricorde ! s'écria-t-il tout à coup, et qui vous a remis cet ordre, Palamède ?

Palamède désigna à son oncle le chevalier.

— Vite, vite, ma voiture ! présidente, je suis à vous. Madame la comtesse, excusez-moi, c'est un ordre de Sa Majesté elle-même.

— De Sa Majesté ?

— Oui, mon Dieu ! d'elle-même... une arrestation !

— Une arrestation ? demanda Choisy troublé; et il faut que vous retourniez à Bourges ?

— Sans doute, le devoir le veut.

Tout le monde était déjà empressé d'entourer M. de la Pinsonnière, quand Luxeuil, mettant tout d'un coup la main sur l'épaule de Choisy, l'arrêta au moment où il se disposait à suivre ses hôtes.

— L'abbé, lui dit-il, maintenant c'est à nous deux.

En parlant ainsi, Luxeüil tira sur eux les verrous de cette pièce.

— Causons, dit-il à Choisy.

XXXI

UNE PROPOSITION

Choisy et Luxeuil demeuraient debout, ils furent quelque temps sans se parler l'un et l'autre.

En vérité, qui eût vu alors ces deux hommes, eût pu lire sur leur visage seul les signes de deux natures bien opposées.

Choisy représentait, nous l'avons dit, une de ces organisations vigoureuses et pleines de séve dont le plaisir est la loi, le caprice la vocation; il n'avait rien perdu de son ardeur juvénile et recherchait encore avec frénésie les aventures; en un mot, c'était un fou dans l'acception stricte de ce mot. Luxeuil, au contraire, était un voluptueux hypocrite et raffiné. A défaut de passions violentes, il s'en était inventé d'extraordinaires, décidé à ne reculer devant rien, pourvu qu'on parlât de lui, et faisant bon marché de la plus rare vertu dès qu'il était sûr qu'on crierait vite au scandale. Luxeuil, enfin, était le roué sérieux, et Choisy l'homme du moment; le premier inventait et combinait; le second se laissait prendre : deux natures, l'une de feu et l'autre de glace; l'une suivant son instinct, l'autre son calcul; de telle sorte qu'il ne pouvait exister entre eux la moindre parité de sentiments.

Tandis que l'esprit et la bonté, doux reflets de sa belle âme,

faisaient étinceler le moindre regard de Choisy, on démêlait je ne sais quoi de traître, de cauteleux, dans les yeux gris de Luxeuil ; l'influence de son approche donnait la crainte, le vertige. Le chevalier de Luxeuil avait connu de bonne heure le chevalier de Lorraine, et Dieu sait quelle connaissance ! Forcé de la renier, il avait invoqué sa parenté avec M. de Louvois ; mais, à dater de ce jour, Luxeuil avait mis un masque. La cour devenant insensiblement dévote, le chevalier avait jugé à propos de se ranger. Il avait renié ses anciens frères en Bacchus, ne s'aventurait plus avec Camardon chez la Duparc, refusait partout de jouer un jeu trop cher ; en un mot, il ne sacrifiait plus à tous les faux dieux.

Ces conversions forcées ne recouvrent trop souvent que le désordre ; malgré sa souplesse et sa dissimulation étudiées, Luxeuil apparaissait à Choisy tel que notre abbé l'avait connu, pressenti, alors qu'ils effrayaient de concert la sévérité de Mazarin, en compagnie de jeunes étourdis suspendus comme autant de mouches importunes à sa robe violette. De son côté, Luxeuil retrouvait Choisy aussi romanesque qu'il l'avait connu, il le savait faible, indécis, d'autres fois terrible et emporté, suivant la piste qu'il courait. Cette fois, il ne put s'empêcher, malgré son courroux assez légitime, de le tenir un instant sur les charbons et de le persifler dès qu'il eut ouvert la bouche. Après tout, Luxeuil se sentait dans son droit, et le numéro treize devint le texte du discours.

— Il faut convenir, commença le chevalier, que la comtesse des Barres pratique l'hospitalité d'une adorable manière ! comment donc ! une table parfaite, des vins excellents, et un coucher ! As-tu, mon cher abbé, beaucoup de lits comme celui-là, ajouta Luxeuil ? En cas de besoin, je les indiquerais à mes amis !

— Trêve de sarcasmes, chevalier, se hâta de reprendre Choisy

d'une voix brève, j'eusse bien voulu te voir à ma place, et puis de quoi te plains-tu?

— De quoi me plaindrais-je, en effet? poursuivit Luxeuil d'un ton railleur, c'est peut-être une façon nouvelle de recevoir ses anciennes connaissances.

— Un ami qui vient pour vous arrêter!

— Choisy, reprit Luxeuil, tu n'as point fait hier l'action d'un gentilhomme.

L'abbé réprima un mouvement.

— Oui, ajouta Luxeuil; car enfin, que comptais-tu faire de moi?

Pour toute réponse, Choisy se contenta de sonner; il tira les verrous de cette pièce, Bonju entra.

— Réponds, dit Choisy; ne t'avais-je pas donné un billet à remettre à Louvigny?

— Le voici, monsieur l'abbé, je l'ai encore sur moi. J'ai pensé seulement que d'après ce qui s'est passé ce matin...

— Il suffit; tu peux sortir.

— Lis, maintenant, chevalier, dit Choisy dès que l'intendant se fut éloigné.

Luxeuil déploya le billet et il lut;

« Mon cher Louvigny,

» Le chevalier de Luxeuil est arrivé, cette nuit, porteur d'un ordre précis de M. de Louvois. Je n'ai pas besoin de te dire le nom de celui que ses instructions lui commandent d'arrêter. Devant un tel péril, je n'avais plus même la ressource de la prière, je me suis donc borné à faire disparaître adroitement le messager de M. de Louvois. »

— Disparaître! interrompit Luxeuil courroucé, l'expression est jolie!

« Mais rassure-toi, mon cher Louvigny, c'est toi que je charge de veiller sur Luxeuil; suis en confiance Bonju, qui t'instruira d'un moyen bien simple pour le tirer d'embarras après vingt-quatre heures. Cet espace de temps m'est nécessaire pour assurer mon évasion complète. Au sortir de son caveau... »

— Encore si c'était sa cave!

— Achève.

« Au sortir de son caveau, le chevalier recevra des mains de Bonju, mon intendant, mon meilleur cheval et mille écus. Remercie-le de ma part, je lui écrirai dès que j'aurai passé la frontière.

» Ton ami.

» L'abbé de CHOISY. »

— Voilà en effet qui te rend un peu de mon estime, reprit Luxeuil, quoique, à vrai dire, j'eusse passé là une vilaine nuit... Quant à tes offres, il est douteux que je les eusse acceptées.

— Pourquoi?

— Pourquoi, pourquoi, l'abbé? parce que j'avais mieux de toi dans ce portefeuille, répondit le chevalier d'un ton de mystère. Ah! il est tout simple qu'après seize ans... Mais il n'y a pas, vois-tu, de prescription à invoquer, et cette dette est en règle.

— Que veux-tu dire?

— Qu'à cette époque, tu étais bien, l'abbé, le plus acharné joueur... Ne te souvient-il plus que c'était nous qui avions inventé tous deux le jeu de la mouche à miel? Les édits défendaient le jeu, eh bien! nous jouions, nous, à la première mouche qui se poserait sur notre rayon, dans une assiette...

— C'est vrai.

— Ce qui ne l'est pas moins, c'est ce billet par lequel, après

avoir perdu contre le chevalier de Luxeuil... — c'est bien moi, — tu reconnais lui devoir en tout bien et tout honneur, comme à ton plus cher créancier, la première femme à qui tu pourras décemment le présenter.

— Chevalier, reprit Choisy, un pareil billet...

— Est bon, est valable, et de plus payable au porteur, c'est très-certain. Ne conteste pas la validité de l'engagement, car je suis bien sûr que si tu n'as pas payé, c'est que, le mois suivant, tu as fui Paris dans la crainte du cardinal... Tu avais alors ton maudit duel sur les bras.

— Chevalier!...

— Que vas-tu me dire? nieras-tu ta signature? Tu es homme d'honneur, va, je m'en rapporte à toi.

— Où veux-tu en venir?

— Qu'il est temps plus que jamais que tu fasses honneur à une vieille dette. Cela t'est commode, tu le peux.

— Comment? moi!

— Oui, toi. Écoute, je suis ton ami, quoi que tu en penses, l'abbé. Te voilà jetant feu et flamme contre M. de Louvois, n'est-ce pas? eh bien! que dirais-tu si au premier jour j'étais en passe d'encourir plus que toi la colère du ministre et la Bastille?

— Toi, chevalier?

— Moi-même. Apprends donc, puisque tu l'ignores, qu'il y a dix jours à peine M. de Louvois, mon parent, qui me veut du bien à sa manière, m'a fait appeler dans son cabinet. — « Chevalier, m'a-t-il dit, il faut que vous épousiez, et cela dans la quinzaine. — Moi, monsieur le marquis! — Oui, vous. Il m'est revenu que vous n'étiez pas si homme de bien que vous prenez à tâche de l'afficher; or, comme la cour se réforme, j'ai jeté les yeux sur madame de Fresnoy, sage et méritante personne,

veuve en premières noces de l'un de mes anciens officiers. Elle habite Clermont, et n'est pas trop mal partagé du côté de la fortune. Venez ce soir au Louvre, vous la verrez ; faites en sorte surtout de presser la conclusion de cette alliance... » Ainsi parla M. de Louvois que j'eusse voulu voir en ce moment à Pignerol...

— Ce pauvre chevalier ! Mais, dis, la veuve te convient-elle ?

— Au contraire, l'abbé, ce fut moi qui lui convins. Représente-toi Proserpine avec ses nattes de couleuvres, ou mieux encore la fée Carabosse dont parle notre ami Perrault...

— Elle était donc laide ?

— Affreuse ! je crus voir alors Scarron. Cependant mon inexorable cousin, M. de Louvois, s'épuisait à me la vanter. Refuser la main de cette harpie, et je perdais d'un seul coup ses bonnes grâces ! Le ciel vint à mon aide : il m'illumina encore à temps.

— Monsieur le marquis, répondis-je à mon cousin, en l'entraînant dans l'embrasure d'une croisée, pardonnez à un refus que me dicte le devoir. Excusez surtout un aveu tardif, mais qu'il fallait un pareil embarras pour m'arracher ; en un mot, promettez-moi de ne pas me foudroyer de votre courroux ; sans cela, je me condamme à demeurer bouche close...

— Eh bien ? parlez, monsieur, me répondit M. de Louvois brusquement ; voyons, qu'y-a-t-il? vous savez si j'aime les phrases.

— Monseigneur, repris-je, la mienne sera brève : je ne puis disposer de moi, je suis marié !

M. de Louvois se mordit les lèvres de rage, il tenait sans doute à cette alliance ; mais, un peu étourdi de ma réponse, il reprit bientôt :

— Il suffit, monsieur, il suffit ; songez seulement à bien

peser les termes de la lettre que vous recevrez ce soir, cette lettre sera de moi

— Une destitution ?

— Pis que cela, Choisy : un ordre formel de lui présenter ma femme !

— Ta femme ? c'est parfait, dit Choisy mourant de rire.

— C'est cela, ris bien. Moi, je n'avais guère envie de rire. Pour donner créance à mon mensonge, je feignis d'avoir reçu un exprès d'elle, et me disposai à partir. — Ma femme, avais-je dit au ministre, habite la province. C'est une jeune fille douce et timide, que monseigneur trouvera peut-être un peu gauche. — Tant mieux ! reprit-il, elle se formera bien vite à la cour. N'oubliez pas seulement que je l'attends ; la charge que je vous destine est à ce prix. Seulement, comme le service de Sa Majesté ne doit point languir, voici un ordre d'arrestation que je vous remets ; il concerne l'abbé de Choisy... On dit que le Berry, la Sologne ou l'enfer sont devenus sa retraite ; remuez ciel et terre pour savoir où il se cache, c'est votre affaire... — Mais, lui répondis-je alors, monseigneur, ce serait plutôt la vôtre. — Du tout, répliqua-t-il, on n'est pas pour rien cousin d'un ministre, vous ferez ainsi d'une pierre deux coups... Mais songez-y, je ne vous donne que six jours.

— Quel cousin implacable ! dit Choisy, un oncle ne serait pas plus clair, plus formel. Ah ça ! chevalier, que vas-tu faire ?

— C'est ce que je me demande. D'un côté, je dois te ramener en poste, je réponds de toi au ministre ; de l'autre, à moins que je ne t'épouse, je ne vois pas trop quelle femme je puis décemment présenter à Son Excellence.

— Ni moi non plus, ma foi, à moins que cette madame de Planterose...

— Y songes-tu ?

— Dame ! tu me paraissais ce matin assez bien avec elle... La présidente est veuve, elle est riche sans doute...

— Oui, riche de printemps ; je t'en remercie de ta présidente ! reprit Luxeuil. Mais j'y songe, ajouta le chevalier, en se frappant le front, il me vient une idée, mon cher Choisy, et de toi, pardieu ! dépend son exécution.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il y a ici même, dans ce château, quelqu'un de propre à me tirer d'embarras.

— Explique-toi.

— Oui, continua Luxeuil d'un air résolu et comme s'il se fût parlé à lui-même, il n'y a que ce moyen. Par là, le mensonge que j'ai fait au ministre devient une vérité. Mathilde, en un mot, Mathilde, cette jolie fille...

— Quoi ! reprit Choisy d'un ton de voix altéré, cette jeune et belle enfant ?... Jamais, chevalier, jamais !

— Écoute donc, je veux bien jouer avec toi cartes sur table. Après tout, mon cher, ceci n'est qu'un mariage d'une semaine, encore ne serai-je, crois-le, qu'un mari de comédie... Que me faut-il enfin ? Une femme qui consente à se dire ma femme devant le ministre, qui salue, écoute, monte et descende de carrosse à ma volonté ; en un mot, une femme de paille, car tu dois penser que ce rôle joué, et une fois mon noble parent convaincu, je n'aurais rien de plus pressé que de me débarrasser de mon épouse... Elle viendra en poste, je la renverrai de même.

— Mais cela est impossible, répond Choisy ; pense donc, Luxeuil, que cette comédie est indigne d'un homme loyal...

— Ma foi, ce n'est pas ma faute, pourquoi mon cousin se mêle-t-il de mes affaires conjugales? Encore un coup, il n'y a que toi qui puisses me sauver, répéta Luxeuil ; mais rassure-toi, l'abbé, service pour service. Le jour même où j'emmènerai d'ici

cette jeune fille, Choisy, tu es libre; ton évasion, je la prends sur moi; je réponds au ministre que je ne sais pas même où tu es, qu'on t'a enlevé, que tu as passé la frontière, et pendant ce temps tu la passes en effet, tu cours à franc étrier, et moi je présente à mon farouche parent mademoiselle Mathilde, ma femme; je lui fais voir Paris, Versailles, le roi, le Pont-Neuf, et quand elle retourne chez M. le baillif d'épée, son digne père, j'ai soin de la faire escorter par un ami sûr, vieillard majestueux et respectable, — on en trouve, — qui lui débite un roman superbe au bout duquel le bonhomme pleure les larmes de son corps. Voilà ma proposition; j'ai dit.

Le chevalier avait prononcé cette tirade avec volubilité, il semblait sûr d'avance de l'assentiment de son ami. Après tout, Choisy n'était-il donc pas son prisonnier?

Cette fièvre ardente de la liberté qui s'indigne du moindre obstacle, qui vole au-devant de tout ce qui peut lui faire des ailes, Luxeuil la savait inhérente à la nature de Choisy, il ne doutait pas qu'il ne souscrivît à sa raison. L'abbé avait été de bonne heure son émule en fait de jeux, de folies et de plaisirs; quelle apparence qu'il pût s'intéresser à une petite provinciale simple et gauche? Le chevalier de Luxeuil faillit tomber de son haut, quand il vit Choisy garder le silence. Comme ce silence parut se prolonger, il répéta sa proposition.

— Monsieur de Luxeuil, répondit Choisy, nous jouons sans doute ici quelque proverbe. Dans tous les cas, vous ne pouvez me croire assez fou pour accepter l'offre que vous me faites, ni assez lâche pour prêter les mains à une infamie. Cette jeune fille ne m'est rien, mais elle est placée sous ma sauvegarde. La faire servir d'enjeu à ma liberté et à un mensonge, n'y comptez pas!

— Fort bien, mon cher Choisy, ce sont là de belles maximes;

mais encore un coup, vous êtes à la fois mon débiteur et mon prisonnier...

— Je resterai l'un et l'autre, monsieur de Luxeuil.

— A votre aise ; dans ce cas, ne comptez point sur des délais.

— Je n'en veux aucun.

— Parfait ! Mais, comme je ne veux pas coucher ici de nouveau, attendu le lit que vous me donnâtes hier, vous trouverez bon que je fasse préparer le vôtre pour ce soir dans ma voiture.

— Dans votre voiture, soit, dit Choisy résolûment.

— Madame la comtesse des Barres, reprit Luxeuil en s'inclinant et en tournant le dos à Choisy, j'ai l'honneur de vous saluer. Vous m'appartenez ; je me contente de votre parole.

XXXII

LE PACTE

Demeuré seul, Choisy s'applaudit de son refus.

— Oui, s'écria-t-il, j'ai pu, bien des fois, comme tant d'autres, suivre les lois de ma fantaisie ; j'ai pu me jeter étourdiment dans les intrigues, j'ai méconnu même plus d'un devoir, mais ce que m'offrait le chevalier est odieux. Je ne le croyais que débauché, maintenant je le crois lâche. Briser ainsi à plaisir l'amour d'une belle et jeune enfant, la faire servir de jouet à ses desseins, puis la livrer après au dédain, à la risée ! Ah ! pendant qu'il me parlait, ce Luxeuil, j'avais peine à contenir mon indignation, j'étouffais dans mon cœur des voix de haine et de co-

lère. Et ce sont là les hommes dont le ministre se sert. Excusables en tout, pourvu qu'ils triomphent, innocents à leurs yeux dès que leur intérêt l'exige et qu'ils vous proposent le partage de leur infamie! Je sais trop ce que je me dois à moi-même, ce que je dois surtout à cette aimable et douce fille. Je répondrai d'elle tant qu'elle restera dans ce château; oui, dussé-je me voir renfermé à la Bastille, il ne sera pas dit que je favorise un rapt semblable!

— La Bastille! reprit Choisy, on m'en a tant parlé, que déjà j'en ai moins peur! Mais c'est plutôt un ordre d'exil nouveau que va m'intimer M. de Louvois, et il me faudra, je le sens, cette fois, tout mon courage! Ne pas revoir Diane, Diane dont je suis séparé depuis si longtemps, Diane sur qui s'étendra toujours la puissance occulte du comte d'Hosberg! Ah! mon cœur se brise, mon courage faiblit déjà... Si du moins elle venait! Mais non, ce billet de mon ennemi ne me permet plus même d'espérer. « Votre messager, m'écrit-il, n'arrivera pas. » Mais Diane, Diane! Ah! quoi qu'il advienne, il faut qu'elle sache tout; puisque je ne dois plus la revoir, du moins je lui écrirai! Lui écrire, reprit Choisy, mais une fois parti, qui lui remettra ma lettre? J'y pense, cette jeune fille... oh! oui, ce n'est que dans ses mains seules...

Choisy s'interrompit, un pas léger lui paraissait se perdre dans la profondeur du corridor. Il entr'ouvrit la porte doucement, et il aperçut Mathilde qui remontait l'escalier pour se rendre en son propre appartement. L'anxiété de notre héros était si grande qu'il ne songea pas même à l'appeler; n'écoutant que sa douleur, il commença pour Diane une longue et triste lettre. Tous les combats, toutes les illusions de sa vie, tous les épanchements d'affection tendre et sincère, Choisy les versa dans cette lettre de suprême adieu; il y parlait à Diane avec l'amertume d'un cœur qui juge sa séparation éternelle. De tous les

amours qui avaient pu l'occuper, aucun n'avait eu pour lui cette fleur intime, délicate, qui s'attache surtout aux premiers pas tentés dans la vie côte à côte d'une femme que l'on se plaît d'avance à entourer d'une douce adoration. Sa jeunesse orageuse une fois apaisée, l'image de Diane se représentait à son esprit comme une de ces légères ondulations qui sortent des flots assoupis. Cette entrevue si chère, si désirée, Choisy l'avait rêvée tant de fois inutilement! Il s'en promettait un bonheur calme, infini. N'était-ce pas Diane qui avait fermé les yeux à sa mère, ne devait-elle pas avoir reçu de cette bouche sacrée des paroles douces, touchantes? Peut-être souffrait-elle dans ce cloître, prison sévère; peut-être Choisy allait-il trouver sur son visage la trace de ses larmes, au lieu de celle du bonheur et du repos! Je lui dois la vérité, pensa-t-il, oui; Diane saura ma vie. Elle est libre de m'accuser et de me blâmer, mais elle saura du moins que sous ce déguisement frivole je l'aimais encore! Souvenir amer et doux que celui au-devant duquel mon cœur volait! Le roi ne l'aimait pas; pouvait-il deviner le prix de cette jeune et belle âme? Allez! chère Diane, votre souffrance vous absout! A peine ici, vous eussiez retrouvé ma confiance, j'aurais souri ou j'aurais pleuré avec vous! Et maintenant, je dois dire adieu à cette dernière félicité!

En se parlant ainsi, et surtout en achevant la lettre qu'il lui laissait, Choisy éprouvait alors une émotion noble et triste. Dans tout sacrifice il y a une fierté qui soutient même les plus faibles. Choisy ploya cet écrit, puis il le scella.

— Maintenant, dit-il, accomplissons ma tâche jusqu'au bout!

Il se dirigea alors vers son propre appartement. Quand il fut arrivé dans sa chambre, il trouva la porte du cabinet de Mathilde entr'ouverte, la jeune fille lisait.

Son aspect seul lui rappela les plus fraîches années de sa jeunesse; c'était ainsi que bien des fois Choisy avait surpris Diane

chez sa mère. Mathilde était assise, et ses yeux distraits semblaient chercher plus souvent le paysage devant lequel elle tenait ce livre que sa lecture; sans doute l'aimable enfant pensait alors à Chaville, à Chaville dont rien ne lui faisait pourtant présager encore le retour. L'approche de la comtesse lui rendit un peu de courage. Elle ne remarqua ni l'anxiété de sa protectrice, ni la pâleur répandue sur tous ses traits.

— Mathilde, dit Choisy, chère Mathilde, il faut à l'instant même que je vous quitte... Oui, je pars, je dois partir ce soir même...

— Partir? avez-vous dit, reprit Mathilde troublée; quoi! vous allez me quitter, madame la comtesse; je resterais seule, ici! ajouta la jeune fille avec un sentiment visible de crainte. Oh! madame, si cela est, permettez du moins que je rejoigne mon père!

— Je vous en conjure, ma chère enfant, demeurez encore ici jusqu'au lendemain; Mathilde, jurez-le-moi!

— Demeurer ici, sans vous! jamais, oh! jamais, madame la comtesse, répondit Mathilde; que ferais-je, hélas! dans ce grand château, pourquoi voulez-vous m'y retenir?

— Pour votre bonheur, ma chère Mathilde; oui, continua Choisy, d'une voix émue, un jour, un seul jour encore. D'ici là celui que vous aimez et celle que j'attends ne peuvent manquer de venir.

— M. de Chaville? Diane? Oh! je reste alors; mais vous, madame la comtesse, pourquoi partez-vous?

— Le ciel m'est témoin, répondit Choisy, que je marche ici sur mon propre cœur, mais il le faut. Ne m'interrogez pas, ô vous l'amie de Diane, mais promettez-moi seulement de remplir mes intentions. C'est peut-être ici, Mathilde, un moment plus solennel que vous ne pensez pour moi. Je vous le demande

au nom de mon amitié pour vous, de celle que vous portez à Diane...

— Parlez, oh! parlez, madame la comtesse, je suis prête à obéir. Jamais, oh! jamais je n'oublierai ce que vous fîtes pour moi, dit la jeune fille avec une voix tremblante.

— Mathilde, reprit Choisy, ce soir je vais vous quitter.

— Déjà!

— Ce soir aussi, cette nuit, M. de Chaville reviendra sans doute.

— Avec Diane! oh oui! j'en suis sûre, vous la verrez!

— Si je ne la voyais pas... poursuivit Choisy avec une lente amertume, promettez-moi, chère enfant, de lui remettre cet écrit.

— Cet écrit!

— Oui, c'est un secret que Diane seule doit connaître. Nulle autre qu'elle, pas même vous, ne doit le savoir.

— Il suffit, madame la comtesse, répondit Mathilde inquiète et tout émue; il suffit, dès que Diane viendra...

— Si M. de Chaville revenait sans elle, Mathilde, ajouta Choisy d'un son de voix plus ému, je vous crois assez loyale pour jeter vous-même au feu cette lettre sans la lire...

— Oh! soyez tranquille, madame la comtesse, je respecterai...

— Bien, bien, chère enfant. Et moi, de mon côté, je jure de me souvenir de vous, quoi qu'il arrive!

— Quoi qu'il arrive! répéta Mathilde, oh! mon Dieu, mon Dieu! vous me cachez, je le vois, un grand chagrin. Seriez-vous donc menacée de quelque malheur. Ce départ ou plutôt cette fuite...

— Rassurez-vous, répondit Choisy avec effort, bientôt, oui, bientôt je reviendrai!

— Ah! vous me trompez! soupira la triste enfant; il y a des

larmes dans vos yeux, dans votre voix... Mais que vous est donc Diane, pour que vous pleuriez ainsi? que vous suis-je moi-même, moi, pauvre fille, pour qu'en ce moment et rien qu'à vous voir pleurer, je pleure?

En parlant ainsi, Mathilde s'était attachée au cou de la comtesse avec des sanglots. Dans ce mouvement précipité, ses beaux cheveux s'étaient dénoués, elle était si belle que Choisy ne s'arracha de sa présence qu'avec effort. Le jour tombait déjà, et le manoir était drapé d'ombres. Choisy déposa sur le front de la jolie fille un baiser triste en signe d'adieu. En ce moment même, Bonju vint le prévenir que le chevalier de Luxeuil demandait à lui parler dans son cabinet.

Quand ils s'y trouvèrent tous deux en présence, Choisy n'observa pas sans un secret pressentiment de crainte l'air glacial de Luxeuil. Il était habillé et botté pour le voyage.

— Déjà, chevalier, est-ce qu'il est l'heure? demanda-t-il à Luxeuil d'un ton narquois.

Pour toute réponse Luxeuil tira sa montre.

— La même heure qu'au Louvre, l'abbé; les chemins sont mauvais, et les chevaux de ce pays-ci sont comme les chemins.

Choisy garda le silence.

En s'approchant par un mouvement machinal de la fenêtre, il put voir seulement à travers les arbres des communs la casaque bleue de messieurs les gardes de la Prévôté de l'Hôtel.

— Diable, murmura-t-il, vous êtes exact, monsieur de Luxeuil!

— Si j'avais affaire au Choisy d'autrefois, répondit le chevalier, ma foi, je n'aurais pas besoin de l'être!

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il y a quinze ans, mon cher Choisy, ma proposition n'eût pas eu sans doute le malheur de te déplaire; je n'en veux

pour preuve que ce billet galant à échéance dont je t'ai parlé. Mais tu me fais banqueroute !

— J'admire votre mémoire, elle est digne d'un homme de cour, d'un cousin de Louvois, chevalier !

— Ai-je employé la force pour faire signer ce billet à M. de Choisy? répliqua Luxeuil impatienté! est-ce ma faute à moi s'il s'éprend des mœurs pastorales, et protége les filles comme le beau Tristan de Léonois? la fille d'un baillif d'épée, malpeste! ce sont là de ces vertus imprenables, d'illustres héroïnes devant lesquelles il faut baisser pavillon ! Et que dirais-tu donc, l'abbé? si aujourd'hui même, et lorsque je t'ai quitté, tu avais vu cette intéressante enfant me demander tout en larmes d'envoyer deux de mes hommes sur la route de l'abbaye du Val pour y aller au-devant d'un beau jeune homme, — il paraît qu'il est jeune et beau, — dont son pauvre cœur était en peine, comme si à deux lieues d'ici on pouvait se perdre dans les chemins ! Je me suis contenté de répondre à cette infante que son amoureux se retrouverait, et de fait, tu le sais, ces choses-là ne se perdent pas !

— Ainsi, tu l'as vue, elle t'a parlé de M. de Chaville?

— Chaville? qu'est-ce que cela? reprit Luxeuil, je ne connais pas ce nom.

— C'est possible, mais je le connais fort bien, moi.

— Toi, Choisy?

— Sans doute, M. de Chaville est un homme de courage, et, tiens, il a reçu pas plus tard qu'hier, de moi, une mission assez difficile.

— Difficile? pourquoi?

— Parce qu'il s'agissait, sans qu'il le sût, de lutter pour lui avec un homme dont la haine ne me laisse pas un seul instant de répit, avec d'Hosberg en un mot.

— D'Hosberg ! murmura Luxeuil.

— Mademoiselle Diane d'Herfort que tu as vue, chevalier, toute jeune encore, chez ma ma mère, est au couvent du Val, c'est l'amie de cette jeune fille que tu prétends enlever, c'est la compagne de Mathilde !

— Eh bien ?

— Eh bien, Luxeuil, sache que je n'aime Mathilde que parce qu'elle m'a parlé de Diane. C'est sa confidente, sa sœur de prédilection. Voudrais-tu, maintenant, d'aventure, que je me rendisse coupable envers l'une ou l'autre? Je te le répète, tu peux faire de moi ce que tu veux! Ordonne!

Luxeuil ne répondit pas, mais il n'était pas homme à abandonner la partie.

— Écoute, reprit-il après une pause, laissons là Mathilde, Diane, et ce M. de Chaville. Ne parlons que de toi, Choisy, et parlons franchement. Tu as un ennemi, je le sais, car tu viens de me le nommer toi-même. Mieux que tout autre, j'ai le droit de t'en parler ; je connais le comte d'Hosberg ; je ne l'ai vu qu'une fois; mais c'était dans une affreuse circonstance.

— Laquelle ?

— Ah! c'est un secret d'État. Qu'il te suffise de savoir qu'à l'empoisonnement de madame Henriette d'Angleterre, je me trouvais au palais de Saint-Cloud entre ce d'Hosberg et le chevalier de Lorraine...

Les yeux de Choisy brillèrent d'une lumière fauve.

— Donc, reprit Luxeuil, je connais le comte d'Hosberg.

Choisy tressaillit.

— Maintenant que je le connais, je ne doute pas qu'il ne puisse t'inquiéter. Le comte est un homme adroit, résolu, perfide. Quel est le motif de votre inimitié à tous les deux, je l'ignore ; mais je tremblerais de me voir d'Hosberg pour ennemi...

— Et tu me disais que tu ne le connaissais pas?

— Monsonge de diplomate. Aujourd'hui je puis, je dois t'en parler; je vais le faire.

Choisy regarda Luxeuil d'un air de stupeur. Il ne comprenait guère ce que le chevalier pouvait lui apprendre de d'Hosberg.

Luxeuil continua:

— Que dirais-tu, Choisy, toi, mon prisonnier, — car tu l'es, — en apprenant que, libre ou captif, tu n'as plus rien à redouter de M. le comte d'Hosberg?

— Luxeuil, répondit Choisy, ce que tu me dis là, est-ce vérité ou mensonge? Songes-y, tu viens d'éveiller en mon âme sa corde la plus sensible. Oui, je hais d'Hosberg; je le hais, parce que après quinze années je l'ai retrouvé hautain, menaçant, sur mon passage; je le hais, parce que, pareil au ver, il s'attache obstinément à mon amour et à mon espoir! je le hais enfin parce que j'aime Diane! A l'heure où je parle, je tremble qu'il ne l'empêche de venir, ou plutôt je suis sûr que grâce à lui Chaville ni elle ne viendront. Un instinct cruel pousse cet homme à me nuire. A vingt ans déjà, Luxeuil, je le haïssais! Et tu me demandes ce que je ferais pour celui qui m'annoncerait sa perte? Luxeuil, celui-là dût-il être aussi mon ennemi, je le remercierais, je le bénirais, oui, ma fortune, ma vie...

L'exaltation de Choisy était au comble; Luxeuil la savoura quelques secondes dans un silence recueilli.

— Ainsi, poursuivit-il, tu consentirais à tout, si celui qui doit te livrer d'Hosberg t'en priait, s'il te faisait jurer devant son propre serment!

— A tout, répondit Choisy, pourvu que d'Hosberg fût hors d'état de nuire à Diane...

— Il suffit, reprit Luxeuil, je me fie à ta parole.

— Que veux-tu dire ?

— Que tu peux, Choisy, t'en reposer sur moi du soin de con-

duire à Paris un autre prisonnier. Oui, tu seras vengé du comte d'Hosberg; oui, je le ramènerai moi-même à Paris dès que le baillif d'épée, qui a reçu de moi un ordre d'arrestation qui le concerne, me l'aura remis...

— Dis-tu vrai ?

— Sur Dieu et sur ma parole.

— Luxeuil ?...

— Seulement, Choisy, je te rappelle la tienne. Tu as juré de me laisser maître de cette jeune fille, moi qui te fais le maître de d'Hosberg.

— J'ai juré, Luxeuil, de donner ma vie, mon sang à celui qui me vengerait d'un ennemi ! Cet homme, je le sens, ne doit jamais être un lâche !

En prononçant ces mots, Choisy laissa tomber sur le chevalier un regard plein de noblesse.

— Luxeuil, reprit-il, ne me forcez pas de vous maudire après vous avoir béni ! Cette enfant, vous m'en répondez !

— Comme je réponds de d'Hosberg, murmura Luxeuil avec un sourire indéfinissable. A minuit, la chaise de poste sera prête.

— A minuit donc, répondit Choisy, je compte sur toi !

XXXIII

CONFIDENCE

La joie de Choisy tenait du délire ; cette fois enfin il allait se venger du comte d'Hosberg ; il le voyait déjà comme un humble

esclave à sa merci. Le brusque départ du baillif d'épée coïncidait avec les paroles de Luxeuil; Choisy devançait l'instant où d'Hosberg serait surpris; il accusait la nuit de marcher trop lentement. La nuit régnait déjà, et le chevalier n'avait pas encore reparu. Tout d'un coup, la porte du cabinet roula sur ses gonds, Choisy vit entrer M. de la Pinsonnière.

Jamais la grotesque figure du baillif d'épée n'avait paru plus étrange; sa pâleur, son air de désordre le faisaient ressembler à quelque hibou effarouché.

M. de la Pinsonnière, qui descendait alors évidemment de cheval, portait un petit manteau court empâté de boue jusqu'au collet; il avait à sa ceinture jaune d'énormes pistolets, et à ses bottes à chaudron des éperons dignes de l'un des douze pairs de Charlemagne. Il devenait difficile de voir ses petits yeux d'un gris verdâtre sous les boucles de sa perruque rousse amoncelées autour de son front; il avait surtout un air de frayeur qui en faisait à la fois un objet de rire et de compassion. A la vue de la comtesse, il poussa un gros soupir, et se laissa tomber demi-mort sur un siége.

— Qu'est-ce donc, qu'y a-t-il? demanda Choisy à M. de la Pinsonnière; voulez-vous que je sonne, baillif?

En même temps, Choisy s'était levé, et mettait la main au cordon de la sonnette.

— Par pitié, comtesse, ne sonnez pas, reprit le baillif, on croirait que j'ai eu peur.

— Vous en avez l'air.

— Vous trouvez? C'est qu'il y a bien de quoi! Imaginez-vous que ce matin il n'a pas moins fallu qu'un ordre d'arrestation pour m'arracher de votre château, aussi venais-je m'excuser...

— Comment donc! baillif, mais c'est tout simple. Votre devoir avant tout. Et cet ordre, dites-vous...

— Concernait quelqu'un de très-haut placé, un comte suédois, le comte d'Hosberg!

— Il est votre prisonnier?

— Pas encore, grâce à un certain drôle qui est sans doute son valet, et qui vient de nous jouer le plus cruel tour... Si je le rattrape, et j'espère bien le rattraper, il sera pendu à la grande place, je vous le jure!

— Que vous a-t-il donc fait?

— Eh! parbleu, il a pris les vêtements, les croix et le cheval de son maître. J'ai pensé, ma foi, que c'était le comte d'Hosberg, et j'ai fait courir tout aussitôt mes archers dans la direction qu'il suivait. Ah bien! oui, il paraît que le croquant est à l'épreuve des balles! Il a fui vers le premier bouquet de bois pendant qu'elles sifflaient sur lui comme la grêle, et depuis une heure mes gens sont à rôder aux alentours... Ah! ça, comment se fait-il que l'on n'ait rien entendu! Il est vrai que le bois des Chaumes-Blanches est à une lieue de Crépon.

— Ainsi, vous désespérez du prisonnier?

— Au contraire, j'ai tout lieu de croire que cette nuit ne se passera pas sans que le comte ne soit pris dans nos filets. On sait à peu près l'endroit vers lequel il a dû fuir, c'est à l'abbaye du Val...

— A l'abbaye du Val? répéta Choisy alarmé; êtes-vous sûr, monsieur, que vos forces soient suffisantes?

— Je le pense, comtesse, car je dispose de vingt hommes. Palamède, mon neveu, voulait se mettre à leur tête, mais je l'ai prié de n'en rien faire. En poussant une reconnaissance jusqu'ici, j'ai entrevu les tours de Crépon; ma foi, je laisse l'honneur de la prise à mes limiers, et je vous demande l'hospitalité pour cette nuit...

— Y pensez vous, baillif, courez, courez vite, il n'y a pas un instant à perdre. Cette arrestation est sans doute capitale!

— Capitale, vous l'avez dit. J'ignore quels en peuvent être les motifs, mais l'ordre de M. de Louvois...

— Ah ! c'est M. de Louvois?...

— Lui-même, mais il peut s'en reposer sur mon zèle ! Je vous le répète, mes gens ramèneront le comte mort ou vif.

— Mais où le ramèneront-ils ?

— Eh ! parbleu, chez vous, puisque vous daignez me le permettre. Les souterrains de ce château sont plus sûrs, ma foi, que les cachots délabrés de Bourges, et en attendant le Châtelet... Ainsi, chère comtesse, c'est chose convenue, vous me permettez de bivouaquer chez vous.

— A votre aise !

— Que vous êtes bonne ! Mais, Mathilde, ma fille !... demanda le baillif d'un air inquiet.

— Rassurez-vous, baillif, elle ne m'a point quittée. Au moment où je vous parle, elle est là, là, dans son appartement. Voulez-vous la voir ?

— Oh ! non, pas ce soir, je suis si troublé, si préoccupé de cette maudite arrestation !... Demain je la verrai, oui, demain...

— Demain ! murmura Choisy d'un air agité, sans que le baillif pût l'entendre, et c'est ce soir que Luxeuil !... — Monsieur de la Pinsonnière, reprit-il après une pause en attachant un regard clair et perçant sur le baillif, pardonnez si je vous interroge... Dites, aimez-vous bien Mathilde ?

— Pourquoi cette question ?

— Elle me regarde, je me suis promis à moi-même de vous l'adresser.

— Vous, madame la comtesse ?

— Moi. Répondez ici franchement. Si Mathilde devait un jour vous abandonner ; si, me chargeant seule de son bonheur, de son avenir, j'exigeais qu'elle vous quittât ?

— Qu'elle me quittât? dit le baillif étonné.

— Oui... qu'elle vous quittât! répondez, baillif, votre douleur serait-elle bien vive?

— Madame la comtesse... balbutia le baillif, en vérité, je ne sais...

— Eh bien! répondez; il s'agit de Mathilde, il s'agit de votre fille... Vous vous taisez!

— Madame...

— Comment... votre fille?

— Et si ce n'était pas ma fille?... reprit le baillif comme allégé d'un grand poids.

Il semblait que, vis-à-vis de la comtesse, il eût hâte de se débarrasser d'un aveu.

— Quoi! Mathilde, demanda Choisy avec stupeur, Mathilde n'est point votre fille?

Le baillif leva les yeux au ciel avec un soupir.

— C'est une histoire lamentable, continua-t-il d'une voix dolente, mais je puis vous la confier, à vous, qui me paraissez aussi bonne que belle.

— Rassurez-vous, baillif, vous pouvez parler.

— Personne ne nous écoute?

— Personne.

— Vous saurez donc, reprit M. de la Pinsonnière, que je me mariai le 13 février 1660.

— Mon Dieu! baillif, voilà une date bien sinistre...

Le baillif reprit :

XXXIV

MARI SANS FEMME

— Il y a de cela seize ans. J'étais alors le rejeton de l'illustre famille des la Pinsonnière. Mon oncle avait une charge à la cour; il était officier du gobelet. On me fit venir de son château, situé près de Châlons, et j'entrai dans l'une des compagnies du guet à pied. Si vous m'aviez vu dans ce temps-là avec mon grand feutre et mes éperons devant le palais Mazarin! Je puis dire que tout le temps que j'avais le pied à l'étrier Paris était bien tranquille. D'un autre côté, c'était pour moi un métier accommodant. On peut s'enrôler et vieillir dans ce corps sans craindre les blessures, on y peut pousser sa pointe en dormant le jour au lieu de la nuit; sauf quelques larrons et quelques galants que nous arrêtions pour retenir les premiers et relâcher les seconds, c'était une douce vie! L'ambition de mon oncle fut la cause de ma perte. Il me fit passer, par forme d'avancement, dans la compagnie des gardes de la Prévôté de l'Hôtel; là, tout aussitôt on me donna un cheval. Mais quelle infinité d'ordres! Tantôt nous devions enlever un partisan, tantôt un ennemi du cardinal, d'autres fois un Italien suspect; en un mot, au bout de huit jours nous étions sur les dents, ma bête et moi. Sur ces entrefaites monsieur l'assesseur de ma province arriva à Paris, amenant avec lui sa plus jeune nièce. C'était un modèle de décence et de beauté; j'en devins féru, et bientôt je fis ma demande. Le nom d'Hercule de la Pinsonnière parut plaire à ma future, et comme je vous l'ai dit,

madame la comtesse, nous nous mariâmes le 13 février de cette année-là, dans l'église des Blancs-Manteaux. Il fallait voir quelle foule! Ma compagnie était là, en grand uniforme; chacun me glissait son petit mot à l'oreille, ils m'enviaient tous; ma femme était si jolie! Par un contre-temps fâcheux, nous nous trouvions commandés pour le soir à Saint-Germain-en-Laye; où devait venir la reine-mère. Je ne me séparai qu'avec des larmes de celle que je nommais enfin madame de la Pinsonnière; jamais, je crois, je n'avais tant maudit le service de Sa Majesté. Au diable la reine-mère! murmurai-je; qu'avait-elle besoin de venir à Saint-Germain, avec son escadron de filles d'honneur, le jour de mes fiançailles! Mon capitaine me trouva ce soir-là si défait, qu'il m'exempta de la ronde habituelle dans les jardins. Je passai une nuit affreuse; mais que devins-je, bon Dieu! madame la comtesse, quand le lendemain, aux premiers roulements de la diane, le capitaine, s'approchant de moi d'un air solennel, me remit une dépêche : — « Vous voilà lancé, ajouta-t-il; c'est à votre père ou à votre oncle que vous devez sans doute un pareil honneur. Il faut que vous partiez à l'instant même avec trois hommes... » Un coup de foudre m'eût alors moins étourdi. J'ouvris le papier, le capitaine disait vrai : c'était un ordre d'arrestation que venait d'apporter un garde du cardinal.

— Et contre qui?

— Contre un homme, madame la comtesse, plus difficile cent fois à arrêter que tout un escadron de chevau-légers, un traître, un scélérat, dont l'âme noire ne m'était pas encore dévoilée pourtant comme elle me le fut depuis; figurez-vous, en un mot, Satan en personne! Il avait l'avance sur moi; seulement je ne pouvais savoir par quelle porte de Paris il avait fui. Je n'eus pas même le temps d'embrasser madame de la Pin-

sonnière, il me fallait courir nuit et jour, à bride abattue. Pendant cette course infatigable par le vent et par la pluie, je songeais, hélas ! à la nuit de noce que j'eusse pu passer si doucement sans le service du roi, et je le maudissais de tout mon cœur, quand mon cheval et moi nous roulâmes tout d'un coup dans un ravin, au fond duquel je perdis bientôt connaissance. On me transporta à la ville voisine, où j'eus la fièvre, le délire. Je voyais devant moi un fantôme affreux qui me raillait ; ce fantôme était celui de mon prisonnier. Il avait pris tout juste une route opposée à celle que je poursuivais. On me l'indiqua, mais je n'étais plus de force à recommencer sa chasse. Pour comble de malheur, un médecin ignorant, comme il n'y en a que trop, jugeant à propos de me saigner, me traita si bien que je faillis aller dans l'autre monde. Pendant ce temps, mon beau-père avait écrit à ma femme de quitter Paris et de venir le rejoindre à Lyon, où un procès venait de lui être suscité. J'allais la suivre moi-même, quand tout d'un coup je reçus l'ordre de rejoindre incontinent ma compagnie, où l'on ne manqua pas de me gronder bien fort de ma maladresse. Je ne soupçonnais guère, madame la comtesse, ce qu'elle allait me coûter ! Non-seulement on me refusa le plus mince congé ; mais le capitaine, qui ne m'aimait pas, me fit mille passe-droits. Bref, après sept mois passés, je m'en fus trouver mon oncle, et lui déclarai que s'il ne m'était pas permis de revoir ma femme je déserterais au premier jour.

— Vous étiez donc amoureux ?

— A en perdre la tête. D'abord, comme vous pouvez le voir, je n'avais jamais été marié... avec ma femme ! Quand je la revis, — car à la sollicitation de ce cher parent, il fallait bien qu'on m'accordât mon congé, — madame la comtesse, quel changement ! Marianne, — elle s'appelait Marianne, — était alors si

défaite, que j'eus peine à la reconnaître. Elle habitait alors une maison écartée dans un faubourg de la ville. Je ne trouvai auprès d'elle qu'une garde-malade.— Pardonnez-moi, monsieur, s'écria-t-elle, dès qu'elle m'eut entrevu, pardonnez-moi ! — Vous pardonner? repris-je, quelle est donc votre faute? Pour toute réponse, elle me montra un berceau. — Là ! murmura-t-elle, là, regardez, vous êtes père ! J'avoue que je sentis alors un nuage passer sur mes yeux. La garde-malade venait de soulever entre ses bras une petite créature qui me parut la plus jolie fille du monde. Vous comprenez aisément, madame la comtesse, les tortures que j'éprouvais. Heureusement nous nous trouvions seuls. Je contins ma rage et m'approchant du lit de Marianne, je lui demandai ce que signifiait cette comédie? — Je ne puis croire, ajoutai-je, que madame de la Pinsonnière... L'aspect de Marianne suffit pour m'arrêter. Elle était déjà livide... — Cette enfant, reprit-elle d'une voix mourante, est le fruit d'une séduction à laquelle toute autre eût cédé. Je fuyais Paris, j'allais rejoindre mon oncle à Lyon, je voyageais seule... lorsque à la première hôtellerie que je rencontrai à Châlons, un gentilhomme tremblant, poursuivi par des archers, est venu se réfugier dans la chambre que j'occupais. On marchait sur ses pas, on allait le saisir ; il était perdu... Mais un mot de moi, un seul pouvait le sauver, ce mot qu'il implorait de ma pitié, je le prononçai. Je dis que j'étais sa femme...

— Et le nom de cet homme, baillif, demanda Choisy d'une voix pleine d'angoisse.

— Son nom?... Eh bien, madame la comtesse, c'était celui de l'homme que le cardinal me chargeait lui-même d'arrêter huit mois avant, c'était l'abbé de Choisy !

Le baillif achevait à peine ces mots, lorsque la pendule de la pièce où ils se trouvaient sonna minuit.

— Minuit! s'écria Choisy avec un accent désespéré et comme s'il fût sorti d'un rêve.

Et laissant le baillif, il se précipita vers la porte du cabinet et s'échappa comme un fou.

M. de la Pinsonnière, stupéfait, entendit tirer sur lui les verrous de cette porte.

XXXV

L'ARRIVÉE

Éperdu, haletant, Choisy courut vers la chambre de Mathilde; la nuit était sombre, et l'on n'entendait que les sifflements du vent dans les vastes corridors.

— Pourvu que j'arrive à temps! pensa-t-il.

Tout d'un coup son oreille fut frappée d'un bruit étrange; à l'extrémité de la galerie où il marchait, Choisy reconnut le cliquetis de deux épées.

Les deux combattants étaient alors entièrement voilés à son regard par les ténèbres, Choisy se précipita vivement dans la direction d'où le bruit partait; mais avant qu'il eût pu les approcher l'un deux roula tout d'un coup sur le carreau.

Une lumière tremblotante parut en même temps au bout de la galerie : c'était Bonju.

Choisy poussa un cri; il s'était penché : l'homme qui venait alors de tomber, nageant dans son sang, c'était Luxeuil, celui qui se tenait debout, l'épée nue, était Chaville.

— Chaville! Chaville ici! s'écria Choisy, ah! merci, mon Dieu, merci!

— Madame la comtesse, reprit Chaville, je proteste ici que mes mains sont pures! Cet homme allait s'introduire dans la chambre de Mathilde, lorsque j'en ai fait justice!

— Justice! reprit Luxeuil, en se soulevant avec effort et en se tournant vers la comtesse; justice! Tu n'échapperas pas à celle du roi, Choisy!

— Choisy! répéta Chaville anéanti de surprise.

— Oui, Choisy, Choisy, que dans un moment ceux qui m'obéissent vont arrêter. Oh! je savais bien que tu t'opposerais à mes desseins, noble ami, ajouta Luxeuil avec une ironie morne et glacée. Je savais bien que tu protégerais cette jeune fille! Mais je meurs vengé, l'on monte... n'entends-tu pas ce bruit de chevaux et d'hommes? Au Châtelet, l'abbé! au Châtelet!... dit Luxeuil avec un rire effrayant.

Il n'acheva pas, sa tête retomba inanimée sur sa poitrine.

— Alerte! cria Bonju, sauvez-vous par cette porte!

Des pas lourds ébranlaient déjà les dalles sonores de la galerie, Choisy et Chaville suivirent l'intendant par le passage qu'il leur indiquait. Arrivés tous deux dans cette partie du château qui n'était autre que la tour du Nord, ils virent avec désespoir que le pont-levis en était gardé par un détachement assez fort pour que Choisy pût le croire appartenant à Luxeuil.

— Que veut dire ceci? demanda Choisy à Chaville.

Chaville ne répondit pas, il considérait la comtesse dans une muette angoisse.

— Eh bien, oui, monsieur, reprit Choisy, c'est moi que ces hommes vont arrêter; oui, je suis perdu, je suis l'abbé de Choisy.

Chaville demeura comme frappé de la foudre.

Cependant le tumulte devenait plus intense ; malgré les verrous que Bonju venait de tirer sur la porte du donjon, nul doute que les soldats de Luxeuil ne vinssent bientôt l'enfoncer, car ils approchaient de cet endroit.

— Monsieur de Chaville, dit Choisy au jeune homme, vous le voyez, c'en est fait de moi, le péril est imminent. Dans cette occasion, je réclame de vous un grand service. Le ciel vous a déjà envoyé ici pour empêcher un crime odieux de s'accomplir, c'est vous aussi qui serez l'instrument de mon salut. Monsieur de Chaville, ma vie est entre vos mains.

— Expliquez-vous.

— Oui, poursuivit Choisy, c'est un sacrifice que je vous demande... et je vous le demande au nom de Mathilde, de Mathilde qui, je m'y engage ici, sera votre femme avant trois jours.

— Mathilde, Mathilde ma femme ! reprit le jeune homme transporté, eh quoi ! le baillif?...

— Le baillif ne lui est rien ; je connais son père... je me charge de le faire consentir...

— Parlez, ah ! parlez, qu'exigez-vous ?

— Je n'exige rien, je vous conjure seulement... Monsieur de Chaville, vous revenez sans Diane, mon cœur est brisé. Oh ! il faut que je la voie ! D'un autre côté, un grand danger nous menace, je vais être pris, mené à Paris, si quelqu'un ne consent ici à se faire passer pour moi... Là, dans ce cabinet où Bonju va vous conduire, vous y trouverez des habits d'abbé, au perron de ce château une chaise de poste, celle où Luxeuil comptait m'emmener.

— Pour vous conduire où ?

— Devant M. de Louvois.

— Et de là ?

— Ah! de là, ma foi, je ne sais, à la Bastille peut-être !

— A la Bastille !

— Mais il est impossible que, si vous prenez ma place, l'erreur ne soit pas reconnue. Encore une fois, vous serez libre, libre avant trois jours. Je me charge, sur l'honneur, de vous ramener Mathilde.

— Laisser Mathilde ici, jamais, oh ! jamais, monsieur, reprit Chaville avec un sourire ironique où perçait le doute ; vous êtes l'abbé de Choisy !

— Vous vous trompez, monsieur, je ne suis point ici M. de Choisy, je suis le père de Mathilde !

— Vous !

— Moi ! c'est un secret que cette nuit fatale m'a révélé. Maintenant, me croyez-vous ?

Un pareil aveu, le ton de Choisy, sa pâleur, l'altération de sa voix, mais par-dessus tout la franchise de son regard, tout porta un trouble indicible dans l'âme de Chaville... Il regarda un instant celui qui lui parlait, et n'écoutant plus que les battements pressés de son cœur :

— Eh bien ! s'écria-t-il, oui, monsieur, je partirai ! Mais par ce cadavre encore sanglant, par les liens sacrés qui vous attachent à Mathilde, jurez-moi que jamais un autre époux...

— Monsieur de Chaville, répondit Choisy, ma vie est à vous, et ma fille vous appartient !

— Les moments nous sont chers ; quittons-nous, reprit Chaville.

— Oui, pour nous revoir avant trois jours, dit Choisy.

Chaville, aidé par Bonju, eut revêtu bientôt les habits de l'abbé. Il était temps. Les gardes de la prévôté frappaient du pommeau de leurs épées la porte de la tour du Nord. Chaville parut sur le seuil pendant que Bonju tirait le rideau de l'une des portières en brocatelle sur la comtesse.

— Je me rends à vos ordres, messieurs, dit Chaville d'une voix ferme, partons!

— L'abbé de Choisy! murmurèrent les gardes de la prévôté stupéfaits.

— Je vous remercie, messieurs, de m'avoir laissé le temps de changer d'habits, poursuivit Chaville.

La fureur des gens de Luxeuil se ralluma en passant devant le corps du chevalier. Il gisait encore sur le carreau, son épée au poing. A côté de lui était une mare de sang.

Au seul aspect du cadavre, Chaville ferma les yeux.

— Monsieur de Choisy, dit alors l'un des gardes de la prévôté, vous aurez demain à répondre devant la justice d'un grand crime. Monsieur de Luxeuil a été ici lâchement assassiné.

— Ce n'est point un assassinat, messieurs, c'est un duel, répliqua Chaville, et un duel loyal.

Le Châtelet en jugera, reprit l'officier. Deux de ces messieurs resteront auprès du corps en attendant le baillif.

Un instant après, la chaise de poste de Luxeuil emmenait Chaville à tours de roues.

A peine venait-il de partir, que Choisy se dirigea vers l'appartement de Mathilde.

En proie à la plus cruelle angoisse, il retint d'abord son souffle en se penchant sur le front de la jeune fille; aucun soupir, aucun geste ne trahissait la vie chez la malheureuse : elle était évanouie.

Choisy demeura quelques secondes à la contempler dans un silence attendri. On eût dit qu'elle rêvait. Au baiser mouillé de pleurs qu'il déposa sur sa main, elle fit un mouvement.

— Où suis-je? murmura-t-elle en secouant sa torpeur; j'ai rêvé, je crois, oh! oui, j'ai rêvé!... Quoi! c'est vous, madame la comtesse, vous que je retrouve agenouillée devant moi.

— Mathilde, reprit Choisy, chère Mathilde, il faut que vous me suiviez.

— Vous suivre, dites-vous? oh! pitié, madame, pitié! Tout à l'heure encore, ils étaient là, là, devant moi, tous les deux! Puis, tout d'un coup, je n'ai plus rien vu, non, rien. Seulement, j'ai entendu le froissement de deux épées... M. de Chaville, pourquoi n'est-il donc pas là?

— Vous le reverrez, Mathilde, vous le reverrez, et c'est pour cela qu'il faut me suivre. Un quart d'heure encore et tout sera préparé pour notre fuite...

— Notre fuite!... où allons-nous?

— A Paris, Mathilde, à Paris, où j'ai promis de vous ramener vous-même à M. de Chaville; il est temps de partir, fuyons!

— Pardonnez, madame, je n'ai pas ma tête à moi; où donc est Diane? je croyais la voir, lui parler encore tout à l'heure. Oh! je le vois bien, c'était un rêve!

— Un rêve, vous dites vrai, il ne s'agit pas de Diane, mais de vous; encore une fois, vous ne pouvez, vous ne devez plus demeurer dans ce château!

— Mais mon père?... la présidente?...

— Votre père? la présidente?... Chère Mathilde, une fois à Paris vous saurez tout.

— Et je reverrai M. de Chaville?

— Vous le reverrez.

— Avec vous?

— A mes côtés.

— Ah! vous me rendez la vie! Je suis à vous, madame la comtesse; ordonnez et j'obéis!

Mathilde se leva; un rayon de joie et d'espérance illuminait son visage.

Un frappement léger retentit à la porte, c'était Bonju.

— Madame la comtesse, dit-il d'un ton de mystère, une voiture vient d'arriver, elle est là... à votre grille...

— Une voiture?

— Oui, elle contient une religieuse et un frère qui l'accompagne. Tous deux me sont inconnus, mais tous deux arrivent de l'abbaye du Val.

— De l'abbaye du Val! murmura Mathilde.

— Tous les deux veulent vous parler, reprit Bonju.

— C'est bien, il suffit. Mathilde, je vais vous quitter, mais ce ne sera que pour un instant, dit Choisy, en proie à tout le trouble de l'espoir. Seulement, je vous en conjure, oh! donnez-moi cette lettre...

— Cette lettre que j'ai reçue de vous, reprit Mathilde avec un transport de joie, elle était pour Diane; oh! je l'ai gardée là, dans mon sein; la voici! Fasse le ciel que cette religieuse du Val puisse vous apporter de bonnes nouvelles! C'est peut-être la supérieure, ajouta-t-elle. Mon Dieu! ne me permettrez-vous pas de la voir?

— Tout à l'heure... peut-être... répondit Choisy violemment agité; mais croyez-moi, chère enfant, il faut tout d'abord que je lui parle... Il y va, Mathilde, du bonheur de toute ma vie!

— De votre bonheur? Ah! je ne le sens que trop, le mien dépendra du vôtre! Partez donc; mais surtout revenez vite!

La comtesse des Barres quitta Mathilde, et descendit précipitamment l'escalier avec Bonju. La religieuse et le frère de l'abbaye du Val l'attendaient dans une salle basse. Leur carrosse venait de s'arrêter au perron.

Le cœur de notre héros battait si violemment dans sa poitrine qu'il s'arrêta un instant devant la porte de la pièce qui renfermait les deux nouveaux visiteurs. En proie à tout le chaos

d'événements dont il venait d'être à la fois l'acteur et le témoin, Choisy éprouvait une terreur vague, instinctive. Il tenait en main la lettre écrite pour Diane, et il se demandait avec angoisse si cette religieuse et ce frère qui l'attendaient n'allaient pas lui révéler quelque nouvelle entreprise tentée sur elle par la méchanceté de d'Hosberg. L'impunité protégeait si visiblement les démarches du comte, il venait encore d'échapper si miraculeusement à la justice, que Choisy commençait à le croire doué d'un pouvoir surnaturel.

En poussant la porte de la salle où il entrait, Choisy réprima un cri de joie : il venait de reconnaître Diane.

A l'aspect de la comtesse, le frère qui accompagnait la religieuse rabaissa vivement son capuchon.

XXXVI

LE MOINE

La vue de la comtesse avait plongé Diane dans un étonnement singulier ; son visage, son air, tout, jusqu'au son de sa voix, lui firent dès l'abord l'effet d'un rêve. Quelle était donc cette dame qui la faisait appeler, qu'avait-elle à lui dire, et comment son messager ne lui avait-il donné que de vagues renseignements sur celle qui l'envoyait? Ces idées, qui avaient agité Diane pendant la route, s'effacèrent bientôt pour elle devant une étrange préoccupation. Non-seulement il lui sembla que cette personne ne lui était pas étrangère, mais elle éprouva un charme invincible à la considérer comme un jeu bizarre de ressemblance. L'image

de Choisy passa comme l'éclair devant ses yeux, mais à ce souvenir furtif succéda bientôt pour la religieuse de l'abbaye du Val une tristesse réelle qui serra son cœur et voila son regard de larmes subites. Cette altération momentanée des traits de Diane échappa à la comtesse, qui n'examinait pas alors sans un secret sentiment de curiosité le frère qui accompagnait l'amie de Mathilde.

Le capuchon de ce moine couvrait la ligne de son front jusqu'à ses yeux saintement baissés vers le parquet, une corde grossière serrait sa robe tombante. Il venait de croiser les mains sur sa poitrine, et affectait de se tenir à l'écart.

— Nous ne sommes pas seuls, fit observer la comtesse à Diane, en lui indiquant son guide du regard.

— Oh ! rassurez-vous, madame, répondit Diane, vous pouvez parler devant lui, devant mon libérateur !

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il n'y a pas une heure, j'errais encore seule et presque perdue non loin de la *Hutte des Quatre-Loups;* la chaise qui devait me mener ici s'était brisée, et je ne savais que devenir... quand tout d'un coup ce digne frère s'est présenté. Il se dirigeait alors vers l'abbaye du Val, mais à peine m'eut-il entrevue qu'il m'a offert obligeamment la voiture dans laquelle il était. J'ai accepté sa proposition, et me voici.

Pendant que Diane parlait, Choisy interrogeait avec une muette angoisse chaque ligne de son visage. Seize ans passés loin de lui avaient fait de mademoiselle d'Herfort une femme bien différente. Ce n'était plus là cette belle et coquette enfant, brillant comme un lys de tout l'éclat de son teint, même au milieu des plus citées de la cour; il semblait qu'un vent cruel l'eût desséchée, qu'un chagrin profond la minât. Toutefois, sous sa douleur même, elle s'était composé un maintien calme. Son

regard avait appris au couvent à se baisser et à se relever par intervalles comme un feu qui palpite ou qui s'éteint; sa mélancolie, elle la renfermait en elle. En vérité, Choisy eut peine à reconnaître, sous ce voile noir comme un crêpe, l'espiègle jeune fille qui animait tout chez lui de sa folle présence; il demeura frappé d'une mortelle douleur en voyant ses mains amaigries et ce front pâle. Quant à Diane, il semblait qu'elle eût voulu se cacher pour échapper au regard de la comtesse.

— Vous m'avez demandée, madame, dit-elle d'un son de voix triste; vous voyez, je suis venue!

— Et vous avez bien fait, ma chère sœur, car de cette entrevue dépend pour moi le malheur ou le bonheur de ma vie!

Choisy tressaillit en prononçant ces paroles, sa main tremblante serra la main de Diane.

— Vous me connaissez? demanda-t-elle, mais où donc m'avez-vous vue?

Et son regard ému interrogeait cette fois celui de la comtesse avec un vague sentiment d'inquiétude.

— Oui, reprit Choisy, je vous ai connue, Diane, mais surtout j'ai connu, je connais encore quelqu'un qui vous aime, ce quelqu'un est ici; Diane, vous allez le voir!

— Mathilde?... s'écria-t-elle; vous voulez, n'est-ce pas, me parler d'elle, de Mathilde? Elle est donc ici! je pourrai la voir!

— Vous la verrez, Diane; mais, cette fois, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

— De qui donc?

— D'un ami qui a été longtemps celui de votre première enfance, d'un homme dont le cœur battra toujours à votre seul souvenir; celui-là, Diane, il est ici. Oh! dites, dites-moi que vous ne l'avez pas non plus oublié, que vous pensiez à lui dans

le silence même du cloître, dans l'encens de la prière ! Cet ami, séparé de vous si longtemps, cet homme, dont pourtant vous avez brisé le cœur et provoqué le fatal exil, ai-je donc besoin de vous dire son nom ? ne savez-vous pas que Choisy...

— Arrêtez, madame, arrêtez, interrompit Diane en plaçant ses mains glacées sur celles de la comtesse ; oh ! cela est impossible... on vous a trompée... M. de Choisy est mort !

En disant ces mots, Diane, subjuguée elle-même par sa douleur, éclata en sanglots.

— Hélas ! reprit-elle, c'est de sa mère elle-même que j'appris cette nouvelle ! Pouvait-elle tarder à rejoindre ce fils chéri, elle qui ne vivait que par l'espoir ! — Il reviendra, disait-elle ; oui, Diane, il reviendra ! Je le reverrai, lui qui ne peut ignorer que ma vie n'est plus, depuis son absence, que misère et que torture !... D'ailleurs, continua-t-elle en couvrant mes joues brûlantes de ses larmes, celui qui nous voit d'en haut sait bien qu'il est nécessaire que je le revoie... Oh ! oui, Dieu sait bien que je ne puis m'éteindre sans qu'il soit à mon chevet ! Et cependant, madame la comtesse, il n'est pas revenu, lui ! Non, sa mère est morte en recevant cette lettre fatale timbrée de Vienne !

— De Vienne ?

— Oui, de Vienne, où son fils était alors. Elle lui apprenait qu'une rencontre fatale avec un des officiers de l'empereur...

— Mais c'est un mensonge ! un mensonge infâme, interrompit Choisy ; qui donc avait osé écrire cela ? quel homme assez lâche !...

Le moine fit un mouvement.

— Nous l'avons toujours ignoré ; mais, à la lecture de cette lettre, madame de Choisy tomba froide sur le parquet... Vainement m'empressai-je alors de la relever, elle ne put trouver que de vagues monosyllabes... — Diane, murmurait-elle... chère

Diane... écoute... oh! oui, un secret...; c'est mon secret!... Et elle est morte ainsi, emportant avec elle ce secret-là dans la tombe! Oh! je l'ai pleurée, je la pleure encore! voyez!

Diane s'arrêta; les pleurs, en effet, brisaient ses forces. En se retournant, elle entendit des sanglots.

— Vous aussi, dit-elle à la comtesse, vous l'avez connue?...

Choisy ne répondit pas, un combat violent, désespéré, s'élevait au fond de son cœur. Il eût donné sa vie pour savoir à quelle monstrueuse perfidie il devait la mort de sa mère! Un soupir profond s'échappa de sa poitrine, il étancha lui-même la sueur qui découlait de son front, puis regardant Diane avec une ineffable amertume, il lui remit la lettre qu'il avait donnée d'abord à Mathilde.

Diane prit le papier, et le déploya machinalement. A peine l'eut-elle parcouru, qu'un cri de joie succéda à ses sanglots.

— Choisy! s'écria-t-elle; eh quoi! vous êtes Choisy?

— Oui, Choisy, reprit-il en l'étreignant sur son cœur avec des larmes, Choisy que vous avez méconnu! Mais rassurez-vous, Diane, l'amour de cet homme qu'on appelle le Roi m'a bien vengé. Non, je n'aurai point le lâche courage de vous reprocher un éblouissement passager, un amour fatal qui ne pouvait faire que votre malheur!

— Ah! reprit Diane avec un accent de fierté sincère, vous avez raison, je ne fus rien pour le Roi! la calomnie seule...

— Assez, assez, Diane, vous venez vous-même de m'apprendre ce que peut la calomnie! C'est elle, vous le voyez, qui a tué ma mère, c'est elle qui m'a perdu près de Louvois. Car, pour que vous le sachiez, Diane, pour que mes paroles aient pour vous ici quelque prix, sachez que ce sont peut-être les dernières que je vous adresse! Un ennemi mortel m'a dénoncé, ma sûreté en ce château est compromise! Sans cet acharnement

implacable qui me poursuit, me trouveriez-vous donc encore ici sous ces habits, ajouta Choisy, en baissant la voix de façon à ce que le moine ne pût l'entendre. Aussi est-ce une prière suprême et solennelle que j'ai à vous adresser. Écoutez, Diane : il y ici une jeune fille que tout à l'heure encore je voulais emmener avec moi malgré les dangers qui m'environnent ; cette enfant, ma mère l'a aimée comme elle vous a aimée, Diane ; elle me connaît à peine, mais le ciel me dit qu'elle n'a plus que moi pour veiller sur elle, pour la chérir, la garder. Vous êtes maintenant, vous, sous l'aile des anges ; autour d'elle rampe un démon. Je voulais, je devais la rassurer, j'espérais l'enlever, la cacher à tous les yeux... pour lui dire : Mathilde, prends courage, je suis ton père !

— Mathilde ! s'écria Diane d'une voix émue par la surprise ; Mathilde, elle, votre fille !

— Oui, Mathilde ; plus tard, je vous dirai tout. Promettez-moi seulement de rester ici avec elle et de me l'amener avant trois jours, dès que vous aurez reçu de moi un exprès. Mathilde est votre amie, à qui mieux qu'à vous pourrais-je la confier ? Me jurez-vous, Diane, de veiller sur elle comme ma mère a veillé jadis sur vous ?

— Oh ! je vous le jure ! répondit Diane à peine revenue de son trouble. Vous venez, Choisy, d'invoquer une mémoire à jamais sacrée pour moi ! Cependant, ajouta-t-elle tristement, je n'ai jamais su ce que peut donner de joie au cœur l'amour d'un père ! Mais vous êtes le sien, il suffit, j'obéirai. Oui, avant trois jours...

Diane et Choisy ne virent pas le moine se rapprocher d'eux.

— Vous me le jurez ? répéta Choisy, avant trois jours...

— A l'arrivée de votre exprès, je le jure, je partirai avec Mathilde ! répondit Diane d'une voix ferme.

— Vous ne partirez pas ! reprit derrière elle une autre voix.

Diane se retourna : elle vit le moine debout entre elle et Choisy.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle à cet homme, émue et tremblante.

— Que vous ne pouvez partir, répondit le moine d'un ton impérieux ; non, vous ne partirez pas !

— Et qui m'en empêchera? répliqua-t-elle, en reprenant assurance dès qu'elle eut passé son bras au bras de Choisy.

— Moi ! moi, votre père ! fit le moine en se dégageant brusquement de son capuchon.

— D'Hosberg ! murmura Choisy, pâle de stupeur.

— Oui, d'Hosberg, d'Hosberg ! qui voulait te porter ici ce coup ; d'Hosberg, le père de Diane !

— Tu mens !

— Oh ! je ne mens pas, je suis ce d'Hosberg que tu as rencontré jusqu'ici partout, Choisy, et qui te foudroie avec un mot !... Regarde-moi bien, moi aussi je suis déguisé ! Tu as la robe d'une femme, moi celle d'un moine ; tu es poursuivi, je le suis aussi ; seulement on me relâchera, vois-tu, tandis que toi...

— Infâme !

— Va, tu ne sais encore que la première moitié de mon secret, il en est une autre que je te réserve !...

— C'est donc en prison que tu me la diras, misérable ! A moi, quelqu'un ! à moi ! Ah ! je n'ai pas même une arme !...

Choisy se tordait alors dans un effort désespéré. Le comte le regardait avec une ironie froide.

D'Hosberg voulut saisir la main de Diane, elle le repoussa pleine d'effroi. Un bruit violent interrompit bientôt cette scène, les portes de la salle où se trouvaient d'Hosberg et la comtesse furent ébranlées. Des exempts de la maréchaussée de

Bourges, faisant sans doute partie du détachement que Choisy et Chaville avaient vu posté à l'extrémité du pont-le-vis, amenaient à la comtesse un homme qu'ils venaient de surprendre dans son parc. Ce malheureux n'était autre que Palamède courant à la recherche de son oncle et de sa prétendue. Comme il portait des armes sous son manteau et que son air effaré pouvait témoigner fort bien du trouble d'une conscience mal en régle, on l'avait pris pour le comte ou l'un de ses affidés. A peine entré, Palamède réclama à la fois son oncle et l'appui de la comtesse.

— Il ne vous sera rien fait ; votre oncle va venir, rassurez-vous, monsieur, dit la comtesse des Barres à Palamède ; seulement, messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers les exempts, veillez ici à ce que nul ne sorte de cette salle ; je réponds du prisonnier !

Et en même temps la comtesse tira à l'écart Bonju qui venait d'entrer avec la foule.

— Bonju, lui dit-elle à voix basse, prends cette clef, et cours ouvrir au baillif : il faut qu'il vienne à l'instant !

— Oui, mais avant, prenez ce portefeuille... je vous l'apportais... je l'ai trouvé dans la poche de M. de Chaville...

— De M. de Chaville, dis-tu ?

— Oui, et il appartient au comte d'Hosberg !

— Au comte d'Hosberg ? donne.

Choisy s'empara du portefeuille ; il l'ouvrit, et en visita le contenu d'un œil avide. Tout d'un coup son front se couvrit d'une pâleur terrible, puis il reporta sur d'Hosberg un regard où perçait la joie du triomphe.

D'Hosberg attéré, muet, avait vu le geste de Choisy ; quand celui-ci replia le portefeuille, il fit un pas.

— Arrêtez cet homme ! s'écria Choisy en saisissant la main

du baillif d'épée qui entrait, cet homme est le comte d'Hosberg!

— Le comte d'Hosberg! reprit le baillif.

— Oui, le comte d'Hosberg, répéta le moine; mais ce que vous ne savez pas, c'est que cette femme n'est autre que l'abbé de Choisy!

— Choisy! balbutia le baillif terrifié. Oh! c'est impossible! Eh quoi! madame la comtesse des Barres?

— Oui, c'est sous ce nom qu'il prétendait échapper à la justice du ministre...

— Et c'est sous cet habit de moine que se cachait un empoisonneur!

— Un empoisonneur, reprit le baillif.

— Lisez, monsieur, lisez, et faites votre devoir!

En parlant ainsi Choisy donna au baillif le portefeuille.

— Des lettres du chevalier de Lorraine, des lettres adressées au comte d'Hosberg, dit le baillif d'une voix pleine d'épouvante. Vous étiez donc alors le complice de ce misérable?

— Son ami et son complice, reprit Choisy; c'est lui qui a vendu au chevalier le poison qui devait tuer Madame!...

— Emparez-vous de cet homme, messieurs, cria le baillif à voix haute; l'ordre de Sa Majesté est formel, qu'il soit conduit au Châtelet de Paris à l'instant même!

— A merveille, Choisy; bien joué! reprit d'Hosberg. Vous, baillif, n'oubliez pas cependant ce que je vous ai dit : cet homme est Choisy, je persiste à le déclarer, cet homme doit se voir arrêté par le chevalier de Luxeuil. Je ne partirai pas d'ici sans avoir vu le chevalier.

— Le chevalier est mort, dit Bonju, l'abbé de Choisy est parti en chaise sous bonne escorte; vous voyez bien, monsieur le baillif, que cet homme est fou!

— Luxeuil mort! Choisy arrêté! que veut dire ceci? pensa

d'Hosberg : qui a pu prendre sa place? Oh! je le saurai, je le saurai! Tu m'échappes, ajouta-t-il, en se penchant à l'oreille de son ennemi pendant que les exempts l'entraînaient; tu m'échappes, Choisy, mais nous nous reverrons. Il le faut, d'ailleurs, j'ai à te parler de quelqu'un.

— De qui donc?

— De ta mère!

Choisy baissa la tête, anéanti, foudroyé.

— Marchons, marchons, messieurs, dit le comte d'une voix ferme.

Il venait à peine de sortir, quand Mathilde accourut et se jeta entre les bras de Diane.

— Ma sœur, chère Diane! oh! par pitié, dites-moi ce que signifient ce tumulte, ces gardes, cet homme qu'on entraîne?

— Cet homme qu'on entraîne, reprit Diane égarée par son désespoir, c'est un empoisonneur, et cet empoisonneur, c'est mon père! ajouta-t-elle avec un rire effrayant. Et vous, Mathilde, voyez-vous cette femme, cette femme aussi pâle, aussi troublée que je le suis ici moi-même?

— La comtesse des Barres?

— Non, plus la comtesse; Choisy!

— Choisy!

— Et savez-vous ce que c'est que l'abbé de Choisy? C'est votre père!

XXXVII

EN MER

Trois mois après ceci, l'*Oiseau*, vaisseau de guerre de cinquante canons, parti le 3 mars de la rade de Brest, passait sous un bon vent entre Porto-Santo et Madère, faisant voile pour Siam.

Ce navire, l'un des meilleurs de la rade de Brest, se composait à la fois d'officiers et de missionnaires, car ce n'était pas moins que la conversion du roi de Siam qu'il allait tenter.

L'ambassade du roi de France se composait de M. le chevalier de Chaumont, de M. de Vaudricourt, de M. de Coriton, et des chevaliers de Forbin et de Sibois. Dans sept mois au plus, elle espérait gagner Siam, par le cap de Bonne-Espérance, instruire de la religion le roi de cette contrée, et en repartir au commencement de décembre.

Comme on le voit, le chef du comptoir de la Compagnie française à Siam n'eût pas dressé un état plus exact.

Le roi de Siam une fois baptisé, l'ambassade revenait juste à Paris pour les feux de la Saint-Jean.

C'était véritablement un aspect curieux que celui de l'*Oiseau*, suivi de près par la *Maligne*, que commandait Joyeux, lieutenant de port, avec du Tertre et Saint-Villiers.

Une campagne de douze mille lieues flattait encore plus l'amour-propre de ces marins que la conversion d'un roi infi-

dèle, et cependant ils s'étaient tous prêtés de la meilleure grâce du monde au régime nouveau de ce bâtiment.

Non-seulement on y faisait la prière matin et soir, mais on y chantait la messe aussi bien qu'à Notre-Dame. On n'y jouait point aux cartes, on n'y jurait guère; seulement, quand il y avait beau temps, on y dansait. La *Maligne* s'approchait alors à la portée de la voix, on causait sans s'arrêter. Il y avait souvent assaut de danse entre les Provençaux et les Bretons.

Ce soir-là, — c'était par une lune admirable, — il y avait bal après le souper. M. de Chaumont, l'ambassadeur, entouré de ses missionnaires, jugeait des coups. Deux Malouins venaient de faire des choses surprenantes : ils avaient dansé d'aussi bonne grâce que Pécour ou l'Etang de l'Opéra. Tout l'équipage se tenait en amphithéâtre sur les cordages, et de temps à autre on voyait les acteurs en descendre comme la foudre. Il y avait en même temps un Cochinchinois qui avait dansé, chanté et pleuré à la mode de son pays, quand tout à coup des cris s'élevèrent de l'entrepont et vinrent frapper les oreilles de M. de Vaudricourt, le capitaine. La danse et les jeux furent suspendus; on rechercha la cause de ces clameurs, et l'on découvrit bientôt, à la lueur d'un fanal, cinq matelots se tordant dans les douleurs de l'agonie. Mécontents du carême que nul ne rompait à bord, ces malheureux s'étaient rejetés sur l'eau-de-vie, et ils expiraient brûlés. Tous cinq, au lieu de verres, n'avaient pas craint de prendre de larges écailles de tortues.

A la nouvelle de cet accident, il y eut dans le navire un bruit pareil à celui du vent sur la mer. La chaleur était étouffante, les voiles flasques, l'air sans nuage; on allait bientôt passer la ligne. Les matelots ne tardèrent pas à former des groupes animés ; chacun, comme il arrive, discourut sur l'événement à sa manière.

— Voilà ce que nous valent les rigueurs de nos officiers; nous forcer à vivre ici comme des pénitents ou des trappistes!

— N'avoir que du hareng et des merluches, quand ils ont sur leur table des dorades et des bonites!

— On a bien raison de nous faire prêcher la Passion!

— Avec cela que le vent est mauvais et que nous courons risque de retourner!

— Silence! dit un autre; voyez-vous cette affiche que l'on colle au pied du mât! Quelque nouvel édit contre notre estomac, c'est sûr!

— Vous allez voir qu'ils nous mettront à la ration du biscuit! Ils nous traitent déjà comme des Chinois!

— Qu'est-ce que cela leur fait, pourvu qu'ils jouent aux échecs avec leurs messieurs à robes noires!

L'ordre qu'on venait de placarder au mât, par ordre du commandant, ne fit qu'augmenter ces sourds murmures.

— C'est une horreur! une indignité! cria l'un des matelots; nous n'arriverons point à Siam cette année, nous reculons et l'on nous coupe les vivres!

— Nous interdire l'eau-de-vie jusqu'au port de Batavia!

— Nous menacer, dans le cas d'ivresse, de coups de corde!

— Il ne manque plus que de nous faire apprendre le siamois.

— Pour moi, c'est fini, je m'embarquerai sur le premier navire portugais ou hollandais!

— C'est cela, nous sommes las de servir des capucins!

La révolte allait se propageant comme un feu d'étoupes; elle devint bientôt de nature à inquiéter. La *Maligne* se trouvait en ce moment à distance, et le temps lui-même annonçait un changement. M. de Vaudricourt parut sur le pont, au milieu de ses officiers; il était suivi des abbés du Chaila et de Lionne.

Vainement essaya-t-il d'apaiser les plus mutins, il se vit accueilli par une foule de réclamations.

Adoptée dans le seul intérêt des matelots, cette mesure excita un tel tumulte, que le commandant se vit forcé de donner un ordre à voix basse au chevalier Forbin, son lieutenant.

Le chevalier descendit, et reparut bientôt sur le tillac avec un homme vêtu de l'habit ecclésiastique.

A son seul aspect, le silence se rétablit.

C'était un prêtre encore jeune, le front serein, l'œil aimable, un air de douce dignité accompagnait tous ses gestes. Il avait reçu les ordres le matin même, et le soir, retiré dans sa cabine, il y poursuivait la lecture des œuvres de saint Augustin quand le lieutenant vint le chercher.

Une grâce céleste brillait sur sa noble physionomie ; vous eussiez cru voir un ange nageant au milieu d'une auréole séraphique. Tous le connaissaient, tous l'aimaient déjà, tant il y avait chez lui d'indulgence et de bonté, tant sa seule parole ou son seul regard allait au cœur. Il avait prêché deux fois devant cet auditoire grossier, et l'équipage entier lui avait battu des mains. Ce qui n'avait pas peu contribué à le rendre l'ami des matelots, c'est que dès le commencement de la traversée il avait toujours été avec eux, les empêchant de jurer, faisant embrasser ceux qui s'en voulaient, proposant même des prix sur sa bourse à ceux qui se conduiraient le mieux. On ne se souvenait de l'avoir vu se disputer qu'une fois avec un missionnaire, et c'était pour savoir à qui soignerait les malades, ou aurait la dernière place à la table des officiers. En un mot, c'était le véritable chef du vaisseau, puisqu'on se taisait dès qu'il annonçait vouloir parler, et qu'après qu'il avait parlé, beaucoup de ces hommes se trouvaient meilleurs ou attendris.

Il eût été cependant facile à un observateur de surprendre

chez cet homme une tristesse morne et résignée. Souvent on l'avait vu se lever la nuit en sursaut, et courir sur le tillac avec une agitation cruelle; il tournait alors vers la France son regard ému, éploré, laissant aux mandarins du vaisseau, qui faisaient grand cas de la lune, le soin de braquer sur elle leurs verres astronomiques. Les premiers jours surtout, il n'avait point pris de nourriture, et il avait fallu toute la bonne grâce du chevalier de Forbin pour le décider à faire avec lui table commune.

Comme s'il eût voulu se dompter lui-même par un travail assidu, il s'était d'abord astreint aux mathématiques, où les jésuites de ce navire excellaient, peut-être dans le but de les montrer au roi de Siam; puis aux mathématiques avait succédé l'étude du portugais et même du siamois. La sphère, le pilotage, la manœuvre, ne l'empêchaient pas de donner une heure à Euclide, de sorte qu'avec l'heure du bréviaire, du dîner et du souper, son temps se trouvait rempli. Enfin, chose unique! il s'était fait à lui seul le maître de plain-chant des matelots, auxquels il comptait bien faire porter la chappe dans l'occasion.

Ses seules récréations sur le navire étaient le jeu d'échecs, qu'il se permettait le soir avec M. de Forbin, quelques conversations avec les marins, et la promenade qu'il faisait avec son ancien valet qui l'avait suivi.

Dès qu'il eut paru, son regard chercha machinalement ce serviteur qui lui était si tendrement attaché; mais il ne rencontra que des figures animées par la colère. Bientôt cependant sa voix persuasive calma les murmures, il protesta de l'amour du commandant pour ses marins; grâce à lui, M. de Vaudricourt parvint à se faire entendre. L'abbé vint à son secours par une touchante exhortation. La mort des malheureux qui passaient ainsi des bras du sommeil et de l'ivresse entre les bras du juge redoutable lui fournit des traits qu'eussent enviés Bridaine et

Bourdaloue. Ce fut un triomphe inespéré pour le capitaine que de voir rentrer peu à peu dans l'ordre ces hommes indisciplinés sur qui l'éloquence a rarement prise, et que quelques mots partis du cœur ramenèrent à leur devoir. Il s'approcha de l'abbé, et lui fit signe de le suivre.

— Monsieur de Choisy, lui dit-il, c'est vous, je le vois, qui convertirez le roi de Siam mieux que mon bataillon de missionnaires !

— Pour cela, capitaine, il faudrait d'abord que je susse à fond le siamois ! répondit Choisy en souriant. Mais trêve de compliments entre nous. Ne savez-vous rien de nouveau sur le prisonnier de la *Maligne ?* Ce que vous m'en avez dit hier au soir a piqué, je l'avoue, ma curiosité jusqu'au vif !

— Monsieur de Choisy, répondit M. de Vaudricourt d'un ton sérieux, si j'ai eu un tort, c'est peut-être de vous parler de ce prisonnier. Maintenant, retenez ceci, ajouta le capitaine avec un regard perçant et froid, nul n'a le droit à mon bord, pas même moi, de s'occuper d'un secret d'État.

L'abbé de Choisy salua le capitaine, qui garda son air de réserve.

L'officier de quart était à son poste ; il indiqua du doigt à l'abbé, qui venait de remonter sur le pont, un homme en manteau appuyé contre la cambuse.

— Bonju ! murmura l'abbé en reconnaissant le personnage.

— Et quel autre que moi, monsieur, répondit Bonju, pourrait vous attendre ici en plein air au lieu de dormir ? Le temps se gâte, voyez ; nous aurons un grain, c'est sûr ! Mais j'ai à vous parler, je dois vous parler. Oh ! oui, monsieur, il le faut !

— Qu'as-tu donc à me dire ?

— D'abord, monsieur l'abbé, que je n'étais pas fait le moins du monde pour aller si loin que Siam, puisque ce navire-ci est

une véritable galère ! Je l'avais cru, comme vous, un fin voilier : je m'en dédis. Vous venez de parler d'or aux matelots, ils vous idolâtrent, mais cela ne rend pas leur coque meilleure. Il m'est impossible, par le moindre petit roulis, d'y manger tranquillement un hareng. Il faudrait pour cela savoir toutes les règles du contrepoids! Pas d'herbe, de salade, à peine une cuisse de coq, et le carême brochant sur le tout! Dans quelques secondes on nous menace d'une ondée, et je vais trembler comme un mouton pendant le tangage! Mais tout cela, monsieur, ne serait rien; sur ce diable d'*Oiseau*, il y a bien pis, allez!

— Quoi donc?

— Des apparitions! L'autre soir, tenez, nous venions de manger Robin, ce mouton fameux entre les moutons par ses grands voyages, vous savez, monsieur, celui qui était toujours entre les deux ponts à la tête des autres qu'il endoctrinait sur le roulis; c'était jour de fête, et comme il s'était cassé la patte on l'avait abandonné au boucher. Nous avions ri, dansé, chanté des chansons de France, quand tout près de mon hamac...

— De ton hamac? eh bien?...

— Eh bien! monsieur, j'ai vu là comme je vous vois... passer tout d'un coup devant moi une blanche et pâle figure. Elle avait un voile noir, la robe de même couleur, et des yeux, oh! mais, des yeux d'un velouté!... En un mot c'était une femme...

— Une femme!

— Mon Dieu, oui, monsieur, et ce qu'il y a d'étrange...

— Achève.

— C'est que vous la connaissez, c'est elle, c'est bien elle, notre religieuse du château de Crépon, votre camarade d'enfance, en un mot, mademoiselle Diane d'Herfort!

Choisy regarda Bonju d'un air de stupeur. A peine avait-il rejoint Chaville à Paris qu'il n'avait pas eu de cesse avant d'obtenir

son élargissement ; il s'était lui-même présenté résolûment au ministre en lui faisant valoir sa droiture dans toutes les menées tortueuses dont il était accusé. Le cardinal de Bouillon ne lui avait rien appris, il avait été seulement son secrétaire comme conclaviste à Rome, mais de là à une participation coupable dans les desseins de Son Eminence il y avait un grand pas. La mort de Luxeuil l'avait servi au lieu de lui nuire ; un tel parent n'était guère du goût de Louvois ; d'ailleurs l'arrestation importante de d'Hosberg, dont Choisy pouvait revendiquer tout l'honneur, plaidait assez haut pour lui. Encore sous le poids de ses dernières émotions, l'abbé s'était hâté de rentrer en retraite et de fermer à tout jamais sur lui les portes du cloître. Avant d'y entrer, il avait voulu accomplir seulement la promesse sacrée qu'il avait faite à Chaville : il avait placé sa main dans celle de Mathilde en appelant sur eux les bénédictions d'en haut. Diane, par ses soins, était entrée au couvent des Filles de la Visitation, à peine guérie de l'épouvante que lui avait causée la révélation du comte. Tels étaient les événements qui avaient rempli ces trois mois pendant lesquels l'abbé avait encore trouvé le temps de se préparer au voyage de Siam.

Les paroles de Bonju venaient d'amener un sourire de doute sur ses lèvres, et il rejetait sur quelque hallucination poltronne de son valet une pareille vision, quand il se vit bien vite distrait de ses réflexions par un coup de mer qui fit choir son ex-intendant sur le parquet. Un vent furieux s'était élevé, les flots ressemblaient à des coursiers pleins d'écume. En quelques minutes, tout l'équipage fut sur le pont : missionnaires, mandarins et officiers, tous regardant la *Maligne* qui repliait ses huniers et se préparait à bien soutenir le grain. Il passa heureusement assez vite, mais la mer resta clapoteuse. De temps à autre, on perdait de vue la frégate qui suivait l'*Oiseau*, puis elle se rapprochait de

lui comme un alcyon rapide. Tout d'un coup, M. de Vaudricourt apparut près du fanal de la *Maligne*. Joyeux, son lieutenant, prit le porte-voix :

— Un prêtre à bord ! s'écriait le lieutenant, un prêtre pour le prisonnier qui se meurt !

A l'instant même, tout ce qu'il y avait de missionnaires et d'ecclésiastiques à bord de l'*Oiseau* se pressa sur le pont au milieu des cris et du tumulte. Les vagues bondissaient et reprenaient leur première fureur, nul n'osa mettre le pied dans la frêle embarcation.

C'était le canot de M. de Chaumont, un yacht fin, charmant et doré, mais dont la mince structure effrayait les plus résolus.

— A vous, monsieur du Chaila, disait M. de Lionne.

— Monsieur de Lionne, après vous, disait M. du Chaila.

Durant ces pourparlers, un homme venait de sauter lestement dans le canot : c'était Choisy.

Les efforts de Bonju avaient été vains pour le retenir ; il lui laissa sa ceinture à demi déchirée entre les mains.

Quand le canot partit, guidé par six vigoureux rameurs, il s'éleva un cri d'admiration et de terreur dans tout l'équipage : les mandarins frémirent et les missionnaires tournèrent la tête.

Insensible à la peur, Choisy se voyait tantôt porté sur la crête de la vague, tantôt enveloppé dans la profondeur de son linceul...

Tout d'un coup, et en jetant un dernier regard sur l'*Oiseau*, l'abbé vit se dessiner, à l'un des cadres dorés d'une cabine, un profil suave de femme, qu'une lampe, placée près d'elle, baignait de molles clartés. Elle suivait du regard avec une agitation croissante chaque lame qui menaçait le canot, et joignait les mains dans l'ardeur d'une prière. Elle portait le voile et l'habit de religieuse.

— Diane! s'écria Choisy, Diane!... Bonju ne s'était donc pas trompé!

Il saisit la corde qu'on lui tendait, et gravit bientôt l'escalier de la *Maligne*.

XXXVIII

CONFESSION

La cabine où le lieutenant du Tertre se hâta d'introduire l'abbé présentait alors un sombre aspect; une lampe fumeuse répandait sur ses parois un maigre jet de lumière.

Placée près de l'escalier qui menait au fond de cale, cette sorte de geôle n'avait qu'un seul panneau donnant sur la mer, ce panneau était alors fermé.

L'abbé vit à la porte de la cabine du prisonnier deux hommes qui le gardaient.

Ces sentinelles étaient armées d'un mousqueton, de deux pistolets et d'un poignard de marine.

Dans la cabine, il y avait un cadre étroit servant de lit, et sur ce lit un homme dont Choisy ne put distinguer d'abord les traits.

Il était enveloppé d'un vaste manteau recouvrant un torse grêle, mais fort long; ses deux mains étaient libres et sans nulle trace de menottes; ses cheveux retombaient de chaque côté en touffes grises comme la crinière d'un lion; son regard brillait d'une flamme singulière. Il y avait près de lui plusieurs flacons de vin à moitié vides, quelques plats en désordre et un livre ouvert sur une table.

L'abbé regarda le livre ; c'était celui du *Prince*, par Machiavel.

Ce que M. de Vaudricourt lui avait laissé soupçonner, la veille, de cet étrange captif, était de nature à lui rappeler quelque mystère ténébreux comme celui de l'homme de Pignerol ; tout, jusqu'aux réticences du capitaine, prouvait assez à Choisy que ce n'était pas là un prisonnier ordinaire.

Un riche habit à fourrures reposait à côté de lui sur un fauteuil, et des bottines turques ouvragées d'argent étaient au pied de son lit.

Le gros temps du dehors donnait à cette scène un caractère véritablement lugubre ; le vent soufflait à faire craquer la frégate dans sa membrure, la mèche de la lampe était devenue charbonneuse, et l'on n'entendait guère que les soupirs du moribond répondant aux gémissements sonores de la vague.

Le lieutenant du Tertre releva lui-même la mèche de la lampe, qui jeta tout d'un coup une vive lueur, puis il sortit en saluant l'abbé de Choisy.

Choisy devint pâle en entendant tirer sur lui les verrous de cette chambre.

Il n'osait d'abord reporter son regard sur le prisonnier ; les rideaux du lit projetaient alors sur lui une bande d'ombre, mais il se vit bientôt contraint de l'envisager, car il entendit brusquement grincer sur leur tringle les anneaux du rideau qui le cachait.

— Choisy ! s'écria une voix qui ressemblait au rugissement du tigre blessé.

— D'Hosberg ! murmura l'abbé en se reculant d'un bond au milieu de la cabine.

Le comte était déjà d'une pâleur livide et terreuse, la parole sifflait dans son gosier, ses yeux paraissaient démesurés dans leur orbite agrandi. Il fit signe à l'abbé de se rapprocher, et lui présentant lui-même sa montre, qu'il tira de dessous son oreiller ;

— Bien, murmura-t-il, il me reste encore une heure.

Choisy regarda le cadran, il marquait deux heures de nuit.

D'Hosberg se souleva, il semblait déjà reprendre des forces.

— Vous ici! s'écria l'abbé, vous, d'Hosberg, et ce doit être moi...

— Oui, c'est toi, Choisy, toi qui recevras ma confession; dans une heure je vais mourir.

L'abbé regarda le comte avec une sombre épouvante.

— Tu es venu, Choisy, reprit-il, et tu as bien fait. Nous n'avons plus le temps de nous étonner tous deux, aussi ne te demanderai-je pas pourquoi tu es prêtre.

Approche-toi de mon lit, je vais te dire, moi, pourquoi je serai damné.

— Damné! répéta Choisy les lèvres tremblantes, ah! comte, il est encore temps.

D'Hosberg l'interrompit par un geste impérieux.

— Écoute, lui dit-il, le ciel dont tu es ministre n'a rien, sache-le, à démêler avec ma vie. Ma vie! reprit d'Hosberg, elle s'éteindra, vois-tu, dans une heure avec cette lampe, alors Dieu ou le diable pourront faire de moi ce qu'ils voudront!

— Mon frère...

— Je sais ce que tu vas me dire, mais tu ne peux savoir, toi, ce que j'ai à t'apprendre; écoute donc.

L'abbé se voila le visage de ses deux mains.

— Tu sauras d'abord, reprit dédaigneusement d'Hosberg, qu'il y a dans mes veines un autre sang que celui des hommes ordinaires. Mon père était proche parent de Sigismond III; l'étendard du palatinat flottait sur ses tours et protégea mon berceau. Ma jeunesse se passa au milieu de méfiances jalouses; les magnats du pays accusaient mon père de vouloir m'élever plutôt comme un prince que comme un sujet. Ma première enfance

s'écoula en Pologne plus qu'en Hongrie. Wladislas devint mon ami, mon frère. Héritier d'un grand royaume, il m'attacha d'abord comme simple écuyer à sa personne. Bientôt je montai en grade. Il venait d'épouser la fille de l'empereur d'Allemagne Ferdinand II. A la mort prématurée de cette princesse, ses conseillers, et j'étais du nombre, durent songer pour lui à un second mariage. Deux partis se présentaient, Christine de Suède et Marie-Louise de Gonzague. Cette fille du duc de Nevers vivait alors en France, au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe. C'était aussi en France que je me trouvais alors. J'y étais riche, brillant, fastueux, en un mot j'y étais l'ambassadeur de Wladislas!

Le comte soupira amèrement, puis il reprit:

— Marie de Gonzague était fort jeune lorsque le roi de Pologne Sigismond, dédaignant l'alliance de Christine de Suède, la fit demander pour Wladislas son fils. Je passais alors ma vie entre Monsieur, le frère de Louis XIII, et Cinq-Mars, son grand écuyer. Les premières confidences que je reçus au sujet de cet hymen vinrent de ce jeune ambitieux, véritable roseau de cour. Cinq-Mars aimait passionnément Marie de Gonzague; il avait élevé ses yeux jusqu'à elle, il prétendait l'épouser. Ces prétentions, quelque peu fondées qu'elles fussent, n'avaient pas laissé d'agir sur l'esprit de Wladislas, elles ne m'inspirèrent qu'un amer dépit et des idées de vengeance. Je me sentis blessé qu'un autre que moi eût pu mériter à la cour de France un regard de cette beauté souveraine, de cette femme dédaignant souvent les fêtes pour l'obscurité de la retraite, divine fée qui semblait tombée du ciel! Je l'aimai bien vite d'un amour qui lui fit peur. Elevé dans le palatinat de mon père comme un homme sous qui tout doit plier, il me semblait injuste que de jeunes muguets de la cour vinssent bourdonner autour de cette belle tige. Bien des fois, quand ils passaient sous les fenêtres du Louvre, je portai la

main à mon épée. Pour la fille du duc de Nevers, elle me regardait plutôt d'un œil de pitié que de tendresse, et me rappelait souvent à mon caractère par sa froideur. Enfin arriva le jour où des négociations longtemps interrompues devaient être renouvelées ; ce fut moi que l'on chargea de demander l'assentiment formel de la princesse.

Quel fut mon trouble, grand Dieu ! quand je me trouvai chargé de cette mission par Wladislas lui-même ! Aborder Marie, lui parler de l'amour d'un autre, la presser de conclure une alliance dont la seule pensée renversait tout mon espoir ! Je me raisonnai et j'arriva chez Monsieur.

Tout ce que la cour possédait alors de beautés princières était réuni chez le frère du roi ; en passant le seuil du salon splendide, mes genoux fléchirent, un voile obscurcit mes yeux... Marie de Gonzague vint d'elle-même au-devant de moi, elle vit mon trouble, ma pâleur.

J'étais alors jeune et beau, cité partout pour mes folles somptuosités, on ne parlait que de moi.

Il parut étrange à Marie que je n'eusse pu prononcer devant elle une seule parole, moi qui avais déjà récité d'autres harangues, moi que Christine de Suède elle-même avait voulu attirer dans son parti. En ce moment même, deux dames s'approchèrent de moi avec intérêt : l'une était la maréchale de Guébriant, l'autre madame de Choisy.

— Ma mère !

— Votre mère... Elle était alors jeune et belle, presque aussi belle que Marie de Gonzague? C'était la première année de son veuvage, et évidemment ce front où semblaient se lire ses pensées devait refléter une âme noble, sincère ; ce n'était pas là une de ces femmes aux lèvres menteuses, une de ces sirènes de cour qui vous prennent pour leur jouet. Cependant, vous l'avouerai-

je, bien qu'elle s'avançât vers moi, je la vis à peine, car j'étais tout à Marie !

— Vous souffrez, monsieur le comte ? me demanda madame de Choisy avec une grâce touchante.

Je ne lui répondis pas, je regardais la princesse. Mon trouble, ma douleur, me forcèrent de sortir ; mais il m'était impossible de lui céler ma mission ; j'écrivis donc à Marie.

Sans doute l'ambition entrait pour beaucoup dans cette affaire. L'idée seule de déjouer les plans de la France, qui cherchait à étendre son influence en Pologne, embrasait alors mon cerveau. En y réfléchissant, mille obstacles venaient à la traverse de mon amour insensé ; la princesse en avait déjà un dans le cœur pour le grand écuyer de la couronne, pour Cinq-Mars, je le savais. Mon plan fut arrêté : je devins son confident. Elle était trop jeune pour se défier de moi. Telle fut l'adresse infernale de mon calcul qu'elle se vit forcée de m'écrire à ce sujet des lettres compromettantes. Un incident favorable à mes projets reculait l'instant de sa réponse à Wladislas ; elle en profita pour me demander une explication.

Une explication avec une jeune et belle princesse, une explication avec une femme à qui j'avais pu à peine parler jusque-là ! Cette transaction de cour ressemblait à un véritable rendez-vous. Aussi mon ivresse et mon orgueil furent au comble.

C'était par une nuit d'été tiède et suave ; le lieu de l'entrevue était le petit parc de Fontainebleau. Je m'acheminai d'un pas tremblant vers l'allée que l'on m'indiquait ; au bout de cette allée il y avait un pavillon.

J'avoue qu'en ce moment une idée alarmante vint traverser mon esprit ; la princesse Marie m'avait prié de lui apporter ses lettres ; je frémis à l'idée de trouver en ce lieu et à sa place des gens apostés pour m'arracher de force un pareil dépôt. En pous-

sant la porte du pavillon, je fus rassuré : un parfum délicieux l'embaumait. Marie, — quelle autre que Marie de Gonzague eût mis tant de coquetterie dans sa parure? — portait ce soir-là d'admirables perles à ses oreilles, son épaule était marquée de ce charmant signe brun que nul peintre ne s'est gardé d'oublier dans ses portraits; sa blonde chevelure recevait de la lune des rayons diamantés. Elle avait encore ce même reliquaire d'argent et de saphirs que lui donna sa mère Catherine de Lorraine. En un mot, je la reconnus, même avant qu'elle n'eût baissé les stores de l'appartement.

Ce qui me surprit, c'est qu'elle garda son masque.

— A quoi bon, lui dis-je, me priver de votre vue, belle princesse, n'est-ce point un adieu que vous exigez de moi? Le ciel m'est témoin de la sincérité de mon amour; ordonnez ici, vous avez devant vous le plus fidèle de vos serviteurs!

En parlant ainsi, j'étudiais avec angoisse son regard à travers les trous de son masque. Elle se tint debout, et ne voulut point s'asseoir.

— Mes lettres, dit-elle, mes lettres!

Et comme j'hésitais :

— Songez, reprit-elle, à ce que vous m'avez promis! j'attends.

— C'est donc un marché! m'écriai-je, ne pouvant croire encore à sa démarche. L'idée de voir enfin Marie de Gonzague en mon pouvoir faisait bouillir tout mon sang.

— Un marché, reprit-elle, non pas, une restitution.

— Et qui donc l'exige?

— Moi seule.

— Vous seule? demandai-je avec un sourire de doute.

— Vous avez, ajouta-t-elle, indisposé contre moi tous mes amis : le duc d'Orléans, le roi et M. le Grand lui même.

— M. le grand écuyer, repris-je fièrement, sait où me trouver, je pense.

— Mais s'il me trouvait ici, moi, je serais perdue ! encore une fois, mes lettres !

— Eh bien ! repris-je, ces lettres, je les eusse accordées à Marie de Gonzague, madame ; maintenant je les refuse à un rival odieux ! Oui, cette correspondance où vous me parlez de votre tendresse pour lui, je la porterai moi-même à mon souverain, à Wladislas !

Le ton menaçant dont j'accompagnai ces paroles la fit chanceler, elle s'appuya tremblante au rebord de la fenêtre.

L'endroit du rendez-vous était isolé, elle frissonna, et jeta sur les abords du pavillon un regard plein d'épouvante.

— Marie, m'écriai-je, oh ! madame, pardonnez-moi ! Je suis un malheureux qui vous aime, et je vous le dis à genoux ! Ne craignez rien de moi, de mon désespoir. Ah ! j'abjure ici toute idée de haine et de vengeance ! Un mot de vous seulement et je crois au bonheur, à l'espérance, à la vie ! Pour un seul instant de félicité, je me condamne ici de plein gré à toutes les rigueurs d'un exil morne, éternel ! Ne me repoussez pas, autrement vous feriez de moi ce que la passion en a déjà fait, un homme emporté, sauvage ! Je suis d'un pays où les enfants sont bercés par de rudes mains dans des peaux de léopards, où l'amour est prompt comme la colère, où, sur la seule vue d'un portrait, on devient amoureux d'une beauté telle que vous ! Wladislas a vu le vôtre, mais a-t-il jamais obéi à d'autres voix qu'à celles de la politique ! Ah ! si vous saviez celles qui se partagent ici mon cœur, si vous saviez que pour moi cette entrevue est décisive? Oui, je vous parle ici comme Buckingham à Anne d'Autriche, mais je serai plus courageux que Buckingham ! Si vous me méprisez, cette épée fera justice d'un malheureux tel que moi.

Mes gestes, mon désordre, venaient à l'appui de mes paroles; j'aimais Marie d'un amour qui devenait encore plus fort de sa faiblesse. Éperdu, brûlant, je ne consultai que son silence, je lui remis les lettres que j'avais sur moi, et quand elle les emporta en fuyant vers le seuil de cette chambre, j'étais alors plus heureux que Cinq-Mars, plus radieux que Buckingham!

Mais en ce moment aussi une lumière soudaine, horrible, fit refluer le sang vers ma poitrine, et sécha ma voix dans mon gosier.

Cette femme dont je venais de triompher, cette femme dont je n'avais écouté ni les larmes ni les sanglots, cette femme qui me faisait l'égal d'un roi, cette femme, ce n'était pas la princesse Marie de Gonzague, c'était...

— Et qui donc? demanda Choisy pâle de surprise et en voyant d'Hosberg porter la main à son cœur comme à une ancienne blessure.

— C'était votre mère, madame de Choisy!

Le comte et Choisy se regardèrent fixement quelques secondes...

Choisy croyait alors à un mensonge; d'Hosberg se courbait sous le poids d'affreux souvenirs.

Tout ce que l'âme humaine peut contenir à la fois d'indignation, de terreur et de surprise, fermentait au cœur de Choisy.

C'était la première fois qu'il entendait accuser sa mère! Il lui semblait impossible qu'elle eût transgressé une fois la ligne du devoir, encore moins qu'elle n'eût pas repoussé le comte avec horreur. Que signifiait une pareille substitution? Par quelle fatalité madame de Choisy avait-elle été à ce rendez-vous au lieu de la jeune princesse? Choisy crut un instant que la foudre elle-même venait de tomber à ses pieds, il ne sortit de ce vertige affreux que pour rencontrer l'œil ironique du comte d'Hosberg.

En tout autre moment, il se fût jeté sur lui comme sur un lâche calomniateur; il se rappela qu'il était prêtre.

— Ainsi, murmura-t-il, c'est une confession que j'entends, je ne puis même me venger!

Il laissa tomber sur d'Hosberg un regard qui ne peignait que trop l'épuisement de ses forces. Celles du prisonnier semblaient, au contraire, se rallumer après ce fatal aveu; il continua sans s'inquiéter de la douleur de Choisy :

— Ainsi j'étais joué, une autre avait pris la place de Marie, une autre qui m'avait fait croire à sa présence! Elle avait en sa possession les lettres de la princesse, et moi, que me restait-il, sinon la honte et la soif de la vengeance? Ma rage fut insensée. Elle ne fit que s'accroître à la nouvelle d'une seconde ambassade envoyée par Wladislas à la cour de France: à sa tête étaient l'évêque de Warmie, Wenceslas Leszcynski, et le plus brillant des palatins de la couronne, Christophe Opalinski, à qui je tenais par les liens du sang. La cour s'était empressée de quitter Fontainebleau sur le seul bruit de cette légation nouvelle; Paris entier se pressa vers ce cortége inouï de luxe et de grandeur. Ces agrafes en pierreries, ces cimeterres couverts de turquoises, ces housses brodées de fleurs d'or, en un mot tout l'entourage du palatin de Posnanie devait piquer d'honneur les gentilshommes de la reine et du cardinal. Je résolus, moi, de les surpasser tous par quelque insigne folie. Une casaque de brocard tout étincelante de pierreries, un collier de diamants et des étriers ornés des plus beaux saphirs n'étaient rien pour moi, je fis ferrer d'or tous nos chevaux, pavoiser tous mes carrosses. En même temps, un héraut jetait devant moi de l'argent au peuple. Sur l'un des revers de cette monnaie était mon nom, sur l'autre le portrait de Marie de Gonzague.

— Qui donc a fait frapper cette monnaie nouvelle? demanda

la reine au comte de Noailles, chargé de recevoir les nouveaux ambassadeurs.

Le comte me désigna; Marie de Gonzague pâlit. Le soir, il y avait bal au Louvre, je fus étonné, dès que j'y parus, de voir s'élargir autour de moi le cercle des envoyés polonais. Nul ne m'adressa la parole. Opalinski lui-même m'évita. Les courtisans du Palais-Royal ne me firent pas meilleur accueil, tout le monde m'évitait. Fort de mon audace, je soutins d'abord ces regards glacés, ce silence accusateur. Je m'étais placé sur le passage de la reine, elle ne pouvait m'éviter. Appuyée alors au bras de votre mère, je la vis tout d'un coup se pencher à son oreille. Je ne sais pourquoi mon cœur battit, mais il me sembla qu'il était question de moi. Je ne me trompais pas, peu d'instants après madame de Choisy me remettait une lettre.

— Partez, ajouta-t-elle, partez avant que l'orage n'éclate! si vous demeurez, vous êtes perdu!

— Est-ce pour moi seul que vous tremblez? repris-je en la regardant. A son seul aspect, je sentais renaître en moi le désir d'une vengeance.

— Comte d'Hosberg, reprit-elle, vous avez offensé la reine, vous avez outragé une femme : la reine et la femme se vengent!

Et elle me laissa atterré d'épouvante et de surprise. J'ouvris cette missive; elle était de la reine régente. C'était un ordre d'exil! Mon rappel venait d'être sollicité, obtenu par elle à la cour de Wladislas.

Les nouveaux ambassadeurs me montraient déjà avec un rire insultant; je les devançai, je partis la mort dans l'âme. A peine arrivé près de mon souverain, je résolus de me justifier; il était déjà trop tard. L'époux de Marie de Gonzague était prévenu, il me fit jeter dans un cachot. Pendant que j'y appelais la mort à

grands cris, la reine de Pologne avait quitté la France, entourée d'une partie de sa noblesse; elle habitait ce même palais où mes ordres étaient suivis autrefois comme ceux du maître. Ce que je souffris d'angoisses pendant ma captivité de quinze années, elle ne pouvait l'ignorer, elle qui n'avait pas ignoré non plus mon amour! Je savais à n'en pas douter qu'elle-même avait provoqué les rigueurs de Wladislas, la reine me craignait, elle tremblait surtout que sa seule amie, votre mère, ne me vît revenir un jour à la cour de France. Toutes deux étaient pour moi confondues dans la même haine, je brûlais de me venger! Sur ces entrefaites, la guerre contre les Moscovites se ralluma; Radziwill, qui s'y était signalé, obtint du roi que je reviendrais en France. La France était désormais pour moi un lieu d'exil; on m'interdisait mon sol natal, je vins à Paris et je m'y vendis à Mazarin.

Oui, je me vendis, poursuivit le comte; mais, Choisy, je savais dans quel but. A l'aide du ministre, je pouvais pénétrer les secrets de cette cour; lui qui croyait m'employer, je l'employais! J'étais revenu plus sombre, plus irrité que jamais; ne pouvant me venger sur Marie de Gonzague, je résolus à tout prix de me venger sur votre mère. Je ne tardai pas à savoir qu'elle avait auprès d'elle un trésor de grâce et de beauté, une enfant élevée chez elle sous le nom de Diane d'Herfort, c'est ainsi qu'on la nommait. En partant de France, j'y avais laissé des espions chargés de surveiller les moindres démarches de votre mère, c'est ainsi que je sus de qui Diane tenait le jour. Un autre que moi eût peut-être été alors assez vengé, vous l'aimiez! Je pouvais d'un mot vous arrêter sur l'abîme de cet amour, je pouvais vous dire: Elle est votre sœur! Mais j'avais trop souffert pour me contenter de votre désespoir, de vos larmes! Ce qu'il me fallait, c'étaient les angoisses de votre mère, ses craintes, ses tortures; car je

connaissais, Choisy, sa folle tendresse pour vous, je savais que Diane n'était pour elle qu'un remords vivant qui lui parlait de sa faute! Justement alarmée de mon retour, elle mit d'abord entre elle et moi d'insurmontables barrières. Chaque fois que je voulais l'aborder, elle m'écrasait de son mépris; ce qu'elle redoutait, c'était que je réclamasse sa fille, que vous n'apprissiez sa honte, et qu'elle eût dès lors à rougir devant vous! Après avoir échoué dans une première tentative d'enlèvement, après avoir reconnu en vous le libérateur de Diane, je me décidai enfin à demander un entretien à votre mère; sa crainte l'emporta, elle consentit à me recevoir. Dans cette nuit que vous vous rappelez sans doute, cette nuit où elle m'attendait au Luxembourg, elle m'apprit tout. Oui, elle m'apprit tout, et le péril auquel s'exposait la fiancée de Wladislas dans ce nocturne rendez-vous, et son dévouement pour Marie, devenue reine de Pologne! Un pareil aveu doubla ma rage; j'avais cru jusqu'alors que la princesse l'avait suppliée de la sauver, c'était elle au contraire qui s'était traînée mourante aux genoux de Marie et l'avait conjurée de ne pas venir à cette entrevue. Par elle, par elle seule j'avais vu mon rêve s'évanouir en fumée, j'étais retombé foudroyé, anéanti du haut de mon ciel! Cet ordre d'exil, ma captivité, ma honte, toutes mes disgrâces enfin, je les lui devais à elle, qui ne me voyait plus même en cet instant qu'avec horreur!

— Tremblez, m'écriai-je, tremblez, vous qui avez détruit volontairement ma fortune et ma carrière; tremblez, ô madame, vous qui vous êtes entendue avec la reine pour me perdre! Libre à vous de me refuser ma fille, cette fille que j'instruirais à vous haïr; mais de ce jour, sachez-le, oh! votre fils m'appartient! Je me vengerai sur lui plus sûrement que je n'eusse pu le faire sur Diane ou sur vous-même! Il aime cette enfant, eh bien! je déjouerai cet amour, sans lui dire qu'il est coupable! Vous voilà

mon alliée à tout jamais, car vous n'oserez lui dire qui je fus pour vous; vous gémirez quand je frapperai, vous baisserez les yeux quand ma haine éclatera! Oh! imprudente, imprudente, qui vous êtes jetée ainsi à la traverse de mon bonheur, de mes pensées, de ma fièvre! Aimez jusqu'au tombeau l'ingrate qui est votre amie, dites-vous, aimez la reine de Pologne! Moi je n'aime plus rien, rien que le mal, pour vous je serai Satan! Et je le fus, Choisy, à dater de cette heure; oui, je devins lâche, infâme! Vous savez ce que j'ai fait, j'ai déshonoré moi-même ma fille à plaisir, j'ai menti en vous disant qu'elle était la maîtresse du roi; j'ai fait croire à votre mère que vous étiez mort! Mais vous êtes vengé... oh! oui, car il est bientôt trois heures!...

La voix de d'Hosberg s'éteignit en ce moment, la sueur mouillait ses tempes. Il regarda sa montre avec un sourire qui fit tressaillir l'abbé.

— Voilà, reprit-il, ce que je devais te dire, à toi qui m'as dénoncé; mais va, sois tranquille, je rends grâce à ce poison, Choisy, ce poison composé par moi pendant ma captivité en Pologne, et que j'ai fait passer au chevalier de Lorraine... C'est le meilleur, vois-tu, le plus précieux de mes secrets... Il me brûle, l'abbé; oui, je le sens, il a dû tuer Madame! il me tue!...

En prononçant ces mots dans le râle de l'agonie, le comte ouvrait le chaton de la bague qu'il portait au doigt; il montra l'anneau à Choisy : il était vide...

— Maintenant, ajouta d'Hosberg d'une voix entrecoupée, préviens-les, l'abbé, ils peuvent entrer... ceux qui avaient reçu l'ordre de me jeter, à trois heures de nuit, à la mer! Préviens-les, te dis-je... va! ils ne trouveront que mon cadavre!...

— Mon cadavre... oui, poursuivit le comte avec un sourire effrayant. Penche-toi, l'abbé, regarde!

Choisy se pencha, et il recula d'horreur. La violence du poison

avait couvert en un instant le visage du comte d'une plaque noirâtre, ses cheveux se tenaient droits et effrayants sur son front. Trois heures sonnaient; il retourna la tête vers le mur, et il tomba.

. . . .

Quand le lieutenant rentra, accompagné de deux matelots et du docteur, il trouva l'abbé évanoui sur le parquet; un air pesant, méphitique, régnait dans la cabine où la lampe du comte s'était éteinte.

Le docteur ouvrit le panneau brusquement, il releva Choisy et s'approcha du lit de d'Hosberg.

— Mort! s'écria-t-il, mort par le poison! voyez!

Choisy rouvrit les yeux et montra au docteur la bague que serraient encore les doigts crispés de d'Hosberg.

— Jetez cet homme à la mer, dit le lieutenant aux matelots, ce sont les ordres du roi.

De retour à bord, l'abbé prit le lit en proie à la fièvre et au délire. Il voyait tour à tour repasser devant lui le hideux fantôme du comte, ou le visage noble et altéré de sa mère; d'autres fois il croyait parler à Chaville auprès du corps de Luxeuil... Sa vie tout entière se déroulait alors à ses yeux comme un livre menaçant. Il y retrouvait mêlées ensemble des pages d'amour, de caprice et d'inexorable fatalité. L'instabilité des temps de la Fronde l'avait marqué de son sceau; il avait été sceptique, léger, impie, puis tout d'un coup il avait senti par quelles rudes épreuves Dieu ramène souvent les cœurs. Il avait posé sa tente partout, sans y trouver le bonheur et le repos. La fausse tendresse de sa mère lui avait nui, des contre-coups terribles devaient l'éclairer et l'avertir. Il n'avait fallu à Rancé que l'aspect livide de madame

de Montbazon, il fallut à Choisy cette réunion de faits accomplis qui rident les fronts les plus jeunes, il fallut qu'il renonçât à la fois à Mathilde et à Diane pour trouver enfin la voie de Dieu. Homme de plaisir, il avait fait de sa vie une mascarade sans nom; le seul habit qu'il n'eût point porté quand il le devait, il le reprit, et ce fut l'habit de prêtre. De quelque côté qu'il se tournât, il ne rencontrait que des blessures; il se demanda si la même main qui châtiait ne relevait pas aussi les faibles comme les forts.

Tout le temps de cette longue traversée, sa sœur fut à son chevet, sa sœur, douce fille qu'il avait crue d'abord une apparition vague et menteuse. A la seule nouvelle de son départ, Diane avait supplié M. le chevalier de Chaumont de la cacher de son mieux sur le vaisseau de l'ambassade française. L'ambassadeur avait connu madame de Choisy, il se laissa attendrir. Quand l'*Oiseau* toucha la barre de Siam, l'abbé était rétabli. Il avait tout dit à Diane, la mort de d'Hosberg, le lien qui l'unissait à elle, le dévouement de sa mère. Diane ne survécut pas longtemps à tant d'émotions et de douleur, elle mourut à Bantam.

Sous le feu des canons de la ville qui salua la flotte du roi de France à son départ, au milieu des riches présents dont on surchargeait le vaisseau, Choisy tourna la tête plus d'une fois vers le dôme d'étain du palais où l'on avait enseveli Diane comme une jeune et noble fille de l'île Formose.

Les honneurs coûtent cher; l'abbé était coadjuteur de l'ambassade, et il dut porter pendant plus de trois cents pas la lettre du roi dans un vase d'or qui pesait plus de cent livres. Au retour de M. de Chaumont en France, Louis XIV trouva les présents du roi de Siam très-mesquins, peut-être parce qu'il y en avait un peu pour tout le monde.

L'abbé de Choisy s'éteignit doyen de l'Académie française,

après avoir été femme la plus grande partie de son existence. Cette vie, qui avait commencé par le roman, finit par l'histoire ; nous n'en avons pris que les phases aventureuses. Abbé, femme du monde, prêtre, écrivain et coadjuteur d'ambassade, cet homme singulier résume complétement, selon nous, le siècle important où il vécut, et où tous les talents comme tous les masques trouvèrent leur place.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

